

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 23 (n°67-69), Bruxelles, Avril-Juin 1911.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Oscar Grojean	<i>La Cité de Liège au Moyen-âge</i>	5
Louis Delattre	<i>La « Bablutte » volée</i>	21
Michel Bodeux	<i>Le Nœud</i>	35
Victor Clairvaux	<i>Un Héros au XX^e siècle</i>	45
William Speth	<i>L'Oiseau bleu</i>	54
François Leonard	<i>Le Choix</i>	61
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	63
Les Livres belges : Paul André		77
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	89
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	97
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	110
***	Memento.	
Jules de Hase	Causerie financière	
***	Bibliographie.	

Illustrations de Oscar Liedel et Paulus.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Étranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

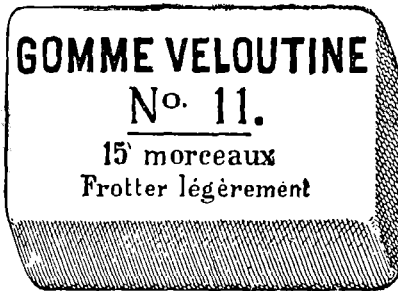
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs** l'an (**15 francs** pour l'étranger)

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; — 2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452

DELHAIZE FRÈRES & C^e
LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



LE - MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.—

ÉTRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gaines pour armes de luxe et autres

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. Nme la Prin-
cesse Clémentine.

— 0 —
MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —
Téléphone 2727



PARIS 1878

♦ ♦ ♦ SPÉCIALITÉ ♦ ♦ ♦
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
- - - - d'Écurie. - - - -

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

CASE A LOUER

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES
(*QUARTIER LOUISE*)

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albat de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On y trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Enfin, un *Index mensuel* signale plus de 300 titres de livres, brochures et articles de périodiques, groupés systématiquement d'après les rubriques de classement de la Bibliothèque de l'Institut.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. E. WAXWEILER, E. HOUZÉ, G. BOUCHE, P. MENZERATH, E. DUPRÉEL, J. DE DECKER, D. WARNOTTE, M. BOURQUIN, G. DE LEENER, G. SMETS, N. IVANITZKY, R. PETRUCCI, J. DEMOOR, CH. FASTREZ, A. VERMEYLEN, L. WODON, etc., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME VINGT-TROISIÈME

Avril — Mai — Juin 1911

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME VINGT-TROISIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1911



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

LA CITÉ DE LIÈGE AU MOYEN-AGE

« C'est une tâche difficile, dit Salluste, que d'écrire l'histoire. » L'auteur du *Catilina* traitait d'événements contemporains, ayant en quelque sorte devant lui d'abondants matériaux pour son ouvrage. Combien cette tâche de l'historien n'est-elle pas plus pénible lorsque, à plusieurs siècles de distance, il doit rechercher, au prix des plus grands efforts, des documents qui lui échappent ! M. Godefroid Kurth s'est imposé ce rude labeur en essayant de reconstituer la vie de la cité de Liège au moyen âge (1).

Les archives officielles de la commune de Liège ont disparu au cours de catastrophes pathétiques ; les pièces les plus anciennes remontent à la fin du XVIII^e siècle. Les nombreux représentants de l'historiographie liégeoise ne s'intéressent, en effet, qu'aux princes-évêques ; ils dédaignent et ignorent la vie communale. Pour trouver des échos de celle-ci, il faut fouiller les recueils juridiques, scruter les cartulaires, interroger les chroniques, dépouiller la correspondance de la cité avec les autres villes, procéder à un lent travail de recherche. Les matériaux extraits pierre à pierre du sol ingrat qui les recelait, il faut les amener à pied d'œuvre, les tailler, les préparer, les agencer suivant une méthode sûre, les relier, les coordonner, les mettre en valeur et en lumière, par un perpétuel travail de comparaison.

C'est en intensifiant, si j'ose ainsi dire, les procédés de la méthode historique que M. G. Kurth est parvenu à construire le beau monument qu'il a mis vingt ans à élever et à achever.

Cette œuvre magistrale est distribuée en trois parties : la première nous fait voir les origines de la

(1) *La cité de Liège au moyen âge*, par GODEFROID KURTH. — Bruxelles, Dewit, 1910, 3 vol. in-8°.

ville mosane et la naissance de la commune ; elle nous conduit jusqu'au seuil du XIV^e siècle. La seconde expose à nos yeux les luttes constitutionnelles, puis les succès de la démocratie liégeoise ; l'auteur y a dessiné le tableau de la vie politique, économique, religieuse, morale et intellectuelle de Liège au XIV^e siècle. Enfin, dans une troisième partie, se déroule le tragique XV^e siècle que termine le sac de la ville, acte de barbarie atroce qui épouvanta les contemporains et qui ruina, pour longtemps, l'effort de quatre siècles de travail et de liberté.

Telle est l'économie et la disposition de l'œuvre qui, avec les appendices la complétant, forme un ensemble de plus de mille pages. Elle s'ouvre par une *introduction*, pareille à un noble portail. M. Kurth y résume, dans une large synthèse, l'évolution de la Commune médiévale.

C'est le XI^e siècle qui voit éclore la vie communale. La commune arrache le vilain à la violence et à l'arbitraire du seigneur ; elle protège sa vie, son commerce et ses biens, et sur les assises qu'elle jette, va se dresser, haut et fort comme un beffroi, l'édifice des libertés et d'un droit nouveau. Les communes deviennent bientôt des organismes politiques avec lesquels l'autorité doit compter ; elles ont la richesse, la force et la conscience claire de ce qu'elles sont et de ce qu'elles veulent. Elles ne cessent de développer le réseau des institutions qu'elles ont tissé maille à maille. Le XIV^e siècle marque l'apogée de la civilisation urbaine et de la démocratie. Alors, les communes aspirent à l'autonomie : elles jouissent d'une presque indépendance ; elles nouent entre elles des relations sur lesquelles M. Kurth projette une lumière neuve. Mais elles n'échappent point à la décadence et elles disparaissent devant l'État moderne, dès qu'elles deviennent un obstacle au progrès.

On le voit, l'histoire de la cité de Liège n'a pas seulement un intérêt local ; elle a un intérêt universel : elle nous offre en raccourci l'histoire de la civilisation dans l'Europe occidentale, au moyen âge.

« Les communes du moyen âge, écrit M. Kurth, ont parcouru, sur la scène restreinte des banlieues urbaines, la carrière que les nationalités parcourent aujourd'hui sur le vaste théâtre du monde. Elles ont créé des civilisations locales qui sont, en miniature, ce que sont aujourd'hui les civilisations internationales. Elles ont traversé les mêmes phases, elles ont rencontré les mêmes problèmes, elles ont subi les mêmes crises. Le drame n'a pas changé : les proportions seules ont grandi. C'est là ce qui fait, pour les contemporains, l'intérêt capital et parfois poignant d'une histoire comme celle que raconte ce livre. En voyant débiter de nos jours des tragédies dont il a suivi toutes les péripéties dans le passé, l'historien peut, sans être prophète, entrevoir sous quels aspects elles se présenteront dans l'avenir. Et, sans doute, la société moderne y trouverait son compte, s'il était vrai que jamais les leçons de l'histoire ont servi à l'enseignement de la postérité. »

Nous ne demanderons point à l'œuvre de M. Kurth ces « grandes et terribles leçons » de l'histoire qui, d'ailleurs, sont toujours inefficaces et vaines. Mais, tout au moins, y chercherons-nous quelque excitation pour nos sensibilités, quelques motifs à nos réflexions et, surtout, nous l'interrogerons pour qu'elle nous éclaire sur le passé de cette commune généreuse, de cette *citée ardente* qui a joué dans notre pays un rôle émouvant.

Qui se fût penché sur ce qu'un vieux chroniqueur appelle naïvement « le premier visage de Liège » n'y aurait pas lu le secret de sa brillante destinée. C'était, au VII^e siècle, une des propriétés des évêques de Tongres, un petit bourg au bord d'un ruisseau. Des pêcheurs, quelques humbles l'habitaient, et rien n'est attachant comme d'assister, dans le livre de M. Kurth, à l'obscur naissance de la patrie liégeoise. Nulle part, la force évocatrice de l'auteur ne s'est manifestée avec plus de puissance et avec plus de poésie. Au moyen de deux étymologies, celle de Glain (*Glanis*) et celle de Liège (*Leudicum*), l'une celtique, l'autre germanique, il ressuscite l'image même de la vie, comme Cuvier, à l'aide de quelques débris fossiles, faisait revivre les âges de la terre.

C'est saint Lambert qui fit du village une cité : il y subit le martyre au début du VIII^e siècle et son tombeau fut, peut-on dire, le berceau de la ville. Une fois le siège épiscopal transporté de Maestricht à Liège, l'importance de la ville s'accroît; elle devient la résidence des évêques, la capitale d'un diocèse étendu.

Notger (972-1008) contribue à ses progrès par une administration aussi prudente qu'éclairée. Bâtitteur et homme d'Etat, il en fait une ville « fermée », bien défendue et riche en monuments. A son initiative, des écoles se fondent qui acquièrent vite une réputation européenne. On y voit fleurir des mathématiciens comme Francon, des chroniqueurs comme Hériger, des théologiens. A côté de ces savants, des poètes cultivent la muse populaire : « Les bardes, dit un érudit, ce sont des Liégeois dont les chants assurent l'immortalité à leurs héros. » Durant les années qui s'écoulent de la fin du X^e au commencement du XII^e siècle, Liège est, sans contredit, la première ville des Pays-Bas.

Sous la houlette du prince-évêque, nommé par le pape et vassal du Saint-Empire germanique, deux populations vivent côte à côte, l'une laïque, l'autre ecclésiastique. Cette dernière relève des chanoines tréfonciers qui possèdent le sol; la première, des échevins qui conservent et interprètent la coutume juridique. Sur les confins de leurs domaines respectifs, laïcs et clercs se chamaillent.

Au XII^e siècle, la population laïque grandit. Elle travaille. Renier de Huy sculpte, vers 1110, les merveilleux fonts baptismaux de l'église Saint-Martin. Elle s'organise. Fièbre de sa valeur et consciente de ses droits, elle tend à l'autonomie.

L'administration scabinale, choisie par le prince dans les rangs du patriciat, ambitionne de soumettre à la juridiction des magistrats civils tout le territoire urbain, y compris le quartier ecclésiastique de la Sauvenière, et à l'autorité du droit commun toute la population laïque, sans excepter la domesticité des clercs.

Le conflit entre l'échevinage et le clergé éclate à la

fin du XI^e siècle; le siècle qui suit verra naître la commune. On se tromperait en assignant à celle-ci une origine plébéienne; c'est sous l'influence de la haute bourgeoisie, enrichie par le commerce, des « grands bourgeois », que le germe contenu dans le régime scabinal réussit à éclore à la vie.

Au progrès des idées politiques correspond une réforme des mœurs qu'entreprend Lambert le Bègue, le Savonarole liégeois.

Entre 1178 et 1184, la commune est constituée : le Conseil communal est appelé à siéger. Sa composition est tout aristocratique; pour en faire partie, il faut être issu d'un des lignages, parmi lesquels sont choisis également les échevins.

Un concours de circonstances heureuses favorise la jeune commune. A peine née, elle obtient d'Albert de Cuyck, en 1196, une charte qui consacre la liberté personnelle des « citains », qui garantit les libertés traditionnelles et qui, confirmée en 1230, en 1298, en 1415 et en 1509, sera le palladium de la cité.

De même qu'ils ont montré leur esprit politique, bientôt les bourgeois affirment leur valeur militaire et leur esprit patriotique : groupés sous la bannière de saint Lambert pour sauvegarder l'indépendance du pays dont la noblesse hesbignonne se désintéresse, ils écrasent, en 1214, à la Warde de Steppes, l'ennemi national, le duc Henri de Brabant. Steppes annonce Courtrai : c'est la première victoire de la bourgeoisie communale sur l'orgueilleuse féodalité.

Mais la commune laïque que nous avons vu naître au sein d'une ville ecclésiastique, lorsqu'elle voudra se développer librement, va se heurter à des formes sociales et à des droits antérieurs. La voilà aux prises avec l'évêque et le chapitre.

Le Chapitre cathédral est le conseil exclusif du prince. Il veille jalousement sur les immunités ecclésiastiques; possesseur du quartier de la Sauvenière, il repousse l'unification territoriale et judiciaire de la ville que réclament les laïcs; il ne veut pas des impôts auxquels ceux-ci prétendent l'astreindre, même quand il s'agit d'agrandir l'enceinte de la ville

et d'augmenter sa force de résistance à l'ennemi commun ; lorsque leurs privilèges sont en jeu, les puissants chanoines ne se font aucun scrupule de recourir à l'interdit, à l'excommunication, à la grève liturgique. Afin de mieux leur résister, Liège appelle à son aide les autres « bonnes villes » de la principauté : Tongres, Saint-Trond, Huy, Dinant, et Louis Surllet, dont M. Kurth révèle le rôle primordial, crée, en 1229, la première fédération intercommunale. La lutte prend fin peu après par la reconnaissance de la souveraineté laïque dans l'administration du temporel et de l'autorité religieuse dans les matières ecclésiastiques. Aussi bien, le clergé liégeois, singulièrement acharné aux combats politiques, ne restait pas inactif dans le domaine de la foi ; on lui doit le culte de sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu.

A peine un conflit est-il apaisé qu'un autre surgit. Des difficultés recommencent sous le règne de Henri de Gueldre, qui fut un fléau pour le pays de Liège et une honte pour l'Eglise. Cette fois, la querelle est entre patriciens et plébéiens, entre les lignages et les gens du commun.

En 1253, les patriciens offrent d'abandonner à l'élection populaire le choix des deux maîtres annuels jusqu'alors choisis par eux-mêmes parmi les jurés. Le premier maître élu est Henri de Dinant. Comme Louis Surllet, Henri est un aristocrate, libéral et épris d'émancipation populaire. Il attaque avec énergie les échevins. Il groupe les bourgeois en une « association jurée » ; il les arme et met à leur tête des capitaines et des vingteniers ; enfin, il reconstitue la fédération interurbaine. Pour en venir à bout, il faut que Henri de Gueldre se ligue avec les féodaux, le duc de Brabant, les comtes de Looz et de Juliers. Le tribun est contraint de prendre « le dur chemin de l'exil », mais la cité est affranchie de la tutelle de l'échevinage, et l'avènement de la démocratie est proche désormais.

Lorsque Henri de Gueldre a été destitué en 1274 par le Concile de Lyon, la question des immunités ecclésiastiques dresse de nouveau la cité contre le

chapitre de Saint-Lambert. Un trait donnera une idée de la puissance des tréfonciers et de leur audace. Comme le nouvel évêque, Jean d'Enghien, n'embrasse pas leur parti, le chapitre insolent l'excommunie et quand l'infortuné a péri sous les coups de son prédécesseur, Henri de Gueldre, il va jusqu'à lui refuser une tombe dans la cathédrale!

Heureusement, tout s'apaise sous le règne de Jean de Flandre : la Paix des Clercs termine les différends entre le chapitre et la cité (7 août 1287); la Loi muée (8 août) réforme le droit, où elle introduit la preuve par témoignage et substitue la peine du talion à la coutume germanique de l'indemnité; les Statuts synodaux (1288) mettent dans la vie ecclésiastique l'ordre rétabli récemment dans la vie sociale.

Les dernières années du XIII^e siècle sont agitées. Les patriciens continuent à défendre l'autonomie communale contre le prince, mais la guerre des Awans et des Waroux les affaiblit, et, suivant l'exemple que les bourgeois enrichis leur avaient donné cent ans plus tôt, les « petits » réclament accès au conseil communal et ne supportent qu'en frémissant le joug des « seigneurs de Liège ».

Le début du nouveau siècle est troublé par une continuelle fermentation révolutionnaire. C'est à ce moment aussi qu'apparaît la ligue des Chaperons blancs; ils se recrutaient dans les lignages ennemis du prince et se paraient du nom d'*Enfants de France*. « Première manifestation, dit M. Kurth, des sympathies de race qui devaient finir par changer l'orientation politique de la cité. Après avoir gravité jusqu'alors dans l'orbite de l'Empire dont elle faisait partie, la cité se retourne vers la monarchie française, cédant à d'irrésistibles penchants. »

D'un autre côté, les luttes de classes s'annoncent, que détermine l'ascension des masses populaires. Les communiens gantois culbutent l'aristocratie française dans les marécages de Courtrai; 1302 est une date fatidique dans l'histoire des démocraties belges. La même année, le 13 décembre, les chanoines de Saint-Lambert élisent évêque un plébéien, Guillaume d'Arras, qui se dérobe à ce périlleux honneur. Les

petits s'unissent au chapitre, dont les patriciens n'ont pas respecté les prérogatives. Le Mal Saint-Martin (3 août 1312) fait trébucher le patriciat dans le sang, et la Paix d'Angleur (14 février 1313) marque la victoire décisive du parti populaire : les grands ne pourront plus faire partie du conseil communal qu'en se faisant inscrire dans un des métiers.

Le deuxième volume de M. Kurth commence ici ; il raconte les luttes que la commune, consciente de sa force et de ses droits, mène contre les princes Adolphe et Englebert de la Marck, pendant le XIV^e siècle. Deux actes importants ressortent sur le fond tumultueux de cette époque : la Paix de Fexhe et la Paix des XXII.

La Paix de Fexhe, du 13 juin 1316, est le document le plus célèbre de l'histoire de Liège. Elle égale en intérêt, sinon en importance, la Grande Charte d'Angleterre, car elle établit, comme cette dernière, les principes du droit constitutionnel. Elle confie le contrôle du gouvernement à une assemblée parlementaire et représentative, le *Sens du Pays*, qui est l'émanation des trois états : le Chapitre, la Noblesse, le Tiers. En même temps qu'elle constitue un pacte entre le pouvoir souverain et la nation, elle assure et garantit l'exercice des libertés publiques.

Élargissant ces conquêtes, la Paix des XXII, en 1373, charge un tribunal de juger les infractions à la Paix de Fexhe. Le peuple avait eu à souffrir de la vénalité des officiers du prince : tout magistrat qui aura reçu ou extorqué de l'argent dans la pratique de son autorité sera dorénavant puni avec la dernière rigueur. Ce tribunal dura aussi longtemps que la patrie liégeoise.

Telles sont les précautions que la cité prend contre le bon plaisir de l'évêque. Elle sape son autorité par ailleurs. Elle revendique le droit de guerre, puisqu'aussi bien elle seule en supporte le fardeau. Elle vise à la souveraineté sur les bonnes villes du pays. Elle s'efforce de se substituer au prince. Son ambition serait de devenir une « ville libre impériale ».

Elle échoua dans ce projet et elle resta soumise au

prélat, chef temporel aussi bien que spirituel. Mais, si elle n'atteignit point à l'idéal absolu qu'elle poursuivait, elle n'en parvint pas moins à un état brillant d'indépendance politique et de développement social.

La constitution communale, à la fin du XIV^e siècle, proclame l'hégémonie démocratique. En 1384, la *parité* est abolie, c'est-à-dire que la représentation spéciale de l'aristocratie dans le conseil communal est supprimée : le patriciat est bien mort ! La commune consiste en une réunion de corporations où les groupes professionnels jouissent d'une égalité parfaite : un métier, une voix. Ceux-ci, d'ailleurs, ne se préoccupent que de leurs droits politiques. Ce que nous appelons la question sociale n'existe pas. Elle n'apparaîtra que plus tard, au fur et à mesure que l'industrie se développera, particulièrement l'industrie de la houille qui donnera à Liège une physionomie spéciale.

Ceci témoigne en faveur de la santé économique, si je puis ainsi dire, de la cité. La vie religieuse, morale et intellectuelle n'est pas moins digne d'éloges. M. Kurth souligne les mérites du clergé ; il chante avec émotion la vertu des femmes ; il montre la fécondité de l'historiographie liégeoise « la plus riche et la plus brillante qu'un diocèse ait possédée au moyen âge » ; il rappelle que ce furent des Mosans, les Van Eyck, qui firent revivre dans les Pays-Bas le grand art de la peinture. Son cœur se réchauffe à la flamme qui embrasait pour la liberté les *Tiesses di hoïe*, et à l'ardeur de leur patriotisme.

Le XV^e siècle couvrira ce riant tableau d'une ombre sanglante.

Un violent attrait pousse ce peuple passionné vers la France où l'on parle sa langue, où il reconnaît sa race. Il est destiné à être la victime de la rivalité franco-bourguignonne, qu'exaspère l'ambition désordonnée du Téméraire.

La commune périt dans la tourmente : deux fois, les armées étrangères viennent jeter à bas les institutions communales ; une troisième, c'est la ville elle-même qui est détruite de fond en comble.

Il n'est pas dans les annales du monde d'histoire

plus dramatique que celle que raconte le troisième volume de M. Kurth.

Je viens d'indiquer la cause principale des désastres qui vont s'abattre sur Liège : la rivalité de la Bourgogne et de la France. Comme les Pays-Bas le furent si souvent, la principauté est l'enjeu de la lutte de ses puissants voisins. La politique de Louis XI consista à se servir des Liégeois contre son adversaire, en exploitant leurs sympathies instinctives et en flattant habilement leurs passions. Mais, si la maison de Bourgogne rencontra dans les Liégeois ses ennemis les plus obstinés, c'est aussi — je pense — que Liège représente, en face de l'Etat bourguignon, moderne, centralisateur et dominateur, le vieil esprit démocratique et républicain des communes : c'est le choc inévitable de deux idéals impossibles à concilier.

Cet esprit démocratique, égalitaire et républicain des Liégeois se heurte, d'autre part, aux tendances despotiques de l'évêque. Tandis que les premiers essayent d'accaparer peu à peu l'entièreté du gouvernement, exigent une indépendance toujours plus grande et en arrivent à vouloir supprimer la suzeraineté traditionnelle, le prince veut être le seul maître et il s'entête dans sa volonté absolutiste.

Le conflit de ces deux absolutismes éclate au début du règne de Jean de Bavière.

L'occasion du différend, ce sont les malversations des procureurs fiscaux et les abus de l'*Anneau du palais*. On appelait ainsi le tribunal qui jugeait les attentats à la « hauteur » du prince et que celui-ci présidait, bien qu'il fût juge et partie.

La querelle s'aggrave très vite. Les Liégeois renouent la fédération interurbaine (1403). L'évêque appelle à la rescousse le duc de Bourgogne. Jean sans Peur accourt avec ses féodaux et ses mercenaires. La rencontre a lieu à Othée (1408). Les milices urbaines sont mises en déroute : des centaines d'hommes sont massacrés. A Liège, la répression fut cruelle. Cinquante-huit personnes sont précipitées dans la Meuse ; les veuves des riches bourgeois sont données aux vassaux des princes. Othée est la revanche

de Steppes, comme Roosebeke celle de Courtrai : la liberté communale est blessée à mort.

La « sentence de Lille » met fin à la commune. Rendue par un étranger, le comte de Flandre et duc de Bourgogne, contre une terre d'empire ; par un vassal, le comte de Hainaut, contre l'Eglise suzeraine, elle était, en même temps qu'un outrage à la majesté de l'empereur d'Allemagne, une humiliation pour l'évêque de Liège, qui ne pouvait rien faire dans son propre pays sans l'aveu des princes alliés. Elle établissait un protectorat déguisé.

Après une période d'accalmie, le peuple liégeois recommence de nouvelles expériences avec le faible Jean de Heinsberg. Inquiet, inconstant, d'abord inféodé à la cour de Bourgogne, puis à la dévotion de la France, il abdique, découragé, le 22 novembre 1458. Philippe le Bon en profite pour faire nommer au siège épiscopal de Liège son neveu, Louis de Bourbon.

Egoïste et autoritaire, incapable et léger jusqu'à l'inéptie, préoccupé avant toute chose des intérêts de sa maison et dévoué jusqu'à l'aveuglement à la politique bourguignonne, Louis de Bourbon excita bientôt la défiance des Liégeois. Il ne fit rien pour gagner leur affection et il attira la guerre, le pillage, l'incendie et la ruine sur le malheureux pays qu'il eût été de son devoir de protéger.

Dès les premières difficultés, il livre la principauté à la rancune de Charles le Téméraire.

Vainqueur à Montenaeken, celui-ci réduit Liège à un état de vasselage ; le duc est reconnu comme avoué héréditaire ; le pays perd son autonomie.

Après Brusthem, la principauté passe sous l'autorité du duc ; la Paix de Fexhe est abolie ; la coutume liégeoise est remplacée par le droit romain, le Sens du pays par le Conseil du prince ; on transporte à Bruges le perron, antique symbole de la liberté communale.

En dépit de leurs épreuves, les Liégeois ne perdent pas courage. Avec un sens politique médiocre, mais avec une énergie qui commande l'admiration, ils ne renoncent pas à la lutte contre leur redoutable

ennemi. Le sac de Dinant, exemple destiné à les effrayer, ne les détourne pas de leur hostilité ; il ne fait que fournir un aliment à leur haine.

Charles vient mettre le siège devant Liège. Gosuin de Streel et les Franchimontois se sacrifient pour la liberté. Cet audacieux coup de main rend inexorable la vengeance du Téméraire. Le légat du pape Onofrio intervient, sans succès, en faveur des infortunés habitants, que leur pasteur abandonne aux représailles. Charles livre la cité à tous les excès de la soldatesque bourguignonne. On tua pendant plusieurs jours, on pilla pendant une semaine, on démolit et on brûla pendant deux mois. Le châtimement fut terrible : il eut dans l'Europe entière un sinistre retentissement.

La victoire du Téméraire était complète, mais sa conquête devait être éphémère. Et c'est en vain que le cruel vainqueur s'était flatté de l'espoir d'avoir anéanti à tout jamais la seule ville qui avait osé lui tenir tête.

« La destruction de Saint-Lambert était un sacrilège devant lequel reculait la conscience religieuse du Téméraire. Mais, en laissant subsister ce sanctuaire, il devait épargner aussi son collège de cinquante-neuf chanoines ; il devait épargner les maisons qu'habitaient les tréfonciers, il devait faire la même chose pour les sept collégiales et pour leurs chapitres, il devait autoriser la reconstruction de cent vingt-huit maisons pour loger les chapelains et autres clercs de chaque église, et de cent quatre autres pour les domestiques et les ouvriers au service de tout ce personnel ecclésiastique. C'étaient autant de points d'attache pour les quartiers qui allaient se reconstituer inévitablement autour des sanctuaires épargnés...

Ainsi avaient été déjoués les calculs du destructeur. Saint Lambert, épargné, rappelait autour de lui son peuple dispersé. Comme au VIII^e siècle, le tombeau du patron national redevenait le berceau de la ville de Liège. »

C'est sur ces paroles que se termine l'œuvre de M. Kurth. Elles respirent la confiance d'un croyant, l'exaltation d'un voyant. Elles sont imprégnées d'une

poésie austère et grave, un peu monacale. Elles ferment par une effusion mystique les pages d'une épopée sanglante qui, aux misères de la guerre étrangère, joint l'horreur de la guerre civile.

Le cœur saigne à évoquer ces événements et l'on dirait que la sérénité de l'historien en a été troublée. D'avoir assisté à la tragédie de la Commune, d'avoir vu se déchaîner « le gorille bestial, sanguinaire et lubrique », Hippolyte Taine garda tout le reste de sa vie une épouvante qui altéra son froid jugement. De même, il semble que chez M. Kurth le moraliste aux instincts conservateurs ait fait tort à l'observateur impartial.

Je m'explique. La démocratie liégeoise, après son triomphe, se laisse, pour ainsi parler, entraîner du côté où elle penchait. La ville, vers la fin du XIV^e siècle, est devenue une cité de charbonniers et d'armuriers. Les métiers l'emportent, et dans ceux-ci les éléments jeunes, novateurs, dédaigneux des traditions. Ils ne s'inquiètent que de réaliser l'idéal égalitaire et républicain qui a toujours été celui de la commune. Ils reconnaissent encore la direction spirituelle de l'évêque, mais ils combattent son autorité temporelle, autorité qui n'a pas pour elle le prestige dynastique mais leur est imposée, et qui, surtout, forme l'obstacle principal à leur souveraineté politique.

Or, l'attitude révolutionnaire des Liégeois est intolérable à M. Kurth. Ce sont des « factieux », des « fanatiques », des « exaltés », des « fous », des « irresponsables », de « vrais coqs de combat ». Leurs chefs que, je le remarque en passant, nous ne connaissons que par des sources cléricales, sont des démagogues sans scrupules, des meneurs irréfléchis et outrecuidants. M. Kurth n'a pas assez de mépris pour la « canaille » des « clubs » (1). Si bien qu'à l'en croire, nous verrions, durant un demi-siècle, ou plus, toute une population perdre la tête!

(1) Les Liégeois (III, p. 57), adressent à l'évêque une lettre outrageante. Voici ce que M. Kurth appelle une *réponse digne d'elle* : Jean de Bavière pend les prisonniers liégeois et crève

Il oublie qu'entre l'évêque et son peuple, c'est l'état de guerre; il perd de vue que le provocateur responsable, c'est toujours l'évêque ou son chapitre.

Lorsque la cité se trouve dans une situation financière critique et qu'il devient nécessaire d'établir un impôt de consommation pour créer des ressources nouvelles, qui proteste? Les cinquante nobles, membres du chapitre cathédral, qui possèdent le tréfonds national⁽¹⁾. Ils veulent bien bénéficier de la paix communale et des avantages de la vie urbaine, mais non en assumer les charges. Qu'il s'agisse de la *fermeté* ou de l'Anneau du Palais, de l'impôt ou de la justice princière, c'est l'évêque qui perpétue les abus qu'il lui importe de voir durer.

Comme Adolphe de la Marck, il n'hésite pas à sacrifier les intérêts du pays à ceux de sa famille. Comme Louis de Bourbon, il n'hésite pas à appeler sur la principauté, où il est lui-même un étranger, la domination de l'étranger. Pour supporter leur absolutisme sans générosité, il eût fallu chez le peuple de Liège un degré de patience et de servilisme que je le loue de n'avoir pas eu, comme je l'admire d'avoir su mourir, quand patrie ou franchises étaient en péril.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ces réserves, la *Cité de Liège au moyen âge* reste une œuvre dont l'importance ne saurait être méconnue. M. Kurth y a mis le trésor de son érudition et le meilleur de son âme. Le cadre est digne du contenu : les chapitres s'ordonnent avec art; le style est éloquent, parfumé d'un romantisme non sans charme. Lisez, pour vous en convaincre, la page émue qu'il consacre à la cathédrale de Liège, aujourd'hui disparue :

Saint-Lambert était le sanctuaire par excellence de la cité et sa vraie église nationale. Sous sa cuirasse de pierre battai

les yeux à six d'entre eux! — Deux jeunes gens de Waremmet sont condamnés à mort et torturés pour avoir, étant ivres, mal parlé de l'élu (III, p. 154) : M. Kurth ne s'indigne pas outre mesure contre la rigueur de ce châtement barbare.

(1) En octobre 1325, un tiers du chapitre de Saint-Lambert lie ses destinées au sort des bourgeois (II, 82); il ne s'en sépare que parce que les Liégeois lèvent une *fermeté*.

le cœur du pays. Tous les souvenirs patriotiques, tous les trésors de la religion étaient réunis sous ses voûtes solennelles ; tout y parlait au cœur du peuple, lui rappelait les grandes journées de son histoire. Là, dans sa tombe auréolée de miracles, que gardait la crypte du chœur occidental, reposait le saint patron du diocèse, à l'endroit même, disait-on, où il avait péri. En face de lui, dans le chœur oriental se dressait l'autel majeur, dont il partageait le patronage avec la Vierge, car *Notre-Dame et saint Lambert* était la devise et le cri de guerre des Liégeois. Dans les deux cryptes dormaient la plupart des pasteurs qui avaient étendu leur houlette sur le diocèse : le chapitre ouvrait ce Panthéon de la nation liégeoise aux prélats qui avaient bien mérité de la patrie et le fermait à ceux qui avaient encouru son ressentiment. Mais la mort ne possédait que les souterrains de l'édifice ; la vie de la nation frémissait et vibrait dans ses nefs. Sur l'autel de la Trinité, qui surmontait la châsse de saint Lambert, on conservait l'étendard que Charlemagne, disait-on, avait donné à la ville, et qu'on venait y chercher en grande pompe chaque fois que l'armée liégeoise devait combattre l'ennemi. Alors, sous la couronne de lumière suspendue au milieu du sanctuaire, les chanoines revêtaient l'avoué de Hesbaye de son armure blanche et remettaient entre ses mains l'emblème sacré, puis il partait à cheval, suivi des milices de la cité. Aux jours de victoire ou de fête, l'édifice prenait une voix pour traduire la joie publique, et l'on entendait retentir sous ses voûtes les accents du *Magna vox*, qui fut depuis le Xe siècle l'hymne national des Liégeois. Sanctuaire des fidèles et dortoir des morts, Saint-Lambert offrait encore une large hospitalité à la vie civile ; on y conservait les documents publics sous une treille dans un des piliers de la grande nef ; on y conservait l'étalon des mesures de longueur gravé dans la pierre sur le mur extérieur, près de la porte du vieux chapitre. La banclouche de la cité était suspendue dans l'une des tours, et, du haut d'une autre, les sons mesurés de la *Copareille* avertissait les citains de l'heure du couvre-feu.

Quelle poétique ferveur dans cette page, et avec quelle netteté elle reconstruit à nos yeux le monument que des vandales abattirent, dans un jour d'égarement !

Remarquable par le talent d'exposition que son

auteur a déployé, l'œuvre n'est pas moins estimable par l'abondance et la sûreté des renseignements qui y sont accumulés. J'ai dit combien la tâche de M. Kurth avait été ardue. Il s'en console dans sa préface : « De toutes les besognes scientifiques, dit-il, la plus agréable est celle qui consiste à explorer le premier un domaine vierge et à y tracer les chemins par lesquels on passera après vous. » Dans cette *selva oscura*, où il s'est frayé une voie laborieuse et dont il aura été le seul à goûter le charme encore secret, je souhaite que M. Kurth guide beaucoup de pionniers, entreprenants, actifs et hardis comme lui.

OSCAR GROJEAN.

LA « BABLUTTE » VOLÉE

Ma mère me dit :

« Va chercher un pain. Demande bien, à la boulangère, un pain rassis, cuit sur le carreau. »

J'avais dix ans, c'était le temps du pain cher. Elle me mit dans la main un « petit franc blanc », comme elle appelait avec moi les pièces d'argent de cinquante centimes, et un « petit franc noir », autrement dit un demi-liard de bronze. Cinquante et un centimes étaient le prix, en ces années-là, d'une miche de deux livres.

J'aimais d'aller au pain. C'était à quatre heures, l'école finie. En ce moment de la journée, j'avais plaisir à sentir de tous mes sens d'enfant, dans le ciel et dans la rue, par les maisons et par les chemins, se mêler, au jour encore clair et agile, un peu de la paix lasse et heureuse du soir prochain. Quatre heures, ce n'est pas le complet repos du soir, c'est mieux. C'est déjà la caresse de la journée qui va finir, et c'est encore le travail dans la lumière plus blonde et plus tendre.

Or, tandis que ma mère passait sur le café une dernière lampée d'eau chaude en promenant soigneusement le bec du coquemar sur les bords du « ram-poneau », je courais à la boutique au pain, ravi comme, au reste, je me revois toujours par ces heures de mon enfance qui passent dans mon souvenir, ardent et bondissant, et le vent de la course relevant, sur ma nuque, ma chevelure de soleil...

A la boulangerie, je poussais la porte; et, dès le seuil de la chambre pavée de carreaux de terre cuite, nets et rouges, me montaient aux narines, jusque dans la bouche, toutes sortes de savoureuses odeurs mêlées : la caresse tiède, un peu aigre et fine, du pain frais, le picotement âcre du bois qui chauffe le four, l'amertume du sucre brûlé en caramel. Longuement, dans une application voluptueuse, je démêlais ces choses parfumées. Une à une, je les tirais des coins différents de la cage bariolée de la vieille boulangerie où elles reposaient.

La sonnette de la porte d'entrée, au bout de sa tige de fer élastique, continuait à brimbaler après mon entrée comme une bavarde qui invente sans avoir rien à dire. Bientôt, au fond de l'étroite demeure, retentissait un bruit de sabots. La boulangère, les bandeaux de cheveux noirs tordus sur les oreilles, la peau d'un blanc de cire, en vêtements courts d'étoffe sombre, paraissait, souriant de ses larges yeux profonds et alanguis, d'une vague tristesse.

Et je chantais ma petite chanson bien sage :

« Un pain de deux livres, s'il vous plaît, Madame.

Un rassis, cuit sur le carreau !

— Eh ! Je connais d'avance ta commission, mon feu... Je vais te choisir le plus beau de l'armoire.

— Bien rassis, Madame, ma mère l'a dit.

— Tu l'auras comme elle veut.

— Voilà... Petit franc blanc et petit franc noir.

— Cinquante et un centimes, le compte y est...

A revoir, mon feu.

— A revoir, Madame. »

La masse ronde du pain craquant entre les bras, je repartais tout en grignotant, au long du chemin, les bribes de croûtes que j'arrachais aux baisures, ces plaies à vif des miches... C'était bien bon... Et ensuite venait le goûter, le repas de quatre heures, quelque chose, dans mes souvenirs, de doux, couleur brun clair du café au lait.

*
* *

Cependant parfois, hélas, dans la boulangerie, ce n'était pas le claquement menu des sabots de la boulangère que ma sonnerie faisait lever. J'entends encore le pas lent, mesuré, irréfutable qui s'approchait du fond de la maison pour me servir, à certains jours.

« Ah ! c'est le boulanger ! » me disais-je tout de suite avec angoisse. Et je tremblais de peur quand paraissait, en se courbant pour passer sous le chambranle de la porte de l'allée, le haut vieillard maigre. Sa barbe grise, coupée carrée, était collée sur sa poi-

trine, tant il tenait droites et raides la nuque et les épaules. Ses lèvres serrées hérissaient sa moustache, et la contraction de ses sourcils dressait au-dessus de ses yeux perçants et impitoyables un emmêlement de poils qui me faisaient penser à des broussailles de ronces dans les campagnes gelées de l'hiver. Son toupet de cheveux se tordait comme une perpétuelle flamme de colère sur sa haute tête de cheval. Un vaste tablier de toile bleue, blanchi de pâte et de farine, lui montait des pieds jusqu'au cou en l'engainant aussi étroitement que l'écorce d'un tronc d'arbre.

Or, j'étais déjà torturé à l'idée que le boulanger remarquait aussi, sans aucun doute, que je voyais son accoutrement sale ; que je voyais ses pieds nus dans ses galoches à semelles de bois ; ses bras velus où les muscles étaient serrés en petits paquets mobiles et contournés à la façon des torons d'une corde... Je devinais qu'il devait me haïr de le surprendre en cette contenance et de l'examiner aussi curieusement... Mais quelle que fût, chaque fois, ma résolution, pour le gain de n'importe quelle récompense, ou dans la crainte de n'importe quel châtiement, je n'aurais pu empêcher mes regards de courir sur toute l'horrible personne du boulanger, de grimper, comme de petites bêtes sauvages, de ses sabots à ses cheveux ; de fouiller, gratter, de mes regards, tous les détails de cette créature.

Cet homme retenait sur lui mes yeux aussi inquiets que des rats pris au piège. Et, par la lenteur calculée de ses mouvements, il semblait vouloir prolonger mon supplice.

« Un pain rassis, bien cuit sur le carreau, boulanger... », demandais-je en tremblant et mordant mes poings crispés.

Et lui, devant son armoire, se retournant d'une pièce vers moi, pointant ses deux prunelles telles deux braises, dans mes yeux :

« Hé là !... Tous mes pains ne sont-ils pas à vendre ? »

Et je pensais :

« Oui, oui... Qu'il me donne donc vite le pain qu'il veut... Vite, pour l'amour de Dieu... Vite, vite ! »

De toute la longueur de mon bras, au bout de deux doigts, je tendais : « Tenez... tenez... » le prix du pain, pour qu'il saisisse au plus tôt ma monnaie et que je pusse partir...

Mais lui, non, il s'arrêtait ; de parti pris, il retardait ses mouvements... Long visage, long cou, longue barbe, longues jambes, longs bras traînaient chaque geste comme dégoûtés d'eux-mêmes et près de se disloquer. Enfin, il prenait mon argent ; je me jetais sur le pain. Mais, non... Pas encore. . La michette sous une aisselle, il allait, au jour de la fenêtre, tourner les deux pièces sous ses yeux, à la longueur extrême de ses bras.

« Je n'ai pas mes lunettes. Est-ce de bon argent au moins ? Est-ce juste ? Est-ce juste ? » répétait-il en me regardant fixement, sans doute pour me faire tomber mort de peur à ses pieds... Je ne savais ce que signifiait, dans sa bouche, ce mot qu'il me jetait à chaque emplette, tranchant et menaçant, comme si ma mère eût fait le serment de lui envoyer chaque fois de fausse monnaie pour le ruiner. Enfin, à regret, il prononçait :

» Tout de même, c'est juste ! »

Alors seulement, avec un dernier coup d'œil colère, une grimace de déplaisir, il lâchait le pain. Je le saisisais de mes mains griffant la croûte, comme un chien qui bondit vers un morceau qu'on lui tend de trop haut. Je me sauvais plus mort que vif, le cœur serré d'angoisse, des larmes de rage piquant mes cils.

* * *

Or, la boulangère étalait tous les samedis, sur une petite table carrée, aux pieds peints en vert, et recouverte d'une toile cirée brune à dessins (dont je sais encore que c'étaient de petits anneaux jaunes entrelacés) cinq ou six assiettes de bonbons fabriqués sur son poêle pour amuser la gourmandise des enfants, aux longues après-midi en beaux habits du dimanche. Des « bablutes » de cassonnade légèrement beurrée et salée ; des plaques de mélasse durcie, coulées sur des cartes à jouer aux bords retroussés ;

enfin, des boules parfumées à l'anis, de sucre longuement brassé et étiré. Toutes humbles babioles de bouches pauvres et avides ; délices fraîches et brillantes ; innocentes gourmandises, pleines de promesses de bonheur, et dont la vue faisait couler des flots de salive entre mes dents, dès que mes yeux tombaient sur la table.

Un samedi, j'entre à la boutique pour quérir le pain, mes deux pièces ordinaires de monnaie à la main. Interminablement, la sonnette dindrelina dans la chambre vide, cependant que, balançant un sabot puis l'autre, j'attends qu'on vienne au bruit.

Tout à coup, poussé par je ne sais quel instinct de gourmandise, je me retourne et aperçois, dans le jour brillant de la fenêtre, la merveilleuse table de sucreries que je n'avais pas distinguée en entrant.

Que se passa-t-il en moi ?... Il est certain que, dans le même infini et terrible instant, je vis les friandises, j'allongeai la main, je saisis une « bablutte ». On me dirait que ce furent mes yeux qui volèrent que je le croirais. On me dirait que c'étaient ma bouche, ma langue, mes joues, toute la peau de mon corps avide qui goûte et savoure, qui se jetèrent sur la sucrerie — que je le croirais... Et encore, non, cela ne voudrait rien dire, puisque, à la vérité, tout naturellement j'étais devenu ce sucre luisant lui-même dès l'instant où je l'avais vu, et puisque le sucre était devenu une nouvelle vie en ma vie, dans l'immense seconde de délice où, les yeux clos, hors du monde, je fermai la bouche et le suçai. Où finit mon désir tout pur et innocent, venu de l'ardeur naïve de mes sens, de mon sang ; où commença mon crime ? En quel instant fus-je voleur ?...

Cependant, dans la boulangerie, j'ouvre les paupières ; je sors de la contemplation intérieure du sucre délicieux fondant dans ma salive. Et que vois-je ?... Le boulanger !... Le boulanger est debout devant moi... Est-il tombé ici par la cheminée ? Est-il entré, pour me surprendre, à pas de loup, portant ses sabots à la main ? Ou, simplement, dans mon ivresse, ne l'ai-je pas entendu s'approcher à l'ordinaire, du fond de la maison ?

Il est là, qui tient fixés sur moi des yeux fulminants, des yeux de catastrophe, des yeux dont l'expression de haine, de mépris, me fait encore pâlir aujourd'hui... Eh bien?... Vais-je m'évanouir ? Et je m'écrie en mon âme :

« Bon Dieu, bon Dieu, ne m'abandonnes pas !... »

J'ose dire que si jamais, enfant, j'ai cru en Dieu, c'est pour avoir senti, en ce moment le plus terrible de ma vie, une aide merveilleuse me soulever au-dessus de moi-même, quand je pensais tomber mort aux pieds du terrible marchand qui m'avait vu voler.

* * *

Eh bien non ! Oh ! cher bon Dieu, je ne tombai point mort ! Je regardai le boulanger droit dans les yeux et lui dis :

« Je me suis servi moi-même d'une boule d'un demi-liard. Voici ! »

Et je lui tendis le « petit franc noir », le centime de bronze que je tenais serré dans ma paume moite encore de cette angoisse d'où mon âme, à présent, était triomphalement évadée !

Le boulanger, les lèvres pincées, prit la pièce. Mais, tout à coup, sans me quitter des yeux, voilà qu'il crie, d'une voix tonnante, d'une voix brisante, éclatant avec un bruit de roche qui se fracasse.

« Ah ! Ah ! Ah ! On a donc des centimes à dépenser en bablutes, à cette heure?... Ah ! Ah ! Ah ! »

Puis, au bout d'un instant, sans cesser de m'enfoncer ses regards jusque dans le cœur :

« Et maintenant, voyons, que vous faut-il encore ? »

Pinçant la bouche, les coins de ses lèvres relevés, son nez perdu dans les poils de sa moustache, il me posa la simple question :

« Que vous faut-il encore ? »

Je l'entendis et mes jambes se mirent à trembler. J'eus le sentiment que le drame que je croyais avoir dépassé était, pour moi, à nouveau renoué.

« Et maintenant, voyons, que vous faut-il encore?... »

Je reculai d'un pas. Je devais être livide. Je saisis

dans les yeux de mon bourreau, durant un instant, le reflet de l'effroi qui m'anéantissait. Je vis, avec épouvante, qu'il avait peur de ce qu'il faisait...

Je me débattais, je me sentais poussé au bord de l'abîme qu'avaient creusé ses paroles. Je voulais retarder, de tout ce qui me restait de force, l'instant, toujours plus proche, de la chute que j'entrevois.

« Un pain d'une livre, murmurai-je enfin, d'un souffle de voix. Et, mécaniquement, j'achevai ma ritournelle :

» Un rassis, cuit sur le carreau... disais-je, comme j'aurais demandé grâce; comme j'aurais dit : Pitié boulanger !

— L'argent ! » fit l'homme, agitant un pain dans la main, telle une pierre dont il se fût disposé à m'assommer.

Je tendis mon « petit franc blanc ».

« Eh bien ? s'écria le boulanger en relevant, jusqu'à hauteur de ses cheveux, ses sourcils emmêlés. Eh bien !... Il vous manque un demi-liard ! Votre compte n'est pas juste ! Halte-là !... »

Pas juste ! Le compte n'est pas juste !... Ah ! Je savais donc exactement, à présent, ce que que signifiait, dans la bouche du boulanger, ce mot : « Juste », dont, jusqu'alors, j'avais en vain essayé de saisir le sens.

« Juste ! » Cela voulait donc dire dans sa bouche : Tu n'aimes pas les bablottes ; tu n'as pas volé de « bablotte » ! Et « Pas Juste » : Tu aimes les bablottes noires et rouges et tu en as volé une dans l'assiette du milieu sur la table ? Mais, je me gardai bien de laisser voir que j'avais compris.

« Pas juste ? répondis-je d'un ton niais, Non ?... Tiens, tiens ?... Ce n'est pas juste ?... Je le dirai à ma mère, tout à l'heure, dà ! »

Et j'avancais les deux mains vers le pain doré tout luisant du côté de la croûte bombée, bien roussi et piqueté de braisettes noires du côté de la platine ; ce pain que j'aurais payé de mon sang en ce moment.

« Hélé ! cria l'homme en relevant la miche du geste dont il l'aurait défendue des crocs d'un matin.

Hé! là! m'entendez-vous. Je vous dis que le compte n'est pas juste!... Allez d'abord quérir la « gigue » qui manque; et ensuite vous aurez le pain. »

Il me poussa sur le seuil de la boutique, et vacillant, sans plus rien voir ni entendre, je me traînai jusqu'à la maison.

* * *

« Le boulanger dit qu'il faut encore un centime pour le pain, dis-je à ma mère.

— Il ment! cria-t-elle tout d'abord. Le pain aujourd'hui est au prix d'hier. Il n'aurait pas haussé sans que je l'apprenne... »

Mais, sans doute, la pâleur de ma mine défaite venait de frapper la bonne femme.

Elle recula d'un pas pour me considérer des pieds à la tête. Sous le clair et doux regard qui m'interrogeait, inquiet de m'aider, j'allais lui révéler ma méchante action de la boulangerie, quand la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas et parut, sur le seuil, le boulanger, tête nue, les bras troussés, mon pain à la main.

Sans doute il avait entendu les paroles de ma mère, car il s'écria :

« C'est votre garçon qui ment, voisine! Je l'ai attrapé, volant une bablutte dans l'assiette. Il n'a point osé faire autrement, alors, que me la payer; mais, bien sûr, c'est avec la « gigue » de votre pain! Oh! petit malheureux, acheva-t-il d'un ton de voix terrible en tournant vers moi ses grands yeux gris, et secouant de haut en bas sa longue tête.

— Voilà ce qu'il faut que vous sachiez, voisine! Car m'est d'avis que la justice doit se montrer à tous, même aux plus petits. M'est d'avis qu'il faut, au plus tôt, leur apprendre à être honnête et juste. »

Ah!... Il me semblait entendre sonner à mes oreilles les trompettes du jugement dernier, voir les glaives du châtement tourner leurs roues de feu devant mes yeux.

Sous le coup de l'émotion, je tombai sur une chaise. Ma mère se précipita à mon secours.

Ma tête ballotait d'une épaule à l'autre ; plus rien autour de moi n'avait plus odeur ni couleur. Seul mon sang chantait tristement dans mes oreilles vides une complainte désespérée tandis que le mot : « Juste, juste, juste », mille coups répété, battait son coin durement dans ma cervelle.

Ma mère debout devant moi, une main sur mon épaule, me regardait longuement. Enfin elle tira de sa bourse de toile bleue, une piécette de cuivre.

« Tenez, boulanger, prononça-t-elle avec un accent d'une tristesse que je sentais infinie et détachant une à une les syllabes comme elle aurait détaché chacun de ses pas sur un sol où elle avait peur de tomber. Pardonnez-lui... ce n'est qu'un petit enfant, boulanger !

— Voilà le pain ! dit l'homme... Merci, le compte est juste... Un conseil, voisine ; veillez sur lui... Vous savez, les enfants voleurs ne promettent rien de bon... »

A ces mots, ma mère s'assit et, me regardant, elle se mit à pleurer.

« Tu entends, me dit-elle, ce que ta gaminerie me force d'entendre de la bouche du boulanger. »

Et la pauvre femme, baissant la tête, tordait un coin de son tablier, en crispant les mains d'une façon qui me faisait souffrir.

Je courus sur le carreau me mettre à genoux devant elle. Une reconnaissance, une joie, une espérance sans nom me dilataient le cœur. Parce que ma mère ne m'avait pas battu devant l'étranger, j'aurais voulu, pour lui montrer mon adoration, être un grain du sable blanc où ses sabots criaient.

« Maman, petite maman chérie, dis-je en joignant les mains, pardon ! pardon ! Jamais plus, jamais plus je ne toucherai à ce qui n'est pas à moi... »

A l'instant je lus dans ses yeux qu'elle acceptait ma parole, qu'elle croyait en mon serment.

Mais l'homme maigre était toujours debout à nos côtés. Un vague sourire détendant sa bouche, faisait un trou entre les poils gris de sa barbe carrée. Devant lui ma mère me releva, me serra dans ses bras. Avec ravissement, je sentais à la pression de ses lèvres sur

mon front, à la caresse de ses mains sur ma tête, que j'étais pardonné.

« Petit, dit-elle alors d'un accent qui était doux à mon cœur autant qu'un chant d'oiseau après l'orage, à présent, demande à présent pardon au boulanger. »

Je me tournai docilement vers l'homme, j'ouvris la bouche pour obéir à l'ordre de ma mère, quand un spasme soudain m'étrangla, une force invincible me raidit de la tête aux pieds. Ma nuque se plia en arrière et je criai, en frappant du pied :

« A lui, jamais!... La voilà, sa boule de sucre ! »

Et crachant ce qui restait dans ma bouche du caramel rouge, volé et maintenant payé, je le brisai sur le carreau, en miettes ; et me sauvai à l'étage, par l'escalier du fond de la maison.

* * *

Cependant, mon malheur n'était pas révolu. La « bablutte » volée n'avait pas fini de me torturer. Il appartenait au boulanger de tenir soulevés au-dessus de moi, durant des jours et des jours, l'humiliation et le malheur d'un geste de ma gourmandise ; de même que demeura allumée en mon âme, par la suite de toute ma vie, la flamme de la révolte contre la cruauté de tant de gens soi disant honnêtes, contre la méchanceté de tant de vertus à vingt karats !

Pour faire mes « Pâques », je suivais les leçons de catéchisme. Je sus bientôt par cœur le livre d'un bout à l'autre, à commencer n'importe comment, et M. le Curé répétait souvent, en passant la main sur ma tête, que je ferais un bon et gentil « pâquet », c'est-à-dire, en notre patois, un bon communiant. Dans les dernières semaines de notre instruction, M. le Curé annonça, un jour, que le moment était venu où il allait procéder à notre confession, pour nous permettre d'entrer dans cette vie chrétienne dont la sainte communion allait ouvrir bientôt, pour nous, toutes grandes, les portes d'or.

Il me fallut donc révéler, au tribunal de la pénitence, mon vol de la boulangerie. En m'accusant du larcin, je dus émouvoir le vieux prêtre par l'expres-

sion de mon repentir, car au lieu de me faire de ces longues réprimandes où je savais déjà qu'il excellait, et qui se terminaient toujours par un nombre considérable d'*Ave* et de *Pater* à réciter :

« Ecoute, mon enfant, me dit-il bonnement, le boulanger est brave homme, malgré sa sévérité. Tu iras lui demander le pardon qu'il ne t'a pas encore donné. C'est toute la pénitence que je t'impose pour laver ton péché... »

Bien certainement M. le Curé ne mettait aucune malice dans ces derniers mots : « C'est toute la pénitence que je t'impose ! »

Il ne se figurait pas le supplice qu'il infligeait à son élève, en l'envoyant implorer le pardon du boulanger. Cependant, dans mon imagination ardente, cet ordre fit l'effet d'une catastrophe. Je me retirai en larmes du confessionnal.

Aujourd'hui, que bien des années ont passé déjà sur ma petite jeunesse, je ne pense jamais sans douleur à cette « bablutte » dérobée. Et la nuit, il m'arrive encore, de m'éveiller quelquefois en sursaut, suant d'angoisse, pour avoir revécu, en rêve, quelque'une de ces heures atroces, de ces seules heures brouillées de mon enfance.

Je rentrai de l'église, et ma mère à qui je contai la décision de M. le curé, me répondit :

« Allons-y ensemble, mon petit, puisqu'il le faut ! »

*
* *

La voilà qui se donne un coup de peigne, revêt un tablier propre, rabat sur ses poignets les manches de son caraco. Elle me prend par la main et nous sortons. Elle marche vite, la tête baissée, la bouche serrée sans sonner mot. Je dois courir pour la suivre.

Nous pénétrons dans la boutique. Au signal de la sonnerie, la pâle boulangère, aux yeux mornes dans ses joues de cire, apparaît et demande ce qu'il y a à notre service.

« Excusez-moi, voisine, lui répond ma mère, me tenant toujours par la main, c'est au boulanger que je voudrais parler.

— Josse Quinet! » crie la femme en reculant de quelques pas vers le fond de l'allée.

Josse Quinet, le boulanger, approche et nous reconnaît. Il tient ses mains mouillées de levain, levées devant sa poitrine, les doigts écartés; et moi, je me figure déjà que c'est par dédain, par dégoût de nous toucher, tant il me semble lire d'amertume maussade dans l'expression de son visage.

« Qu'y a-t-il? demande-t-il rudement à sa femme?

— Boulanger, lui répond directement ma mère, M. le curé envoie notre « fieu » vous demander pardon pour la petite affaire que vous savez...

— Quelle petite affaire? questionne le boulanger, comme s'il ne voulait pas accepter la gentillesse que ma mère mettait déjà dans son accent.

— La petite affaire de la boule de sucre qu'il vous avait prise, vous savez bien...

— Ah! ah! Et vous appelez cela une petite affaire, voisine?... Apprenez, voisine, qu'un vol si minime qu'il paraisse, n'est jamais une petite affaire!

— Enfin, l'enfant vient vous demander pardon, reprit ma mère d'une voix subitement aiguë que je ne lui connaissais point.

— Qu'il me le demande donc! fait l'homme. Et enfin il daigne abaisser les yeux vers ma personne.

Immuable, ahuri, mes regards allant d'un visage à l'autre, je ne sais au juste ce que le boulanger veut de moi.

« Demande pardon au boulanger, me dit alors ma mère. »

Et je répète bien sérieusement :

» Boulanger, je vous demande pardon.

— Je te pardonne, répond l'homme. Mais tu as mis bien du temps à venir solliciter ta rémission... Et je n'espère pas grand chose d'un repentir qui a demeuré si longtemps pour se montrer.

— Assez! crie à ces mots ma mère. Assez! boulanger, sache qu'une âme d'enfant est aussi une âme de Dieu. Et ce n'est pas dans le poil gris tout seul des vieilles barbes, que l'honnêteté habite!

— Allez tout de même répéter à votre curé ce que

je vous ai dit, » réplique-t-il tout froidement. Et tournant sa haute taille, il disparaît à grandes et lentes enjambées.

Ma mère le regarde un instant s'éloigner, ses lèvres tremblent, elle va crier quelque terrible mot de colère quand ses regards tombent sur la boulangère. La pauvre femme, les mains jointes, élève vers elle, en une expression de supplication si désespérée, un visage de si profonde douleur, des yeux de prisonnier si complètement anéanti, que ma mère recule d'un pas. Que vit-elle dans l'âme de la pauvre boulangère?... Je ne sais... Je devine... Tout à coup les deux femmes tombent dans les bras l'une de l'autre, et elles se mettent à pleurer.

* * *

Moins d'un an après la scène de mon pardon et mes Pâques faites, un soir, tandis que nous soupions, quelqu'un entra et annonça que le boulanger venait de mourir.

« Qu'as-tu donc? me demanda ma mère, constatant l'agitation extraordinaire qui me secouait en apprenant la nouvelle...

— Moi, rien du tout!... » répondis-je, fermant les yeux, bouchant mes oreilles, descendant comme dans une citerne au fond de l'émotion délicieuse qui s'était emparée de moi.

Si je mentais, c'est que je n'aurais osé dire pour tous les trésors du monde ce que je pensais, ce qu'en moi-même, dans le silence de mon cœur, avec épouvante et ravissement, j'entendais résonner :

« Le boulanger est mort!... Le boulanger est mort!... »

Le repas terminé, sous un prétexte quelconque, je me faufilai de la chambre, sortis de la maison; toujours en cachette, rasant les murs, je me dirigeai vers la boulangerie, nu-tête, marchant sur mes pieds de bas, mes sabots à la main.

Est-ce que c'est vrai? Est-ce que c'est vrai? me répétais-je. Mais oui, la nouvelle qu'on était venu nous porter devait être exacte. Du fond de la rue, je

vis tout de suite qu'il devait s'être passé quelque chose de grave dans la maison de Josse Quinet, car la fenêtre y était fermée, le volet attaché à la porte vitrée, toute la boutique plongée dans l'obscurité. Seule, à l'étage, une petite lueur clignotait à une fenêtre derrière la toile du store baissé.

« Ah!... toute la boulangerie est morte! » cria triomphalement mon cœur avant que je pusse l'en empêcher.

Redoublant de vitesse, je me mis à courir vers la maison close. Ce n'étaient pas mes jambes qui me portaient, mais une force invincible, quelque chose de rouge qui battait en moi, quelque chose de violent et de terrible qui me brûlait, qui riait, qui chantait. D'un bond sauvage, je franchis les marches de l'escalier de vieilles pierres polies comme du marbre et qui avaient toujours été si douces à mes pas d'enfant. Montant au seuil de la boulangerie, je me mis à rire en voyant la clichette de cuivre luisant à la serrure où je ne venais point toucher cette fois. Et me collant des pieds au front à la porte fermée, je commençai à frapper, des deux poings, et à coups de sabots redoublés, les planches du volet. Le bruit terrible emplissait mes oreilles, ma tête, la rue, le monde entier. Et je frappais, je frappais. Enfin je criai par le trou de la serrure dans la boutique :

« Boulanger! Boulanger, tu es mort!... Tu es mort! »

Et faisant demi-tour, je rentrai, toujours courant, à la maison, l'âme ravie et enivrée, l'âme folle de la plus violente joie que j'aie jamais goûtée.

* * *

Ah ! que cette soirée de rage et de vengeance est lointaine!... Ce premier orage où je me sentis vivre et souffrir, passé depuis combien d'années?... Qu'importe, il m'émeut encore!

Il est des cœurs en qui la flamme de haine ou d'amour pétille sans faiblir à travers le temps. La bûche de vieux chêne flambe autrement que la feuille sèche. Toute dure et coriace qu'elle soit, ah! comme elle brûle...

LOUIS DELATTRE.

LE NŒUD

I

LA SURVIVANCE

La mère est sur son lit de mort. A travers les ombres elle voit son passé d'où sortirent sept fils. Elle sent physiquement qu'ils sont sa chair et son sang; qu'ils sont reliés à elle, et qu'ils sont reliés entre eux par elle.

Elle est le chaînon qui retient les clefs. Elle est la clef de voûte qui soutient l'édifice comme elle en est la pierre angulaire,

Elle va disparaître et elle tremble.

Elle veut se remplacer, elle, chair, pierre, ciment, affection, baume, larme et sang, par une promesse qui maintiendra sa maison dans les incertitudes de l'avenir.

Elle dit alors, lentement, dans un dernier souffle, aux sept fils courbés et gémissant : « Promettez-moi sur ce crucifix que j'emporterai dans la tombe, de rester unis comme un bloc; et, à l'approche du dis-sentiment, de m'évoquer, de faire ce que je vous eus conseillé; et, si l'un de vous venait à rompre ce pacte sacré, de ne pas vous en apercevoir et de l'aimer davantage. »

Les sept frères prirent tour à tour cet engagement dans les larmes.

Et la mère les bénit et mourut dans un sourire qui fixa ses lèvres pour l'éternité.

Vraiment, du ciel elle put suivre avec contentement la vie des sept fils qui créèrent sept familles.

Lorsque l'adversité frappait à une des demeures, aussitôt, des autres, sortaient des groupes affairés et affligés qui formaient comme un rempart d'affection à la maison éprouvée.

Les étrangers, en passant, se disaient que la famille est une tour inébranlable.

II

ARCADES AMBO

Quand cette tour est branlante, que la ruine la démantèle, la lézarde, il semble qu'une majesté plus grande dans la tristesse l'éclaire comme un coucher de soleil.

Les deux époux sont vieux et d'autant plus fidèles, plus rapprochés, plus appuyés l'un à l'autre qu'ils n'ont pas d'enfant.

La langue latine a un mot pour ces tristes conjoints. Elle dit qu'ils sont *orbi*, privés, comme elle le dit des enfants orphelins.

Ce sont deux débris. *Arcades ambo*. Ils constituent cependant un monde, un centre, une famille, une cellule.

Confinés dans leur retraite, isolés de la foule, malades, ils sont côte à côte dans leur fauteuil valétudinaire. S'ils se taisent, ils se regardent. S'ils ferment les yeux, ils s'entendent. Si tout bruit cesse, ils se devinent.

L'un soigne l'autre. Le mari est le médecin de l'épouse, et l'épouse médicalement l'époux.

Tous deux s'oublient personnellement. Chacun craint pour son compagnon.

Ce sont les deux sapins qui, dans la solitude aride, sous les coups de la brise glaciale, rapprochent leur tronc, mêlent leurs branches et résistent aux coups de fouet du vent.

Si l'un vient à tomber, le second le suit dans la chute, dans la mort.

Ainsi les deux époux.

Et l'un survit-il par un prodige que Dieu réalise, l'autre ne s'agite plus que dans le passé, converse avec une ombre, se promène dans les cryptes, les cimetières, les catacombes, sous les saules pleureurs, près des croix.

Dieu a placé sur la mer des barques qui conduisent au port. Heureux qui n'est pas jeté dans les flots, livré à ses seules forces contre les fatigues et les assauts des vagues.

III

LE SECOURS INESPÉRÉ

Parfois ce débris solitaire sera la poutre de soutien pour une vaste construction secouée et décapitée.

J'en ai connu de ces veuves inconsolables qui, déjà, n'étaient plus de ce monde et tout à coup ressuscitaient à l'appel, aux cris, aux désespoirs de leurs neveux et nièces soudain orphelins.

Un malheur réparait l'autre malheur. La femme stérile enfantait en son cœur. Elle avait plus d'enfants que nulle autre. Et les enfants trouvaient une mère nouvelle, naïve, aux bonnes volontés souriantes.

Ne regardons pas la plus humble affection familiale comme une pierre de rebut encombrante, bonne à jeter dans l'ornière. Car peut sonner l'heure de la détresse où l'on sentira le besoin de reposer la tête et le corps sur la pierre isolée. Ce dévouement méconnu, bafoué, deviendra la flamme qui ressuscite.

IV

UN PÈRE

Tel fils se méconduit. Il quitte ses parents pour suivre dans la grande ville sa maîtresse, enjôleuse aux grands yeux et aux grands désirs.

Pour suffire aux dépenses de la coquette, le jeune homme épuise ses ressources, ruse avec ses parents, arrache des avances d'hoirie, spéculé, puis, aveuglé par la passion et la nécessité, commet des abus de confiance et des faux.

La mignarde et prudente mijaurée rompt alors et court à de plus brillantes perspectives. Pas une larme. Dans l'escalier, on entend même un rire léger qui rivalise avec un frou-frou soyeux. Puis la porte se referme avec fracas. Et c'est tout d'elle.

Alors, dans la chambre dégarnie, le jeune homme aux traits fatigués est accoudé tristement, désespéré-

ment. Il regarde l'avenir, le vide creusé par le fol amour. Il pleure, lui.

Un pas pesant gravit les marches. Serait-ce la police? Le faux est-il découvert! Est-ce la prison qui s'annonce? L'honneur a sombré. Eh! bien, pas un muscle ne tressaille chez ce débutant du crime. Il pousse un soupir de soulagement, songeant qu'*elle*, du moins, échappe à la dégradation; mais le dégoût de l'abandon domine tout.

La porte s'ouvre sans que le désespéré lève son regard, quand une voix brisée lui crie : Joseph! et deux bras se tendent vers lui.

Alors, c'est un écroulement et une résurrection. Un coup de poignard au cœur et une poussée de vie. Des larmes sanglantes et un céleste sourire.

Il surgit et crie : « Père! » et il s'abat sur la poitrine large, rocher où tombe la mouette blessée.

C'est un enserrement de bras, un enroulement de chaînes, un emprisonnement, un isolement de deux êtres, le père et le fils.

V

L'IMAGE DE LA FAMILLE

Durant la vie, dans la suite des ans, la famille est comme un régiment sous les feux de l'ennemi.

La mort fauche, creuse des vides. Les rangs se resserrent. Des recrues, les jeunes, viennent combler les trous. Toujours la masse compacte se reforme et avance, conquérant l'avenir.

Si la panique se glisse dans les rangs, effraie les arrivants, c'est la déroute.

Malheur aux peuples qui n'ont pas de cœur, qui n'ont pas la solidarité au cœur et l'espoir dans les yeux.

VI

LA SOUCHE

(Dans un salon.)

- Cette femme a trente-huit petits-enfants.
- Non, voyons, tu exagères.

— Tu peux m'en croire.

— Ce n'est pas possible.

— Comptons.

Son fils Louis a quatre garçons et deux filles.

— Six.

— Sa fille Marie, qui a épousé l'ingénieur Lourtie, a eu sept filles dont deux sont mortes.

— Six et cinq font onze.

— Albert a trois bébés.

— Cela fait quatorze.

— Il y a un autre fils qui vit en Belgique et dont la famille se compose de trois jeunes filles et de quatre garçons, je pense.

— C'est exact.

Nous étions arrivés à quatorze. Quatorze et sept donnent vingt et un. Et puis ?

— J'en oublie... Ah ! il y a les trois aînées qui se sont mariées à Lille et qui ont chacune deux ou trois gosses.

— Du train dont tu y vas, nous dépasserons ton chiffre.

Récapitulons : vingt et un. Et encore six ou neuf. Prenons une moyenne minime, sept. Nous obtenons vingt-huit.

Et le médecin que nous avons rencontré à Vichy l'an dernier avec sa smala de huit ou neuf gaillards.

Et je crois que nous en passons.

— N'avais-je pas raison ?

— Tout compte fait, et en négligeant peut-être quelques unités, on peut tabler sur quarante.

Ma foi, c'est une belle moisson.

Et la joie de cette bonne-maman quand elle réunit dans son château de Touraine cette tribu, car ils vivent tous dans la plus grande affection, dans la plus merveilleuse unité.

— Elle est encore vaillante la grand'mère et elle assiste ses filles et ses brus dans leurs couches. Elle veut être toujours la première à tenir dans ses bras le nouveau-né et le présenter à la vie, à l'avenir, à l'éternité.

C'est comme une prêtrise qu'elle entend exercer jusqu'à son dernier souffle.

Et déjà elle a ainsi introduit dans le monde quelques arrière-petits-enfants. Prête-lui encore dix années d'existence et suppose le prolongement, le rayonnement de sa force vitale.

Quelle moisson, comme tu dis. Floraison de corps frais, sains, vigoureux. Vois tous les yeux brillants qu'elle a ouverts.

Mais aussi semence d'âmes, d'énergies, de fécondités pareilles à la sienne.

On peuple la terre pour peupler le ciel.

Là-haut, quelle couronne elle aura, quelle légion de chérubins l'entourera, quels hymnes de glorification elle entendra !

VII

UNE MORT

Les lentes minutes s'écoulaient goutte à goutte. Elles étiraient la trame finale.

- Le père, étendu sur la chaise longue, mourait à chaque battement du pendule.

Sa famille entière l'entourait en silence, dans une atroce anxiété.

L'agonisant, pâle, maigre, tout en regards, se soulevait parfois et toussait d'une toux sinistre.

Chacun souffrait plus que lui, à le voir et à l'entendre. Chaque gorge, chaque poitrine était déchirée et sanglante, semblait-il.

Ce fut le drame uniforme de trois jours et de trois nuits, en dehors de tout autre bruit, de tout repas et de tout repos.

Rien à faire.

L'Implacable, silencieuse, infaillible, arrachait une à une toutes les fibres de la gorge. Sa main invisible déchirait, triomphante, de ses griffes sanguinaires.

Mais le héros restait, lui aussi, impavide, dans un défi calme et souriant d'infini.

Il savait mourir comme il avait su vivre, pour les siens.

Et quand, au fond de la gorge, il sentit qu'il ne restait plus qu'une corde vocale, mince, tremblante, épuisée, prête à se casser, il fit un signe et dit :

« Aimez-vous... comme je vous ai... aimés...
comme Dieu... vous aime! »

Il s'affaissa sur le dossier et c'était la chute dans la tombe. Des gémissements étouffés sous les mouchoirs qu'on écrase contre la bouche... puis des baisers sur le front serein du mort... puis encore un embrassement général, fort d'une étreinte qui était un inoubliable serment.

VIII

LE SENS DE LA FAMILLE.

Au seuil des temps, le Créateur inscrivit au frontispice de l'humanité cet ordre : « Croissez et multipliez-vous. Remplissez la terre! »

* * *

Plus tard, au mont Sinäi, *Celui qui est* burina sur les Tables de Moïse ce commandement prophétique : « Honore ton père et ta mère, et tu vivras longtemps. »

* * *

Jésus, ce divin modèle, vécut une vie intime que l'Évangile résume en ces mots substantiels : « Il était soumis à Joseph et à Marie. »

* * *

Jésus, dans une de ses paraboles sublimes qu'il distribuait à l'ignorance comme une manne inépuisable et céleste, comme un pain qui se renouvelle et se multiplie pour apaiser la faim des foules harrassées sur le chemin de la vie, a dit : « Tout royaume distendu par la division périra. Il en sera de même de toute cité, de toute maison minées par la discorde. »

IX

UN FRÈRE

Au doux pays de France, un grand gars avait franchi jovialement, crânement, virilement, et même

avec un enthousiasme fait de grandeurs inconnues, la porte de la caserne.

C'était un soldat accompli, gagnant ses compagnons par sa franchise et sa belle humeur, ses chefs par son endurance, sa promptitude à la formation militaire, quand il reçut une lettre de sa mère.

« Mon fils, voilà bien des malheurs. Ton père vient d'être expulsé du territoire pour une affaire de contrebande de tabacs. On s'est souvenu qu'il sort de l'Est.

» Et moi donc ! J'avais acheté du cuivre à quelques ouvriers d'usine et l'on m'a condamnée à trois mois de prison.

» Je n'osais pas te l'écrire. Maintenant, il le faut bien car je suis déjà sous les verrous.

» Je pleure toutes mes larmes sur ma petite Louisa, restée toute seule à la maison, sans un sou, sans une croûte de pain.

» Je ne sais ce qu'elle devient, car les voisins nous en voulaient.

» Nous étions trop heureux dans notre misère.

» Je pleure et je t'embrasse, n'ayant plus d'espoir qu'en toi. »

* * *

Le lendemain, le gai fantassin ne rentrait pas à l'appel du couvre-feu.

Il allait droit devant lui, marchant de nuit, logeant de jour dans les étables ou dans les bois.

Il fut porté déserteur, lui qui courait au poste abandonné !

Un soir il vint gratter à la cabane où sa sœur de treize ans vivait seule, dans le dénûment, la honte et la peur.

On sentait l'hostilité isolant cette mesure où se débat une enfant dans l'inexpérience et les douleurs de la vie.

Il gratte, il murmure son nom, Jean, celui de la fillette, Louisa, mais rien ne répond, rien ne bouge.

Alors, il a peur, et d'un coup d'épaule il enfonce la porte peu solide.

Dans un coin, éclairée vaguement par la flamme

d'un feu de bois, sa sœur s'enfonça au mur, mains jointes sur la poitrine.

— C'est moi, ton Jean, ne vois-tu pas ?

Et il la serre sanglotante de bonheur dans ses bras.

* * *

Ils vécurent trois mois dans un mystère sublime.

L'enfant, le jour, sortait, besognait, vaquait à tout avec une joie, une assurance qui déconcertaient les passants.

Lui, la nuit, travaillait, bêchait un lopin de terre et peut-être braconnaît.

Rien ne transpirait de cette vie à deux qui avait toutes les félicités du sacrifice.

* * *

Trois mois après, jour pour jour, quand la mère libérée rentra, le fils partit.

Pour partir, il dut déchirer son cœur.

Quelques jours après, il franchissait à nouveau le seuil de la caserne.

Il n'avait pas sur le front la honte ou le repentir du déserteur. Il était pâle, stoïque, le regard calme et, avec l'épuisement de ses forces, la grandeur des martyrs imprégnait son visage.

N'avait-il pas fait mieux que le soldat qui sauve le drapeau ?

Les clairons auraient dû sonner triomphalement le retour de ce brave d'entre les braves.

X

LES PORTRAITS

— Le monde m'est souvent hostile, me déclare un ami qui vit seul dans une intransigeance froide et fière.

Ce garçon droit, sec, à l'œil de défi, semble cependant indifférent à l'épreuve et se soucier très peu des regards ou des pensées d'autrui.

Je le lui dis.

Et sa cuirasse se crevasse.

— Oui, souvent, je supporte l'attaque, le soupçon, la médisance, la méchanceté, l'hostilité. Cela glisse sur ma carapace comme l'eau sur les plumes du canard.

Mais il est des heures sombres, de nostalgie vague, de rancœur. Alors je me réfugie dans ma chambre d'étude, bureau sévère, grand et sombre, à la bibliothèque couvrant deux pans de muraille. Ce ne sont pas les livres qui me réconfortent. Je regarde ailleurs et, vers le fond de ma cellule, je vois un vieux portrait, celui de ma grand'mère, au châle d'Inde croisé sur la poitrine, au bonnet blanc tuyauté ; sa large et saine figure me sourit... Puis, en une vieille daguerriotypie fanée, se dresse mon grand-père, qui fut des campagnes napoléoniennes. Il est placide et sûr de lui dans un vaste caban. Puis, encore plus bas, c'est un groupe où, debout, fort et fixe, mon père se tient derrière ma mère assise, calme et douce, protégée.

Je ne vois plus que cela, je ne sais plus que cela.

Je marche le long du mur, près d'eux, dans leur ombre ou leur rayonnement, à leur contact presque. Je lève, de temps à autre, ma tête plus légère, libre de soucis à présent, vers leurs chères et saintes images.

Je crois les posséder vivants ou je me sens mort dans leur mort, et j'en ai vie nouvelle ou calme d'outre-tombe.

Et roule dehors le tonnerre ! Craque l'incendie ou la foudre, siffle la haine ou la colère..., je n'entends plus rien, je suis dans une retraite inexpugnable et des fibres secrètes chantent en moi des concerts merveilleux, des alléluias ravissants.

Quand après je rentre dans la foule, j'y passe comme un somnambule, sans heurter personne et sans parler, sans répondre aux regards curieux ou inquisiteurs.

Je suis bardé de fer. Je suis le chevalier vivant de la mort. Chaque être défunt me lasse au corps quelque pièce défensive, le casque ou la cotte de maille, ou la cuirasse, ou le brassard ou la jambière...

(A suivre.)

MICHEL BODEUX.

UN HÉROS DU XX^e SIÈCLE

C'était un rude homme que ce Piet Cronje qui vient de mourir. Général fermier, car il n'eût sûrement pas voulu du fermier général, Cronje demeure comme la personnification des héros de Paardeberg.

Il est de cette race forte, simple et austère, qui marche dans la vie, guidée par la Bible, dont elle relit les versets, observe les exemples et distille l'esprit. De tels hommes ont aussi l'étroitesse de leur absolutisme; mais celui-ci ne leur en communique pas moins le caractère de grandeur indéniable qui, de tout temps, a produit les plus remarquables personnages de l'histoire. Ce Boer nous laisse le souvenir d'un grand fait d'armes, digne de l'antiquité. C'est une figure, le protagoniste, si l'on peut dire, d'une épopée. On a prétendu que de tels êtres appartiennent à un autre âge. Sans doute, cette poignée de gens frustes en leur aspect, de mœurs rudes, de sentiments entiers, représentait bien ce que nous appelons la *Vieille Europe*. Ils vivaient là-bas, en Afrique, comme avaient vécu leurs pères en Hollande. Ils avaient gardé leurs croyances et leurs principes. Ils étaient restés près de la nature, sans dédaigner pourtant ce que le progrès avait réalisé. Ils ne furent pas au-dessous de leur tâche, et ce n'est point le misanthropisme, cette sorte de dédain pour l'évolution des choses, qui leur fut fatal. Le nombre, uniquement, vint à bout de leur fière audace et de leur superbe endurance.

Mais ils ne sont point d'un autre temps; ils sont de toutes les époques. Que ce soit dans le fracas des batailles aux trompettes sonores, ou dans l'ombre, sans faste ni gloire, humbles et résolus, des hommes accomplissent chaque jour de grandes actions. Si les secondes ne sont pas moins méritoires, les premières seules intéressent fortement l'humanité et immortalisent un nom. L'esprit de conquête des Anglais a fait sortir de leurs champs ces Boers, dont quelques-

uns sont devenus des célébrités, dont beaucoup sont morts. De rapides succès et de longues misères, vaillamment supportées, ont donné à ce petit peuple une grande histoire. C'est à l'user qu'on juge une étoffe, dit-on, c'est dans les épreuves que nous apprenons à apprécier à leur valeur nos contemporains. Piet Cronje fut d'une fameuse espèce.

Il nous a prouvé que les Grecs n'étaient que des hommes et qu'il s'en trouve encore aujourd'hui qui sont à même de garder les Thermopyles et d'y mourir. La somme de sacrifices et d'action que les êtres fournissent quand les heures sombres sont sonnées, ne devrait pas laisser de nous imposer du respect et peut-être de l'admiration. Mais le temps coule et emporte rapidement le souvenir des hauts faits, efface des noms, atténue la portée des gestes héroïques et endort aussi les inimitiés ou les haines. Il ne put cependant venir à bout des sentiments de Piet Cronje, à qui l'on reprocha son entêtement, pour lequel ses compagnons l'eussent porté aux nues si la victoire, une fois de plus, avait souri à son obstination. Lui-même, ouvertement, se chargea du blâme dont on l'accablait à mots couverts.

Il sut que les vaincus ont toujours tort et, s'accusant publiquement de ses fautes, il s'infligea un châtement plus dur que n'avait dû lui paraître la défaite. En un tel caractère, il n'y a point de demi-mesures.

On sait que le vieux Boer n'en fit qu'à sa tête, en dépit des exhortations de son entourage. Il ne voulut point entendre les avis des officiers étrangers venus se ranger sous le drapeau transvaalien. N'avait-il pas déjà battu les Anglais du temps où ces jeunes hommes, si savants et conseillers, vagissaient à peine? Il connaissait son monde. De Villebois-Mareuil se fit rabrouer et Cronje ne leva pas le camp. Nos qualités ainsi ont leurs travers.

L'absolutisme n'est peut-être pas une vertu; en tout cas, nous ne lui accordons de grandeur que pour autant que la réussite vienne sourire à ses décrets. Puis, dans tout revers nous cherchons la faute, ce qui n'est pas extrêmement difficile. Il faut

reconnaître que le devoir de Cronje était de vaincre, — ce qui est malaisé quand on combat un contre dix, — ou d'échapper à l'armée anglaise. Quoi qu'il en soit, Cronje fit partir, en temps opportun, une partie de ses troupes et son artillerie de campagne lourde trainée par des bœufs qui n'avançaient qu'à grand'peine. Il resta avec environ 4.000 hommes pour tenir tête à 40.000 Anglais. Comme il prétendait connaître la tactique de ses adversaires, il rejeta la possibilité de « l'encercllement ». Leonidas aussi fut coupable. Les siècles ne lui en ont pas moins payé un tribut d'admiration. Et puis, il est mort pour racheter son imprévoyance. Cronje n'alla pas jusque-là, mais ce ne fut pas le lendemain qu'il put espérer *souper chez Pluton*. Il tint dix jours et ne se rendit qu'après avoir épuisé ses munitions et ses vivres. Ses retranchements n'offraient plus d'abri, le camp n'était qu'une sentine; les puanteurs que répandaient les chevaux tués, la faim aussi, avaient fini, plus que la valeur anglaise, par triompher de la résistance des Boers. Le vieux lion rentra ses griffes et, n'ayant pu obtenir du répit, n'eut plus qu'à se rendre.

Il n'en reste pas moins que, pour avoir occupé l'armée d'invasion et l'avoir retenue autour de lui, Cronje put couvrir la retraite d'une partie de son armée. Il n'épargna rien ni personne, résolu devant le but à atteindre. Aprement, il a défendu des principes respectables. Il a montré au XX^e siècle, un peu étonné, des sentiments que n'eussent pu désavouer les Romains. S'il fut inflexible, exigeant et absolu, s'il ne prit conseil que de lui-même et ne consentit pas à écouter des réflexions, judicieuses sans doute, il ne se fit pas grâce non plus après le désastre. En termes simples, presque touchants, où l'on sent l'influence de la Bible, un peu de son sens imagé, il s'accusa :

« Je vous demande à tous humblement pardon pour ce que j'ai fait contre le pays et contre le peuple.

» Je me souviens du sang précieux versé pour la défense de notre sol, et des chers morts qui dorment, immolés, sous les verts gazons. J'ai accompli mon dur devoir, mais coupable, cependant, je dois dire

avec le psaume de David : « C'est toi, ô Tout-Puis-
» sant ! qui m'as fait fuir le champ de bataille ensan-
» glanté. »

Cronje avait le droit d'être faillible. Il le fut à son heure. On ne l'oublia plus au pays qu'il avait défendu avec toute l'énergie de son esprit, la vigueur de son corps, de tout son cœur. Il se trompa dans des prévisions qui l'avaient servi jusqu'à ce jour. Un moment vient, inévitablement, où notre destinée nous embourbe et nous fait verser même dans les ornières. Cronje ne sortit plus de celle où le fit tomber sa reddition. Il demeura, dit-on, aux yeux de ses concitoyens et aux siens propres, le vaincu de Paardeberg, le coupable entêté. Cette implacabilité envers soi n'est pas si commune que nous n'y trouvions sujet à estimer l'homme qui nous en propose l'exemple. Mais nous n'avons guère de temps pour réfléchir aux actes ; si nous en considérons les causes, nous oublions généralement d'en observer les effets. Il faut convenir que la diversité de nos préoccupations ou de nos intérêts ne laisse que peu de place aux investigations. Nous allons, chargés de nos propres soucis, attentifs peut-être, un instant, aux choses étrangères, toujours requis néanmoins par le poids de notre fardeau. De plus en plus, nous nous accablons en compliquant notre vie. En regard de ces « porteurs », Piet Cronje m'apparaît comme une de ces statues géantes dominant les foules affairées de nos grandes villes. Il s'est dressé comme la première figure du vieil héroïsme aux premiers jours d'un nouveau siècle.

Après sa captivité à Sainte-Hélène, il revint vivre « au pays ». En regagnant le Transvaal, il ne se priva pas d'y reprendre son existence d'autrefois, d'avant la guerre. Il fut le Boer insoumis, la mauvaise tête, la figure sombre qui gardait le reflet des défaites et en perpétuait la souvenance. Pour lui, la terre elle-même souffrait de la domination. Par le fait, ce sol, ils l'avaient fait leur, ces Boers qui le disputèrent, pied à pied, filialement en quelque sorte, aux Anglais. Il n'y a pas jusqu'à cette méconnaissance obstinée des droits du vainqueur qui ne soit pour honorer le vieux général fermier.

Je me suis efforcé jusqu'ici, tout uniment, de montrer la face de la médaille bien rapidement ébauchée de ce profil caractéristique. Je voudrais, à présent, tenter d'en découvrir le revers.

* *
* *

Si peu que l'on soit influencé par elle, nul n'échappe entièrement à l'action de son époque. On ne vit pas en dehors de son temps. Tous, nous subissons, plus ou moins, inconsciemment même, l'empire des idées, le courant qui mène les masses, car nous en suivons la marche, les phases nous en apparaissent ou les progrès s'en révèlent à nous dans les manifestations les plus diverses de nos contemporains. Si peu que nous approuvions les aspirations de nos semblables, nous finissons, à la longue, tout en nous indignant fréquemment contre elles, par nous laisser surprendre et emporter dans leur remous, par en accepter les raisons et en admettre les résultats. Je ne puis m'empêcher de ressentir le regret de cette loi du *tourbillon* qui roule dans son mouvement invincible les petits et les grands caractères, sans distinction, par la force des circonstances, par la puissance des conjonctures. On ne sait quelle obéissance presque instinctive nous fait nous courber devant l'opinion générale. Malgré tout, je ne puis comprendre encore, quelque bonne volonté que j'y mette, quel oubli de ses enthousiasmes, on pourrait dire de sa foi, quelle répudiation de son passé, ont pu amener un homme tel que Cronje à abdiquer sa dignité au point d'offrir en spectacle, à l'exposition de Saint-Louis, cette pénible vie des Boers dans les camps. Il me paraît inconcevable qu'il ait pu se décider à « mettre en scène » certains hauts faits ou épisodes de la guerre.

J'ignore les causes qui ont pu déterminer ce vieillard à s'exhiber ainsi, à rendre théâtraux des malheurs, des sacrifices, la mort de tant de braves gens tombés pour la conservation, pour l'indépendance du coin de terre aimé.

Il se peut que la longue campagne ait ruiné Piet

Cronje ou que les conditions de l'imprésario aient été vraiment trop séduisantes et soient venues à bout des hésitations du soldat de Paardeberg. Il est dangereux de condamner systématiquement. L'existence a tant de côtés imprévus et les hommes sont faibles. Les mouches se font toujours prendre à la glu ; nous ne cessons pas de céder aux appas de la fortune ou aux profits de ce que nous entendons par une bonne affaire. Pourtant, lorsqu'on a montré au monde l'exemple que nous laisse Cronje, quand on a fait bon marché de sa vie et souffert les pires maux que l'on puisse endurer, il est surprenant que l'on en arrive à oublier si aisément. Il est des choses dont on se doit de garder le souvenir, des douleurs, des faits que l'on n'offre point en délassément au public, des plaies que l'on cache, des deuils que l'on ne peut porter qu'avec fierté.

Involontairement, en songeant à cet acte du vieil homme menant, à Saint-Louis, sa troupe nombreuse devant une foule énorme, je me rappelle cette phrase de la *Tentation de Saint-Antoine* : « Ils sont finis les grands enthousiasmes ! C'est le tour maintenant des gladiateurs, des bossus ou des farceurs ! »

Quelle pitié ! Et pourquoi faut-il à tant d'actions d'éclat, comme on disait naguère, à tant de preuves du plus véritable courage et de la plus belle vaillance une si misérable fin ? Il en fut là des Boers comme des derniers Peaux-Rouges que des « managers » traînent à travers le monde. On se détourne un instant pour les regarder, avec cette curiosité froide de l'homme civilisé pour la bête rare dont l'espèce tend à disparaître, et l'on passe. On a payé, on est quitte.

Tant y a que l'éloquence de ces organisateurs de « grandes machines » doit être singulièrement communicative pour avoir pu décider le vieux Cronje à passer outre à des principes qu'un homme nourri de la Bible ne pouvait approuver. J'aime à croire qu'il ne se laissa pas convaincre sans peine. Il est vrai qu'au fond du paysan sommeille tout au moins cette estime que son rude travail lui donne pour l'argent. Toujours quelque chose subsiste de la vie que nous

avons menée, des manières de voir que nos ascendants nous ont léguées et des opinions que le temps et le milieu nous ont faites.

Quant à la guerre, elle n'a développé de sentiments particuliers qu'en certaines natures absolument exceptionnelles. Durant l'action tout se résume dans la ruée et s'annihile en elle. Pendant la trêve, les instincts reprennent le dessus, et l'on voit un Masséna s'abandonner sans réserve à sa cupidité, ou un Augereau à ses dilapidations.

La guerre anglo-boer ne devait donc rien changer à la nature de Piet Cronje. Le métier des armes affermit des aptitudes et trempe peut-être l'esprit de résolution : en définitive, son rôle n'est pas de créer, mais bien plutôt de détruire. Il est donc admissible que Cronje sortit des mêlées comme il y était entré. Les événements fondent sur nous, nous portent ou nous enfoncent, nous retrouvons après le passage des bourrasques notre moi tel qu'il fut de tout temps. Tourguéneff n'a-t-il pas dit : « Tel on est au berceau, tel on descend au tombeau ! »

Ce qui n'est pas douteux, c'est que nous faisons grand cas de cette gloire que les circonstances apportent parfois avec elles, et qu'ayant apprécié la saveur de ses fruits, il nous devienne quelque peu pénible de nous en priver. L'histoire nous propose, ici encore, l'appui de ses affirmations. Les *demi-soldes* nous en fournissent, durant la Restauration, le meilleur argument. Ces gens de poudre ou de sabre languissaient moins dans l'inaction et la médiocrité que dans l'oubli. Balzac nous a dépeint, dans un *Ménage de garçon*, quelques types de cette époque : officiers désœuvrés après les batailles, n'ayant de goût à rien et continuant à vivre dans le souvenir de leurs victoires, en gardant l'espoir d'un nouveau retour de l'Empereur. Ils végétaient ; on ne les exhiba point, car la foule ne se laissait pas attirer par la vue des braves, à une époque où il y en avait trop. Mais dans l'inaction, puis dans les petits emplois qu'ils se dénichèrent ensuite, ils ne montrèrent pas toujours une grande pureté de mœurs et une dignité remarquable. Très chatouilleux sur le point d'honneur, ils eurent

des accommodements avec l'honneur. Tout considéré, beaucoup d'entre eux ne se seraient peut-être pas refusés à figurer dans les charges de quelque pièce militaire à grand fracas. Nous retrouvons en cela, une fois de plus, ce besoin de regoûter à la gloire, même factice, et de sortir de cet oubli si lourd aux hommes qui ont joué un rôle dans la réalité, dont la fiction n'est que le reflet. Pourtant, entre ses sabreurs, qui avaient chevauché ou couru à travers l'Europe, et ce fermier qui n'avait fermé ses portes et clos ses volets que pour défendre son bien attaqué, il y a loin. Près de cent ans séparent celui-ci de ceux-là. Bien des idées se transforment dans le cours d'un siècle; seule la sujétion à l'argent est demeurée absolue, s'est accrue même, car il est permis de douter qu'un général de l'Empire eût consenti à monter sur les tréteaux ou à descendre dans l'arène.

*
* *

Ainsi le XX^e siècle s'ouvrait à peine qu'une poignée de « paysans », s'étant levée contre une puissante nation, donnait au vieux monde une épopée d'autant plus grande qu'elle était accomplie par un très petit peuple, presque une tribu, pourrait-on dire. Il n'est pas exagéré de prétendre que des vœux unanimes accompagnèrent ces Boers, de qui la folle témérité était bien faite pour dérouter l'esprit, les méthodiques déductions des gens sensés de tous les pays. Leurs premiers succès enthousiasmèrent; leur première défaite remit toutes choses au point. On se trouvait ramené à la logique, qui ne s'accommode des mythes héroïques que par condescendance.

En son enfance, l'humanité put imaginer des fables qui flattèrent le goût du merveilleux si fortement ancré dans nos âmes. Mais le temps et le raisonnement ont fait bonne justice de ces contes de l'impossible. Et tout entra dans l'ordre naturel lorsque l'Anglais Goliath eut culbuté le Boer David et sa fronde.

Comment en eût-il été autrement? L'époque biblique est révolue. On s'étonna d'avoir pu se laisser prendre, un instant, à la fantaisie la plus audacieuse

dont l'histoire se souviene peut-être. On chercha les fautes commises, quand, après tout, le résultat était prévu, inévitable. Et l'on décréta que Joubert, usé, avait manqué d'énergie, que Cronje était coupable de s'être obstiné en dépit des sollicitations les plus pressantes de son état-major. Aussi, lorsque le vieux Krüger, cassé par l'âge, les déceptions, l'effondrement de ses rêves, vint implorer l'Europe pour son pays, fut-il reçu comme un quémendeur. On lui entr'ouvrit à peine les portes, en lui refusant l'aide compatissante qu'il avait espérée.

Les années passèrent.

Cronje oublia ce qu'avait été la guerre et ce qu'il se devait à lui-même. L'épopée s'en alla finir au cirque.

* * *

Voilà la figure qui se montre aux lueurs de l'aube à peine naissante du XX^e siècle et que laisse Piet Cronje, fermier, général et organisateur de représentations où, en tranches accommodées, il évoqua la douloureuse et fière campagne. Si l'héroïsme des actes accomplis n'y a rien gagné, Cronje n'en put dire autant. A la suite de ses épreuves et de ses revers, il y trouva une compensation qui, vraisemblablement, lui permit d'embellir les dernières années de sa vieillesse. Afin que la mesure ne fût pas pleine à demi, se sentant quelque peu « remonté », sur le point d'être septuagénaire, il songea à plus de consolation... et reprit femme.

En somme, Piet Cronje fut bien un héros du XX^e siècle. S'il eut des moments de grandeur antique qui, par le fait, je le répète, sont de tous les temps, car ils procèdent des circonstances, ces « accès » une fois passés, il rentra résolument dans le présent, où l'on est *pratique*. De là vient qu'il a deux faces bien distinctes.

Aussi bien, il convient de prendre les hommes comme ils sont et non pas de s'acharner à les vouloir tels qu'ils devraient être pour s'imposer sans partage, parfois, à notre admiration.

VICTOR CLAIRVAUX.

L'OISEAU BLEU

Après avoir distrait Londres et intéressé Moscou, « l'Oiseau bleu » vient d'étendre ses ailes sur Paris. Un souffle d'air pur a pénétré dans la capitale, comme une brise printanière, réconfortante et fraîche, qui de très loin vient jusqu'à nous. Elle amène de tous les coins de l'horizon des idées et des parcelles de poésie qui renaissent aujourd'hui, interprétées par le styliste le plus souple et le plus subtil, coordonnées par l'homme le plus lucide et le plus intelligent, vivifiées enfin par la magie du décor et l'incarnation des artistes.

La féerie de « l'Oiseau bleu » est située dans un monde idéal, loin de nos préoccupations et de nos luttes quotidiennes, en dehors du temps, à l'abri des courants éphémères et des partis-pris versatiles.

Au lever du rideau, Tylyl et Mytyl, les enfants du bûcheron, dorment en paix dans la chaumière. En face, chez les riches, on fête Noël. La clarté des bougies effleure le visage des petits pauvres. Ils se réveillent, Tylyl appelle sa sœur : « Tu dors ? » — « Et toi ? » — « Mais non, je ne dors pas puisque je te répons. » Et les deux enfants se frottent les yeux, vont à la fenêtre applaudissent à la joie et à l'exubérance des enfants choyés, mais ils ne les envient pas. Bientôt, dans ce logis paisible où les deux petits êtres paraissent heureux, pénètre la fée Berylune. Elle remet un diamant magique à Tylyl et lui ordonne de partir, avec sa sœur, à la recherche de l'Oiseau bleu. Elle leur donne la Lumière comme guide, et le chien, le chat, l'âme du sucre, du lait, du pain, de l'eau comme compagnons de route. Partout nous suivons les enfants dans leur poursuite de l'oiseau de la science et du bonheur. Au royaume du souvenir, Tylyl et Mytyl retrouvent leurs grands-parents et les petits frères qui sont morts. La « Nuit », dans son antre terrible, leur montre les maladies tenues en laisse et les cataclysmes murés dans les

caveaux, Tytyl entr'ouvre une porte et aperçoit des milliers d'oiseaux bleus, éclairés par un rayon de lune. Il en prend un; mais à la lumière du jour l'oiseau se ternit et se décolore. Ni dans le royaume de l'avenir, où, avant leur naissance, les êtres préparent l'œuvre qu'ils accompliront ici-bas, ni au cimetière, ni même parmi les Bonheurs, les pèlerins ne trouvent le miracle qu'ils cherchent. Mais le lendemain, quand Tytyl et Mytyl se réveillent — car tout ceci n'est qu'un rêve beau et profond — ils reconnaissent l'Oiseau bleu, à portée de leur main, dans la cage pendue au plafond de la chambre. Or cet oiseau, qui incarne le but de nos efforts et la raison de nos chimères, s'envole vers l'azur par la fenêtre entr'ouverte.

Mais Tytyl entrevoit un dernier espoir. « Si quelqu'un, dit-il au public, retrouve l'Oiseau bleu, voudrait-il nous le rendre? Nous en avons besoin pour être heureux plus tard. »

Qui a trouvé l'Oiseau bleu?...

* * *

Le bonheur? Comme la mort, qui inquiète nos pensées et éveille notre angoisse, le bonheur absorbe toutes nos facultés intellectuelles et sentimentales. Les uns veulent être heureux par la science, d'autres ont foi dans l'amour. La plupart des hommes luttent, s'entretuent et se déchirent pour acquérir une illusion, qui se volatilise dès qu'on la possède, meurt, se décolore ou s'envole comme « l'Oiseau bleu ». Nous cherchons la félicité au loin et elle est près de nous; nous ne l'apercevons pas, car nous ignorons l'âme des choses et la vie des êtres. Le plus souvent même, nous marchons à tâtons et la « Lumière » qui protège Tytyl et Mytyl ne nous éclaire pas. Dans le labyrinthe qu'est le monde, l'homme erre à la chasse d'un idéal qu'il n'atteint jamais, parfois il le saisit une seconde, mais il n'ouvre les yeux qu'au moment où le bonheur s'écroule. Selon une règle implacable, qui paraît en

contradiction avec notre désir du progrès et de la perfection, celui qui veut savoir n'est pas satisfait.

En nous laissant bercer par la poésie de Maeterlinck, à la fois profonde et naïve, tout en suivant avec intérêt les pérégrinations des personnages, nous devons atteindre la pensée de l'auteur à sa source, dans ses points de contact avec des œuvres semblables. Le spectateur peut se laisser émouvoir sans rechercher les causes de son trouble et les raisons de sa joie; le critique, par contre, est obligé de sonder la pièce, de la rapprocher d'autres ouvrages, de pénétrer et de définir les intentions et la philosophie du poète.

Les vérités essentielles que nous devinons dans l'« Oiseau bleu », ont été exprimées déjà par les philosophes et par les artistes. Mais ces axiomes paraissent jadis froids et sans vie; ils étaient emprisonnés dans le domaine des métaphysiciens, qui coordonnent les théories éparses. Seuls les auteurs modernes ont trouvé le secret d'animer la pensée abstraite, de nous la faire comprendre et aimer. Avant Maeterlinck, Andersen, Ibsen, Sudermann ont pénétré dans le royaume de l'illusion où les vérités essentielles paraissent simples, où l'évolution du monde et les actions des hommes sont exécutés avec harmonie.

Les « Galoches du bonheur » du charmant conteur danois, s'inspirent de la même pensée essentielle et interprètent le même idéal. Andersen ne nous mène pas dans l'empire miroitant des fées, mais ces divinités bienfaisantes et gracieuses descendent parmi nous. L'une d'elles, la fée du bonheur, apporte des galoches merveilleuses : « Tous ceux qui les chauseront, dit-elle, vivront en songe à l'époque et à l'endroit qu'ils préfèrent. Tous les souhaits, en ce qui concerne le temps, le lieu et l'existence même vont être réalisés instantanément; enfin il y aura des êtres parfaitement heureux ici-bas. — « Crois m'en, réplique la Fée des Soucis, l'homme sera très malheureux et il bénira l'instant où il pourra abandonner les néfastes chaussures. » Beaucoup d'hommes, des riches et des pauvres, un juge, un veilleur de

nuit, un copiste, d'autres encore voient leur vœu s'accomplir, mais à nul le bonheur ne sourit. Finalement, un théologien exprime le désir divin de n'avoir plus de corps, d'être seulement une âme qui traverse l'espace. Le désir se réalise : l'homme meurt ; le corps est en repos et l'âme s'envole vers des sphères inconnues. Près du cercueil, les deux fées reprennent leur conversation : « Tu vois, dit la fée du bonheur, mes galoches ont apporté la félicité à celui qui repose ici. » — Non, répond la fée des douleurs : « Le mortel a quitté la terre selon sa propre volonté ; il n'a pas été appelé ; son esprit n'était pas suffisamment puissant pour accomplir sa destinée. » Ce dialogue des fées, dans son symbole nébuleux et sa profondeur simpliste pourrait être cueilli sur la bouche de la Lumière ou de la fée Bérylune.

« N'aie pas peur, dit Bérylune, ce sont les heures de ta vie qui sont heureuses d'être libres et visibles un instant... » Et ailleurs : « Toutes les pierres sont pareilles, toutes les pierres sont précieuses : mais l'homme n'en voit que quelques-unes. »

La préoccupation constante du bonheur rapproche aussi l'Oiseau bleu des « Trois plumes de héron » de Sudermann. Ici, un mari peut accomplir trois vœux ; et chaque fois que se réalisera son désir l'une des plumes sera détruite. Quand le dernier talisman se consume, lorsqu'il est trop tard, le malheureux s'aperçoit que le bonheur, incarné par sa compagne tendre et dévouée, a marché en vain, pas à pas, à ses côtés pendant toute sa vie.

Avec Ibsen dans « Peer Gynt », nous partons encore à la chasse du bonheur. Dans ce drame tumultueux le symbole se dissimule sous les actions les plus invraisemblables et sous les phrases les plus folles. Mais nulle fée ne guide le jeune homme, il s'agite parmi la foule et subit, tour à tour, la joie de la vertu et l'attrait du vice. Il voyage dans le passé, mais il n'a pas, comme Tytyl et Mytyl, le bonheur d'aborder au royaume de l'Avenir. Car il n'est plus innocent et sa volonté vigoureuse lutte contre ses instincts dépravés et son désir de cueillir le fruit défendu. Comme les héros que Sudermann, Andersen ou

Maeterlinck guident par la main, Peer Gynt, lassé du monde, revient sous le toit paternel où l'attend, en cheveux blancs, sa fiancée de jadis. Le bonheur, à peine atteint, s'envole aussi ; à bout de forces le voyageur expire, il entre dans le rêve de paix, après avoir, par infatuation et par folie, vécu un songe agité, douloureux et stérile.

Dans le même ordre d'idées, M. Léon Bocquet a fait observer à la « Revue bleue », que plusieurs épisodes de la féerie de Maeterlinck sont empruntés à « Peter Pan », de J.-M. Barrie. D'ailleurs, tous les commentateurs du grand poète belge ont indiqué l'influence shakespeareienne sur l'auteur de « Pelléas et Mélisande ». S'il était nécessaire de préciser ici, il nous serait facile de reconnaître une inspiration identique dans l'« Oiseau bleu » et dans les scènes féeriques du *Songe d'une nuit d'été*.

* * *

L'idée essentielle du merveilleux est éternelle ; chaque écrivain a le droit de s'en emparer et de la compléter selon son idéal et son tempérament. Au thème initial, Maeterlinck ajoute certaines pensées philosophiques qui dominent l'œuvre. Son incursion dans le pays du souvenir et dans le royaume de l'avenir nous indique le lien ininterrompu qui nous rattache au passé par la réflexion et aux périodes futures par l'espoir.

Il supprime la mort, l'effroi et les chagrins qu'elle provoque. Il n'y a pas de Morts, s'écrie Tytyl à minuit dans le cimetière, quand les tombes s'entr'ouvrent. Ainsi, en débarassant la vie du spectre qui nous hante et nous terrorise, Maeterlinck nous mène vers la sérénité.

Par un besoin de clarté qui étonne chez le poète d'Aglavaine et Sélysette, il juge indispensable d'analyser cette chose mystérieuse, dont chacun parle et que nul ne connaît. Le « bonheur » est un tout chaotique, vague et lointain, dont nous sentons la présence indéfinie ; il est formé par l'ensemble des

menus bonheurs quotidiens que nous ignorons, parce qu'ils restent à nos côtés, modestes et silencieux. Il y a le Bonheur de se bien porter, le Bonheur de courir nu-pieds dans la rosée, le Bonheur de voir se lever les étoiles et, enfin, le plus absorbant et le plus limpide de tous : le Bonheur maternel. Dans le jardin des Bonheurs, Tytyl et Mytyl reconnaissent leur mère; ils la trouvent plus belle et plus parée que d'habitude. Et la mère répond : « Je suis toujours ainsi, mes enfants, mais vous ne le voyez pas. » Car sous le terre à terre de la vie quotidienne, derrière les soucis et les préoccupations, se dissimulent des sentiments très purs et très nobles que nous ne soupçonnons pas. Nous dédaignons la poésie des heures du soleil, du feu d'hiver, des pensées innocentes; l'âme du chat et du chien, du pain et du sucre, nous sont étrangères.

Les idées des êtres frustes qui nous entourent peuvent être profondes, mais, sans doute, elles sont, comme nos propres préoccupations, subtiles et diverses. En donnant la vie au sucre, au lait et à l'eau, le poète afflige ces corps inertes d'instincts égoïstes et de sentiments mesquins. Le pain est bavard et gourmand, le feu bruyant et poltron. Le lait circule en silence, et l'eau manifeste sa pensée par des gestes rythmés, dont le sens nous paraît mystérieux. Pour donner la vie à ces abstractions, il ne suffit pas d'être poète; il faudrait savoir ce que nous ignorons et comprendre ce que notre intelligence ne saisira jamais. Tout ce qui nous entoure vit et palpite. Le monde est formé de cellules qui se transforment et qui bougent. Elles pensent peut-être, qui sait si elles souffrent?

Ces figures conçues par l'imagination, paraissent belles comme toutes les choses lointaines. Mais lorsqu'il faut préciser ces sensations vagues, quand le dramaturge doit définir la personnalité des êtres abstraits, il leur fait parler le langage des hommes, il leur prête nos sentiments, nos défauts et nos ambitions.

En donnant un corps aux objets inanimés, en prêtant la parole à des éléments qui s'expriment

mieux par le silence, le théâtre a été néfaste au poète. Ce qui, dans le mystère, paraissait profond et beau, nous semble banal, incomplet et vulgaire.

Malgré ces lacunes inhérentes au théâtre, *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck est supérieur aux autres oiseaux du bonheur. Les symboles, chez Ibsen et Sudermann, paraissent incompréhensibles au public, qu'une étude attentive n'a pas familiarisé avec les pensées essentielles de l'auteur. En France, l'on trouve le roman de Sudermann nébuleux, et Francisque Sarcey, qui interprétait d'habitude l'opinion de la foule, juge *Peer Gynt* avec sévérité : « Il reste, écrit-il, les deux premiers tableaux qui sont pleins de vie... Tout le reste c'est du brouillard et le plus épais de tous les brouillards, le brouillard symbolique. »

Maeterlinck a su rendre limpide ce qui, par essence même, paraissait obscur. Il a fait pénétrer les enfants dans le royaume réservé aux philosophes chauves et aux métaphysiciens austères. Le miracle que les hommes n'ont pas pu accomplir, a été exécuté par Tyltyl et Mytyl, qui prononcent, sans s'en apercevoir, des mots vrais et des pensées éternelles. Ils égaient les tristesses parce qu'ils ne comprennent pas la douleur et ignorent la valeur de l'oiseau qu'ils poursuivent. Et, parmi toutes les vérités de cette féerie enfantine, c'est peut-être là l'idée essentielle. Nous poursuivons le bonheur et la science, parce que des forces inconnues, des fées peut-être, nous ordonnent de chercher et d'atteindre la chimère.

Nous admirons les décors étranges et simples comme la féerie ; les danses et la musique nous bercent, les gestes des enfants nous font sourire. Malgré la succession rapide des images, malgré les distractions de la salle, nous nous sentons transportés, avec Maeterlinck, dans un royaume où la pensée est plus souple, où un fluide mystérieux stimule notre cœur et réveille tout à coup les parcelles engourdies de notre intelligence et de notre bonté.

WILLIAM SPETH.

LE CHOIX

*C'était en un pays de légende. La vie
Y était belle ainsi qu'un rêve.*

*Or, ce jour là,
Tandis qu'à l'horizon, dans l'ombre inassouvie
Et rose, les cils bleus des étoiles, déjà,
Frôlaient le soir divin, la divine Hélimène,
Sur la terrasse en fleurs de son palais doré,
Veillait. Depuis deux jours, en la brume lointaine
Des montagnes, son cœur, hélas désespéré,
Cherchait dans la lumière et dans l'ombre alternées
Le cortège joyeux annonçant le retour
De Gloyel, son époux.*

*Les glycines fanées
Pleuraient dans le silence, et l'âme de la tour
Orgueilleuse, plus noire et plus lourde et plus grande
D'heure en heure, écrasait l'angoisse du jardin.*

C'était en un pays de rêve et de légende.

*La nuit fut longue et triste et douloureuse. Enfin
L'aube parut. Au loin, dans la lumière en fête,
Parmi la pourpre et l'or des drapeaux déployés,
Le cheval hennissant de Gloyel, sur la crête
D'un mont, se cabra !*

*Dieu ! Les baisers envoyés
Du haut de la terrasse ! Et la course éperdue,
Cheveux au vent ! L'amour éclatant et vainqueur
Unit en un seul cri, par delà l'étendue,
La tempête fervente et double de leur cœur !*

*Leurs bouches, leurs regards, leurs bras et leurs pensées
En un bouquet de chair et d'âme, tout à coup,
Ne furent qu'un frisson de grâces enlacées...
L'heure était belle, et les oiseaux chantaient partout.*

*Midi, vêtu d'azur et de fines écharpes
Couleur de neige, erra dans l'air. Ivre et joyeux,
Le palais tout entier vibra du son des harpes ;
La joie y triomphait en festins merveilleux.*

*Puis, sous la lampe douce, à l'heure où le silence
Baigne de volupté les parfums bleus du soir,
Sans rien dire, Gloyel tira d'un coffre immense
Des perles, des rubis, de la soie, un miroir,
Des bagues d'émeraude et des colliers de flamme,
Des étoffes d'Asie et des boucles d'or pur.*

*Un à un, il tendait les bijoux à sa femme,
Drapait la soie heureuse et les velours obscurs
Sous les reflets changeants et riches de la lampe.*

« Choisis » dit-il enfin. « Voici des bois sculptés,
» De la nacre, des fleurs, du corail, des estampes,
» Des gemmes... Parmi ces innombrables beautés,
» Choisis. »

Il s'éloigna sans parler davantage.

*Quand il revint, dans l'ombre immobile du soir,
Hélimène, penchée au bord clair du miroir,
Dédaignant tout le reste, admirait son visage.*

FRANÇOIS LÉONARD.

LE DOUZIÈME PROVISOIRE

Tout d'abord, permettez-moi de vous faire, Mesdames et Messieurs, — et à vous aussi, les autres, — ma confession. (Les jeunes filles sont priées de sortir un instant.) Vous avez peut-être remarqué que le dernier numéro de cette revue ne contenait pas de *Douzième provisoire*. Et en vérité, il n'en contenait pas. C'est de ma faute, je l'avoue humblement. J'ai d'ailleurs plusieurs excuses dont



pas une seule, à l'examen, n'est valable. Pourtant, je vais vous les soumettre, tout en sachant fort bien que vous ne me pardonnerez jamais l'atroce chagrin que je vous a causé, en vous privant un mois du charme de ma prose... (Non, mais qu'est-ce qui vous faut encore, alors ?) D'abord, je n'étais pas seul, ayant eu à cœur d'obéir à cette injonction de l'écriture : *Væ soli!* (« vieux soliste », pour ceux qui ignorent l'esperanto). Je n'étais pas seul. La grippe était au

seuil de ce temple — tapis, gaz et balcon sur la rue — où j'élabore pour vous de définitifs apophtegmes. La grippe est entrée et elle m'a dit : « Ne vous étonnez pas, c'est moi... » Elle s'est installée. Elle est restée plusieurs jours. Ah ! que je n'aime donc pas la société de ce genre de vieilles dames ! Mais rien à faire. J'ai pris mon mal en

patience, en ce sens que j'ai distribué quelques coups de pied à des meubles inoffensifs, — ils ne me les ont pas rendus, mais je me suis fait grand mal ; — j'ai bu de vagues tisanes. Et chaque fois que j'en buvais, mes yeux se remplissaient de larmes. Ensuite, le mois de février, avec une désinvolture inouïe, s'est fatigué de nous servir. Et il n'a rien voulu savoir : il s'est borné à faire ses vingt-huit jours. En voilà un que je rattraperai quand il viendra me demander quelque chose ! Si bien que, de fil en aiguille, — de ficelle, si vous voulez, — mon fulgurant *Douzième* est arrivé comme un « garde-ville » de Bruxelles ou un gendarme d'Italie : trop tard. Du coup, il a été plus provisoire que jamais. Définitivement provisoire. Ce que c'est de nous !

Comme je ne voudrais tout de même pas que février souffrît trop cruellement d'une simple faute de jeunesse, je rappellerai succinctement quelques-unes des choses dont je parlais dans ma dernière chronique. Ainsi vous ne serez pas trop malheureux. Et puis, si vous le restez, vous n'avez qu'à vous adresser à Liedel. Parce qu'en réalité, tout ça est arrivé à cause de lui. Ah ! mais ! J'en ferai une pièce : « Oscar, ou le triomphe de la grande vitesse ». Ça aura un gros succès. Ou bien ça n'en aura pas. Il faut prévoir tout.

(J'ai mis un instant mon âme à nu. Je vais la rhabiller. Les jeunes filles peuvent rentrer.)

* * *

Elle est rhabillée : par ce temps-ci, c'est plus prudent. Des livres, des livres, des livres ! Janvier, février et mars sont les mois des livres : les feuilles poussent un peu plus tôt, en librairie. Les bonnes gens, et les autres aussi, commencent à s'apercevoir qu'il paraît de temps en temps un livre en Belgique. Un livre écrit par un Belge, parfois même édité par un éditeur du même âge. Ces livres-là, on ne les lit pas encore énormément. Les intellectuels de chez nous se consacrent énergiquement à M. Paul Bourget et

aux romans policiers. Il n'existe encore aucun règlement bilingue pour leur interdire ces distractions puérides. Mais, tout de même, on commence à savoir que les écrivains belges d'expression française — sans compter les écrivains français d'expression belge, assez nombreux, eux aussi, grâce en soient rendues à la Providence ! — écrivent des livres et que ces livres-là paraissent en librairie. Il convient donc que nous versions d'attendrissement un assez solennel pleur, comme ne manquerait pas de le dire M. Georges Rens qui « fait de la littérature » au lieu, tout simplement, d'écrire des vers. Dans son volume *La Lyre aimante*, j'ai trouvé trois beaux alexandrins, presque un quart de sonnet. En dehors de cela, le reste de cette poésie amorphe, sans rime, rythme, ni raison, me paraît ressortir du domaine d'une loufoquerie intense. Quelle drôle d'idée de vouloir à tout prix se rendre original. Et à quel point, précisément, cela manque d'originalité !

Nous avons eu aussi un admirable volume de M. Louis Delattre, *Contes d'avant l'Amour* ; on en a parlé dans cette revue. Je sais bien que mon ingérence dans la rubrique des autres est un peu indiscreète : mais je ne le ferai plus ! Et je ne le ferai jamais avec tant d'à-propos que pour manifester mon enthousiasme au sujet de l'auteur du *Roman du Chien et de l'Enfant*.

M. Léon Wéry a publié un petit livre délicieux, comme tous les petits livres qu'il publie, trop rarement, hélas ! Nous trouvons dans ce livre : *D'après l'Ecclésiaste*, une nouvelle manifestation du talent ironique, délicat, précieux et profond de Léon Wéry. C'est une manière de chef-d'œuvre. Il faut lire cela.

Sous le titre *Vers le Sphinx*, M. Marcel Angenot, qui s'alla promener en Egypte, en passant par Vienne et par Le Caire et tient absolument à ce que nous le sachions — pour ma part, je tiens à dire que je n'y vois aucun inconvénient — a publié un fort intéressant guide pour touristes. Cela sera certainement traduit en plusieurs langues — peut-être même en français. Dans son volume, M. Angenot nous fait part de ses étonnements. Les étonnements de

M. Angenot témoigne d'une âme innocente. Et c'est très gentil.

Le commandant Jules Morisseau — je ne sais pas, mais il me semble qu'il y a une légère ressemblance entre ce nom là et le mien — a écrit un remarquable livre sur le Katanga. C'est rempli d'esprit malicieux et de descriptions pittoresques. Laissons au commandant Paul le soin de faire triompher la vertu du commandant Jules, puisque M. Souguenet, pressenti, a refusé de se charger de ce travail...

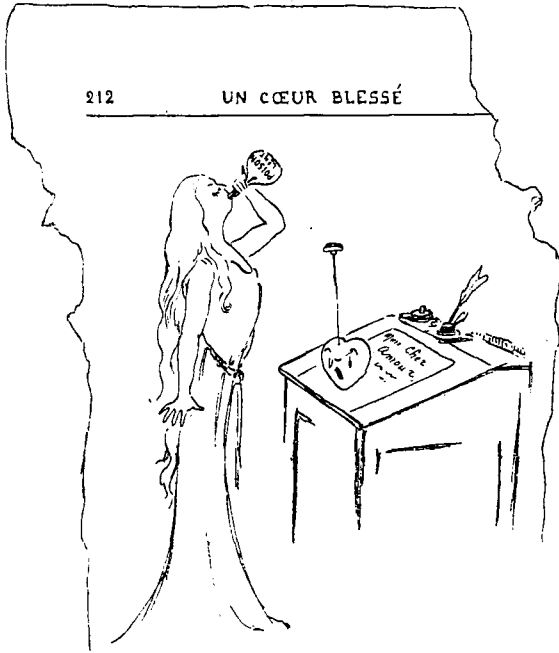
Jolie réédition du joli livre d'Adolphe Hardy, *La Route enchantée*. Jolis poèmes, jolies rimes ! Tout cela est terriblement joli. Mais, enfin, c'est joli. Et il est déjà bien joli que ce soit joli.

Une réédition aussi de l'œuvre admirable de Camille Lemonnier, *Le Mort*. Une édition populaire, celle-ci, et qui présente ceci d'amusant que nous voyons l'œuvre en roman, en drame et en mimodrame. On y peut constater que toute œuvre de caractère produit une impression profonde quelque procédé que l'on emploie pour la développer. Il serait puéril de dire mon admiration pour Camille Lemonnier. Je n'apprendrais rien à personne, pas même à lui.

Henri Liebrecht, qui est un poète, a fait comme Régina Badet dans *La Femme et le Pantin*. Je n'entends pas qu'il se soit montré tout nu en public, du moins je n'en ai pas eu connaissance. Je crois, sincèrement, qu'il serait moins bien que Régina Badet. Mais, de même que celle-ci, danseuse, s'est mise à jouer la comédie, Liebrecht, poète, fait quelquefois des romans. A-t-il raison ? Je n'en jurerais pas. Je n'en jurerais pas, parce que je connais de lui certain *Thyl Uylenspiegel*, une comédie héroïque en cinq actes, en vers, qui n'est pas loin d'être une œuvre. Aucun directeur de théâtre ne se décidera-t-il à jouer cela ? Il y a des « frais », dit-on. Et, en effet, la pièce est difficile à monter. Mais le directeur qui la montera, fera tout de même une bonne affaire, j'en suis persuadé.

Ceci dit, j'avoue que je ne raffole pas du dernier roman

de Liebrecht : *Un Cœur blessé*. D'abord, il manque d'équilibre : la seconde partie est beaucoup trop courte. Et puis, si les paysages italiens sont traités avec une adresse réelle, avec une évidente richesse de coloris, avec une jeune et enthousiaste ardeur, pourquoi les personnages qui évoluent dans ces paysages sont-ils si ennuyeux ? Leur



psychologie est d'une ingénuité désarmante. Leurs passions n'ont pas l'âge d'adulte. Le héros de l'affaire est le classique et fatal amant : un étalon triste. L'héroïne — qui a le bon goût de se tuer à la page 212 — est naturellement une incomprise — tout comme une traduction en *moedertaal*. Et le mari de l'héroïne est présenté sous des couleurs si repoussantes qu'il en devient presque sympathique.

Mais, je le répète, les pages descriptives sont d'un poète. Donc, poète prends ton luth et me donne un poème !

* * *

Les conférences données à l'Hôtel de Ville, sous les auspices des *Amis de la littérature*, n'ont pas donné satisfaction à tout le monde. Personnellement, je n'ai assisté qu'à celle de M. Pol Demade. Car nous avons la veine de posséder chez nous un écrivain du nom de Pol Demade. S'il ne faisait qu'écrire, on n'aurait, en somme, pas trop à lui reprocher. Mais M. Pol Demade donne aussi des conférences. C'est là une chose profondément regrettable. J'aime à croire qu'il n'y avait, en l'aventure, qu'un essai. Il aura été concluant : M. Demade ne recommencera pas. Il nous a donné le type définitif de la conférence embêtante. Il a jonglé avec l'ennui : c'est un acrobate et un virtuose, dans ce genre. Jamais on n'avait tant bâillé. M. René Doumic lui-même serait venu donner une conférence qu'on n'aurait pas bâillé davantage.

D'ailleurs, le public, présidé par l'imposant M. Henry Carton de Wiart, fut tenu en respect. Et, à côté de lui, au bureau, M. Henri Davignon, joli comme tout et qui pousse l'amabilité jusqu'à arborer une calvitie digne de celle du président et jusqu'à se prénommer comme lui, souriait aux anges. A quoi songeait-il ? Il ne me l'a pas dit. Mais pour arriver à sourire ainsi, il fallait certainement qu'il ne songeât pas du tout à ce que disait M. Pol Demade. Heureux Davignon ! qui parvient ainsi à écarter les contingences ! Quelqu'un, je crois, a écrit une suite de paradoxes sur *l'Art d'écouter*. M. Davignon, pour notre plus grand bien, devrait écrire quelque chose sur *l'Art de ne pas entendre*. C'est cela qui nous rendrait des services !

M. Pol Demade ne nous apprit rien ; mais, en revanche, il nous lut nombre de passages d'auteurs belges. Nous connaissions ces passages. M. Demade, lui, ne les connaissait probablement pas. Il les lisait fort mal, à la vérité. Quand M. Demade saura lire, je ne doute pas que ce

jeune homme ne devienne un excellent conférencier. Il restera ennuyeux. Il ne peut que rester ennuyeux. C'est chez lui, évidemment, une vocation. Elle est tout aussi respectable que celle de croque-mort. Il convient de vénérer l'ennui; vénérons M. Pol Demade. Et savourons son jargon pittoresque — le jargon des supplices.

* * *

Le *Thyrse* a, de nouveau, soupé. Il a même soupé deux fois. Le *Thyrse* devient une de nos revues les plus nourrissantes. A quand les *five o'clock* de la *Belgique artistique et littéraire*? Là, tout se passerait militairement. D'après son ancienneté, chaque écrivain mettrait dans sa *cup* un nombre plus ou moins grand de morceaux de sucre. Paul



André en aurait une avalanche, les morceaux qu'on lui a cassés sur le dos, — sans qu'au surplus il s'en porte plus mal pour cela et sans que le quitte son rayonnant

sourire. A moi, on me réserverait les petits fours — voire les grands. Et les *toasts* seraient pour le fougueux M. Pol Demade qui, selon sa coutume, ne saurait ni ce qu'il mange, ni ce qu'il dit. D'ailleurs, s'il savait ce qu'il dit, il serait vraiment trop malheureux.

Le premier des deux soupers dont je vous parle, — c'était avant le carême, — était présidé par le doux, sympathique, allant, jeune et charmant Louis Delattre. Il est la vie même et ferait danser le *cake-walk* à un Nietzscheen. De nombreux *speeches* furent prononcés. Je ne vous les raconterai pas. M^{me} Derboven lut avec une grâce énergique : « Les trois petits enfants », de Delattre. On applaudit

chaleureusement. Ramaeckers fit des gestes immenses, tout en défendant l'Université flamande. Inutile de dire que le président n'était pas tout à fait du même avis que lui...

Une toute petite remarque. Je ne sais pas si les jeunes littérateurs, assistant à ce souper, ont remarqué qu'il y avait là des dames. Les gens bien élevés qui se trouvent à table avec des femmes ont accoutumé de leur parler. Or, beaucoup de ces messieurs parlaient entre eux de leurs petites affaires, sans se préoccuper autrement des devoirs de la plus élémentaire courtoisie. J'imagine cependant qu'un écrivain, même jeune, ne doit pas, nécessairement, être un mufle. Il conviendrait que nous nous efforcions à ne pas mériter la réputation de goujaterie que beaucoup nous font. On peut être un fort bon écrivain et être, tout de même, bien élevé...

Le second souper du *Thyrse* fut présidé par ce probe et verveux écrivain qu'est Louis Dumont-Wilden. Je n'étais pas là, malheureusement pour moi. Sale grippe! voilà bien les coups! J'aime infiniment le talent de Dumont-Wilden.

Je n'aime pas moins ce sourire glabre qui éclaire sa face de doux satyre satirique. M. Maurice Wilmotte était là, lui qui, deux jours auparavant, venait de remporter un succès triomphal dans sa conférence pour la défense de la culture française; il y déploya une verve acérée, égratignant les unes et les autres avec cette sorte de nonchaloir féroce qui le caractérise. On pense si la conversation fut étourdissante d'esprit. Wilmotte et Dumont-Wilden sont des causeurs délicieux. Pendant le repas, on se passa un réjouissant télégramme de Ramaeckers et Pulings. Il était conçu comme suit : « Regrettons que



Carême nous empêche être avec *Drumont* (*sic!*) au souper littéraire. » Ce message imprévu fit la joie de l'assistance. Et puis *Drumont*, pour Dumont! L'employé du télégraphe était certainement un doux humoriste.

Il me revient que mon excellent ami Omer De Vuyst n'est pas content quand je l'appelle le « gros » De Vuyst. Je ne le ferai plus, chère énorme chose. Non, tu n'es pas gros. Tu es bien plus gros que ça!

* * *

Nous avons eu — hélas! — le dégoûtant et nauséux carnaval, plaisir promis au crétinisme des bourgeois fades et idiots, le carnaval, espoir des jeunes vierges un peu détériorées, « jeunes filles de bonne famille » — et comment! — le carnaval qui, chez nous, est le prétexte de farces tout aussi stupides que chez les autres et, en plus, pratique avec énergie une grossièreté dépourvue de tout scrupule. Nous sommes si distingués, quand nous en prenons la peine!

Il a naturellement fait un temps lamentable, notamment le Mardi-Gras. Or, j'ai rencontré, avenue de Tervueren, quatre Pierrettes qui, sous la rafale, s'en allaient vers des plaisirs permis, peut-être aussi vers des plaisirs défendus. Bras-dessus bras-dessous, leurs oripeaux cachés par de maigres pélerines, et abritées sous des parapluies que secouait la bourrasque, elles arboraient des mollets fort remarquables par les passants ricaneurs. Les pauvres petites! Combien en fut-il, sur les quatre, qui rentrèrent sans une bonne fluxion de poitrine? L'une d'elles disait: « Jusqu'à une heure du matin, je peux de ma mère... » Je ne sais pas jusqu'à quelle heure elle « pouvait de son père ». Mais il est clair qu'une heure du matin, pour des fillettes sans aucune surveillance, évoluant au milieu d'une foule où les goujats forment la majorité, est une heure tout à fait raisonnable. Il est vrai qu'à l'heure actuelle les jeunes filles sont souvent d'une mentalité si bizarre! On les conduit

voir des pièces qui feraient rougir des gendarmes. Ou bien elles ne comprennent pas et alors ce n'est pas la peine de les mener là. Ou bien elles comprennent et alors ce ne sont plus des jeunes filles, évidemment. Mais je me trompe peut-être ; cela m'arrive, car je ne suis pas le pape. Et il y a peu de chances pour que je le devienne.

* * *

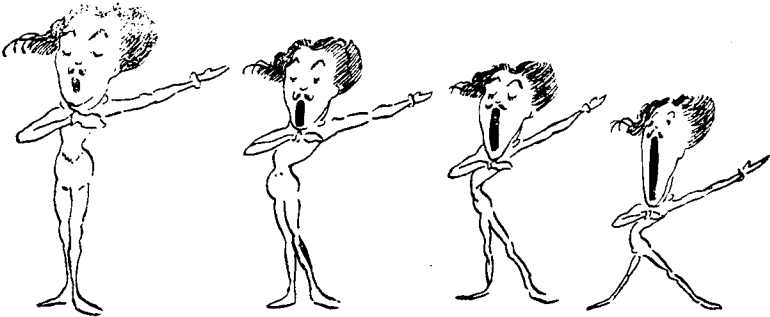
Avant, pendant et après le carnaval, les *premières*, les soirées, les fêtes, les concerts ont continué. Nous sommes saturés de joies : cela fait marcher le commerce. Nous avons même eu une série d'œuvres belges. (Je dirai un mot, le mois prochain, des *Moulins qui chantent*, dont la première n'a pas encore eu lieu au moment où j'écris ces lignes. C'est aussi une œuvre belge.) Tant mieux, tant mieux ! On finira bien un jour par jouer une pièce de moi — quand il n'y en aura plus d'autres !

Jules ou le Triomphe de la Vertu a battu un record. Je croyais bien, avec l'*Effrénée*, détenir le record des fours au théâtre. MM. Léon Souguenet et M. Masset ont voulu m'enlever cette illusion : *Jules* a eu moins de représentations que l'*Effrénée* ! Qui l'eût cru ! Ah ! nous sommes dans un siècle bien cruel. *Jules*, d'ailleurs, aurait eu du succès que ce n'aurait pas été plus étonnant que cela. Sait-on jamais, au théâtre ! Il est avéré que M. Souguenet a de l'esprit. M. Angenot l'appelle « notre maître à tous ». Il exagère un peu, M. Souguenet se piquant souvent d'être notre pion plutôt que notre maître. Il est non moins avéré que M. Masset est directeur de l'*Express* de Liège. Avant la première de *Jules*, M. Masset trônait à la Taverne-Royale. Il était superbe et conquérant. Après la dernière — le lendemain — il reprit... l'*express* pour sa province. Puisse sa province le garder ! Nous gardons, nous, *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, et nous garderons *les Moulins qui chantent*, de Fonson et Wicheler, également, auxquels est venu s'ajouter Arthur Van Oost, un musicien

qui serait célèbre demain, s'il ne l'était déjà aujourd'hui : vous m'en direz des nouvelles.

* * *

Série de représentations magnifiques, à la Monnaie. J'ai notamment entendu *la Tosca*, avec un admirable ténor italien, Anselmi. Aussi ténor et aussi Italien que possible, évidemment. Rien d'extraordinaire dans son jeu. Mais quel organe : vibrant et velouté à la fois. C'est une délectation que d'entendre chanter comme cela. Et puis, au moins, voilà un ténor qui ne se fait pas prier ; pour peu que l'on eût insisté, il aurait recommencé quatre ou



cinq fois les airs le plus haut perchés. Comme M. François Rasse, qui dirigeait l'orchestre, ne se disposait pas à accorder le *bis* réclamé, M. Anselmi, du fond de la scène, lui adressa des signaux énergiques. Et on recommença, pour la plus grande joie de l'assistance. Et M. François Rasse souriait du joli sourire de ses yeux bleus, de ses clairs yeux de grand artiste : quand entendrons-nous une nouvelle œuvre de lui ?

L'opéra de Richard Strauss, *Les Feux de la Saint-Jean*, m'a paru une merveille. Je sais bien que M. Cattier va s'arracher les cheveux, en m'entendant dire cela. A moins, chose plus probable, que cela ne lui soit absolument indifférent. Avant la représentation, j'ai ren-

contré Sylvain Dupuis, Deru et Léon Van Hout, qui discutèrent à grands gestes. Sylvain Dupuis m'a dit : « C'est atrocement difficile, cette affaire-là... » Il disait cela comme un homme qui va joyeusement à la bataille, sachant bien qu'il la gagnera. Il l'a gagnée et comment ! Jamais peut-être l'orchestre de la Monnaie ne s'était montré aussi admirable. Les chœurs — qui ont un rôle écrasant dans l'affaire — ont été prodigieux. Et il y a dans l'œuvre nouvelle de Strauss un souffle, une gaieté — parfaitement ! — une saveur, qui séduisent et subjuguent. Le récit de Conrad, par exemple — combien M. Ponzio fut excellent dans ce rôle hérissé de difficultés ! — est un délice. Cela rappelle un peu le récit du troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, évidemment ; mais c'est un exemple que l'on peut prendre, en somme.

Une soirée admirable. Il m'a paru que le public de la première se montrait un peu froid. Giraud et moi nous avons déchiré nos gants — pas de désespoir, mais à force d'applaudir. Quelques personnes, au surplus, ne manquèrent pas de nous considérer avec quelque surprise réprobative. J'ajoute que nous nous en préoccupâmes modestement...

A propos de la Monnaie un « potin » assez singulier court Bruxelles. J'aime à croire — et d'autres avec moi — que ce potin est un canard, si j'ose m'exprimer avec cette audace, un peu déconcertante chez un enfant de mon âge. La Monnaie a repris récemment l'*Attaque du Moulin*. On sait que l'action prend place à la guerre de 1870. Lors de la création de l'œuvre, et pour épargner certaines susceptibilités, respectables en somme, on situa l'action en 1793. Cette modification n'est plus de mise à l'heure présente. On a donc repris la première version. Or, la Monnaie, après avoir donné l'œuvre une fois, ne l'affiche plus. On me dit que certains membres de la colonie allemande, froissés (pourquoi !), ont récriminé et que c'est grâce à leurs récriminations que l'*Attaque du Moulin* ne paraît plus. C'est de l'enfantillage ! Et puis si chez nous nous aimons bien les Allemands, si nous les accueillons bien, il ne faut

pas oublier que nous sommes chez nous, tout de même, tout d'abord, — et que nous entendons faire ce qui nous plaît...

Mais, encore une fois, — je suis persuadé qu'il s'agit là d'un simple potin.

* * *

Discrètement, sans en avertir personne, on a ouvert les portes du monument qui abrite les *Passions humaines* de Jef Lambeaux. Il n'y avait pas tout à fait vingt ans qu'on en parlait. Tout vient à point à qui sait attendre — et nous sommes, à ce point de vue, d'une angélique patience. Le monument est d'une gravité simple et austère. On entre un peu là comme dans un temple. Le haut-relief — un peu confus, à première vue — est d'un mouvement prodigieux. La personnalité puissante du maître, trop tôt disparu, s'y affirme avec une incomparable force. Allez voir les *Passions humaines*, comme vous feriez un pèlerinage.

Vous songerez, comme moi, un peu mélancoliquement, en ce coin joli et discret du parc du Cinquantenaire, à l'artiste mort qui, sans doute, aurait été bien heureux de voir son tenace génie récompensé et compris... et qui n'a pas vécu assez pour cette consécration et pour cet hommage.

* * *

Le Carillon d'Ostende a inséré, récemment, — je n'ai pas encore eu le loisir de vous en parler — une « Chronique bruxelloise » follement joyeuse — sans le faire expressément. Ses appréciations au sujet du *Mariage de M^{lle} Beulemans* sont débordantes de farce. L'auteur de l'article écrit : « Nous sommes avant tout des sentimentaux. La blague française ne nous sied pas mieux qu'un habit de valet à un éléphant. » L'éléphant qui a écrit ces lignes me semble se placer à un point de vue rigoureusement personnel...

Plus loin, dans le même article, le chroniqueur badin parle de « l'agent de police qui, conformément aux instructions du Parquet, assiste aux premières avec mission de signaler ce qui blesse la pudeur dans les œuvres représentées ». Et il ajoute : « La police de Bruxelles compte dans ses rangs des gens très lettrés qui écrivent en prose et en vers, tout comme Maeterlinck et Ramaeckers (bigre!!), mais qui sont outrop modestes ou trop pauvres pour faire éditer leurs œuvres. »



Ce chroniqueur doit être un policier. Comme c'est aussi un éléphant, c'est donc bien le premier éléphant-policier que nous possédions. Cette innovation ne peut manquer de flatter notre amour-propre national. Carillonons la donc.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

P.-S. — Je suis contraint de remettre au mois prochain — toutes mes excuses, chères belles! — mes petites appréciations sur les incidents qui ont troublé, à Paris, les représentations d'*Après moi*; sur la jupe-culotte, — il y en aura encore dans un mois, soyez sûre, marquise. Et j'aurai aussi l'honneur de vous entretenir de M. le vidame Hubin, qui, duchesse, cracha. Ce crachat, bien que retombé sur son auteur, restera néanmoins longtemps en l'air.

LES LIVRES BELGES

Émile VERHAEREN : LES PLAINES (E. Deman). — **Maurice DES OMBIAUX** : LE MAUGRÉ (Calmann-Lévy). — **Camille LEMONNIER** : LE MORT (La Renaissance du Livre). — **Franz HELLENS** : GÉRARD TERBORCH (Van Oest et Cie). — **Commandant Raoul PONTUS** : LA MISSION SPÉCIALE BELGE EN CHINE (Falk et fils). — **Commandant Jules MORISSEAU** : SUR LE LAC MOERO (Ch. Bulens). — **A. t' SERSTEVENS** : POÈMES EN PROSE (Messein, à Paris). — **Adolphe HARDY** : LA ROUTE ENCHANTÉE (Association des Écrivains belges). — **Paul MÉLOTTE** : ESSAI SUR LE THÉÂTRE FUTUR (Id.). — **Oscar THIRY** : LA BELLE-AU-BOIS S'ÉVEILLE (La revue *Wallonia*). — **F.-H. LECOCQ** : DIX PETITS POÈMES (Vaillant-Carmanne). — **Paul PRIST** : AUX LUEURS DE LA TORCHE (Société belge d'éditions). — **L. JEANCLAIR** : PLUS HAUT ! (La revue *Wallonia*). — **Henri MAASSEN** : LA POÉSIE PAROXYSTE (Edit. de *La Sauterelle verte*). — **René KEMPERHEYDE** : TOUT SIMPLEMENT UN POÈTE D'AMOUR (Le Florilège).

Pour la cinquième fois, Émile Verhaeren consacre ses chants puissants et nobles à magnifier *Toute la Flandre*. Successivement il a dit, dans *Les Tendresses premières*, dans *La Guirlande des Dunes*, dans *Les Héros*, dans *Les Villes à pignons*, la beauté, le pittoresque, la variété des paysages, des décors et des aspects de la terre flamande ; il a célébré surtout le charme des choses et l'originalité des gens de là-bas, parmi lesquels il est né et qu'il ne cesse de revoir, d'admirer et d'aimer.

Aujourd'hui le poète nous mène dans les villages qui, l'hiver, « vivent à l'étouffée » ; dans ces villages dont il dit que

*De lieue en lieue avec leurs murs et leurs toits rouges,
Ils se mirent depuis des siècles dans l'Escaut ;*

au pays des moulins qui « tournent dans l'air ainsi que des étoiles » ; au pays des vergers qui

*Sont des morceaux de paradis qui se souviennent
D'avoir fleuri si blancs aux premiers temps du monde ;*

au pays où, parfois, détestées des vieux fidèles aux champs paisibles, des cheminées d'usines neuves « défient les clochers », tandis que les plus jeunes, en regardant passer les trains sinuant à travers les herbages et les blés,

révent du monde

Où les rails infinis dessinent leurs contours...

Mais ce qui donne une émotion indicible à ces poèmes, ce qui leur prête l'irrésistible pouvoir de nous prendre au cœur et d'éveiller en nous les sensations faites de tout le prestige du ressouvenir et de la communauté d'affection et de tendresse, c'est la façon dont Émile Verhaeren sait évoquer l'âme des bons paysans qui peuplent ces fermes, qui labourent ces terres grasses, qui guident ces bateaux placides de la Lys.

Émile Verhaeren montre surtout les vieux enracinés dans leurs tares et dans leurs vices, ceux pour qui le monde entier tient dans leur bourg ou leur hameau, ceux qui ont la ville funeste en exécration et qui jalousement, âprement, amassent leurs sous en adorant la terre « jusques au crime ». Il ne hait pas, il ne condamne, il ne raille pas ces vieux cœurs compliqués et retors : au contraire, il est près de chanter la louange de ce tenace orgueil étroit. Ces vieux paysans des plaines de Flandre, ils sont butés, avarés, autoritaires,

Mais c'est de leur entêtement compact, maussade et lent,

Que la race de Flandre est née,

Dure comme le sol, réche comme le vent,

Patiente comme l'année.

Ce n'est pas chez les êtres qu'il faut chercher la sensibilité ; toute la poésie et la douceur se dégagent des choses parmi lesquelles s'écoulent leurs existences frustes. Or, voilà le contraste qu'Émile Verhaeren dégage avec une lumineuse évidence. En aimant le décor il aime aussi ceux qui l'animent, et il trouve, une fois de plus, pour nous dire ce profond amour, des paroles et des images dont le secret fait la merveille de toute son œuvre.

* * *

La meilleure explication à donner du titre du nouveau roman de M. Maurice des Ombiaux, sera prise dans le livre lui-même. « Le maugré, formule l'auteur par la bouche d'un de ses personnages, c'est comme la nuit, il est supérieur à toute force

humaine. La nuit il tombe du ciel, il sort de la terre, rôde autour du marais comme des lumerottes, souffle dans le vent, crépite dans les foyers, agite les consciences et sème la terreur. C'est un produit du sol même. Il est des terres qui ne le connaissent point, la nôtre le porte en ses entrailles; en les recueillant dans son sein, elle a gardé quelque chose de leur âme ardente et jalouse. Voyez-vous, et c'est là ce qui trompe ceux qui croient comme vous qu'il ne s'agit que de vaines querelles et de vengeances puérides, quand bien même les paysans du Tournaisis auraient perdu la haine nécessaire pour repousser l'envahisseur, le maugré n'exécuterait pas moins ses sentences, car les morts sortiraient de leur sépulture pour le servir. »

Eh bien, M. des Ombiaux a pris prétexte de cette haine sauvage dont la tradition perdue dans les régions frontières des environs d'Antoing et de Cysoing pour écrire un de ces romans où excellent sa verve de conteur attachant, son érudition de folkloriste et son habileté à conduire et à dénouer une intrigue dramatique. La bergère Mélie et Pierre, le fils des fermiers de la Roncière, sont la Juliette et le Roméo champêtres de cette mortelle rancune de Capulets et de Montaigus barbares. Les Cassour sont, en effet, venus s'installer à la Roncière et les terres qu'ils louent au seigneur de l'endroit sont frappées de mauvais gré; les Cassour sont mis en interdit parce qu'ils ont pris, eux, étrangers au pays, une place qui, de génération en génération, était tenue par d'autres. Toutes les injures, toutes les avanies, toutes les lâchetés, tous les crimes d'un village entier sournoisement ligué contre les intrus ne cesseront de faire payer chèrement à ceux-ci l'entêtement qu'ils mettent à persister à occuper la ferme fatale.

Mais Mélie et Pierre sont jeunes, eux. Ils se voient chaque jour dans les prés, qui sont voisins, où l'une paît ses chèvres et l'autre garde ses vaches.

Ils se parlent, ils oublient qu'ils appartiennent aux clans ennemis. Ils rient, ils s'amusent, et l'amour naît de ces paroles, de ces plaisanteries échangées innocemment au début...

« Pierre regardait avec un étonnement ingénu et admiratif les grands yeux bruns pailletés de vert de la jeune fille où se reflétait tout le ciel avec les grands arbres du paysage, et riait de plaisir en découvrant ses dents dont l'émail étincelait. D'un gros doigt gourdi, il touchait la joue de Mélie pour la faire rebondir; alors, à son tour, elle riait à la pensée que cet être si fort fût encore si enfant.

» — Tu veux voir, disait-elle, si je ne suis pas une poupée en bois peint.

» Et il était amusé : ses lèvres riaient, son nez riait, ses yeux bleus riaient, ses cheveux riaient. Et tous deux éclataient de rire sans trop savoir pourquoi, sinon qu'ils éprouvaient à se regarder un plaisir encore inconnu d'eux. »

Et, de même que Mélie et Pierre se prennent d'amour l'un pour l'autre, Eleuthère, un simple qui chante au jubé et qui conte de vieilles histoires à tout venant, souffrait de ne pouvoir faire la paix avec Torine, la nièce des Cassour, « car il pensait maintenant qu'il n'y avait pas de plus grand plaisir pour lui que de la voir et lui parler, quoiqu'elle fût du clan ennemi, de la bande des envahisseurs ».

Mais le maugré ne pactise avec personne et rien, pas même l'amour, n'éteint le feu de sa haine. Les deux idylles s'achèvent en tragédies; la terreur continue à régner dans les campagnes malgré les plus énergiques répressions...

Tel est le roman de M. des Ombiaux, dépouillé des périétés, des épisodes, des considérations aussi, des descriptions, qui en font le principal intérêt. On pourrait regretter que le développement soit retardé, au début du livre surtout, par de trop longues diversions historiques et des rappels d'édits et de coutumes qui gagneraient à être écourtés ou même entièrement rejetés en notes au bas des pages; mais tout le monde s'accordera à goûter la violente émotion, le pathétique impressionnant, la savoureuse originalité qui se dégagent de ce livre pittoresque.

* * *

Le Mort est, parmi toutes les œuvres de Camille Lemonnier, une de celles qui connut une multiple fortune telle qu'il en est rarement réservée à des romans ou des drames modernes. La version initiale du *Mort* s'est muée bientôt après, on le sait, en une tragédie saisissante et a donné lieu enfin à cette pantomime qui nous a laissé à tous le souvenir angoissant d'un moment de frémissante horreur.

Ce sont ces trois aspects du *Mort* qu'a réunis la « Renaissance du Livre » en un des élégants volumes de la collection qu'elle publie et où ne figurent que des chefs-d'œuvre haut cotés de la littérature contemporaine vendus en librairie au prix déconcertant de 45 centimes!

On devine à quel chiffre de tirage peut atteindre un livre lancé dans ces conditions. Camille Lemonnier était tout indiqué pour en bénéficier. Ses romans connaissent, en effet, à l'heure actuelle, dans le monde entier une vogue qui va croissant. Outre les nombreuses rééditions qui en sont faites à Paris dans les publications populaires à gros tirages, des traductions allemandes, anglaises, italiennes et russes paraissent constamment.

Les journaux ont attiré ces jours-ci l'attention sur le succès de nos écrivains belges en Russie. Nous avons plusieurs fois publié, à ce propos, des renseignements éloquentes. Mais Camille Lemonnier y jouit d'une sympathie tout à fait privilégiée. Pour en fournir une idée, il me suffira de donner la nomenclature des romans qui ont été édités là-bas et vendus à plusieurs éditions : *Un Mâle*, *Le Mort* (deux traductions différentes); *Madame Lupar*, *La Fin des Bourgeois*, *L'Hallali*, *L'Homme en amour*, *Adam et Eve* (la plupart ont été traduits par le professeur Lopachow); *Quand j'étais homme* (traduit par une femme de grand talent, M^{me} Jourawskia); *Claudine Lamour* (deux fois traduits). Parmi les volumes de nouvelles : *Le Bestiaire*, *Les Dames de volupté* (deux fois traduits), *Poupées d'amour*, *La Vie secrète*, *La Petite Femme de la mer*, *Les Gras et les Maigres*, *Les Noël's flamands*, etc.

* * *

M. Franz Hellens a écrit l'étude biographique sur *Gérard Terborch* qui prend place, après celles sur Metzys, Thierry Bouts, Pierre Brueghel, Vermeer de Delft, etc., dans l'intéressante collection des grands artistes des Pays-Bas, à laquelle l'éditeur Van Oest donne une parure artistique du meilleur goût.

« Il appartenait à Terborch, dit le critique, d'apporter une sensibilité nouvelle dans une école qui semblait destinée à se mourir d'une décrépitude prématurée. » Le peintre de Zwolle s'est ingénié à faire valoir l'âme profonde des êtres et des choses. C'est dans l'art du portrait, où il fut un peintre rarement égalé, que Terborch affirma la maîtrise de sa technique et le sens profond de l'observation psychologique. La femme dans l'intimité a, notamment, trouvé en lui l'annotateur le plus minutieux et le plus fidèle.

Toutes ces caractéristiques, M. F. Hellens les détaille avec

précision ; il a puisé sa documentation aux meilleures sources et, commentées par de nombreuses reproductions, les analyses des principales œuvres de Gérard Terborch sont faites avec une exacte et savante compréhension.

* * *

Ce n'est pas uniquement un récit officiel du voyage effectué en Chine par la mission spéciale dont il fit partie et que dirigea M. Raoul Warocqué, chargé d'aller annoncer à l'empereur de Chine la mort de Léopold II et l'avènement du roi Albert, que le commandant Raoul Pontus a écrit et publié. Il a ajouté à la relation protocolaire de cette longue et intéressante ambassade la description pittoresque et pleine d'un intérêt multiple, des êtres et des choses aperçus au cours de ce remarquable voyage. Les circonstances de cette visite à un monarque, au faste et au prestige demeurés un peu fabuleux pour nos esprits occidentaux, ont permis à M. Warocqué et à ses compagnons de route de voir s'ouvrir devant eux des portes sévèrement fermées au commun des mortels, d'assister à des cérémonies à la fois étranges et somptueuses, d'approcher des dignitaires dont les paroles furent une révélation et un curieux enseignement.

Tout cela, M. Pontus le rapporte avec un incontestable talent de narrateur. Et son petit livre, abondamment illustré, est, de la sorte, d'une lecture attachante, instructive et pleine d'agrément.

* * *

Celui que M. Jules Morisseau consacre à ses explorations du Katanga et son séjour sur les rives du lac Moero est également une contribution à la littérature belge « d'expression coloniale », si j'ose ainsi m'exprimer. Ils se multiplient, les volumes nous initiant aux beautés et aux richesses des provinces de notre Congo lointain. Rarement j'en ai lu un aussi intéressant que celui du commandant Morisseau.

Il nous révèle un écrivain de race. On ne pourrait décrire avec plus de pittoresque et de charme ; on ne pourrait conter avec plus d'humour. L'auteur possède merveilleusement le don d'observation ; le détail typique l'attire toujours avec bonheur ; l'anecdote, sous sa plume alerte, prend un tour enjoué ; les nécessaires considérations économiques dépouillent dans la

rapide clarté d'un adroit exposé, ce qu'elles ont généralement d'aride ; à l'occasion l'émotion jaillit à l'évocation délicate d'un souvenir, du rappel touchant de quelque instant qui a laissé dans le cœur du voyageur une trace attendrie ou poignante.

J'ai la certitude que tous ceux qui liront ce livre seront, comme je l'ai été, séduits par la simplicité, l'éloquence sans phrases, la bonne humeur communicative, la variété des épisodes, la diversité des tableaux, le piquant des notations caractéristiques dont il est riche.

* * *

« Je chante les ruts torpides qui m'engourdissent comme un » opium, les désirs intarissables et harcelants, l'illusoire jubilation des caresses, la flamme rayonnante mais l'âtre fumée » des délires en brandons ; je te chante, ô Vénus succube, fan-tôme vain, absolu furtif, dont j'étreins et viole éperdument la » forme intangible. »

Voilà une profession de foi poétique qui promet ; elle ne donne toutefois qu'une idée bien faible de la violence lubrique de ces *Poèmes en prose*, que M. t'Serstevens accompagne « à » coups de poing, sur sa lyre en sang, graissée de son cerveau » et de sa moelle ». Je leur reconnais bien volontiers de la souplesse et du rythme, mais ces qualités ne feront pardonner ni le libertinage voulu des évocations ni le cynisme des sentiments. Ce genre littéraire — est-ce bien encore de la littérature ? — peut avoir du succès à Paris, auprès d'un certain public ; en Belgique, nous sommes plus difficiles, nos écrivains ne nous ont point accoutumés à de pareilles outrances. Souhaitons qu'abandonnant l'obscénité systématique, indigne de son talent incontestable, l'auteur fasse de celui-ci un usage meilleur. Nous tiendrons alors ce méchant bouquin pour son péché de jeunesse. Au fait, quel âge a-t-il, M. t'Serstevens ?

* * *

La Route enchantée fut, il y a quelques années, un des volumes accueillis avec le plus de sympathie, de l'intéressante collection des *Poètes français de l'étranger*, que publiait M. Georges Barral chez l'éditeur Fischbacher.

M. Adolphe Hardy, longtemps silencieux (ceci est un reproche), se rappelle à nous en nous offrant une édition de ses clairs et frais poèmes. Ils n'ont rien perdu, Dieu merci, de leur charme mélodieux, de la grâce tendre de leur sentimentalité,

de leur sereine douceur simple et séduisante. Ce sont comme d'autres géorgiques célébrées sur un ton de lyrisme familial. Deux vers disent à merveille toute la philosophie subtile, et aussi la formule d'art de M. Adolphe Hardy :

*La vie a, selon moi, son attrait le meilleur
En la nuance, ami, bien plus qu'en la couleur.*

En un temps où les jeunes poètes affectent volontiers des airs de lassitude, de désenchantement, de tragique désespérance précocce, un livre comme celui-ci, qui révèle dans son titre en joie déjà tout un bonheur, toute une confiance ravie, a du prix. Il est rare que nous soit offert le spectacle de tableaux riants comme ceux que brosse l'auteur de la *Route enchantée*.

Voulez-vous que j'en épingle un, au hasard? Voici :

*Quand, de la fraise douce à la groseille acide,
L'abeille, qu'affriande un petit vent sapide,
Vient piller les trésors des corbeilles de juin ;
Quand, parmi les vergers s'échelonnant au loin,
Ivres du vin nouveau des premières cerises,
Gros-becs et loriots gringottent dans les brises,
Et qu'une savoureuse et molle exhalaison
Monte et flotte en l'air bleu des jours de fenaison,
J'aime, alors, d'évoquer, sous mes paupières closes,
Le tranquille village aux murs blancs, aux toits roses,
Et la vieille maison qu'elle habitait jadis
Au fond d'un grand jardin gai comme un paradis.*

* * *

M. Paul Mélotte estime que le *Théâtre futur* dépendra de la littérature qui, autrefois, dépendait de lui. Il sera populaire; il sera éducateur; il concentrera les forces du Destin, de ce Destin qu'il faut étudier pour le combattre.

Cette théorie, solidement étayée d'arguments et d'exemples, donne au critique l'occasion d'ébaucher d'ingénieux parallèles entre Maeterlinck et Bataille, Ibsen et Hervieu.

Dans un autre ordre d'idées, M. Mélotte prédit que l'avenir sera aux pièces « qui ne finiront pas » et, dans de récentes tentatives de synthétique décoration scénique, il découvre un indice du rapprochement plus étroit du théâtre et des arts plastiques, au détriment des relations entre le théâtre et la

littérature. N'est-ce pas, se demande-t-il, un retour aux formules dramatiques de l'antiquité la plus lointaine ?

Cet essai, abondamment documenté, témoigne d'idées originales sur des questions auxquelles chacun, aujourd'hui, est attentif. Il est, d'autre part, écrit avec le plus grand soin, même avec une élégante recherche.

* * *

La Belle au Bois s'éveille... — C'est de la Belle-au-Bois-dormant qu'il s'agit. Vous savez bien : cette Princesse ravissante, et les valets, les filles, les marmitons, le jardinier, le ménestrel lui-même de son château, qui tous s'étaient endormis par le plus merveilleux des sortilèges.

Or, un poète, — ils ont tous les privilèges, — a assisté à la fin de cet enchantement. Il a vu les yeux de tout ce monde, immobile et silencieux pendant cent ans, se rouvrir, les bouches se remettre à parler, les cœurs recommencer de battre. La Belle-au-Bois retrouve, mais bien vivant, le Prince charmant qui tant de fois avait passé dans ses rêves éblouis. Ils partent, en se donnant la main, souriants, pleins d'espoir, vers la Vie. Or, tout n'est pas rose, ni simple, ni facile dans cette Vie... On le leur fait bien voir.

Et voilà ce qui fait l'objet du conte en vers gracieux et souples que spirituellement M. Oscar Thiry a mis à la scène.

Je crois bien que d'habiles interprètes tireraient de cet acte pimpant un parti très heureux.

* * *

Quand il publia ses premiers vers, il y a quelques années, dans de jeunes revues liégeoises, M. F.-H. Lecocq apparut comme un de ceux de sa génération sur qui nous pouvions fonder beaucoup d'espoir. Mais bientôt le nom de M. F.-H. Lecocq disparut des sommaires et nul volume ne le rappela à notre souvenir.

Aujourd'hui nous recevons une plaquette toute blanche, très simple d'aspect. Elle ne porte d'autre nom d'auteur que celui qu'y a tracé une main qui nous apprend que M. F.-H. Lecocq appartient à l'ordre des Frères-Prêcheurs.

Ce sont *Dix petits poèmes pour chanter d'humbles choses*, dix sonnets empreints du sentiment le plus délicat et de l'émotion

la plus profonde en même temps que la plus ingénue. L'influence de Francis Jammes est évidente; mais cet art de subtilité, de nuances et de sérénité accepte volontiers plus d'un fervent. Chacun y peut communier avec une égale ferveur, mais exprimer celle-ci dans une tonalité conforme à ses personnelles sensations.

Celui qui a écrit ce *Midi* que je transcris, ou l'*Hôte*, ou *La chère Maison*, ou *La vaine attente* que je vous souhaite de lire, ne se taira pas, nous devons l'espérer :

*Voici flamber sur les toits comme des gerbes d'or
les rayons de midi! Les vieux murs se pavoisent
d'éclatante lumière et les reflets se croisent
sur le dos bien lissé de ce pigeon qui dort...*

*Il fait beau. Tu souris. Sois heureux de ton sort ;
mais souviens-toi pourtant que, sous les toits d'ardoises,
la chaleur s'insinue, importune et sournoise
et met la fièvre au front que fait perler l'effort.*

*Songe que tous n'ont pas ton jardin plein d'ombrage,
ni tes loisirs, ni ta fontaine, où, frais mirage,
le soleil tamisé tremble et se réfléchit,*

*Afin qu'aux jours d'été, chez eux, parfois pénètrent
ton sourire pareil à l'eau qui rafraîchit
et ta bonté comme des fleurs à leur fenêtre...*

* * *

La Muse de M. Paul Prist est autrement tumultueuse. Le voyage qu'entreprend l'auteur de *Aux lueurs de la torche* au pays bruyant et agité des Barbares, des Triomphes, de la Force immortelle, du Sacre, de l'Aventure, des Vaincus et du Mal de vivre, est autrement agité que la promenade dolente que nous fait faire M. Lecocq au clair jardin de son âme.

Je gage que M. Paul Prist n'est pas adversaire des doctrines futuristes de l'apôtre Marinetti. Ne clame-t-il pas :

*Non, ne me parlez plus de la Grèce et de Rome,
Et des Vénus debout dans le marbre immortel.
Fantômes du passé, fuyez mon âme d'homme ;
Jours présents, versez-moi le nectar du Réel!*

Il faut du souffle, de la puissance et de la conviction pour gravir ces sommets escarpés. M. Prist trouve à l'occasion des

accents qui ne manquent pas d'énergie et son romantisme, — ou son futurisme s'il préfère, — sans tomber dans la grandiloquence trop boursoufflée, témoigne du moins d'une incontestable sincérité.

* * *

Il y a une idée profondément poignante dans la pièce en trois actes rapides de M^{lle} L. Jeanclair. Il s'agit d'un frère qui se sacrifie jusqu'à l'héroïsme pour sauver, d'abord, l'honneur du nom engagé par son cadet dans de vilaines aventures de jeu, puis qui accepte, une fois mort le triste sire, de mériter les soupçons infamants de ses vieux parents à qui le coupable a fait croire que les infamies n'étaient pas son fait. En ne révélant pas la vérité le brave garçon ne brise pas les chères illusions que son père et sa mère se faisaient sur le compte de leur enfant préféré et il ne ternit pas une mémoire adorée.

Je ne sais si la réalité offrirait pareil exemple d'abnégation ; j'ignore si le public accepterait qu'il soit présenté sur la scène. A la lecture le drame angoissant et sombre de M^{lle} Jeanclair produit une impression de malaise physique et d'inquiétude ; c'est peut-être celle qu'a recherchée l'auteur ?

* * *

L'autre jour, M. Henri Maassen prédisait l'indispensable règne futur du « théâtre paroxyste » ; le paroxysme, selon lui, doit être une vertu nouvelle et saine. C'est *La poésie paroxyste* qui est aujourd'hui l'objet des préoccupations et des investigations du jeune critique. Et, en attendant qu'il ait écrit la tragédie qu'il rêve d'écrire, celle « où entreraient tous les paroxysmes », M. H. Maassen a découvert le poème, dont *La multiple splendeur* de Verhaerent fut comme des prémices, dans l'œuvre de Nicolas Beauvuin.

La critique a accueilli avec enthousiasme parfois, et avec une sympathique attention toujours les vers fougueux, débordants de lyrisme et pullulants de métaphores de celui qui a recherché le sublime et l'épique dans la matière la plus moderne. M. Maassen fait de lui le Dieu de la neuve religion paroxyste dont il entend être l'apôtre.

Attendons tous ces précurseurs à l'œuvre, — ou aux œuvres.

* * *

M. René Kemperheyde a consacré à chanter la louange du

poète Touny-Lérys une minutie scrupuleuse et une ferveur très sincère. Il voit dans le jeune auteur de la *Pâque des Roses* un esprit conceptif, d'une sensibilité riche, d'une simplicité muée parfois même en raffinement ; il voit en lui aussi *tout simplement un poète d'amour*.

Le portrait est éloquent, suggestif ; il donne l'envie de mieux connaître l'original ; donc il atteint heureusement son but.

PAUL ANDRÉ.

P.-S. — Nous avons reçu de M. Georges Rens quatre longues pages d'écriture dans lesquelles l'auteur de *La Lyre aimante*, sous prétexte de réfuter les remarques que la lecture de son livre nous a impartialement suggérées, se répand en acerbes attaques personnelles et s'égaré en digressions. En donnant notre avis sur les écrits passés et présents de M. Rens, mais uniquement sur ces écrits, nous n'avons en rien outrepassé les droits de la critique. Il est incontestable que l'auteur est entièrement libre de ne pas partager notre sentiment ; mais il est nécessaire que le débat en reste là et ne se fourvoie pas dans de mesquines et venimeuses questions d'ordre extra-littéraire.

M. Rens a publié un livre ; nous avons dit ce que nous pensions de ce livre. Un point, c'est tout. Au public seul, qui possède les éléments du... procès, d'être juge.

De la longue lettre de M. Rens, écrite en un moment de mauvaise humeur, nous ne retenons que ceci : 1° M. Rens reconnaît qu'il y a dix ans il raffolait encore plus qu'aujourd'hui du « mot rare » et que cet « excès de jeunesse » s'atténue de jour en jour à la satisfaction des critiques, — ce qui tend à me faire espérer que le temps n'est pas lointain où, assagi tout à fait, M. Georges Rens se rangera définitivement à nos avis sur la clarté, la pureté et la simplicité de la langue française ;

2° M. Rens tâche à défendre du reproche d'incorrection des formes de style qu'il prétend n'être que des archaïsmes employés par lui sciemment.

Nous lui donnons volontiers acte de ces deux déclarations.

Mais quant au reste du contenu de sa lettre, malgré qu'il nous invite à mettre celle-ci « sous les yeux de nos lecteurs », nous ne pouvons consentir à lui donner pareille publicité. M. Georges Rens, en nous envoyant son livre dans le dessein qu'un compte rendu en soit publié dans *La Belgique Artistique et Littéraire*, se soumettait d'avance au jugement qui devait être formulé. Il n'a pas dépendu de nous que ce jugement fût entièrement favorable.

P. A.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : *Le Feu de la Saint-Jean*, poème lyrique en 1 acte, de M. E. von Wolzogen, musique de M. Richard Strauss (16 mars).

PARC : *L'Ange gardien*, com. en 3 actes, de M. André Picard (15 mars).

GALERIES : *Les Moulins qui chantent*, opérette en 3 actes, de MM. F. Fonson et F. Wicheler, musique de M. A. Van Oost (25 mars).

ALCAZAR : *Le Divorce de Mlle Beulemans*, com. en 3 actes, de MM. Léon Tricot et J. Wappers (4 mars).

VARIÉTÉS : *La Rose de Grenade*, opérette en 3 actes, de MM. Hennaux et Frédal, musique de M. Valverde (12 mars.)

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Mlle de la Seiglière* (9 mars).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Le Chemineau* (3 mars) ; *Les Fourberies de Scapin* (14 mars).

Le Feu de la Saint-Jean. — C'est la troisième œuvre de M. Richard Strauss que représente cet hiver la Monnaie. Et nous aurons encore une reprise de *Salomé* avant la fin de la saison ; la création du *Rosenkavalier*, en outre, est annoncée comme prochaine. M. Richard Strauss est presque aussi privilégié que M. Puccini. Il serait toutefois exagéré de dire que l'un et l'autre des deux compositeurs en vogue du moment jouissent d'une égale faveur, et surtout d'une semblable estime...

Les raffinés qui prisent l'art du puissant polyphoniste allemand sont au pôle du goût musical tout opposé à celui où, en foule, se pressent les cohortes enthousiastes de l'art séduisant du maître italien.

C'est une vieille légende flamande qui a fourni le prétexte du poème de M. von Wolzogen. L'auteur en a transporté l'action à Munich et lui a prêté un sens symbolique capable d'éveiller dans l'esprit des auditeurs des analogies entre le destin des personnages et celui de Strauss lui-même, du grand Wagner et de la foule insensible à la Beauté et hostile au Génie.

Le chevalier Conrad a la réputation d'être un sorcier ; il prouvera d'ailleurs qu'elle n'est pas usurpée. Le soir de la

Saint-Jean les habitants de Munich allument un grand feu qu'alimentent les bûches que chacun donne aux enfants frapant aux portes. On croit que Conrad le silencieux se refuse à participer à la coutume populaire. Mais le jeune homme affirme qu'il n'en est rien et, pour témoigner de la pureté de ses intentions, il autorise les gamins à piller le bois dans sa maison et, se mêlant à la foule, dans la rue, il plaisante, il chante, il embrasse la première belle fille qui est à portée de ses lèvres.

Celle qui reçoit ce baiser sans façons, c'est Lisbeth, la fille du Bailli. Elle a bondi sous l'outrage galant et jure de se venger. Par ruse elle décide Conrad à venir la retrouver chez elle en secret, non point en passant par la porte et montant l'escalier, mais en se faisant hisser dans un panier suspendu devant le balcon à la corde d'une poulie providentielle.

Or, voilà qu'à la grande joie moqueuse des voisins accourus, Lisbeth abandonne son amoureux entre ciel et terre, dans sa ridicule posture !

Conrad jure de se venger de ces quolibets. C'est ici que l'anecdote cesse d'être plaisante pour prendre ce tour allégorique dont je parlais tout à l'heure. Conrad, c'est Strauss lui-même, continuateur du grand Wagner et son fervent disciple ; comme celui-ci l'apôtre nouveau de l'Idéal est incompris de la foule. Mais il saura se venger de son hostilité. Il appelle la magie à son aide et parvient ainsi à éteindre le joyeux feu de la Saint-Jean et tous les lampions de la ville en fête. C'est la terreur et l'angoisse dans la ville. Ceux qui raillaient tout à l'heure supplient à présent. Conrad rendra la Lumière quand une vierge consentira à lui offrir son pur amour. Les yeux de Lisbeth à cet instant se dessillent : elle délivre Conrad de sa situation malaisée ; elle le fait entrer chez elle ; on devine qu'ils tombent dans les bras l'un de l'autre, puisque, par un soudain sortilège, les feux se rallument partout !

Il y avait là, n'est-ce pas, un amusant sujet d'opérette. Les auteurs ont préféré y trouver matière à un drame philosophique. L'humour, bien entendu, n'est pas absent et M. Richard Strauss a trouvé, dans toute la première partie de l'œuvre, l'occasion de dépenser de la verve, de s'ingénier à des trouvailles d'enjouement et de vivacité. Son poème symphonique de *Tiel Uylenspiegel* avait exploité pareillement la veine humoristique ; Strauss ne renouvela plus ces tentatives dans les sombres *Salomé* et *Elektra*.

Le Feu de la Saint-Jean prend la même valeur et la même signification, dans l'œuvre de M. Strauss, que les *Maîtres Chanteurs* dans celui de Wagner. Celui-ci n'a-t-il pas écrit sa prestigieuse « comédie en musique » dans le même esprit que celui dans lequel, plus tard, sans rougir de l'avouer, M. Strauss écrivit son humoristique légende populaire et symbolique ?

Cette œuvre complexe et rare déroute, évidemment, à une première audition, celui qui n'est pas préparé à comprendre ce qu'il y a de profond, de puissant dans les développements harmoniques d'une partition comme celle du *Feu de la Saint-Jean*, dans le jeu des chœurs divisés auxquels l'auteur a donné tant d'importance et qu'il a composés dans des tonalités merveilleuses. Et puis le livret long, lourd, confus et d'une gaité trop laborieuse n'a rien pour attacher ni pour plaire.

Le poids de l'interprétation repose sur le rôle écrasant de Conrad, écrit dans une étendue inaccoutumée. M. Ponzio s'est affirmé chanteur de rare mérite et artiste dans la plus belle acception du terme, en marquant cette périlleuse création d'un cachet de très intéressante personnalité.

Mais les chœurs, les quinze titulaires des rôles de second plan — MM. Swolfs, Billot, Mlle^e Dupré, Symiane, Montfort notamment — ont tous contribué avec vaillance à la réalisation difficile d'un admirable ensemble. Quant à l'orchestre de M. Sylvain Dupuis il a, merveilleux de vigueur et de souplesse, mis en valeur les mille détails minutieux de cette partition touffue et périlleuse.

* * *

L'Ange gardien. — Chez M. et Mme Trélart, à la campagne, sont réunis, pour les joies du désœuvrement estival, une demi-douzaine d'amis des deux sexes. Il y a là aussi une jeune veuve au caractère énigmatique, à l'humeur morose. Cette Thérèse Duvigneau est une cousine des Trélart et, par le fait d'un héritage indivis, se trouve un peu la maîtresse de maison.

Ceci lui donne le droit de contrôler les faits et gestes des invités, même de témoigner à l'un de ceux-ci le désir de le voir quitter le château le jour où elle s'aperçoit qu'il fait de trop près la cour à la jeune et coquette maîtresse de maison.

Car Georges Charmier, un de ces types joyeux et suffisants de ballâtre irrésistible, à qui le comédien plein de verve désinvolte et de pimpante élégance que s'est révélé M. Pierre Magnier prête

une séduction amusante, est l'amant de Suzanne Tréart si joliment appétissante, en effet, sous les traits et le chic de Mlle Damiroff.

Or, et voici ce qui est déconcertant de cynique authenticité, tout le monde au château est au courant de cette liaison. Et tout le monde parle d'elle. Les invités en parlent entre eux, ceux-ci avec leurs femmes, ceux-là avec celles des autres. On rit de cette aventure extraconjugale, ou on la favorise; on la discute avec les intéressés eux-mêmes. Il n'y a que le bon Tréart qui ne sait ni ne voit rien et tout le monde s'ingénie à l'entretenir dans son erreur! M. Richard, qui est décidément voué à jouer ces maris bénêts et trop bons, a réussi, une fois de plus, à dessiner de celui-ci une silhouette de bonhomie sans ridicule, toute naturelle et sympathique.

Tout le monde est complice, dis-je? Pas tout à fait. Thérèse Duvigneau, la cousine au mutisme inquiétant, vient beaucoup gêner les amants le jour où elle se décide à parler. Et alors c'est de sa part un rigoureux ultimatum. Elle a une entrevue avec Suzanne et elle déclare qu'elle est décidée à la dénonciation si la séparation n'est pas immédiate. Elle passe ensuite vingt minutes en tête-à-tête avec Georges Charmier lui même et elle lui renouvelle son ordre formel... Mais, dès les premières paroles, Charmier a vu clair au fond des yeux qui tentent inutilement d'être méchants. Il a compris enfin les raisons de l'amertume et de la sauvagerie de la veuve qui connut naguère les désespoirs et les haines de l'amour. Il a le pressentiment exact que c'est la jalousie et l'envie passionnée qui incitent Thérèse à se montrer ainsi cruelle à plaisir. Il le lui dit; elle proteste. Il la prend dans ses bras; elle se débat. Il écrase ses lèvres sur les siennes; elle lui rend furieusement son baiser...

Toute la pièce est évidemment faite pour cette scène d'une audace énorme, d'une sensualité paroxyste. Elle devait être sifflée ou applaudie. Le public de la première, au Parc, l'a longuement acclamée, mais ce succès n'eut pas de nombreux lendemains... L'art, l'habileté ont cependant été suprêmes avec lesquels elle a été préparée, conduite, jouée par Mlle Marthe Mellot et M. Pierre Magnier.

Mlle Mellot, pour qui fut écrit ce rôle de si vraie psychologie féminine, rôle qui, au plus grand dam de la pièce de M. André Picard, ne fut pas créé par elle à Paris, est une des artistes les plus subtilement compréhensives de ce temps. Le charme de sa simplicité si éloquente, la sobre fidélité avec laquelle elle tra-

duit les moindres intentions de l'auteur, la beauté aussi de sa voix tour à tour enjôleuse et émouvante, sont des qualités fines et précieuses que nulle autre ne possède à un plus haut degré qu'elle.

Le succès personnel de Mlle Mellot dans *l'Ange gardien* fut énorme; il fut mérité totalement. On y a associé avec justice celui des autres comédiens que j'ai cités déjà, ainsi que de M. Carpentier qui composa, avec l'art intelligemment attentif qu'on lui connaît, un type de brave homme amoureux ingénument; MM^{mes} Breitner et Guerral, qui n'eurent qu'à se montrer élégantes et souriantes, le firent avec grâce.

* * *

Les Moulins qui chantent. — Il y a, dans le charmant livret que MM. Fonson et Wicheler ont confié au compositeur A. Van Oost, un souci constant de poésie, de sentimentalité séduisante bien fait pour inspirer un musicien et conquérir la faveur du public. Elle est délicieuse, en effet, dans son ingénuité et, à la fois, malicieuse dans son enjouement, cette histoire de la jolie Lisbeth de Middelbourg, qui, voulant ne faire pièce qu'à la fatuité trop confiante d'un mari qu'au fond elle adore, se prend au piège des galanteries adroites d'un peintre montmartrois de passage en ce pays enchanté des verdure, des fleurs, des eaux claires, des ciels émouvants et des costumes pittoresques. A la fin de l'aventure très habilement enchevêtrée, Lisbeth comprend qu'elle est imprudente et presque coupable, et puis aussi elle découvre que c'est sa nièce, la blonde Nèle, de qui le cœur, en son printemps, s'éveille à l'amour, qui doit être la femme de Henry le séduisant — et un peu volage artiste.

Au bruit mélodieux des chansons des moulins de Zélande, dont les ailes tournent au vent frais d'une aube ensoleillée — prétexte au plus ravissant des décors que brossa Dubosq, — le couple heureux échange ses serments, tandis que Lisbeth et Claes, son mari, revenu de ses alarmes, tombent dans les bras l'un de l'autre, et tandis que les trois amoureux déconfits de Lisbeth, le jovial bourgmestre (Ambreville en dessina la plus plaisante des silhouettes), le prétentieux beau soldat (Cueille en campa la martiale stature), le naïf jardinier Hans (Denières en croqua la burlesque physionomie) se consolent allègrement.

Il faudrait citer une foule de détails délicieux, des trouvailles, des drôleries, de délicates choses, d'autres qui sont pimpantes et rares. Mais comme tout le monde ira entendre et voir — car la vue de ces trois tableaux, de ces trois images vivantes et multicolores est à elle seule déjà toute une joie — cette œuvre accueillie triomphalement dès le premier soir, je n'insiste pas sur les multiples éléments de son légitime succès. J'accorde seulement une mention à l'idée si charmante et originale d'avoir créé ces deux personnages spirituels et presque symboliques de Petrus et de Kate, partout et constamment présents, sautillants, souriants dans la pièce. Petrus et Kate, ce sont les deux petits Zélandais que tout le monde a vus sur les chromos, les porcelaines, les cartes postales illustrées. Ils figurent le pittoresque, l'ingénuité aussi, l'enfantine simplicité des gens et des choses de ce pays de joujoux. Ils sont ici la plus exquise gaité souriante de cette opérette à la fois distinguée, alerte et gaie. Mais aussi que la bonne humeur, la joliesse, la grâce frétilante et les menues voix flûtées de M^{lle} Alice de Tender et Harnold prêtèrent de spirituelle drôlerie à ces deux figurines ravissantes !

Quand j'aurai dit que c'est M^{lle} Angèle Van Loo, très fêtée, qui nous revint pour créer le rôle si sympathiquement sentimental de Lisbeth, que c'est M^{lle} Gina Féraud qui chanta d'une voix pure et claire les refrains d'amour que la petite Nèle a sans cesse aux lèvres, et que M. Vigneau, le peintre choyé des jolies Middelbourgeoises, a le droit de revendiquer sans vanité ses engagements à l'Opéra-Comique, j'aurai distribué à chacun des interprètes la part d'éloges qu'il mérite.

Tout cela a fait aller aux nues les *Moulins qui chantent*. M. Van Oost a eu sa grande part dans ce succès. La partition qu'il a écrite de verve et d'abondance est, comme toute la pièce, diverse et riche d'inspiration. Tour à tour entraînant, mélodieuse, savoureuse dans des scènes de kermesse villageoise, attendrie dans les moments d'amour, humoristique dans les passages de drôlerie, cette musique a de la distinction, de la clarté, de la richesse aussi et plusieurs de ses « airs » feront vite fortune.

* * *

Le Divorce de M^{lle} Beulemans. — Les auteurs de cette pochade laborieuse qui ne parvint qu'à de très rares instants à faire sourire, ont repris les personnages, l'anecdote, presque le

titre, plusieurs des mots eux-mêmes qui ont fait la fortune de l'amusante et pittoresque comédie de MM. Fonson et Wicheler. Même s'ils avaient réussi à faire une pièce de quelque valeur et surtout de quelque nouveauté, leur procédé ne serait pas excusable. Comme aucun mérite particulier ne signale leur tentative à l'attention, nous n'y insisterons pas. Bornons-nous à regretter que M. Jacques Wappers qui fut, par ailleurs, un auteur de charmante inspiration et un écrivain de théâtre fort habile, se soit embarqué dans cette aventure, et souhaitons qu'il revienne définitivement à une littérature plus louable.

* * *

La Rose de Grenade. — Montée avec un luxe de costumes et de décors qui est un éblouissement pour les yeux, l'opérette espagnole, dont les Variétés nous ont offert la primeur, est une œuvrette savoureuse, pétillante et gaie au possible. Le thème en est peu de chose : un torero volage délaisse une belle fille de Grenade pour l'amour d'une danseuse frétilante. Le vieux marquis, protecteur de cette reine des castagnettes ; la bouillante Manoleta, à la quarantaine affamée ; Cazabasse, de Marseille et Vanden Nieschepool, de la place Saint-Géry, en excursion au pays des Sierras et des Posadas ; un monde bruyant et joyeux qui chante, qui danse et qui batifole, complètent la foule des personnages, tous plus pittoresques les uns que les autres.

Mais ce qui fait l'intérêt de cette fantaisie endiablée, c'est la musique d'un charme local si caractéristique, dont M. Valverde l'a agrémentée. Cela fuse, éclate, sautille, s'alanguit, s'enfièvre, se pâme, s'échevèle selon tous les rythmes, toutes les mélodies un peu étranges et toujours entraînants que les refrains de là-bas possèdent plus qu'aucun autre. M. Valverde jouit en son pays d'une grande réputation de compositeur abondant et original ; il a eu raison de la faire consacrer à Bruxelles après que, maintes fois déjà, Paris lui eut fait le meilleur accueil.

La Rose de Grenade nous a donné l'agréable occasion d'apprécier la voix charmante de M^{lle} Paule Gorska, l'entraînant irrésistible de M^{me} Lescot, la souplesse agile des danses voluptueuses de M^{lle} Argentina, de celles, si caractéristiques, de M^{lle} Darbrelle et des acrobatiques danseurs espagnols : MM. de Bilbao et Mojigongo ; MM. Danielo, Dupont, Stacquet,

Harzé et d'autres donnent toute sa gaieté chaleureuse à l'interprétation masculine.

* * *

Mlle de la Seiglière. — M. F.-C. Morisseaux parla au jeune public féminin des Matinées littéraires du Parc, de la jeune fille en général et de la jeune fille, telle que Jules Sandeau l'a vue, comprise et représentée sur la scène. Inutile de dire si l'ironie et aussi le flegme imperturbable de M. F.-C. Morisseaux ont trouvé là, vu le sujet et vu l'auditoire, une rare occasion de se mettre en valeur ! Le conférencier a dit des choses très cruelles à ses auditrices ; mais celles-ci les ont trouvées délicieuses et pleines d'esprit, tellement on les leur servait roulées dans le sucre du pince-sans-ririsme le plus dupeur.

Mais M. F.-C. Morisseaux, toujours dans le ton de l'humoriste, a su exprimer aussi des vérités biographiques et des jugements littéraires intéressants et justes sur un auteur trop dédaigné de l'actuelle génération.

Puis la troupe de M. Reding a joué avec entrain ce modèle de la pièce de tout repos, attachante, bien bâtie, amusante et pathétique tour à tour, qu'est *Mlle de la Seiglière*. Elle s'y est fait unanimement applaudir avec justice.

* * *

Le Chemineau; Les Fourberies de Scapin. — C'est M. Jean Richepin lui-même qui est venu, aux Matinées des Galeries, présenter les héros frustes, mais sympathiques, de son beau drame où résonnent les derniers échos grandiloquents d'un romantisme attardé. Il l'a fait avec cette conviction, cette chaleur entraînant, qui lui valent d'être un des parleurs les plus agréables à entendre de l'heure présente. Il a dit fervemment de quel attachement fraternel pour les souffrances et le grand cœur de ces assoiffés d'indépendance que sont les traîneurs de grand'routes, est née sa pièce comme sont nés beaucoup de ses poèmes.

Et on l'a acclamé bruyamment, ce qui était le meilleur moyen de se mettre en excellentes dispositions pour faire le sort le plus enthousiaste à l'interprétation très honorable qui fut donnée du *Chemineau*.

La Matinée suivante comporta une représentation très

enjouée des *Fourberies de Scapin*. Avec plus de fantaisie, mais autant de verve, M. Galipaux donna du rôle de l'astucieux valet traditionnel, une version qui mérite d'être mise en parallèle avec celle de l'étourdissant Georges Berr.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ⁽¹⁾

Salle Boute.

La peinture à Bruxelles, un fleuve !

Exposition à la Salle Boute. J'y cours. Surprise ! Des photographies : roi Albert, comtesse de Flandre, reine, reinette, roi-telets, etc. Où les tableaux ? Ah ! là-bas ! porte ouverte, salon rouge avec de la lumière électrique ! Dois-je me scandaliser (ce qui ne va jamais facilement) ? Est-il convenable de juger à la lumière artificielle des relations de couleurs qui ont été posées à la lumière du jour ?

La Chronique a imprimé qu'il y a là un nu très délicatement traité, de Gouweloos. Est-ce une riposte à mon Salon précédent où j'ai dit que certain nu...

Ah, voici le Gouweloos ! Il y a aussi Bastien, avec des souvenirs d'Orient, des paysages, et surtout des *barques* échouées ; par la robustesse de facture celui-ci résiste à la lumière artificielle. Quant aux luministes, Thévenet, Frison, de Beer, Jefferys, l'éclairage artificiel ne me semble pas suffisant pour animer les surfaces qui, chez les luministes, n'ont rien à attendre que de la lumière ; c'est mort. Les tableaux, bien construits, de Houben tiennent bon. Stevens G.-M., je l'ai rencontré en de meilleures circonstances.

La petite salle est fort jolie, fort coquette, mais je ne m'y sens

(1) Des mécomptes dans le clichage nous empêchent d'insérer les reproductions d'œuvres qui nous avaient été remises ce mois-ci par les excellents artistes M^{me} Louise Danse, MM. Marcette, Rassenfosse, Ensor, Jacob Smits, Marten Van der Loo.

pas la conscience à l'aise. Pourtant, des artistes, present, au contraire, beaucoup cet éclairage artificiel. Pourquoi pas? La plupart des tableaux, dans les appartements, ne sont vraiment éclairés que le soir.

Il y a quinze ans, j'ai vu Willy Schlobach peindre dans une salle où le jour arrivait par des vitraux.

On peindra à la lampe électrique, et pour la lampe électrique ; et pour le gaz ; et pour la lampe bleue au mercure ; et pour la nouvelle lampe dorée, au néon ! Tout se spécialise.

Salle Studio. — Carl Werlemann.

Mon cher Werlemann,

Il y a quelques années vous fites une exposition de vos œuvres rapportées de la Norvège, monts sauvages, vagues fouettantes, fjords désolés, où vous aviez vécu et souffert. Dans une chronique du *Soir* je me mis en opposition d'appréciation avec le comité du *Cercle artistique* qui avait refusé votre envoi. Les refus, en art, font des révolutions. Votre exposition exprimait l'intention de sortir des chemins battus. L'initiative était noble et elle est restée à votre gloire.

Ce miel vous avertit, je pense, qu'aujourd'hui il s'agit de goûter d'un certain vinaigre. Cette fois ne parlons plus voyage, mais, si vous voulez, peinture.

Voyons votre *Lever de soleil* mauve sur les étangs de Tervueren. Le jour entre sur le tableau par la gauche, et allonge ses rayons sur les eaux. Eh bien ! ces eaux ?

Et nous y voilà ! Est-ce grave pour un peintre de négliger d'animer les surfaces par la multiplicité des tons ? Sans doute, car, tout de suite, c'est la pâte morte, lourde, morte.

Et autre chose : Le fond de l'horizon de votre *Ciel moutonné* ne me satisfait pas. Le ciel, pas à son plan. Le triptyque, *Les Champs en été*, même anomalie. Dans les deux tableaux le ton place certainement l'horizon céleste non pas à l'arrière de la courbe de la planète, mais à l'avant !

Donnez-nous des ouvrages comme votre *Pluie d'or*, l'*Allée du parc de Tervueren*, les *Bouleaux*, aux feuillages frémissants dans la clarté.

Quand on a peint *Maisons de pêcheurs*, en Norvège, petite toile admirablement bâtie, ocre, bleu, gris ardoise, on est un peintre.

Cercle artistique.

Société royale des aquafortistes belges.

Les aquafortistes comptent soixante et un artistes, avec deux cent vingt-neuf œuvres!

Un jour, chez l'éditeur Lacomblez, j'avais sur les rayons le volume de vers d'un certain comte. Est-ce bon? Ce sont des vers de comte, répondit Lacomblez, avec son humeur mordante. Cette boutade m'est remise en mémoire, mal à propos, fort heureusement, par les eaux-fortes de S. A. R. Madame la comtesse de Flandre. Dieu merci! la présidente d'honneur de la société des aquafortistes est élève de Portaels! Un tel maître ne passe pas sans laisser de traces partout; et, à plus forte raison, dans l'éducation artistique d'une femme de goût. Le maître inspira à sa royale élève l'amour de la ligne pure, des ensembles grandement vus; l'artiste est restée fidèle au trait dégagé, repousse les complications susceptibles d'encombrer et sait s'arrêter, avec un rare instinct, à la limite de son tempérament. Combien de professionnels n'ont pas cette prudence avisée!

Oui, 61 artistes avec 229 œuvres! et des talents, à foison!

Les talents constituent dans les expositions quelque chose d'analogue au hallier qui, dans un bois, fait les fonds et bouche les espaces entre les troncs de la haute futaie. Les arbrisseaux ont, certes, leur beauté, mais c'est près du grand arbre que nos pas s'arrêtent et que le cerveau entre en songe.

A l'aventure, voici Geudens, avec des cours et des intérieurs, à Malines. Les contours *usés*, l'atmosphère douce dont s'enveloppent les masses, donnent aux œuvres un vécu intense. Nous aimons ce trait en relief qui fait prise pour l'œil.

James Ensor, que caractérise, le plus souvent, un sens féroce du grotesque quand il s'agit de la représentation humaine, soudain devient un attendri, un précieux, un apôtre de douceur devant le paysage! Ses vieilles cathédrales, ses moulins, ses petits villages, traités avec un clair amour, une patience agenouillée!

Victor Gilsoul : Nous demeurons irréductible pour l'eau-forte en couleur, ainsi comprise. Cuisine! Bout de l'échelle des compromissions et de l'artifice bâtard! Adrien Le Mayeur, cuisine aussi! Combien je préfère, avec leur encre honnête et leur honnête papier, le *Bassin* et le *Cheval*, du même! Voilà qui est d'une autre vigueur! Où va-t-on avec Célôs, et ses eaux-

fortes en couleurs? *En Flandre*, dit le catalogue! Non! A Nuremberg, royaume des jouets peints! La *Vieille brasserie*, de Marten Vander Loo, nous paraît le modèle de ce que l'eau-forte peut tolérer de couleur, un rien! Ici, ce ne sont pas de lourdes encres : le ton flotte, impalpable comme une lumière! A part, nous mettons aussi, comme eau-forte en couleurs, celle de Bartholomée, qui est une *reproduction* du tableau la *Songeuse*, de Nicolas Maes, faite avec un soin, une religion, une délicatesse de main, d'œil et de procédé qui en font une planche parfaite.

Le *Soir*, de Lantoine, impression de belles silhouettes graves d'arbres sombres, sur un ciel où roulent en montagnes blanches des cumulus. De Lemmers, un *nu*, que nous exhibe une femme peu coquette, si j'en juge par son indifférence à nous laisser voir une impardonnable cuisse! Le bistre, il est vrai, en est fort riche. Il faut admirer du même, pour la force dans les lumières et la belle masse dans les noirs, les *Terrassiers* et le *Marché à Furnes*. Ramah, solide, a une vision épique, qui se fait jour, malgré tout, à travers un métier violent et indocile, où perce une volonté robuste. Les deux taureaux accouplés, grandement vus, ont de l'aplomb, du mouvement. Chicane de métier : Des deux animaux vus de profil, celui du premier plan se confond avec celui du second. On pardonnerait ces confusions à la nature qui, elle, offre des compensations, mais l'art est plus exigeant. Perin nous donne sous ce titre tarasconais : « Fauve », un maigre et usé lion de ménagerie! M^{lle} Senny a de l'application ; M^{lle} Van Hassel n'en manque pas non plus ; c'est certainement une qualité précieuse que l'on peut encore employer à d'autres passe-temps.

Les hasards de l'ordre alphabétique ont réuni brillante pléiade sur la partie de cimaise que nous abordons : Schae-phender, avec un *Vieux coin*; travail honnête, sans détour, plein d'atmosphère, le trait amusant, de la bonhomie; voyez ces maisons vieillotées, ces toits bonnes femmes! Le *Mineur à la veine*, de Philippe. (Mais quelles singulières côtes a donc cet ouvrier!) Un maître : Rassenfosse : *Petite Grecque au miroir*; des *Danses*; *Femme au voile*, etc., Rassenfosse a des titres sur ses eaux-fortes, comme un nom sur un parfum, sur une essence très concentrée. Un corps d'élégance féminine ou un torse morbide de hiercheuse; quelques contours, un peu d'ombre, et dites-vous bien, en scrutant ces petites images, que ces lignes renferment ce qu'un homme, d'une patience et d'une humilité

d'artiste japonais, a pu consigner du geste et de l'âme humaine en une carrière déjà longue d'observation constante et passionnée, avec toutes les ressources les plus subtiles d'un métier colossal.

Jakob Smits, autre maître ! *Un cadre contenant neuf eaux-fortes*, et un *cadre contenant quatre eaux-fortes*. C'est tout comme désignation ! Et c'est bien cela ; un maître qui n'entre pas dans les détails ; cette mère auprès d'un berceau, cette autre tenant un enfant qui joue avec un chevreau, ce n'est pas *une* mère, c'est *la* mère. Ce n'est pas un visage qui est reproduit : c'est la douceur, la tendresse, la patience maternelles veillant ou amusant un enfant. *Un enfant* ? Non, *l'enfant*, l'enfance, le petit. L'humanité réduite aux grandes figures collectives. Et le moindre dessin, avec cette tournure d'âme, devient immense, attachant. La ronde d'enfants est une merveille de fraîcheur, de candeur, de naïveté dans le cadre du village séculaire. C'est, peut-on dire, la forme même de l'émotion.

Un grand artiste encore, cité déjà plus haut, c'est Marten Van der Loo. *Vieux coins de Lierre*, destinés à former un album de neuf eaux-fortes. Quels traits pittoresques pour rendre ces vieilles ruelles ! Ces vieilles cours, avec leurs cordes à linges ! Van der Loo ne copie pas la nature : Aussitôt vu, chaque objet, chaque brique lui révèle son histoire, chaque porte, chaque clou de cette porte ! Et il inscrit cette histoire à sa façon. Il connaît ces choses profondément, et joue, en quelque sorte, avec le trait qui les représente. Tous ces objets ont parlé à son cerveau avant de reparaître au bout de la main. On ne saurait figurer avec plus d'esprit de vieilles ruelles, de vieilles cours, ni mettre plus de vie dans des coins cependant déserts !

Chez Verhagen nous trouvons l'intention de faire grand. Ses cheminées d'usines *Au pays noir*, malheureusement écharpent au vent des ourtes. R. Wytzman nous semble avoir poursuivi la clarté par des moyens qui font paraître son travail un peu superficiel, bien qu'agréable dans les *noyers*, et senti dans le paysage de Norvège. Abattucci reste fidèle aux riches végétations.

Place à part pour Jules De Bruycker, qui est une nature d'exception, une sorte de Breughel qui graverait des cours des miracles ! Tels son *Vieux marché à Gand*, le *Rolweg*, à Bruges, rue grouillante pleine d'horreurs difformes, *Vieux pignon à Gand*, belle page sinistre et vivante. Les lumières toujours splendides et largement distribuées, malgré la compli-

cation des sujets, font penser aux beaux effets de Bauer. L'observation est sarcastique, cruelle, déformante ; elle communique à l'ensemble de l'œuvre le cachet d'une profonde et redoutable personnalité. On s'effraie des pensées d'un tel homme, qui vit avec le cauchemar pour compagnon sous son crâne. C'est, dans l'horrible, un rare et grand artiste.

Nous ne prétendons pas faire la réputation des excellents graveurs : Lenain, Bernier, A. Danse, M^{lle} Danse (dont nous parlerons plus loin dans notre chronique sur son exposition particulière), Greuze, Montenez, Mercier, Duriau.

Nous retrouvons Henry Meunier avec ses belles eaux-fortes exposées à l'*Estampe* ; Langaskens, avec ses héros de *Pour l'Art*.

Delaunois poursuit inlassablement, avec intérêt, ses études de têtes monastiques.

Salle Studio. — L'Éveil.

L'Éveil de quoi ? Réunis en petit cénacle, sur le canapé qui occupe le milieu de la salle, ces messieurs causent. On fume la pipe, le cigare. Des cendriers partout ; des journaux ; sur une table, avec un carnet à souches (!), un encrier, transformé, lui aussi, en cendrier débordant ! Vous voyez le désordre. Une fantaisie d'atelier peu propre. Est-ce de l'indépendance ? Oui, peut-être. Mais une conception très lâchée !

Fatalement lâchées aussi les toiles, — confusion avec l'indépendance ! Rechute ! Les exposants : Brusselmans, Caillau, Jules Canneel, Genot, Charles Lambert, Van Grin, Verhaegen, Ed. Tytgat, — puis un encore, dont je vous dirai le nom tout à l'heure. Mais pourquoi ceux-ci exposent-ils ? Pour gagner du temps sur l'avenir ? Pratique, mais imprudent.

On se demande avec terreur quelle maladresse native doit être le lot de certaines gens pour arriver, où nous en voyons certains, qui ont déjà des trois et quatre ans d'études dans les doigts !

En le mettant à part, que je brouille Eugène Canneel, sculpteur, avec ses amis ! Son plâtre *Enfant au réveil* est la seule œuvre du Cercle, avec le *Manfred*, du même. L'enfant est gracieux dans sa pose alanguie, le regard est joli, les lumières sont fines. Le buste Manfred rappelle, pour la construction, quelques têtes de jeunes hommes de Rousseau et, pour l'expression, certains portraits de Byron.

Cercle artistique. — Paulus. — Bonnetain. — M^{me}Danse.

La justice commande, envers les artistes, que, pour juger d'eux, ce soit sur leurs propres bases qu'on les juge. Autrement dit, l'artiste ne relève point des goûts du critique. Pour juger du



mérite des toiles de Pierre Paulus, il me faut me souvenir de ce principe.

Il m'en faut souvenir pour moi, car mes préférences personnelles me feraient m'écrier avec Phèdre : Ah ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts ! Combien cela me plairait mieux que cette descente aux enfers industriels avec Pierre Paulus.

Cependant, je veux suivre d'une âme dégagée Pierre Paulus aux enfers. Cet enfer industriel est plein de grandeur, ce qui justifie l'attrait du peintre pour ces scènes. Mais je ne vois pas que les œuvres de Paulus aient visé à nous exprimer cette puissance terrible évoquée par l'outillage industriel, ni cette grandeur de l'effort humain ! Au lieu de cette note qui seule pouvait donner un idéal à ces interprétations d'un sombre pays et nous le rendre intéressant, du côté de l'humanité triomphante, je ne vois, en ces toiles, que beaucoup de talent employé à nous représenter combien la région industrielle de Charleroi est sale, noire et douloureuse au peuple laborieux.

Les titres de ses ouvrages forment, parfois, un crescendo significatif et désolant. *Au Pays noir! Rivage de Houille!! Charbonnage sous la pluie!!!* La grandeur, ici, en ces toiles, est écrasée sous la douleur. Rien ne dit que l'on triomphe, et tout montre que l'on souffre, le ciel, les nues, les routes, les vêtements, les corps las, les visages. Des hauts fourneaux nous ne voyons que les sombres masses dont l'énormité diminue l'homme ; des élévateurs, les carcasses, dont la rude puissance nous humilie. Tous les miracles, si je puis dire, les dieux, Prométhée, le feu, Hercule, la force, nous tournent le dos.

Quant au métier, il a paru à Paulus souvent nécessaire de négliger de marquer les perspectives, pour donner à l'enchevêtrement des masses plus de grandeur et forcer les oppositions. Il en résulte que hauts fourneaux et élévateurs nous inspirent de l'inquiétude ; ils vont nous dégringoler en avant, sur la tête !

Que ce soit là un moyen de donner l'impression d'une masse puissante, c'est possible. Nous ne saurions croire, cependant, qu'il n'en soit pas de meilleur.

Honneur à Paulus ; un rapin, en visite, se croit dans un vrai milieu industriel. Sans se laisser impressionner par la foule élégante qui encombre le salon, il sort de sa poche une longue pipe en terre, la bourre, l'allume, et en tire des bouffées auprès desquelles les fumées des hauts fourneaux de Paulus perdent beaucoup de leur importance !

Où la jalousie va se nicher !

* * *

L'exposition d'Armand Bonnetain comprend des sculptures, des bas-reliefs, des plaquettes et des médailles. Il nous semble que Bonnetain est surtout médailliste. Sculptures, bas-reliefs,

ont chacun des qualités, et même solides ; mais ce sont, si j'ose dire, des études ordinaires, tandis qu'elles ont conduit l'artiste à l'art du médailliste, où il est excellent. Le portrait de M^{me} Van der Stappen a grand style.

Les médaillistes sont une catégorie d'artistes assez rares chez nous. On pourra compter avec Bonnetain.

* * *

M^{me} Louise Danse est du nombre des artistes qui passent leur vie terrestre dans un rêve de ciel. Nous sommes bien près de croire que rien du monde réel ne la passionne autant que la transposition de ce monde sur le papier whatman par l'intermédiaire de la planche gravée. C'est alors que pour elle les images deviennent plus belles que les corps. L'ombre et le rayon seuls en présence, c'est comme un drame de la vie et de la mort, le coup de burin dévorant peu à peu la lumière. Celle-ci ne fuit que pour réfugier, redoubler ailleurs son éclat et, par opposition, elle rayonne. D'autres fois elle est maîtrisée, enveloppée sous un fin réseau, dont les traits de burin sont les mailles, et elle palpite là-dessous comme une chose vivante, étreinte, contenue.

Ces pages, où la lumière lutte vraiment avec l'ombre, reçoivent du *mouvement* de ce combat une éclatante beauté.

Le voyage de l'artiste à Venise ne semble pas avoir été un événement pour son art. Et cela s'explique si bien !

Comme nous le disions plus haut, M^{me} Danse est du nombre des artistes qui passent leur vie terrestre dans un rêve de ciel, et ces lucides ingénus apprennent moins sur la terre que par leur imagination. Celui qui a de l'imagination, du goût et du sens critique, celui-là a déjà tout vu avant de se mettre en voyage !

Le métier précieux et raffiné de M^{me} Danse demandait un choix de sujets précieux et raffinés. Des portraits choisis lui en ont fourni de nombreuses occasions ; des illustrations pour Maeterlinck et pour Picard ; des attitudes de jeunes filles, de jeunes femmes ; à Venise, elle vit une certaine *porte*, merveilleuse et merveilleusement rendue, et le *Palais de Desdémone*.

Salle Studio. — Raoul Hynckes.

Raoul Hynckes est un jeune peintre que vous rencontrerez dans la *Solitude*, *Au bord de la Mare*, près de la *Drève enso-*

leillée, où coule l'*Yssche*, aux environs de Bruxelles, en Brabant. Vous le rencontrerez ailleurs encore, dans la forêt de Soignes et les villages environnants. A voir les trente-sept études du jeune artiste, il semble qu'il n'y ait qu'à le laisser pousser! La nature a mis en lui des dons qui le feront un jour remarquer. Je me garderai bien de les préciser, ces dons, si merveilleusement visibles et prophétiques! Il est dangereux de tracer trop tôt sa route à un artiste. Il faut d'abord qu'il *se sorte* lui-même. L'artiste fasciné par la critique est perdu, il *se cultive*, greffe sur sa nature des hypertrophies.

Jeune homme, goûtez le plus longtemps possible le charme puissant des grands bois. Vos toiles indiquent, en vous-même, un critique déjà sévère; c'est là tout ce qu'il vous faut d'amis!

Cercle artistique.

Liévin Herremans. — Alexandre Marcette.

Herremans n'est pas un révolutionnaire; c'est un homme bien tranquille, une âme patiente de pêcheur à la ligne. Ses tableaux ont longtemps tourmenté ma conscience, car je ne trouvais rien à en dire, sinon qu'ils sont tranquilles comme les vertus domestiques. Peintre dont l'émotion n'a pas de personnalité bien nette. Du sentiment, comme il y en a au cœur de tout bon père de famille, sans que cette transfusion dans une œuvre soit suffisante pour y créer un intérêt supérieur d'art.

Consolez-vous, Liévin Herremans, mon peu de goût pour vos œuvres, vous est un sûr garant qu'elles auront beaucoup d'admirateurs.

J'aime mieux les croquis qui ont de la fraîcheur, de la perspective, de la ligne, une vie suffisante pour les rendre intéressants.

* * *

Alexandre Marcette nous montre, après deux années, un bel ensemble de ses œuvres. Trente-cinq numéros, que l'on peut dire tous importants. Depuis des années le métier se perfectionne, il a atteint à la maîtrise et progresse toujours. On pourrait craindre l'habileté, ce tombeau de la force. Et chaque fois, surprise joyeuse, l'artiste est resté sincère! Et il restera sincère. Il a son secret pour cela.

On ne saurait croire ce qu'il y a de travail, ici, sous une

peinture à l'eau, qui a l'air enlevée d'un coup en une heure d'inspiration. Celle-là, oui, fut vite faite, mais, avant d'arriver à cette définitive, vingt autres ont précédé, espacées sur une année peut-être, et c'est grâce aux recommencements laborieux que ce paysage, enfin surpris tout entier, a gardé la fougue. C'est-à-dire que l'artiste ne profite pas de l'acquis de sa carrière pour *mettre* de la maîtrise, du coup, dans une œuvre; mais il recommence sa carrière à chaque étude nouvelle. Cette conscience est le secret de cette incessante nouveauté, de cette sincérité constante, de cette jeunesse émue.

Marcette emprunte ses sujets à la mer et au ciel, au ciel surtout qui est pour lui, avec ses troupeaux de nuées, le vaste empire des féeries de la lumière. *Les Nuées* : Du centre du tableau la nuée s'élève rose et or; elle s'élançait de derrière un rideau de nuées grises, bordées de jaunes; l'horizon et la mer portent ce ciel magique, où paraissent des percées de vert et de lapis, le tout tenu dans une tonalité perlée d'une douceur infinie. Dans une autre gamme aérienne, fraîche et mouillée : *Le Canal de Dixmude*. Le ruban de l'eau file au loin, entre les champs plats de la Flandre. Que de détails exquis dans cette étendue! Quelle nappe de lumière! Les mille accidents de la clarté sur cette fuite vers l'horizon! Cet horizon si lointain, ce ciel si mouillé! Et que dire de cette page harmonieuse d'un bleu profond, douce et enveloppée, « sous le ciel étoilé »!

Nous ne pouvons pas nous arrêter aux qualités de métier qui font de Marcette un peintre sachant construire son sujet; mais nous nous réservons d'examiner un jour, plus à fond, la valeur d'art que l'artiste a créée avec les principaux éléments de ses œuvres, nuages et nuées.

Au Musée moderne. — La Libre Esthétique.

Où sont les beaux jours des apporteurs de neuf, il y a aujourd'hui dix-huit ans! Que de disputes! Que de batailles! Le calme plat a succédé. Je connais un homme qui doit être bien ennuyé du triomphe : c'est Octave Maus, cet apporteur de neuf, cet ardent défenseur, qui n'a plus rien à apporter, plus rien à défendre! Le bataillon des luministes a vaincu! Aujourd'hui on admire, d'autres seulement admettent, et même les irréductibles se taisent.

A l'encontre du grand public, moi, c'est jadis que j'ai admiré. Je n'admire plus : je suis devenu trop sensuel. Voir, est-ce un

défaut ? Je veux bien admettre qu'il y ait des délices de couleur, suave et fruitée, dans des paysages comme le *Détroit de Messine* et la *Terrasse à Ravello*, de Van Rysselberghe. Mais quel mépris de la nature des corps, une eau, un ciel, un feuillage, ont même grain ! Mon œil ne se résigne pas à perdre les joies que donne à la prunelle la caresse des substances. Tout a fui pour faire place à la lumière, et quelle lumière ! Un éclat grossier qui ressemble à un rayon comme un satin à une râpe.

Quel régal strictement de couleurs, si vous les aimez, les dames aux robes neigeées de lumière dans un jardin, de Guérin, mais combien j'aimerais mieux un régal de belles étoffes ! Ça de robes de femmes ! Pis que de la bure !

Venons-en au maître révérend, feu Henri-Edmond Cross. Toute la salle centrale est consacrée à une quarantaine de ses œuvres. Comment faites ? Cross « disposait les tons et les fragments de tons comme de petites unités blanches, et il les revêtait, après coup, en glacis, de couleurs variées, selon le rôle de chaque élément ». C'est de la polychromie de couleurs pures. Il est impossible, au Salon, d'apprécier de tels tableaux, la salle est trop petite ! J'ai beau m'éloigner, prendre la vue en diagonale pour allonger la distance, toujours je vois ces touches de couleurs les unes à côté des autres, avec les espaces, et l'illusion est impossible. C'est trop demander à l'œil de conventions ! Des conventions, on peut en faire accepter à l'esprit, mais jamais aux sens !

Je vais vous dire un mot saisissant d'Henri Degroux : *C'est l'anatomie de la lumière ; la lumière écorchée !*

On ne peut rien imaginer de plus lumineux, sur aucune palette, que les *Femmes nues au jardin*, le *Campanile de Santa-Maria*, de Pérouse, le portrait de fillette en jaquette orange, le *Cap Layet*. Ces toiles réalisent un prodigieux effort pour capter la lumière, ce que les luministes du moins appellent de la lumière, bien que pour ma part j'en trouve autant, et de meilleure, avec tous ses voluptueux attributs, dans un coup de pinceau de Rubens, de Véronèse ou du Titien !

Marcel Angenot, esprit vif et pittoresque, a trouvé une ingénieuse façon de définir en peu de mots l'effort et l'idéal des luministes : « Trouver des oppositions de couleurs qui fassent plus clair que si la toile était blanche. »

Passons à Van den Eeckhoudt, un outrancier. Il est aveuglant ! Il fait un sort à chaque couleur. Et si le paysage représenté est un peu touffu, un peu vierge, ces couleurs, à force,

chacune, d'être au maximum, sont toutes au premier plan ! Alors, plus d'atmosphère, ni d'espace, ni même de formes. M^{lle} Cousturier, c'est de l'arc-en-ciel en désordre. Fornerod a de la maîtrise, mais cela fait-il un tableau ? Martinez peint parfois à la couleur pure, directement du tube, dirait-on ; d'autres fois, il se calme et ressemble alors à tout le monde, tels ses *Chrysanthèmes* et son *Hiver*.

Denis, en sa *Nausicaa*, est incompréhensible. Ce faune étendu derrière un buisson serait Ulysse ? Il n'y a plus ni forme ni idées, rien que des prétextes à créer, à marier des tons, qui sont délicieux.

Delaunois nous présente un intérieur d'église. Quelques boiseries de vieux chêne plaquent aux murailles leur note sombre, qui est là pour s'opposer aux parties claires du haut. Les piliers, les ogives, les voûtes sont d'un gris de nuages, comme si la haute architecture enveloppait les nuées. C'est d'une impression neuve.

Anglada, est-ce, cet homme avec ce qui l'entoure, un marchand avec des laines pour tapis, ou un marchand de volailles en plumes ? Magnifiques tonalités profondes, surface en vieux Cordoue, mais ce que c'est, ne me le demandez pas, il y faut le catalogue : *Marché de coqs*.

Quelques impressions vert opale et bleu turquoise de Tealdi ; c'est peu, mais délicat. André Wilder, peinture cahottée. M^{lle} Boch, toujours violente, roches ocre et eau bleue. Laermans, intense. Oleffe, deux mètres carrés de toile sombre, pour mettre en relief une pointe de vert. G.-M. Stevens, de fins panoramas de la Seine, traversant Paris d'une belle coulée dans les bleus gris, les verts gris. Louis Sue, a une belle fille. Pablo Roig, Frison, Flandrin, Vuillard, se perdent dans la masse.

Nous terminerons cette revue sommaire de la peinture par Georges Lemmen. En ses tableaux, il en reste aux masses, aux traits saillants, comme en ses dessins. Nous ne redirons pas en détail ce que nous avons dit de ses *Croquis*, lors du Salon de l'*Estampe*. Ses peintures tiennent admirablement. *La Femme à l'Eventail*, *l'Etude de femme*, le *Modèle* (à part les bras qui nous semblent un peu longs), avec la très belle *Tête de femme*, sont des œuvres irréprochables d'équilibres linéaire et pictural. Les différentes espèces de touches, tantôt pointillées, tantôt plaquées, s'y marient avec une mesure et un discernement qui donnent de la réalité et du corps à la lumière.

En sculpture, *La Guirlande*, de Paul Du Bois, une femme

avec des roses, est un nu gracieux et pur, que nous voudrions voir, l'été, orner quelque noble jardin ou quelque terrasse d'une architecture de belle harmonie. C'est d'un art délicatement sensuel, voilé de calme mélancolie, comme la fuite d'un beau soir, tiède et parfumé.

Nous ne saurions, en peu de mots, parler de la vaste exposition rétrospective des œuvres si connues de Vander Stappen. La place manque, le temps fuit !

RAY NYST.

LES CONCERTS

CINQUIÈME CONCERT YSAÏE : *Edward Elgar et Jean Gerardy* (12 mars). — DEUXIÈME CONCERT DES COMPOSITEURS BELGES (13 mars). — SÉANCES SCHUBERT ET SCHUMANN (15 et 22 mars). — ACADEMIE DE MUSIQUE : *Audition d'élèves* (17 mars). — RÉCITAL SZIGETI (18 mars). — RÉCITAL FIRQUET (20 mars). — PREMIÈRE SÉANCE DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (21 mars).

La *symphonie* (op. 55) de sir Edward Elgar et le *concerto* (op. 18) de J. Jongen, donnaient au dernier concert Ysaye un grand attrait de curiosité.

La première de ces œuvres est une mêlée orchestrale où les thèmes se bousculent, s'entrechoquent, errent à l'aventure puis s'élancent... dans une course folle pour s'arrêter... et ainsi de suite, sans jamais atteindre des sonorités ni des harmonies bien chatoyantes.

Le mérite de l'œuvre ne réside pas non plus dans le charme de la mélodie : les phrases sont assez bien venues, le style en est agréable, mais elles sont empreintes de sécheresse et de raideur.

Le *concerto*, pour violoncelle, de M. Jongen, débute par une entrée grandiose, douloureuse, émouvante : il est d'ailleurs écrit presque entièrement à l'école de la douleur et imprégné de rêverie moderne ; il se termine par une page vigoureuse et de belle allure.

M. Gerardy fut un interprète sincère. Au point de vue

technique on pourrait lui reprocher de forcer le son au point de faire vibrer la corde contre la touche, ce qui est un tort ; heureusement M. Gerardy possède un jeu brillant, des demi-teintes exquises, un vibrato et un trille excellents.

L'interprétation de *Kol Nidrei* a paru un peu étriquée... crispée .. à part la fin, qui fut tout bonnement admirable.

Eugène Ysaye a été parfait comme toujours.

* * *

AUX COMPOSITEURS BELGES. — Mme Fassin-Vercauteren est une chanteuse de bonne école à la voix étoffée mais peu claire dans le grave. M^{lle} Marguerite Laenen et M. L. Dautzenberg, deux exécutants consciencieux, artistes et bons musiciens, figuraient au programme avec M. Antonio Brosa, un jeune débutant, une nature, et qui donne de jolies espérances.

A remarquer une *Barcarolle*, de M. Jaspar, très bien interprétée et *Danse rustique*, partie d'une petite suite pour piano de P. Gilson. Quant aux variations de M. Moulaert, fort bien écrites pour le piano, elles décèlent un fin harmoniste.

* * *

J'ai passé une soirée charmante, grâce au talent d'un causeur délicat et documenté, M. Robert Sand, et d'une diseuse de « lieder » Mme Marie Mockel, qui nous donnèrent une idée très nette de l'œuvre de Schubert. Mme Mockel a la diction émue et juste pleine de calme, de pureté et de douceur.

Une deuxième séance, consacrée à Schumann, et à laquelle devait collaborer M. Jules Destrée, a eu lieu le 22 mars. Mais la fatalité m'a brusquement empêché de m'y rendre. Je ne puis qu'exprimer tous mes regrets et rapporter ici des échos très louangeurs qui me sont parvenus de divers côtés.

* * *

Nous avons assisté à une audition des élèves de la classe de piano de l'Académie de musique et nous nous plaignons à reconnaître le bon enseignement de M. Théo Ysaye, qui est arrivé rapidement à un résultat vraiment sérieux et même rarement obtenu dans nos conservatoires officiels.

* * *

Joska Szigeti est un virtuose du violon tout à fait transcendant; à un tempérament généreux et artiste il ajoute une technique, un mécanisme vraiment extraordinaires. Le public lui a fait une ovation, à laquelle il a répondu par toute une série de *bis* très applaudis.

M. Jules Firquet est un pianiste au son moelleux, puissant, au jeu fondu et sympathique, ne manquant ni de chaleur, ni d'expression. Plus de netteté à la main droite serait peut-être désirable dans *Aufschwung*, de Schumann. Le programme était éclectique et très complet; y figuraient: Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Debussy, Liszt, etc..

* * *

Les concerts de la Libre Esthétique sont toujours un régal pour les amateurs d'œuvres tout à fait neuves, découvertes par M. Octave Maus, dont la clairvoyance est étonnante. Cette fois, il nous présentait un *trio en ré mineur*, de Pierre Coindreau, très original, plein d'idées et de réalisations heureuses: on y sent s'épancher une âme d'artiste avec toute sa foi, son âpreté et sa fougue. Admirablement interprété par Mlle A. Veluard, Emile Chaumont et Jacques Gaillard, l'œuvre obtint un succès très marqué.

La valse pour violoncelle, de J. Jongen, est une petite fantaisie de musicien très savant.

J'ai trouvé très curieuses aussi les *trois rapsodies* (française, polonaise et viennoise) de Florent Schmitt. Il y a là de très bonnes choses mises en valeur par deux pianistes accomplis, Mlle Mad. Stévert et M. Albert Demblon.

Quelques mélodies évoquaient le souvenir du regretté Gustave Huberti. *Brume de midi* et *A la dérive* furent l'occasion d'un franc succès pour Mlle Suzanne Poirier.

EUGÈNE GEORGES.

MEMENTO

Accusé de réception. — F.-C. MORISSEAU : *Bobine et Casimir*. — HUBERT STHERNET : *Haute plaine*. — FERDINAND BOUCHÉ : *Chrysalides*. — LÉON WÉRY : *D'après l'Ecclésiaste*. — BARON CH. VAN BENEDEN : *Pendant dix-sept ans*. — BLANCHE MEIRSCHAUT et ALBERT DREMEL : *Lyres reprises*.

* * *

Nos éditions. — M. Pierre Broodcoorens fera paraître en avril un drame en 4 actes intitulé *La Mer*, dont l'action se passe dans une Flandre de rêve, opulente et rubénienne.

* * *

Erratum. — Dans le poème *Les neiges d'Antan*, de M. Gérard Harry, publié dans notre numéro du 1^{er} mars, le sixième vers doit commencer par ces mots : *Aubaine des hivers...* et non : *Automne des hivers...*

* * *

La Beauté du Livre. — L'artiste et écrivain également apprécié, l'érudit surtout qu'est M. Charles Doudelet expose en ce moment à la Maison du Livre le résultat de vingt années de patientes investigations et de travaux d'une rare conscience. M. Doudelet a conçu le Monument du Livre à travers les âges et en a réalisé l'exemplaire prototype. L'ouvrage est un recueil, dans la forme écrite, dessinée et peinte, de tous les documents qui ont pu être réunis concernant l'esthétique du Livre chez tous les peuples et dans tous les temps.

L'écriture, la typographie, l'enluminure, l'illustration, la gravure, etc., sont étudiés et commentés dans cet immense travail qui remonte aux origines égyptiennes et chaldéennes pour aboutir aux procédés contemporains les plus perfectionnés.

Le vœu de ceux qui ont mis le résultat du gigantesque effort de M. Doudelet sous les yeux des spécialistes et du public est de voir se constituer un groupement susceptible d'entre-

prendre la publication de l'ouvrage si utile et si beau qu'un artiste belge a mis sur pied au prix de difficultés et d'un labeur compréhensibles.

* * *

Ahasvérus et l'Amour. — A propos de ce fragment dont nous avons publié, le mois dernier, une traduction libre de M. Jean Laenen, M. Aug. Vermeylen nous écrit « qu'il fait toutes ses réserves au sujet de cette « traduction libre », publiée sans son consentement ». Une traduction intégrale, nous dit-il, de son *Wandelende Jood*, doit paraître sous peu au *Mercur de France*, et M. Jean Laenen, d'après lui, ne l'ignorait pas.

Ayant pris connaissance de la lettre de M. Vermeylen, M. J. Laenen nous déclare, de son côté, qu'il a soumis son manuscrit à l'auteur et que celui-ci « s'en est déclaré enchanté »; qu'au surplus M. Vermeylen ne lui a « jamais interdit de publier une version fragmentaire de son œuvre ».

* * *

Exposition des anciennes industries tournaisiennes. — Cette exposition s'annonce comme devant être merveilleuse. Partout, les membres du comité reçoivent le meilleur accueil et les plus engageantes promesses. La France se montre particulièrement aimable, nos amis lillois surtout. Le préfet du Nord, le maire de Lille, M. d'Anchin, son adjoint, MM. H. Verly, Ledieu-Dupaix, Rigaux, Denis du Péage, ont promis leur collaboration et sont complètement dévoués à l'Exposition. Un sous-comité lillois est en voie de formation; on en attend grand bien.

L'Exposition sera une vraie surprise pour beaucoup et attirera à Tournai, durant trois mois, bon nombre d'artistes et de collectionneurs belges et étrangers.

* * *

Le Thyrese, revue d'art, 16, rue du Fort, Bruxelles, dans son numéro de février,

annonce que le délai d'envoi des manuscrits participant au concours de pièces en un acte qu'il organise, est reporté au 15 avril. Rappelons, à cette occasion, que le *Thyrsé* a ouvert aussi un concours de pièces en plus d'un acte et un autre de pièces pour le théâtre en plein air. Les conditions de ces concours dramatiques ont paru dans le numéro exceptionnel d'octobre 1910, mis en vente au prix de 0 fr. 75.

* * *

Concerts Populaires. — Le quatrième concert d'abonnement, primitivement fixé aux 25-26 mars, sera donné au Théâtre de la Monnaie, les lundi 1^{er} et mardi 2 mai, à 8 1/2 heures du soir.

L'oratorio de Joseph Haydn : *La Création*, sera intégralement exécuté avec le concours de M^{lle} Lily Dupré, de MM. Dua et Billot, et les chœurs du Théâtre royal de la Monnaie.

Billets chez Schott, 20, rue Coudenberg.

* * *

Exposition des Maîtres de l'École française. — La Société des Galeries Georges Petit de Paris, organise, avenue Molière, 195, à Bruxelles, une exposition qui sera ouverte du 27 mars au 27 avril.

* * *

Concerts Ysaye. — Le sixième concert d'abonnement, primitivement fixé aux 1^{er} et 2 avril, ayant été remis aux 22-23 du même mois, l'administration a fixé le premier concert extraordinaire au dimanche 2 avril, à 2 1/2 heures de relevée, au théâtre de l'Alhambra (Répétition générale, la veille, à 3 heures).

Ce concert sera donné avec le concours de M. Eugène Ysaye, violoniste, et sera dirigé par M. Joseph Jongen.

Au programme : 1. Ouverture de *La Flûte enchantée* (Mozart) ; 2. Concerto en *sol* majeur, pour violon, deux flûtes et orchestre à cordes (Bach) ; 3. Concerto en *ré* majeur, pour violon et orchestre (Brahms) ; 4. *Lovelace*, esquisse symphonique (Buffin) ; 5. *Symphonie espagnole* (Lalo).

Billets chez les éditeurs Breitkopf et Hærtel.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

ALFRED JARRY : *Gestes et opinions du Docteur Faustrolle* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50.) — Si vous êtes curieux de savoir ce que c'est que la pataphysique, il faudra vous résigner à lire les aventures du Docteur Faustroll. Quant à moi, je me sens incapable de résumer ce roman *néo-scientifique*.

M. Alfred Jarry a fait suivre celui-ci de *Spéculations* — actualités malheureusement périmées, car elles datent de sept ou huit ans — dans lesquelles il exerce sa malignité verveuse et parfois très drôle, contre les idées religieuses, le drapeau, les officiers, les chevaux et aussi contre nous Belges.

Soyons lui reconnaissants, il ne nous met pas en si mauvaise compagnie.

* * *

MAURICE ROLLINAT : *Les Bêtes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50.) — C'est la moisson d'inédits qui a pu être faite dans les tiroirs du pauvre poète trop tôt disparu. Ce sont les descriptions attentives, spirituelles et pathétiques faites par un artiste au don d'observation rare. Lui-même avait de son vivant préparé ce recueil et en avait fixé le titre simple mais suggestif.

Chez Ollendorff :

LOUIS CHAFFURIN : *La fin d'un milliardaire* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50.) — Selon le truc classique, c'est un précepteur qui nous fait pénétrer dans l'intimité du ploutocrate J. Darnley. Ce milieu yankee sec et froid ahurit quelque peu ledit précepteur qui, malgré les instructions reçues, s'ingénie à modifier la mentalité de son élève dans un sens idéaliste. Mistress Darnley étant jeune et royalement belle, il s'occupe activement d'elle aussi. Il la détourne du faste, des sports, des futilités mondaines, il lui donne un cœur et une âme, la mène voir les pauvres et les malades.

Elle contracte à ce jeu une tuberculose

effrayante qui seule l'empêche de devenir la maîtresse du beau précepteur. Quant au jeune Evans, il se détache naturellement de son père et celui-ci, infirme et malade, se suicide.

En résumé : « L'argent ne fait pas le bonheur ». On nous l'avait déjà dit, mais M. L. Chaffurin nous montre encore que tous nos beaux sentiments du vieux monde ne sont pas à l'usage des Américains.

* * *

FRÉDÉRIC MASSON : *Au jour le jour* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50.) — M. Frédéric Masson est avant tout un historien ; aussi les chroniques qu'il écrivit en 1909-1910 pour deux journaux parisiens, *le Gaulois* et *l'Écho de Paris*, et qu'il a réunies en ce volume, sont-elles encore, malgré leur caractère d'actualité, de l'histoire. De l'histoire pas toujours impartiale peut-être — on connaît assez les convictions napoléoniennes de leur auteur — mais si admirablement documentée.

Et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la verve et la vigueur qu'il met au service de ses idées, aussi belles et aussi nobles pour le moins que celles des politiciens arrivistes dont l'Occident parlementaire est aujourd'hui la proie.

* * *

PAUL-LOUIS GARNIER : *P'tit Fi, l'Enfant sans mère* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50.) — Nous avons lu cent fois l'histoire, triste certes, mais banale, de cette enfant dont la mère est partie avec un galant et qui, élevée à la diable par un père borné, se trouve séduite, puis abandonnée par le premier individu qui lui parle de tendresse et d'amour.

Les divers chapitres de ce très court roman ont été écrits et publiés sans doute dans les journaux comme autant de contes distincts, on le sent trop. Il s'en trouve même n'ayant aucun rapport avec l'action principale.

Ceci, bien entendu, n'enlève rien aux qualités descriptives de l'auteur qui a fort bien rendu, dans *P'tit Fi* et dans les nouvelles qui

complètent ce volume, les côtés lamentables de l'existence des ratés — vicieux ou dégénérés — et des petites gens auxquels la destinée est inclément sans répit.

—

Au Mercure de France :

ANDRÉ GIDE : *Nouveaux Prétextes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Sachez que ces *Nouveaux Prétextes* sont des *Réflexions sur quelques points de littérature et de morale* et que je dépasserais de beaucoup l'espace qui m'est ici mesuré, si j'indiquais d'un mot seulement chacun des points traités dans ce volume. Conférences, chroniques, polémiques littéraires, philosophiques et politiques, il s'y trouve de tout. M. André Gide s'y avère critique peu indulgent à l'égard surtout des écrivains à tendances. MM. Anatole France et Remy de Gourmont s'entendent dire des choses assez dures et ceci sera une consolation pour certains « jeunes », qu'il malmène assez rudement, de se rencontrer en aussi bonne compagnie.

Chez Flammarion :

CHARLES LEROY : *Le Colonel Ramollot* (Un vol. in-8 ill., à fr. 0.95). — Dans la galerie des types littéraires célèbres, le brave colonel Ramollot a pris une place et gagné une immortalité de bon aloi. Qui n'a pas ri de bon cœur à la lecture des contes facétieux dont le bon Ramollot est le héros impayable ? Qui ne les relira pas avec joie dans la coquette édition où ils sont aujourd'hui rassemblés ?

* * *

CLAUDE LEMAÎTRE : *Cadet oui-oui* (*Id.*). — Dans la même collection agréablement illustrée, paraît ce roman pittoresque aux péripéties attachantes, où sont contées en une langue savoureuse les aventures de l'existence agitée de *Cadet oui-oui*, c'est-à-dire d'Ambrosine, fillette sauvage et fruste, poussée à la diable parmi le monde turbulent mais laborieux d'un petit port de pêche des rivages de la Manche. L'histoire est mouvementée et les personnages en sont silhouettés de main de maître. Le livre se lit d'une traite, avec émotion.

Chez Plon-Nourrit et Cie :

JOSEPH WEYSSENHOFF : *Vie et opinions de Sigismund Podfilipski* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

— Nous savons par Nietzsche comment parlait Zarathoustra, nous voici maintenant, grâce à M. Joseph Weyssenhoff, au courant de ce que disait Podfilipski, — le bon Dieu vous bénisse !

Ce grand Polonais eut pour mérite presque exclusif d'« avoir su arranger sa vie », c'est-à-dire d'avoir été le type parfait de l'égoïste dépourvu de toute sensibilité ; d'avoir conquis la fortune et avec elle les satisfactions, les plaisirs qu'elle procure, au détriment du prochain et en utilisant, comme moyens, le jeu et même la femme.

Zarathoustra m'a ennuyé jadis et Nietzsche aussi. Podfilipski m'a presque écœuré. Ce livre contient pourtant, les théories mises à part, quelques scènes intéressantes de la vie mondaine dans la Pologne d'aujourd'hui.

* * *

A. CONAN DOYLE : *Micah Clarke* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le peuple anglais d'il y a deux siècles se trouvait encore profondément divisé par les questions religieuses. Anglicans et puritains se détestaient cordialement et cette antipathie n'avait d'égale que leur haine commune contre les catholiques. Tous ces gens passaient le temps à se pourfendre ; de part et d'autre on tuait avec entrain et, toujours, au nom du Seigneur, on détrônait les rois suspects de papisme ou du contraire.

En racontant la vie de *Micah Clarke*, officier au service du prétendant Monmouth, sir Arthur Conan Doyle a fait un tableau saisissant de cette époque particulièrement troublée. Son récit, de plus, est attachant et ce premier volume, sous-intitulé *Les Puritains*, fait bien augurer de l'œuvre entière.

* * *

JEAN DE LA BRÈTE : *Réver et vivre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Voici un roman et un beau roman, pour vous, Mesdemoiselles ! Comme je ne veux pas gâter votre plaisir en le racontant par le menu, il vous suffira de savoir qu'un jeune homme aussi chevaleresque que millionnaire y épouse, au lieu de la jolie fille largement dotée qu'on lui destine, une orpheline de grande race et merveilleusement douée, mais pauvre.

Vous retrouverez dans ce récit la sincérité, la bonne humeur, l'entrain, toutes les qualités qui, sans exclure une sentimentalité de bon aloi, ont fait si grand le succès de *Mon Oncle et*

mon Curé, la première œuvre de M^m Jean de la Brète.

Peut-être, ici, reprochez-vous à Jeanne de Livrau de manquer d'héroïsme devant le dénuement momentané de Philippe Mauvrier. Vous auriez tort, car cette jeune personne est vraiment femme, ce qui vaut mieux que d'être n'importe quelle espèce d'héroïne.

* * *

ARTHUR POUGIN : *Marie Malibran* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50) — Encore que née à Paris, d'un père espagnol, mariée une première fois à New-York avec le banquier Malibran, en secondes noces, à Paris, avec Charles de Bériot et morte en Angleterre, elle est quelque peu nôtre cette Marie Garcia, par les fréquents séjours qu'elle fit à Bruxelles et parce que c'est à Laeken qu'elle dort de son dernier sommeil.

C'est pourquoi cette biographie très complète et fortement documentée de la plus grande cantatrice du siècle dernier intéressera d'autant plus les Belges qu'ils y trouveront de précieuses indications sur la vie artistique de leur capitale, il y a quelque quatre-vingts ans.

Chez Ambert :

J.-L. THUILE : *Le Trio des damnés* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le héros de cette histoire est un neurasthénique dont la vie est un cauchemar continu et, pour comble d'infortune, il devient la proie de la femme d'un sien ami, une goule jamais assouvie qui, littéralement, le viole et à tât fait de le détraquer de façon définitive.

Malgré quelques scènes d'un érotisme exaspéré, non pas obscène mais pire, cette étude physio-psychologique serait admissible en tant qu'analyse d'un cas isolé. M. J.-L. Thuile, en généralisant, dépasse la mesure. Quoi qu'en pense sa misogynie, la femme n'est pas toujours le plus terrible ennemi de l'homme, elle n'est pas exclusivement la Messaline qu'il nous montre, vivant uniquement pour et par son sexe.

* * *

L'ABBÉ PRÉVOT : *Manon Lescaut* (Un vol. in-8° ill., à 95 centimes). Le célèbre roman des aventures de Manon et de son fidèle chevalier est de ceux que le temps ne précipite pas dans l'irréremédiable oublié. On peut le rééditer sans

cesse; sous chacune de ses formes il garde son prestige. La maison Ambert l'a bien compris et elle a eu raison de lui donner une place dans son intéressante collection à bon marché.

Chez Sansot et Cie :

JEANNE PERDRIEL VAISSIÈRE : *Et la lumière fut* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Paysages, odes à la nature, à la lumière, chants qui célèbrent l'harmonie, la beauté, petits croquis, poèmes éloquentes, le tout est, en des rythmes classiques sans raideur, le témoignage d'une sensibilité délicate et l'expression d'une émotion sincère.

A l'Édition Libre :

J.-F.-LOUIS MERLET : *Nitokris* (Un vol. in-8° ill., à 2 francs). — De ce poème égyptien qui évoque une antiquité voluptueuse, païenne et tragique, il a été tiré une action dramatique récemment réalisée avec un faste qui fit sensation sur un théâtre de Paris.

L'œuvre est originale et donne une belle sensation d'art.

Chez Lemerre :

EMMANUEL DUCROS : *A travers les siècles, les cités et les arts* (Un vol. in-folio, ill., à 25 francs). — Avec la collaboration des peintres et aquafortistes les plus réputés de l'heure présente, M. Em. Ducros a composé un album d'un luxe remarquable où des eaux-fortes, en hors texte, voisinent avec les plus riches aquarelles, les dessins les plus originaux.

Tout cela est encadré par des poèmes faciles, de tons variés, évoquant des paysages et des impressions multiples. En résumé, une superbe publication d'art et des vers agréables à lire.

Chez Figuière et Cie :

ROGER ALLARD : *Le Bocage amoureux* (Un vol. in-1° ill., à 7 fr. 50). — Ce somptueux recueil, pour lequel M. Albert Gleizes a dessiné une série de frontispices et de culs-de-lampe d'une spirituelle et très artistique originalité, porte en sous-titre : « ou le divertissement des amants citadins et champêtres ». Ce sont, en effet, de voluptueux petits poèmes délicats et tendres, passionnés et galants, pleins

d'une alerte fantaisie, qui fleuront un parfum capiteux et rare d'autrefois.

* * *

G. CHENNEVIÈRE : *Le Printemps* (Un vol. in-18o, à 3 fr. 50). — C'est un long poème en trois parties précédées d'un prologue, et auquel l'auteur a donné la forme dialoguée d'un drame. Toutefois, la réalisation scénique ne semble pas avoir été le but poursuivi ; l'œuvre, écrite en vers souvent fort prosaïques, vaut surtout par la portée philosophique qu'on s'est efforcé de lui donner.

* * *

JACQUES FRÉHEL : *La Guirlande sauvage* (Un vol. in-12, à 3 fr. 50). — M. Jacques Fréhel, qui s'est fait une spécialité du roman social et dont, à plus d'une reprise, les œuvres furent couronnées par l'Académie française, prêche aujourd'hui le sauvetage de l'enfance malheureuse. Il fait défiler sous nos yeux toutes les tares infantiles, toutes les misères qui accablent les rejetons des alcooliques et des débauchés. Quelque lamentables que soient ces tableaux, l'auteur n'est point pessimiste et, tout en exposant le mal dans toute sa sombre horreur, il indique le remède qui réside uniquement dans l'action directe, dans les œuvres de régénération sociale qui mettent les malheureux en contact immédiat avec leurs bienfaiteurs.

Un souffle de conviction généreuse anime d'un bout à l'autre ce plaidoyer chaleureux.

Chez Bernard Grasset :

*** : *Les Fonctionnaires* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Au moment où le gouvernement français se trouve fréquemment embarrassé par les revendications, plus ou moins énergiques, de ses serviteurs, la publication de cet essai anonyme sur la condition, la psychologie, le recrutement et l'avancement des fonctionnaires est particulièrement opportune et sa place se trouvait tout indiquée dans la série des « Etudes contemporaines ».

Après avoir dit que ce livre est écrit par un homme tout à fait compétent, ce qui est préférable à la meilleure documentation, qu'il me soit permis de citer cette phrase, laquelle m'a causé un plaisir intense : « Mais retenons ceci : » le nombre des fonctionnaires a augmenté

» de 1 ; la somme du travail des fonctionnaires » a augmenté de 3. »

* * *

JEAN YOLE : *La Dame du Bourg* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le lointain village de Vezoy n'a pas encore été atteint par les modes de Paris. Ménagères et filles se coiffent et s'habillent à l'antique. Seule Prisca Bertrand, la couturière, est ambitieuse. elle rêve de devenir la *Dame du Bourg* ; aussi abandonne-t-elle les vêtements ancestraux. Ses chapeaux à fleurs, son luxe, ses largesses à l'église même ne parviennent pourtant pas à éblouir ses concitoyens. Il n'y a pas jusqu'à l'élégant facteur des postes, sur lequel elle avait jeté son dévolu, qui ne la dédaigne pour épouser une lingère modeste portant encore la coiffe et le tablier plissé du pays.

Cet épisode villageois, pas bien compliqué, est raconté avec humour par M. Jean Yole, qui en profite pour railler agréablement les dévotions spéciales à des saints connus ou inconnus, dévotions fort préjudiciables au vrai culte de Dieu.

* * *

JEAN GIRAUDOUX : *L'École des indifférents* (Un vol. in-12, à 3 fr. 50). — Dans cette *École des indifférents*, nous trouvons surtout trois indécis : Jacques l'égoïste, Don Manuel le paresseux et le Faible Bernard, qui ne peuvent se résoudre à réaliser quoi que ce soit de définitif. L'un voit de la peine, du chagrin autour de lui, il ne les soulage point, encore qu'on souffre par lui ; le deuxième hésite trop longtemps à cueillir les bonheurs qui, en foule, s'offrent à lui, prince en exil, et il suffit d'un courant d'air, d'un fêtu sur sa route pour modifier les résolutions du troisième.

L'auteur a fort bien rendu la veulerie de ses personnages flasques et mous que le malheur, la misère seraient seuls capables de secouer un peu.

* * *

ALFRED DE CHABANNES LA PALICE : *Le Réveil d'une âme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — *Le Réveil d'une âme et l'Éveil d'une autre*, tel serait plus exactement le titre de ce roman, car si Geneviève de Chalandry revient au spiritualisme et même à la foi, elle convertit, de son côté, le jeune médecin athée chargé de la soigner pendant une crise aiguë de neurasthénie.

Si je sais bien le sens des dernières pages exaltées jusqu'à en devenir obscures, ces deux âmes finissent par s'unir autrement qu'en pensée. Tout au moins est-il permis de l'espérer.

M. Alfred de Chabannes La Palice discute, sans les résoudre cependant, quelques questions d'actualité — le féminisme notamment — au sujet desquelles il a des idées fort justes.

* * *

J.-H. RETINGER : *Histoire de la Littérature française et du Romantisme à nos jours* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il est évidemment malaisé de condenser en 300 pages la matière nécessaire à l'exposé des théories, la critique des doctrines et l'énumération des œuvres d'un siècle de littérature étonnamment abondante et diverse. M. Retinger s'y est essayé vaillamment et son ouvrage, qui abonde en idées personnelles et en observations originales, est d'une lecture à la fois intéressante et instructive.

A la Librairie Nelson :

LOUIS BERTRAND : *L'Invasion* (Un vol. in-12 relié, à 1 fr. 25). — M. Louis Bertrand est le « spécialiste » des pays du soleil, le peintre des mœurs méditerranéennes. *L'Invasion* est son œuvre la plus originale et la plus vigoureuse. C'est la conquête de Marseille et du Midi de la France par l'immigration italienne. La vie de ces « primitifs » italiens aux instincts de violence, d'anarchie, aux traditions de brigandage, toujours prêts à manier le couteau, fournit au romancier la matière la plus riche, la plus pittoresque et la plus dramatique.

* * *

SAINT-SIMON : *La Cour de Louis XIV (Id.)*. — Pendant vingt ans, le duc de Saint-Simon a observé ce qui se passait dans les antichambres de Versailles ; il a écouté ce qui se disait dans les coulisses ; il a interrogé les témoins et les acteurs. La postérité a reproché au noble duc ses haines et ses rancunes. La postérité est bien ingrate, car elle doit à ces haines et à ces rancunes tenaces les *Mémoires* les plus palpitants de vie, les plus indiscrets et les plus véridiques, les plus dramatiques, qui existent dans aucune littérature.

La librairie Nelson ne pouvait avoir une

meilleure idée que celle de les rééditer dans son élégante collection de chefs-d'œuvre passés et présents.

Chez Bloud et Cie :

EMILE LEGOUIS : *Geffroy Chaucer* (Un vol. in-18, à 2 fr. 50). — La maison Bloud commence la publication d'une série d'études sur *les grands écrivains étrangers* qui promet d'être intéressante et elle nous offre, en premier lieu, en même temps qu'une biographie de Chaucer, tour à tour page, écuyer, diplomate, soldat, fonctionnaire, une analyse très complète de l'œuvre du poète anglais, contemporain de Pétrarque.

* * *

E. DIMNET : *Les sœurs Brontë* (Un vol. in-16, à 2 fr. 50). — *Les sœurs Brontë*, Charlotte, Emily et Anne, sont filles d'un pasteur anglais. Toutes jeunes, enfants encore, elles écrivent déjà des romans, des vers, des pièces de théâtre, mais l'aînée seule, Charlotte, devait arriver à la gloire. Ce fut elle qui, sous le pseudonyme de Currer Bell, écrivit cette belle œuvre, intitulée *Jane Eyre*, dans laquelle elle raconte des épisodes de sa propre vie. Elle y met également en scène des personnalités bruxelloises d'il y a soixante-dix ans et, notamment, la directrice d'une institution de demoiselles — établissement encore existant — et son mari, professeur à l'Athénée de Bruxelles. Avec ce dernier surtout Charlotte Brontë s'était liée d'amitié, ce qui n'alla pas sans occasionner quelques difficultés dans le ménage en question.

* * *

A. COSZUL : *La Jeunesse de Shelley* (Un vol. in-16, à 4 francs). — Dans ce volume de plus de 400 pages, qui est plus et mieux qu'une simple biographie, M. A. Coszul, tout en racontant la première et la plus tumultueuse partie de l'existence du grand romantique anglais, montre la formation de la personnalité du poète, l'éveil de son génie ; il s'arrête à ses premiers essais, à ses premières amours, à tous les incidents importants ou minimes qui eurent sur l'œuvre de Shelley une influence quelconque.

Bien qu'on ait déjà tant écrit sur Shelley, ce livre constitue un apport précieux à l'histoire littéraire du siècle dernier.

Chez Maloïne :

FERNAND MAZADE : *Le Sommeil qui guérit* (Une plaquette). — De toute antiquité, le sommeil artificiel fut employé contre certaines affections nerveuses et nos hypnologues modernes sont les continuateurs des prêtres de Sérapis et d'Aseléfios. Ils ont pourtant perfectionné ce mode de traitement et vous vous en rendez compte en visitant les installations du sanatorium ou plutôt du Somnarium de...

Chez P. Vial, à Digue :

JOSEPH REINACH : *Mes comptes rendus, discours, propositions et rapports* (Un vol. in-16). — M. le député Joseph Reinach est un des parlementaires français les plus attaqués mais aussi les plus écoutés, car ses discours sont des merveilles de clarté. Quelque aride que soit le sujet traité, l'élégance, la simplicité, la belle ordonnance de la phrase forcent l'attention. Son plaidoyer, notamment, en faveur du maintien des études gréco-latines est la plus belle réponse que l'on puisse faire aux partisans — pour des raisons soi-disant utilitaires — du modernisme en matière scolaire.

Je goûte beaucoup moins la grandiloquence ampoulée de ses harangues électorales, dont la lecture est franchement ennuyeuse.

Chez Albert Messein :

CHARLES MORICE : *Il est ressuscité* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'esprit de notre siècle est

à l'opposé de la morale chrétienne. Nos cœurs sont endurcis dans le mal et si le Christ revenait sur la terre, il prêcherait en vain. Sa mission rédemptrice aboutirait au fiasco.

Cette pensée est développée de façon assez originale par M. Charles Morice. Dans son récit, la venue de Notre-Seigneur à Paris (naturellement !) fait, au début, quelque sensation, un souffle d'honnêteté passe sur la ville et arrête les affaires. La misère imminente fait craindre des émeutes ; aussi le gouvernement prend-il un arrêté d'expulsion et le Fils de Dieu boucle sa valise comme un simple nihiliste. Personne, d'ailleurs, n'écoutait plus son enseignement.

Chez P. Lethielleux :

VICTOR FAVET : *Les Robes Noires* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Inutile de dire qu'il s'agit ici du prêtre. Bien des écrivains se sont déjà servis de ce titre pour attaquer les ecclésiastiques ; M. Victor Favet l'a mis en tête d'un courageux plaidoyer en leur faveur. Peut-être lui objectera-t-on que son abbé Lagrange-Walmier est un être d'exception ; lettré, docteur en médecine, riche par surcroît, une véritable vocation l'a fait entrer dans les ordres où il se distingue par la pratique de toutes les vertus. Le reproche peut paraître fondé, mais ce roman n'en reste pas moins intéressant. Il y a là quelques types d'un vigoureux relief, celui de l'abbé d'abord et ceux, ensuite, de l'oncle Lagrange-Walmier, le ministre anticlérical, du député Houlinet, moderne Homais, et de sa fille Collette, dont l'originalité est surtout faite de vulgarité cynique.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret.	3 50
» La Guirlande	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp.	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame.	3 50
PIERRE BROODGOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route	3 00
» Le Fils de ma Femme	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes.	3 00
» Contes d'avant l'Amour.	3 50
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes.	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain.	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers	1 00
G. GARNIR, A la Boulè Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes).	2 50
G. GOFFIN, Vibrations	3 00
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX ^e siècle.	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ).	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes.	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante.	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte	1 00
» Les Jours Tendres	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes.	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes)	2 00
PAUL MÉLOTTE: Ma Cousine et mon Ami.	1 00
MORISSEAU & LIEBRECHT, L'Éfrénée, comédie en 4 actes	2 50
EDM. PICARD, Trimonillat et Mélodion, vaudeville en un acte	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne.	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois	1 50
JULES SOTTIAUX, L'illustre Bézuquet en Wallonie.	3 50
» La Beauté Triomphante	3 50
BON CH. VAN BENEDEEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes.	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie.	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes.	3 00
» L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison.	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

J. Lhoneux	<i>Une Question brulante</i>	113
F.-Charles Morisseaux	<i>Hector ou l'Invitation sentimentale</i>	126
Arnold Goffin	<i>Poussières du chemin</i>	136
L. Jeanclair	<i>Images pour un calendrier</i>	147
Michel Bodeux	<i>Le Nœud (suite)</i>	159
Jules Sottiaux	<i>La Wallonie héroïque</i>	171
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	178
Les Livres belges : Paul André, Arthur Daxhelet.		204
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	213
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	218
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	232
***	Memento.	
Jules de Hase	Causerie financière	
***	Bibliographie.	

*Illustrations de Jean Gouweloos, Paul Leduc, Oscar Liedel,
Marten Melsen, Em. Thysebaert et G. Valentinelli.*

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

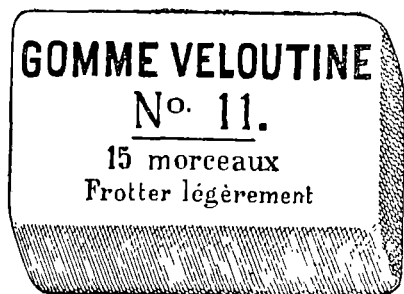
**Avocats, Notaires, 'Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Comme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs l'an (15 francs pour l'étranger)**

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CaW's** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes
les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; —
2° L'appareil d'alimentation «Cellulaire». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui
est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et
sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La sim-
plicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}
LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE
Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES
MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.—
ÉTRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrias, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries
Gaines pour armes de luxe et autres

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. N^{me} la Prin-
cesse Clémentine.

— 0 —
MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —
Téléphone 2727



PARIS 1878

..... SPÉCIALITÉ
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licoils,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
..... d'Écurie.

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

CHEMINS DE FER de L'ÉTAT FRANÇAIS

Les Fêtes du Millénaire normand auront lieu à Rouen en Juin prochain, sous la présidence d'honneur du Président de la République.

Il y a mille ans que les pirates scandinaves se fixèrent à demeure dans la Neustrie et acceptèrent de devenir les hommes du roi des Francs. C'est à Rouen, dans la cité où Rollan aborda en vainqueur à cette époque, que sera commémoré l'événement qui a marqué les débuts de la puissance normande.

Le Comité d'organisation, constitué sous les auspices de la municipalité, a voulu que par des fêtes, des expositions et des congrès, fût dressé l'inventaire, le bilan de la race pendant les mille ans qui viennent de s'écouler.

L'art normand, sous toutes ses formes, sera glorifié en une exposition.

Envoi gratuit de prospectus sur demande adressée au représentant des Chemins de fer de l'Etat français,
32, rue de Bordeaux, à Bruxelles.

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

les Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On y trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Enfin, un *Index mensuel* signale plus de 300 titres de livres, brochures et articles de périodiques, groupés systématiquement d'après les rubriques de classement de la Bibliothèque de l'Institut.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. E. WAXWEILER, E. HOUZÉ, G. BOUCHE, P. MENZERATH, E. DUPRÉEL, J. DE DECKER, D. WARNOTTE, M. BOURQUIN, G. DE LEENER, G. SMETS, N. IVANITZKY, R. PETRUCCI, J. DEMOOR, CH. FASTREZ, A. VERMEYLEN, L. WODON, etc., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

UNE QUESTION BRULANTE :

Peut-on expulser le français

de

l'Enseignement supérieur à l'Université de Gand?

La querelle des langues crée en Belgique la situation la plus affligeante qui soit. Il y a, d'un côté, une lutte très respectable pour réinstaurer en Flandre les droits des Flamands. Il y a, d'un autre côté, les protestations non moins légitimes des Wallons que leur ignorance du flamand exclut, en fait, d'une quantité toujours plus grande d'emplois publics.

Que les Flamands aient eu des griefs sérieux, c'est ce que nul ne contestera. Les Wallons prétendent qu'on y a porté remède dans la mesure nécessaire, tandis que les Flamands continuent à se plaindre, à se dire et à se croire lésés. Ce qui excite la colère de tous les partisans du français, c'est la lutte que poursuivent les « flamingants » (flamands acharnés) pour faire attribuer en Flandre à la langue française le deuxième rang, pour la faire envisager partout comme une langue étrangère, pour l'exclure enfin rigoureusement de tous les domaines officiels. Mais les Flamands, de leur côté, doivent constater qu'on a fait à toutes leurs revendications, même aux plus équitables, une opposition sans merci, et que c'est, morceau par morceau, qu'ils ont dû arracher toutes les mesures réparatrices.

Parce qu'on a souvent manqué à leur égard de générosité et de justice, ils se croient peut-être trop tentés aujourd'hui de n'envisager que la question du nombre ou de la force.

Le conflit est resserré, pour le moment, autour d'un seul point qu'il est difficile d'envisager sans passion. Y a-t-il lieu d'exclure le français de l'enseignement supérieur en Flandre? Autrement dit, faut-il « flamandiser » l'Université de Gand et ne laisser à toute une population, dont le français est devenu la langue, d'autres ressources que d'envoyer

ses enfants étudier dans les universités de la partie wallonne du pays.

Il n'y a pas longtemps que l'accord est établi sur ce sujet entre les flamingants eux-mêmes, et on peut affirmer, sans crainte, qu'ici comme partout, ce sont les exaltés qui ont entraîné le reste, non sans une résistance très longue et très significative.

Mais il est nécessaire, avant tout, de marquer quelques étapes.

La loi De Vigne, de 1884, a donné une place importante au flamand dans l'enseignement secondaire. Elle est regardée avec colère par les partisans du français, qui lui reprochent d'abaisser la connaissance de cette langue, avec peu de satisfaction de la part des flamingants, qui la trouvent insuffisante et d'ailleurs mal appliquée. La loi Franck-Segers, de l'an dernier, a étendu le même régime aux établissements congréganistes, vingt fois plus nombreux en Belgique que les athénées officiels. Mais il est vraisemblable que son application souffrira ici de très réels tempéraments et qu'elle ne sera pour les flamingants qu'une satisfaction à peu près platonique.

Une mesure beaucoup moins connue, beaucoup plus féconde, et beaucoup moins combattue, a été la création à Gand, en 1884, d'une Section Normale flamande annexée à l'Université. Si on y ajoute les prescriptions de la loi sur l'enseignement supérieur, en 1890, on s'apercevra qu'une partie d'université flamande existe bel et bien chez nous depuis un quart de siècle et on pourra même tirer les conclusions de cette expérience.

En tous cas, il y a là une première satisfaction donnée aux Flamands, et on en pourra trouver d'autres du même ordre, sans les bouleversements considérables qu'on nous prédit. Au Congrès néerlandais d'Arnhem, en août 1893, on constata avec joie que déjà trente-six cours étaient donnés en flamand à l'Université de Gand (1). La faculté de philosophie

(1) On dit aujourd'hui que sur 248 cours il y en a 24 donnés en flamand.

et lettres y est, en fait, bilingue, sans que cette organisation soulève de sérieuses objections.

D'un autre côté, la loi sur l'enseignement supérieur ayant stipulé que les professeurs d'enseignement secondaire à nommer en pays flamand devaient être diplômés suivant un régime flamand institué par cette loi (après la suppression des Sections Normales), la plupart des professeurs d'athénée sont soumis, pendant leurs études, au régime flamand. On oublia même de prévoir l'éventualité d'un examen supplémentaire, ce qui exclut en fait les candidats wallons des établissements du pays flamand, tandis que des candidats flamands, même s'ils connaissent fort mal le français, sont nommés dans tout le pays et non seulement en Flandre.

Ce qu'il importerait d'envisager chaque fois, quand une de ces mesures doit être votée, c'est moins ce qu'elle accorde aux Flamands, car si la mesure est juste il faut être large de ce côté, que ce dont elle tend à priver les habitants des Flandres dont la langue est le français.

Lors des lois précédentes sur l'enseignement, on avait prévu la création de sections françaises (on disait « wallonnes », par opposition au flamand), mais au lieu de laisser le libre choix du régime aux pères de famille, on n'accordait l'accès de ces sections qu'à ceux qui étaient nés en dehors de la partie flamande du pays. Cette disposition était tyrannique et vexatoire. On ne pouvait pas demander à tous les Flamands de langue française, d'envoyer leur femme accoucher en wallonie pour se réserver la jouissance d'un droit strict dont la loi les privait.

Mais on ne peut pas dire que le but de la loi ne fût pas louable, ni que la résistance qui s'est organisée contre elle fût clairvoyante ou conciliatrice. De part et d'autre, on joue ici le plus souvent le jeu dangereux du tout ou rien.

Malgré sa contrainte injustifiable, le but de la loi sur l'enseignement secondaire était louable, nous le répétons. Le flamand, sans doute, était mis sur le même pied que le français, mais la plus grande partie de l'enseignement supérieur restait française

et le régime inauguré avait pour but et pour excuse d'aider les deux classes sociales : le petit peuple parlant flamand, la bourgeoisie parlant français, à se fondre ensemble et à se mieux comprendre.

Y avait-il cependant des objections? L'enseignement secondaire, qui doit répondre à tant de besoins et dont la formule idéale ne semble jusqu'ici avoir été découverte nulle part, devenait encore plus chaotique et encore plus surchargé. Alors que le jeune élève allemand étudie au gymnase une langue moderne : le français, certains de nos enfants suivent (ou doivent suivre) quatre langues modernes et deux langues anciennes. Mais l'effort était utile et méritoire de tenter un rapprochement entre les deux populations qui vivent côte à côte, sans toujours s'aimer ni se comprendre.

Aujourd'hui, ce que l'on veut, c'est ouvertement proscrire le français. Comment s'est affirmée, petit à petit, cette prétention? Il faut le dire tout de suite, il n'y a que trois ou quatre ans que les flamingants ont fait bloc autour d'un projet complet, définitif, absolu et ralliant toutes les sympathies de leurs groupements les plus divers.

Mais, quand on constate leur intransigeance actuelle, quand on attaque leur obstination, il faut se souvenir toujours de la peine qu'ils ont eue à obtenir de nous les mesures les plus justes et les plus nécessaires.

Sait-on, par exemple, que, à partir de 1836, les cours de langue et de littérature flamandes sont, en fait, supprimés à l'Université de Gand?

Que c'est en août 1854 seulement que Serrure est chargé d'un cours libre, qui se donnait le lundi, de 6 à 7 heures?

Que c'est en 1876 que le flamand devint matière à examen?

Tout cela changea par la création de la Section Normale flamande, en 1884. Mais c'est de 1896 qu'il faut faire dater le début du mouvement en faveur d'une université flamande. Et ce fut surtout l'œuvre des congrès d'étudiants réunis à Gand, de 1899 à 1906.

Ce n'est pas du premier jour que l'on parvint à donner une forme définitive à ces revendications, mais le succès alla toujours à ceux qui, dans des assemblées de jeunes gens enthousiastes, ardents, prêts à tout, donnèrent la forme la plus violente à leurs objurgations.

Depuis son rapport, en 1897, jusqu'à l'apparition du volume de L. De Raet, c'est le professeur Mac Leod qui est l'homme fêté de toutes ces assemblées.

Le « système Mac Leod » consistait à inviter tous les professeurs en fonction à donner désormais leur cours en flamand (sans les y obliger), à remplacer tous les titulaires décédés ou prorogés à l'éméritat par de nouveaux professeurs qui enseigneraient obligatoirement en flamand, à « flamandiser » ainsi par degré l'Université de Gand, sans heurt ni secousse, en respectant les droits acquis et en éliminant les cours français, à mesure des places devenues vacantes. Ce système, radical dans son esprit, mais insinuant dans son application, finit par rallier presque tous les suffrages chez les flamingants. Seuls, les professeurs P. Frédéricq et J. Vercoillie y firent une opposition sans faiblesse. Ils disaient que l'agitation créée par ce projet, le peu de popularité dont il jouissait dans le pays, ses lenteurs de réalisation, l'intérêt même de la cause flamande, les avantages que Gand retire de sa population très nombreuse d'étudiants étrangers, que tout, en un mot, le condamnait à ne rester qu'une manifestation fort vaine et qu'il valait mieux tâcher d'obtenir, dans chaque faculté, le dédoublement de certains cours.

Il faut admirer le courage de leur attitude, car ils furent en butte à toutes les insinuations et à toutes les avanies. Ils n'en restèrent pas moins, des années durant, fidèles à leur proposition de conciliation. Ils se sont ralliés, comme malgré eux, au projet De Raet que nous examinerons tout à l'heure, sans que l'on puisse donner de cette attitude nouvelle d'autres raisons que celle de mettre fin à la zizanie dans leur propre camp.

C'est, en tous cas, à ce projet d'université bilingue que tous les hommes sérieux, en dehors du mou-

vement flamand, ont donné la préférence, et ces avis désintéressés ont bien leur poids : l'homme qui aurait désiré faire le plus pour unir les Flamands et les Wallons, le professeur Stecher; des hommes illustres, comme De Harlez, Kurth et Pirenne, d'autres, enfin, parmi les premiers et les plus actifs pionniers de la cause flamande, comme Jules De Vigne et Jan Van Rijswijck.

Jules De Vigne, visant un but pratique bien défini, demandait, en 1899, la création de cours de flamand, organisés au point de vue pratique dans chaque faculté. Jan Van Rijswijck allait sans doute plus loin, et se ralliait au système bilingue, mais regrettait déjà le radicalisme des défenseurs du système de Mac Leod.

D'autres plans de réforme avaient vu le jour et n'avaient joui d'aucun succès : en 1902, l'avocat L. Dossel proposait de « flamandiser » l'Université de Gand en six ans, les cours d'une année devant être modifiés à chaque rentrée académique; le docteur Claus, de son côté, voulait *exproprier l'Université de Gand pour cause d'utilité publique*, pensionner les professeurs dans le besoin, nommer de nouveaux titulaires, néerlandais ou allemands, avec obligation, pour ces derniers, de faire leur cours en flamand après deux ans.

C'est en 1903 que L. De Raet commença sa campagne contre le projet Mac Leod. Il montra que la faculté technique négligée par Mac Leod était plus importante pour le développement économique du peuple flamand que les trois autres; que, même appliqué pendant vingt ou trente ans, ce système laisserait subsister des cours français en grand nombre et qu'il aboutissait, au fond, à l'Université bilingue que l'on voulait éviter.

C'est de De Raet qu'est parti le mouvement actuel, c'est lui qui a ranimé les hésitants, qui a osé défendre la thèse intégrale : « flamandisation » complète et immédiate de l'Université, création d'une école des mines flamande, d'un Institut Agronomique flamand, d'une Ecole de Commerce flamande, avec cette seule réserve que les titulaires actuels ne

seraient pas démissionnés s'ils refusaient d'enseigner en flamand, mais qu'on leur nommerait sans retard un collègue flamand pour les mêmes spécialités. Enfin, aucun nouveau professeur français ne serait plus nommé.

Je l'ai dit, plus personne n'a osé s'élever contre ce projet dans le camp flamand. S'y fait-on pourtant absolument illusion sur l'éloignement du but ou sur les dangers de cette solution radicale? Le critique le plus autorisé et l'homme le plus clairvoyant parmi les intellectuels flamands, le professeur Vermeylen, jugeait comme suit la tentative de De Raet : « Si nous suivons De Raet jusqu'où il veut nous conduire, nous emploierons ainsi peut-être nos efforts surhumains pour arriver beaucoup trop tard, et, en outre, la solution « intégrale » pourrait bien être la défaite intégrale pour des années et des années ! »

On ne peut donc pas croire que le péril soit immédiat, mais, ce qu'il faut craindre ici, ce ne sont pas les chefs du mouvement, pondérés et sérieux, ce sont les propagandistes enthousiastes et « emballés » qui non seulement luttent pour le bien de la Flandre, mais qui veulent ouvertement proscrire le français.

Lors des réformes précédentes, le français a incontestablement souffert; le flamand, lui, est devenu obligatoire, mais le partage s'est fait, en général, avec le souci de la justice. Il a déchaîné pourtant bien des tracasseries, aussi peu excusables que certaines résistances; il a encouragé les apôtres du flamand à défendre avec acharnement dans des cours de collège, devant des enfants qui manquent de discernement et de critique, une cause qu'ils considéraient comme sacrée avant tout.

On a trop constaté que les violents l'emportaient toujours, pour ne pas être effrayé de la campagne forcenée menée aujourd'hui contre l'Université française de Gand.

Pourquoi veut-on bannir le français? Pour que le peuple flamand puisse, dit-on, se développer dans sa langue, parce que la langue est tout pour un peuple, parce que la déformation subie par les humbles, qui

veulent se développer au moyen d'une langue étrangère, les rend inaptes à lutter avec égalité, aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine économique. « Car les flamingants prétendent, dit Vercoullie, que pour le peuple la langue maternelle est non seulement la meilleure, mais l'unique instrument de culture qu'il possède. »

On néglige, à la vérité, qu'il n'y a pas de ville ou de village important où n'existe un centre de culture française; on feint d'ignorer que le petit peuple aspire à apprendre le français, et on ne se sert contre les adversaires que d'arguments intellectuels ou économiques, alors que la croisade entreprise n'est au fond qu'un mouvement un peu mystique, un peu fanatique, parfois, en faveur des droits d'une langue et des sentiments d'une race.

En ce qui concerne l'influence que peut exercer sur un peuple abaissé un enseignement supérieur dans sa langue, les avis peuvent être partagés.

Les flamingants sont ici d'un optimisme absolu; ils considèrent que le salut est là et nulle part ailleurs. N'y a-t-il pas cependant quelque vérité dans les objections que leur oppose le professeur E. Dauge: « Certes, le divorce qui existe entre les classes aisées et le peuple est regrettable. Mais faut-il l'attribuer à la différence de langage? Ce divorce est-il moindre en Wallonie que dans les Flandres?... Non, car l'abîme entre les classes, c'est, au fond, toute la question sociale... »

L'enseignement supérieur sera toujours l'apanage d'un petit nombre d'élus; un enseignement supérieur ne peut être populaire, et, s'il était populaire, il cesserait d'être supérieur...!

Mais nous n'avons pas désiré nous mêler à la querelle des « fransquillons » et des « flamingants »; nul ne dira que les aspirations flamandes ne puissent être très respectables dès le moment où elles respectent elles-mêmes les aspirations et les désirs des neuf cent mille bourgeois flamands qui parlent français.

Est-il réellement souhaitable que la partie flamande de la population renonce à faire en français

toute étude d'enseignement supérieur? L'auteur de ces lignes n'en est pas absolument convaincu.

A-t-elle, d'un autre côté, le droit d'exiger ce changement? C'est une question qui la regarde seule.

« Ce qu'on n'explique jamais, dit Buls, dans une lettre fréquemment citée, lorsqu'on prétend que la culture du flamand nous isolerait des autres nations, c'est pourquoi on ne conseille pas aux Hollandais, aux Danois, aux Hongrois, aux Tchèques, aux Suédois, aux Roumains, aux Serbes, aux Grecs, d'abandonner leur langue nationale sous prétexte qu'elle n'est parlée que par deux ou trois millions d'hommes. »

Mais, n'est-il pas vrai que plusieurs de ces peuples sont, en fait, plus ou moins isolés?

Et l'opinion du Ministre hollandais M. de Marez-Oyens n'est pas moins soutenable; et elle est peut-être plus précise :

« La langue internationale de la Belgique est pour ses habitants une compensation précieuse pour le désavantage d'appartenir à un petit pays. Elle nous manque en Hollande, et cela contribue beaucoup à l'isolement dans lequel le pays se trouve. »

Si les paroles de M. Buls justifient le maintien ou la restauration d'une culture flamande, celles de M. de Marez-Oyens ne condamnent-elles pas aussi toute tentative d'abolir la culture française chez cette partie de la population qui a librement choisi le français pour sa langue?

Sous prétexte de rendre justice à une race, de respecter les droits d'une langue, le caractère d'un peuple, peut-on imposer, malgré elle, à une partie de cette population, une solution exclusive, tyrannique, dont l'efficacité peut sembler douteuse aux meilleurs esprits, et contre laquelle se révolte le sens profond de la partie éclairée de cette population?

Vermeylen dit fort bien : le mot « race » est trop souvent une abstraction chez les flamingants; il dit aussi : l'emploi du flamand est un moyen et n'est pas un but; le *In « Vlaanderen Vlaamsch »* ne peut pas être la devise de tous nos efforts. C'est pourtant ce

verbalisme qui empêche la plupart du temps les gens de bonne volonté de s'entendre.

Les présentes notes sont écrites par un Wallon, vivant depuis longtemps en Flandre, qui désire, avant tout, respecter les droits équitables de chacun. Il s'efforce de ne pas laisser parler trop haut ses sympathies françaises, de consulter ici plutôt son esprit que son cœur. Pourtant la cause flamande a été si souvent travestie qu'il importe d'être minutieusement équitable à son sujet. Il faut, en outre, que nos amis de France restent ici spectateurs, non seulement parce que c'est un peu une querelle de ménage, mais encore parce que toute intervention active de leur part, si réservée et si loyale qu'elle soit, est mal interprétée, et plus nuisible qu'utile.

Le projet intégral d'université flamande à Gand doit être discuté, résolu et (espérons-le) rejeté, par les Belges. Mais c'est vraiment la culture française qui est en cause et ce n'est pas là un sujet indifférent.

Il n'y a ici qu'un point de vue défendable : c'est le respect du droit de chacun.

Autant la volonté de renforcer et de sauvegarder la culture française est respectable pour nous, Wallons, autant est inattaquable la thèse des Flamands qui entendent, à leur tour, défendre et même réinstaurer, comme instrument de culture générale, leur langue maternelle à eux.

Flamands et Wallons, discutant sur ce sujet, ne s'entendront jamais; les arguments invoqués, de part et d'autre, sont ou de pure sentimentalité, ou de pur intérêt : sentimentalité ou intérêt qui sont ici absolument divergents.

La question de l'Université flamande est un problème qui regarde surtout les Flamands. S'ils sont le nombre et s'ils ont la volonté d'aboutir, il n'y a pas de doute qu'ils n'obtiennent satisfaction.

Seulement, on n'a pas prouvé — même de loin — que ce soit la volonté du peuple flamand.

Les chefs du parti « flamingant » sont surtout des théoriciens : professeurs ou avocats; les arguments produits en faveur de la thèse « flamingante » sont

surtout spéculatifs : la fidélité envers la race y joue le plus grand rôle. Les commerçants et les industriels sont leurs adversaires acharnés, la masse du peuple est indifférente; en dehors du monde des écoles, les politiciens seuls s'efforcent de canaliser le courant à leur profit.

Si une bourgeoisie adopte avidement, et continue à adopter, comme signe distinctif de supériorité, la langue et la culture françaises, c'est qu'elle y est poussée, comme d'instinct, par des forces complexes qu'un raisonnement peut contester, mais non détruire.

Le côté le plus pénible, précisément, du programme « flamingant », ce sont les mesures prises pour obliger cette bourgeoisie de langue, de culture et de mœurs françaises à se « flamandiser » malgré elle.

On a besoin, ici, de conciliation de part et d'autre. La bourgeoisie de Gand — que je connais — parlera toujours français, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Il ne lui est pas difficile, à elle, d'apprendre convenablement le flamand littéraire. Et — quoique ce soit son droit strict — elle ne doit pas s'y refuser.

Il va de soi que tout fonctionnaire nommé en pays flamand doit connaître les deux langues. Il serait désirable même qu'il en fût ainsi dans le pays entier pour certaines classes de fonctionnaires des grandes administrations de l'Etat : nul n'est obligé de devenir fonctionnaire. Par contre, on ne peut rien imposer au citoyen ou au particulier.

Le régime prohibitif inauguré par la loi de 1884, complété depuis par la loi Franck-Segers, blesse ceux-là mêmes qui respectent le but visé par ces lois. La possibilité de créer des sections wallonnes dans la plupart des athénées flamands est rendue, en fait, illusoire. Cette garantie devrait, au contraire, exister et c'est aux « flamingants » qu'il appartient de convaincre la bourgeoisie flamande de n'user de cette forme d'enseignement qu'en cas de nécessité urgente, plutôt que de l'en priver malgré elle.

En faveur de l'Université flamande, en dehors des arguments « mystiques », on invoque le besoin de pourvoir au recrutement du corps enseignant des

écoles professionnelles à tous les degrés. Et c'est là, au point de vue du relèvement économique de la Flandre, un problème angoissant.

A voir, d'autre part, l'activité déployée et les bienfaits réalisés pour l'éducation du peuple flamand par les professeurs issus du régime inauguré par la loi de 1890, on peut affirmer, sans crainte, qu'une partie de la jeunesse flamande, instruite à l'Université dans sa langue (c'est déjà le cas pour les professeurs de langues germaniques, d'histoire et géographie), rendrait des services signalés à tout un peuple.

Cette génération d'intellectuels flamands, parfaitement concevable, et qui existe déjà en partie, serait-elle sans défaut?

Hélas, à l'ancien mépris de la langue flamande, professé autrefois par certains Wallons, ou certains Flamands de langue française, se sont substitués chez certains exaltés du camp flamingant — rares à la vérité, mais trop nombreux encore — la haine et l'ignorance du français, le mépris de la France, la mise en suspicion de tout ce qui est wallon.

Il ne faut pas, malheureusement, que certains propagandistes wallons trop impétueux fassent du tort à l'autre cause, par des boutades malheureuses ou des arguments aussi pompeux qu'inefficaces.

Il faut bien dire tout haut que les Flamands ont le droit d'avoir une Université flamande *s'ils la veulent*, ce dernier point, à mon sens, n'étant pas établi.

Mais je n'ai trouvé nulle part l'ombre d'un argument qui justifierait la destruction de l'Université française de Gand.

On objecte en vain la Bohême et la Croatie. Là c'est tout un peuple qui veut être instruit dans sa langue, et c'est son droit.

Ici, une bourgeoisie éclairée, nombreuse, capable, élève ses enfants en français. Elle a changé sa langue peu à peu, voici des siècles déjà, évidemment sous l'empire de forces nombreuses et probablement irrésistibles.

On peut, sans doute, faire en flamand un enseignement supérieur sérieux (la loi de 1890 l'a partielle-

ment institué), et, en la forçant à s'y adapter exclusivement, la bourgeoisie pourra devoir s'en contenter. Je prétends que cette contrainte est impossible, mais, réussit-elle, que ce serait une monstruosité.

Avoir à sa disposition un outil parfait, puis le délaisser, dans la rouille et l'inaction pour réapprendre — et à quel prix! — à se servir plus ou moins bien d'un instrument de culture moins général? On peut rêver des choses pareilles, on ne les réalise pas.

Le droit des Flamands « flamingants » d'être instruits dans leur langue est indéniable. La question se pose pour eux seuls de savoir s'ils doivent oui ou non en user. Nous croyons fermement, nous Wallons, qu'ils auraient tort de ne pas profiter de la faveur providentielle d'avoir chez eux des centres de culture française pour s'adapter (par une transition que remplit maintenant l'enseignement secondaire) à jouir de l'enseignement supérieur en français.

Ils peuvent être d'un avis différent, ces choses-là ne se discutent pas. Et, s'ils le veulent réellement, on établira, sans aucun doute, soit à Bruges, soit à Anvers, soit à côté de l'Université française de Gand, un enseignement supérieur qui réponde à certaines nécessités. La solution sera aussi large dans ce sens qu'ils la voudront. La destruction de l'Université française de Gand serait, on l'a dit déjà, un crime contre la civilisation.

J. LHONEUX,

Professeur à l'Athénée royal de Gand.

HECTOR

ou

L'INVITATION SENTIMENTALE

A ALBERT GIRAUD

Derrière la maison s'étend un beau jardin. Sous l'éclatant ciel de juin, le gazon est d'un vert magnifique. Les roses du parterre embaument. Une abeille affairée bourdonne et s'en va, butinant, de calice en calice. Il fait heureux. Et voilà pourquoi Joseph Dubois se sent mal à l'aise.

Enfoui dans un fauteuil d'osier dont parfois les montants grincent, il fume distraitement un cigare coûteux. Pas bien loin, et dans un fauteuil semblable, M^{me} Joseph Dubois brode des petits bonnets. Car sa confiance est tenace. Depuis cinq ans qu'Eva est la femme de Joseph, elle brode des petits bonnets qui restent sans destinataire, le ciel refusant, avec une mauvaise grâce évidente, de bénir leur union. Mais Eva espère toujours. C'est ainsi que, dans la lingerie, il y a deux paniers remplis de petits bonnets, sans compter les petites culottes, les brassières, les petites chemises.

Joseph Dubois est triste, parce qu'il est désespérément heureux. Sa femme est jolie et l'aime. Il aime sa femme. Ils sont riches et rentiers. Ils n'ont ni passions ni vices. Ils répugnent à la lecture des chefs d'œuvre, voire à celle des livres de M. Ohnet. Le théâtre les ennuie, moins que la campagne cependant. Ils n'ont rien à désirer, rien à attendre, rien à espérer. Alors que, de chez leurs amis, les bonnes s'en vont tous les huit jours, ils conservent, eux, les leurs : ce sont les deux mêmes bonnes depuis cinq ans. En somme, ils vivent dans la monotonie d'un irrémédiable bonheur. La seule poésie et la seule illusion du logis résident dans les bonnets que brode inutilement M^{me} Dubois. Sans ce travail, rien ne les pourrait consoler de leur félicité.

M. Dubois porte un nom banal. Souvent il a songé qu'il doit être bien agréable de s'appeler Montmorency ou Xaintrailles. Il a un prénom ridicule. Il aurait préféré Agamemnon à Joseph. M^{me} Dubois, par son prénom d'Eva, semblerait avoir un peu d'originalité. Mais elle est sans enthousiasme. Elle s'appelle Eva comme elle s'appellerait Caroline ou Marie.

Quelle tristesse d'être heureux comme cela ! Dire qu'il existe des bougres qui ont la chance d'avoir faim, quelquefois, les veinards ! M. Joseph Dubois, gros, placide, blond et rose, a un appétit important. Mais il n'a jamais faim. Il mange de fort bonnes choses ; mais il est incapable de les déguster. Il a dans sa cave des vins de crus fameux ; et il n'apprécie que le médoc.

Le bonheur de ces gens-là est un bien pénible bonheur. Encore, s'il y avait un enfant entre eux, on trouverait vite motif à querelles... Mais rien ! Leur vie est plate comme une Mésopotamie ; sirupeuse et douceâtre comme une potion à l'orgeat.

Joseph se lève, jette son cigare, bâille :

— Je vais faire un petit tour en ville.

En ville, il y a de la poussière et des gens. Dans le jardin, il y aurait, pour tous autres qu'Eva et Joseph, de l'enchantement. Mais Joseph préfère, pour une heure ou deux, l'ennui mouvementé de la ville à la paix ensoleillée du jardin. Eva dit, tendant le front au baiser de son mari :

— Bon amusement...

Elle dit la même chose chaque jour. Et, chaque jour, elle le dit sur un ton de découragement profond.

Puis elle se remet, solitaire, à broder des petits bonnets pour bercer sa pauvre illusion... L'heure avance mollement, sans hâte, dirait-on. Le vent fait à peine bouger la cime des arbustes. Et M^{me} Dubois incline la tête, se met à somnoler, dort...

— Eh bien ! mon vieux Joë, mon idée est que j'arrive comme une quille dans un jeu de chiens !

Ce n'est pas une plaisanterie fort drôle. Elle a

traîné dans quelques almanachs. Mais, telle qu'elle est, Joseph Dubois la savoure intensément et rit à gorge déployée. Sa figure ronde révèle une joie imprévue. Il crie, d'une voix presque vibrante :

— Eva! j'ai ramené Hector...

M^{me} Dubois, un peu confuse, se lève, rougit, salue. Un petit bonnet tombe sur le sol.

— Hé! hé! s'exclame Hector avec plus de gaîté que de tact, on attend un polichinelle?

— Sacré Hector! dit complaisamment Joseph.

— Présente-moi, dit Hector. Ou plutôt non, tiens : je vais me présenter moi-même.

Il remet sur la tête un vaste feutre poussiéreux, fait une pirouette, se découvre d'un geste théâtral, rejette en arrière ses cheveux longs et épais, puis proclame :

— Hector Verax, poète. Copains de collègue, hein, mon vieux Joë! Moi, premier prix de littérature! Au Conservatoire, prix de chant. Pas rencontré Joë depuis dix ans. Aujourd'hui boulevard, bitter-curaçao, vieux souvenirs. Joë m'invite. Heu! heu! indiscret, peut-être? Si oui, il faut le dire : entré côté jardin, je puis sortir côté cour...

Il rit, montrant, au milieu des poils roux de sa moustache et de sa barbe annelée, des dents éclatantes. Puis, changeant de ton :

— J'espère, Madame, que vous voudrez bien excuser mon importunité. Mais votre mari a tant insisté que je n'ai pu refuser son invitation.

Il pirouette encore et claironne :

— Talon-rouge à tous les étages! On sait vivre, nom de...

Il s'arrête à temps, tout juste. Joseph rit à se démettre la mâchoire. Est-il drôle, cet Hector! En voilà un qui ne se fait pas de mauvais sang! M^{me} Dubois, elle, est agitée d'un sentiment tout neuf. Elle admire le beau gars planté devant elle, qui lui sourit du feu de ses prunelles luisantes. Il a une grande cravate lavallière noire, un faux-col un peu douteux, un veston de velours, un pantalon à la hussarde. Il a l'air d'un rapin qui aurait été sous-officier.

Elle balbutie, médusée :

— Et vous faites toujours des vers, Monsieur ?

Hector s'esclaffe :

— La question est oiseuse, elle est oiseuse la question, belle dame, maîtresse de céans... Je n'ai plus le temps de faire des vers. Je vends des pâtes alimentaires, moi !

Il dit cela avec une grande dignité. Les pâtes alimentaires, quand il les nomme, semblent être la dixième Muse. Par habitude, même, il ajoute :

— Nous venons d'inventer des nouilles... Ah ! mon vieux, c'est meilleur que l'oxygénée, dans son genre !

Il est là, debout et plastronnant. Il parle des nourritures succulentes avec une verve inspirée.

— Ce n'est pas tout cela, dit soudain Joseph. Hector dine avec nous. Veux-tu demander qu'on ajoute un couvert ?

Eva est fascinée par la belle grâce saine du rapin-épiciier. Elle lève sur lui des yeux implorants. Et parce que le désir d'inconnu fait soudain bouillonner sa sève en elle, elle s'excuse avec une maladresse touchante :

— Monsieur, il ne faut pas m'en vouloir : vous n'aurez que notre petit ordinaire...

— Ha ! ha ! rit largement Hector : votre petit ordinaire ! Je m'en contenterais tous les jours, de votre petit ordinaire, ô nymphe accueillante quant à la nourriture, comme écrit Homère. Un petit ordinaire de pacha ! Viande à tous les repas ! Moi, marquise, je boulotte plus souvent du taureau mort de vieillesse que de l'agneau de pré-salé...

Elle est émue par l'aveu désinvolte de cette misère gouailleuse. Vite elle va trouver la cuisinière, afin de faire ajouter un plat ou deux au dîner. Elle court, légère. Elle ne comprend pas fort bien la joie subite qui la pénètre toute. C'est à la fois fort et doux, un peu grisant.

Quand elle est partie, Hector frappe Joseph sur l'épaule :

— Quelles jambes elle doit avoir, ta femme !

— Merci ! merci ! dit Joseph en riant beaucoup.

Sacré animal ! Tu aurais fait rire saint Laurent sur son gril...

Une femme de chambre accorte survient, portant un plateau d'argent garni d'un flacon poudreux et de minces verres de cristal. Elle considère Hector avec un émoi si vif qu'elle est sur le point de choir.

— Hé là ! crie Hector, gare à la vaisselle, ma fille...

La bonne sourit, se sauve.

— Hein ! que dis-tu de ce vieux madère ?

— Les verres sont petits. Et puis, c'est jamais du madère... Mais ça vaut tout de même mieux que du pipi de puce... A propos, elle doit avoir de jolies jambes, ta bonne?...

— Demande-le lui, dit Joseph, qui va devenir malade de rire.

Une joie folle est en lui, d'avoir rencontré ce camarade hilare et cordial. Il comprend qu'enfin un peu de variété va s'introduire dans son existence monotone heureuse. Aussi est-il transporté d'aise.

A table, on sert un potage velouté. Hector ajoute du poivre et du sel. Comme la femme de chambre passe à côté de lui, il la prend par le bras, la pince :

— Hé ! hé ! vous n'êtes pas en beurre fondu, vous ! Quels bras ! Il faudrait voir si le reste est à l'avenant... En attendant, donnez-moi du pain : la soupe est un peu claire...

Il lappe son potage avec un grand bruit. Malgré sa hâte, il trouve le moyen de parler sans répit. Il engouffre d'énormes carrés de pain. Ses hôtes s'amusez extraordinairement. La petite bonne est toute rouge de confusion et de contentement.

— La suite... la suite ! crie Hector, en scandant ses paroles sur un verre de cristal, au moyen de la lame de son couteau.

La petite bonne laisse tomber trois assiettes.

— Ajoutez ces trois-ci, ça fera la demi-douzaine ! crie Hector.

Et il lance sur le sol trois assiettes qui se brisent avec éclat. M^{me} Dubois, le mouchoir sur la bouche, pleure de rire. Joseph, qui a avalé de travers et est

cramoïsi, fait des signes avec sa serviette, pour qu'on ne continue pas la farce : il va étouffer, tant son hilarité le secoue.

Au moment où l'on sert des œufs aux truffes, Hector se lève et, montrant un panneau, crie d'une voix indignée :

— Qu'est-ce que c'est que cette ordure-là ?

— Mais c'est un tableau de...

D'un coup, Joseph est navré de voir la fureur d'Hector. Et M^{me} Dubois pâlit, tant elle craint que leur hôte soit mécontent.

— Qu'on enlève cette saleté ! Je ne pourrais pas manger avec une croûte pareille sous les yeux ! Tout de suite, qu'on me l'enlève...

Si ce n'est que cela ... Vite, les voilà tous les trois sur des chaises, pour décrocher une énorme marine qui se trouve au dessus du dressoir. Mais Eva est montée sur une chaise à fond trop mince : voici qu'une de ses jambes passe au travers. La petite bonne veut délivrer Madame : mais elle ne fait que l'empêtrer davantage. Et ils rient tellement tous les quatre qu'on en oublie le tableau qui, abandonné à lui-même, tombe avec un grand fracas, non sans écorner son cadre et trouer un peu sa toile.

— Les œufs refroidissent, s'écrie Hector.

Et, tout seul, il va se remettre à table. Eva a toujours la jambe prise dans le fond de la chaise. La femme de chambre est assise sur le sol, incapable de faire un mouvement. Quant à Joseph, il est demeuré debout sur une autre chaise. Il a un bras en l'air. Et il n'a même plus la force de rire.

— Ruines de Carthage ! profère avec gravité Hector, tout en mangeant goulûment.

Quand les choses sont rentrées dans l'ordre, on s'aperçoit qu'Hector a dévoré tout le plat d'œufs aux truffes. Cette nouvelle facétie n'est pas sans exciter une recrudescence de joie déchaînée. Le rapin ne manque pas de remarquer :

— A présent, j'ai vu une des jambes de ta femme. Hé ! bien, mon vieux, j'espère qu'elle en a deux pareilles !

Le repas se poursuit dans un mouvement fou.

C'est Hector qui dirige tout. Il trouve que le bordeaux est trop froid et que le foie gras sent mauvais. Il renvoie successivement, après avoir absorbé la moitié de chacune, trois bouteilles de Corton 68, sous prétexte que le vin a le goût de bouchon. Il raconte des histoires graveleuses. Il rit d'un rire sonore, et frappe la table à lourds coups de poing, au grand dam de la vaisselle et des cristaux. Il défend des idées anarchistes et ahurissantes. Il mange et boit comme Gargantua. Il réclame du champagne sec. Puis, comme la bonne ne revient pas assez vite, il descend à grands pas et remonte, la portant dans les bras. Il la dépose sur le sol, l'embrasse copieusement et crie :

— Maintenant, aux choses sérieuses !

Il fait sauter le bouchon du flacon. Le projectile s'en va heurter le plafond luxueux et y fait une large étoile noire. On boit beaucoup de vin mousseux. Hector, dont la verve est inépuisable, s'en va au piano. S'accompagnant lui-même, à coups de poing sur le clavier, il chante des chansons qu'il intitule : « Primevères » — et qui feraient rougir un sapeur. Joseph et sa femme le trouvent de plus en plus drôle. Jamais la vie ne leur a procuré une somme semblable de joie. D'ailleurs, toute la maisonnée est dans l'émerveillement. La cuisinière même, son bonnet de travers, a un moment poussé la tête dans l'entrebâillement de l'huis et a dû se sauver tout de suite, tant elle se roulait de rire. Comme la porte du jardin est restée ouverte — il est dix heures du soir, mais la température est tiède — on entend le bruit du piano à un kilomètre à la ronde. Des chiens hurlent.

On sonne à la porte de la rue. Bruit de discussion. Hector bondit. Un monsieur est là, qui bégaie d'indignation :

— Est-il possible de faire un tapage pareil ! Ma tante est malade...

— Sachez, monsieur, proclame Hector avec une grande distinction, que nous nous foutons de madame votre tante, ainsi que de vous-même. Et je

vous défends d'appeler tapage une musique composée par le divin Wagner... du moins par un de ses parents. Vous ne connaissez rien au grand art : vous êtes un épicier, monsieur... Allez dire à votre tante que nous sommes ici par la volonté du peuple et que seul...

Le monsieur se sauve, en hurlant : « Il y a des fous chez les Dubois... »

Tout à coup Hector s'assied dans un fauteuil, au milieu du salon. Il murmure :

— Dis donc, mon vieux, tu ne trouves pas qu'il fait chaud ici...

Il est très pâle, presque vert. Presque tout de suite, il se met à vomir sur le tapis. Il hoquète :

— Madame... euh! la mar... euh! la mar... quise... Je suis saûul comme... euh! une va... euh... une vache... ceci soit dit... euh! sans mauvaise... euh! intention...

Eva plaint le poète épicier. « Pauvre garçon, il n'est pas habitué à faire bonne chère! » Hector pleure à grosses larmes. Il se frappa la poitrine à coups de poing. Il sanglote :

— Je suis un saligaud... je suis indigne de jouer du Wagner..

Il ajoute, en trémolo :

— Je voudrais de la bière... avec un peu de charcuterie...

Tant bien que mal, on le monte dans la chambre d'amis. On a quelque difficulté à le persuader qu'il doit enlever ses chaussures et se coucher dans le lit, plutôt que la tête appuyée contre le lavabo. Il finit par s'endormir, en murmurant :

— Marquise, je vous en prie... faites-moi monter un peu de... euh!... de charcuterie...

Le lendemain, vers onze heures, après que Joseph est venu constater plusieurs fois que son hôte dort encore, Hector se réveille, sonne la femme de chambre, réclame du chocolat, des petits pains, un bain tiède, des serviettes éponges, du savon à la violette. Il est tout à fait dispos. Quand il descend, Eva et Joseph sont tout heureux d'apprendre qu'il a

passé une nuit excellente. Sans grande conviction, il fait mine de vouloir s'en aller. Mais on le supplie de rester à déjeuner. Et il y consent. Le déjeuner est animé. Moins que le dîner de la veille, sans doute, mais fort suffisamment pour que les Dubois continuent à trouver en Hector un inappréciable boute-en-train.

Au café, pendant qu'Eva est partie un moment, Hector demande à Joseph de l'intéresser dans une grosse affaire : une revue littéraire où les abonnements seraient remboursés en soupers mensuels. Joseph veut bien ; mais il n'a pas les fonds chez lui.

— Va les chercher, mon vieux.

— Entendu.

Joseph sorti, le poète reste seul avec Eva. Il boit quelques verres de chartreuse et se plaint de l'amour. Les femmes ne le comprennent pas. Eva est frissonnante. Sa poitrine palpite. Il ne faut guère qu'un bon quart d'heure pour qu'elle se laisse embrasser par Hector. Celui-ci, lyrique, crie :

— Viens ! Je t'emporterai vers les cimes blanches des Alpes où se poursuivent les rapides chamois et où fréquentent les grands aigles magnifiques... Viens, je...

Eva se presse contre lui, défaillante.

— Viens, ma Rodogune aux belles jambes, je suis...

— Vous êtes un cochon !

— Hein ?

Hector se retourne et aperçoit Joseph, rouge d'indignation, sur le seuil. Eva se sent mourir. Pourtant Hector, avec un grand calme, demande à M^{me} Dubois :

— Dois-je en croire mes oreilles ? Monsieur ne vient-il pas de m'appeler cochon ?

Et sans attendre de réponse, il s'avance, menaçant, vers Joseph :

— Vous avez de singulières libertés de langage, monsieur. Sachez que je ne suis pas le premier venu : j'ai de l'éducation, moi ! Et je voudrais bien savoir qui vous a permis de m'appeler cochon ?

Tout de suite, Joseph se sent dans son tort. Il balbutie :

— Mais... ma femme.. vous embrassiez... tu embrassais ma femme...

— C'était par reconnaissance! Je sais vivre... Vous m'aviez invité : eh! bien, moi, j'invitais madame Dubois, voilà tout!

Et il sort dignement, non sans claquer la porte.

Alors, Joseph et Eva sanglotent, l'un en face de l'autre. Ils ne pleurent pas sur l'incident menu qui vient de survenir. Ils pleurent parce que, peut-être, ils viennent de perdre un ami.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

POUSSIÈRES DU CHEMIN

Pour Hélène.

Lac Trasimène.

Le lac étale ses eaux à ras du sol, en longues nappes moirées sur lesquelles, parfois, un rayon de soleil furtif fait frissonner une lueur. Alternativement, la voie s'éloigne, puis se rapproche de la rive ; par intervalle des accidents de terrain nous cachent la perspective, mais elle reparaît toujours sous le même aspect, étendue d'eau tranquille et luisante, bornée vaguement à l'horizon par les montagnes aux contours incertains... Aucune présence humaine sur ces bords, ni habitations, ni cultures, ni troupeaux ; le regard glisse sans obstacle à la surface unie de la vaste plaine liquide, de ses limites herbues à ses confins estompés de brouillards.

Et, ainsi qu'il arrive si souvent au voyageur, séduit au passage par maint site qui s'impose à lui comme le lieu espéré d'une vie de paix et de douceur, nous regardons fuir avec regret ces rivages solitaires. Il aurait fallu pouvoir s'y asseoir, jouir, en échangeant de rares et brèves paroles, de la sérénité indicible et mélancolique des choses, de la beauté égale du jour, du jour qui, limpide comme l'eau, caressant comme la verdure, indécis comme l'horizon pâle, semble planer sur l'immobilité du lac ainsi qu'un songe à la fois lumineux et voilé... Installés là, par terre, sur quelque tertre gazonné, nous aurions l'illusion, dans l'écoulement insaisissable des heures, que le Temps lui-même, antique pèlerin de l'action et du rêve, s'est arrêté auprès de nous pour se reposer dans ses ailes repliées, en contemplant la face d'ombre onctueuse ou de clarté assourdie de cet immobile paysage...

Cependant, l'amour et la force ont ambitionné ici l'empire du monde : l'amour par l'amour ; la force par la force... Saint François a vécu quarante jours dans une des petites îles du lac, ajoutant le silence de sa méditation à la taciturnité profonde de la terre.

Annibal, lui, l'avait troublée, mais pour une heure seulement. Car, si le jour de la bataille des signes néfastes se sont révélés aux augures romains, si des avertissements célestes ont apparu au-dessus du Forum, si, peut-être, la lune s'est voilée de sang ou que des bruits d'armes et des clameurs se soient fait entendre aux citoyens épouvantés, de Rome, — sur les bords du Trasimène et dans les défilés de la montagne, la grande paix imposante des choses s'est, sans aucun doute, refermée aussitôt sur le passage des vainqueurs et sur l'anéantissement des vaincus... Vie exaltée des uns, vie détruite des autres, froissements et chocs du fer, cris de triomphe et cris de désespoir jetés aux échos redevenus bientôt muets; éclat et sang, souillure et rumeur d'une minute au milieu de ce beau théâtre, sur la scène béante duquel la nature refait sans cesse le silence...

Peut-être, si le train ne nous emportait pas, aurions-nous été tentés d'aller là-bas, à la découverte du vallon encaissé, où, après avoir cheminé entre la montagne et le lac avec ses Africains, ses Gaulois, ses Espagnols et ses Baléares, Annibal dressa l'embuscade. Peut être aurions-nous voulu voir par où les Romains étaient venus, dans le même brouillard qu'aujourd'hui, vers la défaite. Mais, à peine ce projet se serait-il formé en nous que le site, avec ses eaux tranquilles et ses cimes lointaines enveloppées de brumes flottantes, avec son aspect de calme éternité, aurait rempli notre cœur de la plus complète indifférence pour les actes d'Annibal et du consul C. Flaminius, ces accidentels !... La surface de la terre qu'ils ont foulée de leurs pieds emportés n'a pas changé. A présent comme alors, la montagne envoie de l'eau au lac et le lac du brouillard à la montagne... Rien ne semble bouger. A peine si une faible brise remue légèrement, quelquefois, la masse fluide des eaux, fait frémir un instant les feuilles des oliviers du rivage ou passer comme une onde dans les vapeurs humides qui montent dans l'atmosphère... Immobilité qui est vie profonde, travail patient, obscur, continu; éternité formée des phases insensibles d'un lent et perpétuel renouvellement.

Rien ne demeure que parce que tout passe... Et si le Trasimène offre aux passants que nous sommes la même apparence sous laquelle il est apparu à Annibal et à saint François, c'est que, depuis, toujours semblable et toujours différent, il est mort un peu à chaque minute de la durée pour un peu ressusciter... Ainsi la nature tire l'unité de la métamorphose. Nous autres, hommes, avides de destins personnels, nous nous figurons que de telles lois ne sont pas faites pour nous... Nous sommes trop impatientes pour laisser agir le temps ; nous ne savons pas attendre et la brièveté de notre vie fait la violence inutile de nos gestes...

* * *

Nous avons depuis longtemps dépassé le Trasimène, nous approchons de Pérouse que nous rêvons encore au Carthaginois illustre. Rome ne l'a-t-elle pas grandi par la voix de ses historiens, de toute la peur qu'il lui a donnée ? Victorieux ou vaincu, on se grandit en grandissant l'ennemi... Polybe remarque qu'il allait parmi ses troupes monté sur un éléphant. Les Grecs avaient rencontré également cet animal dans les cohues armées conduites par Xerxès. Ne semble-t-il pas que cet informe et lourd pachyderme, puissant surtout de sa masse écrasante, se présente dans ces batailles de peuples comme un symbole du génie tumultueux et panique de l'Asie ou de l'Afrique, dont l'effort désordonné devait venir se briser contre le génie d'ordre, de discipline et de clarté de l'Hellade et de Rome...

Mais déjà, presque sans s'en apercevoir, notre pensée errante a dérivé de l'éléphant guerrier d'Annibal à l'éléphant héraldique de Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, un de ces *virtuosi* du XV^e siècle, tout en appétits, impatientes d'héroïsme, de luxure sans frein et de beauté raffinée. Leurs contemporains, amis ou ennemis, ne leur paraissent exister que pour leur domination, pour obéir à leurs volontés ou satisfaire à leurs plaisirs, et peut-être n'avaient-ils de ménagements que pour les artistes

et les lettrés, instruments de leur gloire auprès de la postérité... Quelle est la signification de l'éléphant dans le blason — on dirait bien dans le *totem* — de la férocetribu des Malatesti ? C'est là un problème qu'il faut laisser aux érudits... Ce Sigismond fut un homme atroce, lettré et magnifique. Son amour et sa haine étaient presque également redoutables. La mémoire de ses hauts faits et de ses crimes aurait péri, sans doute, s'il n'avait pas enlevé une église à saint François pour la consacrer à sa maîtresse, Isotta, la seule femme à qui son amour ne soit pas devenu promptement fatal. L'église, il est vrai, est vouée par une inscription assez équivoque à « Dieu Immortel », mais on aperçoit aisément qu'elle est destinée d'abord à l'apothéose d'Isotta et de celle du prince lui-même.

Dans ce *Tempio Malatestiano*, dans cet édifice construit — un peu comme les œuvres des humanistes — avec les riches matériaux antiques pillés par Sigismond dans les ruines et les monuments anciens de Ravenne et de Rimini, ce qui frappe surtout c'est la profusion des initiales entrelacées ou des effigies du condottière et de sa bien-aimée. La décoration de la chapelle du Saint-Sacrement surtout est étrange : elle se compose de bas-reliefs dans lesquels Agostino di Duccio, un maître florentin délicieusement maniéré, a représenté Jupiter, Mars, Vénus et les signes du Zodiaque... Ces images sont non point allégoriques, comme on serait tenté de le croire, mais commémoratives. Elles perpétuent le souvenir des jours initiaux de la passion de Sigismond pour Isotta, les jours où, pour fléchir sa résistance, il composait une longue pièce de vers dans laquelle il envoyait tous les dieux de l'Olympe, les constellations, les oiseaux, les animaux domestiques et sauvages, intercéder en sa faveur auprès de cette fille vertueuse :

*Veniti in mio favore e mio camino,
Veni, siate a me, fidel missaggi,
E devante acostei co' capo clino
Poi la pregate con acti e con signy
Che haggia pieta del suo servo topino...*

Pour attendre le « cœur cruel » de sa dame, il ne manque pas, d'ailleurs, d'évoquer, selon la tradition de Pétrarque et de Boccace, les amants infortunés ou coupables de tous les temps : Salomon et la reine de Saba, Hercule et Omphale, Jacob et Rachel, David et Bethsabée, Samson et Dalila, Pyrame et Thisbé, Pâris et Hélène, Didon et Énée, Phèdre et Hippolyte, Tristan et Yseult, et bien d'autres encore. Il ne songea pas, cependant, à joindre à ce chœur de suppliants Paolo et Francesca, soit qu'il ne fréquentât pas la *Divine Comédie*, soit que le rappel de ce souvenir de famille lui parût inopportun et inconvenant... Désagréable aussi, probablement, car la pensée de l'enfer ne laissait pas de l'inquiéter, aux heures où il n'était pas emporté par la passion ou lorsque l'état de ses affaires l'induisait à faire quelque retour triste sur lui-même. Il adressait alors à Dieu, à peu près comme une carte de visite à un ami trop négligé, un sonnet où il confessait ses attentats, ses adultères, ses voluptés perverses, tous ses vices « énormes et scélérats », sa terreur des supplices des damnés; sonnet que terminait un piteux appel à la clémence du Christ et une invocation aux cinq plaies par lesquelles le Sauveur « répandit pour nous son précieux sang béni ».

Ainsi, deux puissances dominaient sa vie intérieure, Isotta et Dieu. Plus ou moins, car il ne paraît pas qu'il se soit gardé davantage de pécher contre l'une que contre l'autre. Et l'on peut supposer que si, en faisant édifier le *Tempio* par L.-B. Alberti, il voulait plaire à Isotta, il comptait aussi se mettre bien avec Dieu, tout en s'assurant à lui-même, ainsi qu'il est dit dans une inscription votive, « une mémoire très illustre et très sainte », juste salaire de sa magnificence. La place qu'il y a faite à Dieu est assez petite, moindre que celle de sa maîtresse : le Créateur a l'air d'être en invité dans la maison de la créature ! Et Sigismond n'a pas oublié sa propre personne. De tous côtés, on aperçoit ses effigies à l'accentuation dure, ce profil caractéristique des Malatesti et des Este, auquel le long nez écrasé donne un peu l'apparence d'un muffle de bête. De tous côtés éga-

lement, dans le soubassement de marbre rouge de la façade, à la base des piliers de la nef, sous des niches, aux bras du siège de saint Sigismond, roi de Bourgogne, aux supports du sarcophage d'Isotta, dans une image emblématique de la Force, s'enflent et se contournent le corps démesuré, les défenses aiguës et la trompe recourbée de l'éléphant... Le revers de certaines des médailles modelées pour Sigismond par Matteo de' Pasti est rempli par la figure de cet éléphant. On lit sur l'exergue de l'une de celles que décore la tête d'Isotta : D. Isottæi. ariminensi. forma et virtute. Italiæ decori. La « divine » est représentée de profil. Avec son long cou, ses joues épaisses, son menton charnu, ses yeux écarquillés, son front fuyant, ses cheveux tirés en arrière et qui retombent du sommet de la tête en deux grappes pointues, elle n'a rien moins que la physionomie d'une héroïne de roman d'amour ! Elle a tout l'aspect d'une digne matrone, et le plus merveilleux de son histoire est, sans contredit que, étant dénuée de beauté, elle ait réussi à asservir un homme aussi riche d'instincts effrénés que Sigismond et aussi accoutumé à les satisfaire sans hésitations ni scrupules.

Ce prince est un parfait exemplaire de ces petits dynastes italiens du XV^e siècle, chez lesquels on rencontre étroitement associés des penchants brutaux de faune et le goût le plus délicat de la culture. Ils sont à la fois violence héréditaire et raffinement acquis, et ce raffinement même n'est souvent, dans le domaine de la politique, que le moyen de la violence encore, mais masquée de perfidie. Ils sont prêts à servir tout le monde, l'empereur, le pape, Venise ou Naples, ou l'envahisseur étranger, mais ce n'est jamais que pour se servir eux-mêmes, pour s'élever en puissance et profiter des occasions de la guerre et des détours des négociations ; aussi n'est-il personne qu'ils ne trahissent et personne non plus qui ne finisse par se tourner contre eux, comme il arriva à Sigismond et à Ludovic le More.

Ce sont des hommes de proie, des volontés en continuelle effervescence, que l'obstacle exaspère jusqu'à la rage. En même temps, ce sont des

hommes curieux de l'art et de la pensée, poètes parfois comme le Malatesta, et qui, à son exemple, s'entourent d'artistes, d'écrivains et d'érudits, ordonnent de belles constructions et président à des tournois littéraires ou philosophiques. Mais ceci n'est que l'enveloppe superficielle de cela. Sigismond rapportera pieusement de Morée, afin de leur donner une sépulture honorable dans son *Tempio*, les restes du platonicien Gémiste Pléthon, mais, à un autre moment, il se jettera sur une dame rencontrée par hasard, et la tuera après avoir abusé d'elle. Ainsi, il agit tantôt à la manière d'un mécène intelligent, tantôt à celle de quelque farouche chemineau meurtrier de nos jours. Le fond est d'un primitif, d'un sauvage sans règle et sans frein que l'étendue de sa force et l'assouvissement de ses désirs ; le reste est de surcroît, de surface, d'apparat, et n'a pas pénétré dans la conscience intime. C'est la décoration de l'inflexible armure de fer, la damasquinure fioriturée qui orne la lame du poignard sans en atténuer le tranchant. En somme, au milieu de sa cour élégante, et choisie et de ses savants familiers, Sigismond est resté le féodal des anciens jours, tout comme, malgré sa transformation, l'église de Saint-François a conservé sa structure ogivale sous le vêtement classique de marbre que L.-B. Alberti a jeté superbement sur elle...

* * *

Dans le gouffre habité par l'éternelle tourmente où Dante avait vu Paolo et Francesca, ombres douloureuses et passionnées, Virgile lui avait montré en même temps Sémiramis de Babylone, Hélène de Troie, Achille, Paris, l'Egyptienne Cléopâtre, Tristan et « plus de mille » autres héros d'amour et de sang. Et, ayant entendu le plaintif récit de Francesca, il s'arrête, rêveur, la tête basse. Homme de passion, lui aussi, il reste là, immobile, le cœur angoissé, devant le tourbillon dans les remous duquel semble emportée, pour un châtement sans fin, l'humanité de souffrance et de désir de tous les âges. Tellement que son guide, le « souverain poète »,

se retournant vers lui, lui demande : « A quoi penses-tu?... »

Cette question, on peut se la poser à chaque instant à soi-même en parcourant l'Italie. Toutes les antiquités y sont confondues. Elle a la semblance des formidables murailles de Pérouse, dont les pierres rongées de vétusté magnifique, accumulées par les Etrusques et les Romains, ont été augmentées, restaurées, ornées par les municipes, les tyrans et les papes. La beauté est partout et partout le décombre. Là, comme dans ces tombeaux de la Voie Appienne, fortifiés et crénelés par les barons du moyen âge, le temps s'est ajouté au temps, la ruine à la ruine : le même délabrement a enveloppé l'édifice de mort et l'édifice de force qu'on lui avait associé. Ailleurs, comme au *Tempio* de Rimini, la nouveauté d'un siècle a été faite des matériaux — et même de la pensée — d'un autre...

Tous les siècles semblent présents ici, tous les siècles qui, ayant agi dans la gloire, perdurent dans la ruine. Cette action a été vie, mais la ruine qui témoigne encore d'elle ne l'est pas moins... Vie assoupie parfois et qui, après un intervalle, recommence : Les œuvres « gothiques » ou primitives qui étaient comme mortes durant les époques classiques, parce qu'on les regardait sans sympathie et, par conséquent, sans compréhension, ont repris existence dans l'imagination de notre temps... Dans la grande tradition dont cent aspects se révèlent en ce pays, rien de fini, rien de définitif, rien qui borne, qui arrête, qui termine... Une beauté toujours en épanouissement, toujours naissante, toujours mourante, et qui, dans sa nouveauté comme dans sa décrépitude, porte toujours de nouveaux germes... Les suggestions qui émanent des choses sont trop diverses et trop simultanées. L'esprit qu'elles sollicitent toutes ensemble est enclin à se troubler... Mais, le plus souvent, comme le nôtre tout à l'heure allant d'Annibal à Virgile par l'intermédiaire des Malatesti et de Dante, il se retrouve dans ses propres pas, ramené après maint détour de l'antiquité à l'antiquité.

A vrai dire, d'ailleurs, l'antiquité ne cesse jamais de se rendre présente à la pensée, en ces régions. Ses idées, ses faits et ses images viennent sans cesse se placer à côté des idées, des faits et des images du moyen âge et de la Renaissance. Mais c'est plus encore à la sensibilité qu'à l'intelligence qu'elle s'impose. Elle est moins érudition pour nous que sensation. Car, à certains égards, ce n'est ni dans ses vestiges célèbres, ni même dans les influences positives que son art a exercées sur l'art moderne, qu'elle paraît le plus évidente. Elle est surtout dans l'atmosphère. Le génie qui l'animait est comme une émanation du sol que, tour à tour, toutes les générations latines ont respirée; comme l'esprit subtil du terroir dont l'action faisait que toutes les conceptions des indigènes, si maladroites et inexpertes que fussent les mains qui les avaient exécutées, révélaient l'obéissance involontaire à on ne sait quel persistant idéal de clarté et de symétrie.

Cet idéal, du reste, l'antiquité, elle aussi, l'avait reçu. Avant que de lui donner forme radieuse dans son art et dans les expressions de sa pensée, elle l'a subi obscurément, ainsi qu'une impulsion naturelle. L'Italie n'en a point eu d'autre depuis, mais les Primitifs, ignorants à peu près de l'œuvre accomplie avant eux, ont, sous l'empire des mêmes impulsions, recommencé en tâtonnant à chercher à incarner cet idéal dans leur art. Aussi, l'enthousiasme des artistes italiens du XV^e siècle pour les œuvres antiques rassemblées par les princes ou les papes était-il alimenté moins, peut-être, de la comparaison désavantageuse qu'ils pouvaient faire de leurs propres ouvrages à ceux-là que des affinités entre leurs conceptions esthétiques et celles des anciens, dont ils recevaient ainsi le témoignage. Il n'y avait là rien qui leur fût étranger et inconnu : cette beauté, c'était celle même qu'ils avaient rêvée, et l'admiration qu'elle suscitait dans leur âme était faite de toutes les aspirations que celle-ci avait nourries. La tradition dont ils étaient les représentants inconscients, qu'ils suivaient avec hésitation et doute, parfois, voici qu'elle se formulait à leurs yeux en des œuvres parfaites... Décou-

verte émouvante ! Ils rencontraient déjà réalisé tout ce que, depuis longtemps, ils cherchaient par leur effort personnel : la réalité vivante de la forme harmonieusement associée à la majesté ou à la grâce... C'était comme s'ils avaient retrouvé les origines de leur propre pensée et vérifié, à la lueur de cette révélation, l'excellence de la voie dans laquelle leur instinct génial les avait conduits. Et il arriva ceci qu'ayant, comme Ghiberti, contemplé, palpé, mesuré des marbres antiques avec vénération et émerveillement, la spontanéité de leur art sortit intacte de cette épreuve. Car ils retinrent de celle-ci, non point le désir d'imiter, de limiter la liberté de leur art ou de restreindre sa force, mais, tout au contraire, une liberté plus forte et une force plus libre.

Et il se fait, pour ne parler que de la sculpture, que les ressouvenirs de l'art antique ou, pour dire plus précisément, de l'art grec dans ses expressions les plus juvéniles et les plus ailées, hantent bien davantage la mémoire devant certaines œuvres florentines primitives que devant les œuvres de l'époque classique. Tels des reliefs modelés au XIV^e siècle, par Andrea Pisano, pour la porte du Baptistère ou le Campanile de Florence induisent déjà à des réminiscences de cette sorte. Le génie florentin s'était révélé dans les fresques de Giotto sous ses aspects de puissance, d'énergie simple et grande. Dans le noble ouvrage d'Andrea, il se révélait pour la première fois sous ses aspects les plus caractéristiques, ceux de la grâce. Et cette grâce de la conception, de l'attitude, du geste, qui est lumière et qui est musique, si elle fait songer à Praxitèle et aux coroplastes de Tanagra, ne leur doit cependant rien. Elle n'a été ni inspirée par leurs œuvres, ni copiée d'elles. C'est une fleur de Florence, vigoureuse et délicate, jaillie naturellement du sol, et que l'ardeur du soleil et la subtilité de l'air ont fait s'épanouir, briller et parfumer.

Ghiberti, Luca della Robbia, Donatello et Verrocchio ont demandé la vie à la vie elle-même : la vie élégante qui anime les reliefs des portes du Baptistère ; la vie enfantine, enjouée ou turbulente, qui chante et qui danse dans les reliefs exquis des tri-

bunes du chœur du Dôme; la vie forte et ingénue qui s'affirme dans la posture et sur le visage du *Saint-Georges* d'Or S. Michele; la vie héroïque dont le *Gattamelata* de Padoue et le *Colleone* de Venise sont la manifestation splendide. Ce qu'expriment ces figures, à l'égal de celles des maîtres helléniques, c'est l'amour de la vie, un amour naïvement intelligent, non pas spéculatif, mais agissant, allègre, primesautier, plein de hardiesse, de fierté, d'enivremments, mais aussi de mesure; un amour qui donne à chaque jour sa nouveauté, à chaque pensée son rythme.

On peut, si l'on veut, qualifier un tel sentiment de la beauté et de la vie de paganisme. A ce compte, tous les artistes sont à quelque degré des païens. Ghiberti et ses grands émules ne s'en doutaient pas. Et il reste, en tous cas, que sans le savoir ils ont travaillé à la manière des anciens. Plus tard, le sachant et le voulant, on a travaillé d'après eux. Le rayon divin de la beauté antique que les artistes du XV^e siècle avaient su faire luire sur leurs ouvrages s'éteint alors. Qui pourrait s'en étonner? On créait; on copie; on n'a plus l'inquiétude de faire vivant, mais celle de faire conforme. L'antiquité qui était en eux-mêmes, si l'on peut dire, chez les *quattrocentistes*, vient du dehors à leurs successeurs de la décadence. Pour ces derniers, elle n'est plus une lointaine hérédité qui agit, mais une leçon dogmatique qui s'impose, une forme que l'on apprend et que l'on imite. De telle sorte qu'il ne serait pas paradoxal de dire que l'esprit de l'art antique retrouvé par les libres Primitifs a péri de nouveau sous la discipline classique et que la destruction de l'antiquité, commencée par les Barbares, a été achevée par les Académies!...

(A suivre.)

ARNOLD GOFFIN.

IMAGES POUR UN CALENDRIER

SOUS-BOIS

Quelle gloire dans les drèves et les taillis ! Quelle débauche de couleurs chaudes, d'ors, de fauves, de roux, de pourpres ! Dans l'allée de hêtres, les fossés regorgent de sous d'or et de cuivre. Le soleil fait éclater en cascades de lumière les feuilles rutilantes...

C'est si glorieux, si puissant, si royal, qu'on n'y devinerait pas l'adieu — l'adieu de l'été — comme dans ce vaste ciel barbouillé de rouge, à l'orée du bois, on a peine à sentir la mort du jour...

Et pourtant !... pourtant, voici dans les taillis humides des troupeaux de fougères pâles qui se pressent au pied des arbres ; serrées l'une contre l'autre, en foule, inclinées toutes dans une même direction, elles paraissent s'enfuir...

Qu'ont-elles donc à fuir ainsi, ces fougères, dont les bruns et les ors pâles s'étagent en chromatiques harmonieuses ? Si loin qu'on peut les voir, jusqu'au croisement des chemins et jusqu'à l'horizon, elles tentent de s'enfuir. Jusque dans l'étang, on voit encore courir et s'effacer leur silhouette penchée...

Et maintenant, avec le soir qui éteint les ors, leur effroi silencieux me gagne et je ne peux plus oublier que c'est devant l'hiver et l'adieu que se hâte leur fuite apeurée...

VOL DE CORBEAUX

Brouillard d'automne en Ardenne.

Paysage irréel : quelques toits qui surgissent dans l'immensité blanche et silencieuse. Un bouquet d'arbres et la silhouette d'un pâtre, de ses vaches, de son chien, puis, plus rien. Le brouillard. Le mystère.

Un village. Au cœur du village des jardinets se

flétrissent : quelques pompons de roses trémières vivottent encore d'une petite vie qui semble lamentable et puérole, dans ce grand mystère du brouillard. Pauvres petits joujoux de l'été fini ! — si gais sur un ciel bleu, si gais pour un cœur jeune — mais à présent mièvres, insuffisants, presque piteux...

Un carrefour. A peine si on en voit la croix. Des chemins. Où mènent-ils ? Celui-ci, en plein ciel — et cet autre vers une lande là-bas que l'on devine, et cet autre, encore, rongé d'ornières ? On ne sait pas.

Un relent de champignons et de feuilles pourries lève sous les taillis.

Le brouillard fait la solitude ardennaise dix fois plus poignante encore. Elle pèse. On la sent peser...

Elle devient un effroi, la solitude, loin de l'été, loin de la foule et des villes...

La foule, le bruit, les lumières, les fleurs, le luxe et les valseuses — étoffes souples, reflets chatoyants, tiédeurs embaumées et moites des magasins de fleurs et des grands salons élégants, rumeur de la vie...

Ah ! comme on s'y raccroche encore ! luxe des autres ou de soi... C'est, au moins, un reflet, un semblant de joie une protection, un refuge...

Ici, rien. La gravité de la nature. Le brouillard que déchire parfois un vol de corbeaux. Comme on se sent au seuil de l'hiver, au seuil de la mort... Brouillard. Où sommes-nous ? Là, il y a un bois de sapins qui s'accroche au versant d'une colline. Après ce bois, un autre, sans doute, et un autre, et un autre, qu'on devine sans les voir, et c'est oppressant, cette solitude sans fin, ce silence qui ne ment pas...

L'obscur terreur des anciens âges descend de ces bois déserts qui se taisent dans le brouillard. L'hiver, le loup, la maladie, la mort, l'insondable passé, le retentissement éternel dans l'avenir : un vol de corbeaux qui nous menace.

Où se réfugier ? On cherche une protection.

Plus un semblant. L'amour?

Oh! l'amour si chaud au cœur, l'amour, suprême refuge, infini né, on ne sait comment, dans le fini, vie devant la mort, ô amour, né si grand dans un monde si petit, né si chaud dans tant de froid et si fort parmi tant de faiblesse!

Et si on n'a plus d'amour?

Brouillard. Incertitude. La flèche de l'église en fuligineuse silhouette, à côté d'une dentelle d'arbre. Dieu, oui, Dieu... Mais si on n'a plus de foi?

Et puis, voilà le soir qui tombe très tôt. On est perdu presque. Et l'âme se noie.

Une brume plus rouge auréole les petites bougies allumées sur les tombes. C'est le jour des morts.

Toutes les femmes silencieuses défilent et se perdent mystérieusement, marchant vers quel foyer inconnu? et vers quel avenir? Une lueur fait rougeoyer les vieux cyprès. Ce sont les petites bougies. Ces lumignons devant la mort!

Ah! que nos clartés sont donc petites!

COUCHER DE SOLEIL

La longue et vieille rue populeuse est transfigurée : c'est le soleil qui se couche. Des toits jusqu'au sol elle s'embrase et flamboie dans une apothéose; le ciel est en feu.

Les yeux des passants s'agrandissent pour mieux boire tout ce rose, cette fête inattendue de la triste rue bruyante et pauvre.

A présent, qui songe aux douleurs sous les toits, aux fanges des arrière-boutiques et des bouges, aux pauvretés des magasins de pacotille, à toutes ces tristesses étroites et laides des faubourgs et des pauvres vies de la grande ville?

Où est cette clameur de misère et de lointain passé qui s'élevait ici, qu'on sentait, obscurément accusa-

trice, dans les rumeurs et les images de la rue populaire, dans ces façades plates et sans idéal, dans ces arrière-cours et jusque dans la boue du sol gluant?

Un peu de Dieu a passé par ici. C'est la magie du soleil couchant.

La boue scintille, le ciel rutil et toute cette lumière rose enveloppe comme une caresse et comme une bénédiction. Une rédemption magnifie la pauvre rue...

Qu'est-ce que cela veut dire? Simplement la terre qui tourne, la nuit qui vient, le monde qui marche? Non. Ce doit être autre chose, sinon, pourquoi cet émoi en nous, ce cœur apaisé et plus large, fondu en amour, tendu vers l'espoir?

Va-t-il arriver quelque chose?...

Au fond de la rue s'échancre maintenant un ciel d'or, héraldique, sur lequel se découpent la silhouette d'un charbonnage et, plus bas, de vieux toits entassés.

Un ciel d'or... Et l'âme s'enivre et attend... Attend... Quoi?

ô Mystérieuse angoisse! ô promesse sans réponse, espoir sans avenir!

—

Puis, tout le rose se réfugie aux corniches; le bas des maisons plonge déjà dans l'ombre envahissante, pareille à la mort, qui, dans l'agonie, gagne lentement, sûrement.

Et puis... Rien. Ce n'était décidément que le soleil qui se couche : une merveille sans âme. Il n'arrivera rien, il n'y a rien de plus. Le rose s'efface, l'or pâlit. Le bout de la rue, déjà, s'emplit de brume et de soir. Les passants ne sont plus que de hâtives ombres chinoises.

Il fait plus froid.

Une fois de plus, voici la nuit d'hiver qui descend...

CRÉPUSCULE DE NEIGE

Sous un ciel lourd, la neige tombe lentement, sourdement. Elle étreint la forêt, en étouffe tous les bruits.

Un chant émouvant et continu, comme la grande voix de la mer : c'est la voix de l'hiver lui-même qui pleure dans les ramures — et, très loin, un petit oiseau répond par un cri espacé, plaintif et souffreteux...

Par ce hâtif crépuscule, avec la neige qui le charge et les pommes de pin qui s'y balancent, ce grand sapin là-bas prend une vague silhouette d'arbre de Noël. Un arbre de Noël sans gaîté, sans couleurs et sans rayons, éclairé seulement par une indécise lumière que la neige renvoie du sol. Un arbre de Noël... presque et pas tout à fait, si semblable et si différent... Ce semblant d'arbre de Noël, sans vie, dans la neige et la nuit, dressé contre le ciel, seul, comme un devoir austère, comme un honneur farouche...

Dans certains cauchemars nous apparaît ainsi l'image de ceux que nous aimons le mieux, mais qu'une lumière irréaliste et déformante nous montre à la fois si bien eux-mêmes et si indiciblement différents...

Tel mon pauvre arbre de Noël, figé dans la désolation de cette nuit d'hiver...

PREMIER PRINTEMPS — FÉVRIER

La campagne après l'hiver... C'est loin encore d'être le printemps, mais ce n'est plus l'hiver déjà, une certitude nous en vient. Un je ne sais quoi d'insaisissable a changé. Peut-être est-ce plutôt en nous que l'espoir du renouveau change quelque chose?...

—

Mais non. La campagne elle-même est autre. Le soleil retrouve pour la nature des caresses oubliées. Timidement encore, presque furtivement, on s'épanouit un peu, étonné soi-même que cette lutte contre le froid semble finie. Et mars aura beau revenir avec ses bises coupantes, le charme est rompu, le mauvais sort conjuré : l'hiver, le vrai, ne reviendra plus.

Dans les taillis, des châtons fleurissent en grappes

un peu jaunes et les premiers saules-marceaux argentent les halliers. On dirait autant de petits hannetons qui grimpent sur les rameaux, ces boutons de saule, à demi blottis encore dans leurs coques brunes, comme des élytres.

Voilà un espoir positif. Mais il y a des choses plus ténues, plus furtives et que, pourtant, on sait réelles par l'écho profond qu'elles éveillent en nous : l'air, épuré par les neiges encore si proches, se parfume déjà un peu ; l'eau de la rivière glisse, glisse, écaillée d'argent, reflétant plus de clarté et plus chanteuse aussi, avec plus de musique et moins de menace.

Et surtout, c'est le ciel plus large et plus longuement rose aux soirs tombants, la lumière qui s'attarde, une sérénité et un espoir qui flânent et s'insinuent...

—

Un coq chante, dans le dimanche matin, en février. Déjà un coq de Pâques, presque, qui prédit le printemps. Deux petits oiseaux insoucians nichent ensemble entre les branches nues.

Les côteaux ont des lignes graves, plus pures, simplifiées, débarrassées du détail amolissant des feuilles et du moelleux de la neige — les ombres sont nettes, bleues, froides et propres. Une première montée de sève dore les peupliers et les saules.

Derrière les vitres des petites maisons, les jacinthes lancent leurs vigoureux jets verts, car elles ne s'y trompent pas non plus, celles-là : un puissant et mystérieux appel a pénétré silencieusement jusqu'à leur cœur d'oignon...

Le premier printemps, encore presque dans l'hiver — les premiers espoirs encore presque dans la douleur!...

LES VIOLETTES

21 mars avait promis aux petites violettes des haies un bon grand doux soleil — leur dieu. Et voilà qu'au lieu du soleil, une aigre bise d'hiver fauche dans les campagnes, au travers des haies vides.

Les pauvres petites violettes, effarées, navrées,

bousculées, malmenées, frileusement tapies sur leur courte queue, se demandent pourquoi elles sont venues si tôt sur un monde si froid?...

Mais, avec cette douce bonté résignée des êtres sans parole, elles supportent et elles attendent, sans comprendre. Leur seule vengeance est de jeter, de tous leurs pétales, leur parfum délicat à l'aigre bise de mars, qui l'emporte en grondant...

AVRIL

Avril!... Mot charmant et qui lui-même est une clarté. Mot gracile comme les premières petites feuilles vertes et frais comme les poiriers en fleurs...
Avril!

Dans « avril » il y a du rire déjà, les premiers frôles d'ailes et quelque chose de limpide comme le frisselis léger du ruisseau qui passe entre deux rives de primevères pâles...

Avril... Ecoutez bien. On entend tomber une onnée tiède sur la jeune verdure ..

Avril... Dès l'aube, le merle chante ses notes aquatiques. C'est lui qui célèbre le triomphe des sous-bois épanouis et que l'ombre épaisse n'étouffe pas encore...

Avril... Des promesses flânent dans ce mot, et comme un reste de crainte frileuse : les frimas sont si près encore!... Avril, tout de grâce timide; avril, éveil des espoirs caressants; avril, mois des pervenches délicatement bleues, des magnolias ailés, mois des premiers parfums, mois des pâquerettes étalées qui béent au soleil...

Avril, qui dresse en cerisiers fleuris et en pêcheurs roses, des arcs de triomphe au Printemps tout neuf.

JONCHÉE DE FLEURS

Et tout à coup, après tant de froid et de bises, après mars qu'on aurait cru éternel et qui ne réveillait rien dans la terre endormie, avril a soufflé sur le vallon et les jonquilles ont fait une levée en masse.

Par longues traînées, en semis, en taches claires,

en coulées, elles s'étalent dans les prairies et le long du ruisseau, que le souvenir des gels glace encore.

Plus loin, elles tapissent le sol du sous-bois et se répandent dans les clairières et jusque dans les sentiers.

Il y en a tant, il y en a tant qu'on ne sait de quel côté tourner son ravissement. C'est une jonchée, un étincellement dans ce petit bois à l'écart des routes et où personne ne songe à passer : follement elles fleurissent, pour rien, pour elles-mêmes, pour le printemps...

Et par leur douce magie, elles font du bosquet une forêt enchantée, un bois de contes de fée, où il semblerait que la jeunesse et l'amour aient seuls le droit de marcher.

Car c'est un enchantement. C'est le rire même d'avril, cette brusque éclosion qui s'étale en nappe lumineuse, cette fête des yeux après les tons doucement morts de l'hiver...

Qui leur a dit que l'heure était là? D'où leur vient cette mystérieuse certitude? Avril a parlé : d'un unanime effort, les jonquilles pointent leurs petites lances vertes et, à travers les feuilles mortes, à travers tout, elles jaillissent, dressant le petit étendard vert du printemps. Puis, comme un cri de joie, comme l'hymne éclatant du renouveau, elles fleurissent. Leurs deux ors — l'or clair et l'or chaud — chatoient doucement au soleil déjà tiède. Et, si la brise passe, c'est un bruit ténu et frais de pétales secoués. Un champ d'or. Dans chaque petite coupe le soleil semble boire; elles sont elles-mêmes un peu de soleil émietté, un petit morceau de lumière...

Tout doucement, sous le ciel d'un bleu délicat, les petits rossignols essayent leur voix pour mai; tout doucement, les arbustes risquent leurs feuilles luisantes, timidement, peureusement. Et c'est à peine, au fond du bois, un petit pointillé vert et léger — et là-haut, dans les ramilles, un petit pointillé de notes égrenées...

Les braves petites jonquilles, elles, n'hésitent pas. Rien n'arrête leur puissante et jeune impulsion : elles proclament leur joie de vivre, à pleine corolle. Ce ne sont pas elles qui se demanderaient : « A quoi bon?... »

N'est-ce pas cela surtout qui les pare à nos yeux ? N'est-ce pas, au-dessus même de leur prenante fraîcheur, leur foi qui est chère à nos cœurs moroses, tièdes et lassés ?

Oui, ne serait-ce pas surtout parce qu'elles sont celles qui n'ont pas peur, celles qui croient et celles qui affirment, que nous aimons tant les petites jonquilles printanières ?

PLUIE AU PRINTEMPS

Averse en mai. Ciel de plomb et toits mouillés, vieux toits mouillés, de tous les gris. Il monte une senteur de terre humide et de verdure fraîche. De grosses gouttes lourdes, toutes droites, s'amuse à taper sur les bourgeons frais éclos. Et ça a l'air très méchant. Très méchant, cette averse en mai, avec ses airs bourrus...

Et vous croyez qu'on s'y laissera prendre, monsieur le mois de mai ?

Et vous croyez, méchant ciel sombre, qu'on ne voit pas votre ruse ?

Vous croyez qu'on n'entend pas, au travers de ce ruissellement, le cantique d'allégresse de la terre sèche qui voulait boire pour mieux fleurir ?

Une ondée en mai ! C'est aussi naïf qu'un bébé qui cache ses yeux, croyant se cacher tout entier.

Une averse en mai ! Sous tout ce gris vous dissimulez bien mal l'insolente débauche des petites feuilles luisantes, leur luxe vivace et cette gaîté exhubérante qui les fait chanter sous les gouttes — les petites gouttes, gouttes, gouttes harmonieuses ?

Non, non, on ne s'y laissera pas prendre, Monsieur le mois de mai ! On sait trop bien que le samedi

de pluie est pour astiquer un dimanche radieux. On joue novembre pour mieux faire contraste. Ce sont des larmes pour mieux rire et chanter...

S'il pleut c'est afin que, demain, l'ombre légère des pommiers roses caresse plus de boutons d'or, là-bas, dans les prés en pente. S'il pleut c'est afin que, demain, les petites fusées de lumière qui pou droient dans les hêtraies enluminent des feuilles plus lisses et plus fortes...

Tombez, les petites gouttes, gouttes, gouttes. Ecrasez la jeune verdure... Aussi bien est-il rien de meilleur qu'une tristesse passagère au seuil d'un grand bonheur?...

ARONDES

C'est le mai...

Comme les mots rendent mal le rayonnement des choses!...

Par le carré lumineux de la fenêtre, ouverte en plein ciel, montent les rumeurs confondues d'un heureux matin de mai et d'un dimanche matin : bruits de vie, appels de cloches en gerbes de sons...

A longs tire-d'aires, les hirondelles virent et voltent; elles traversent l'espace radieux et se croisent par-dessus la ville en jetant leurs cris de joie intense; seuls les très petits enfants ont des cris semblables qui retentissent en écho dans le cœur des jeunes mères...

A longs tire-d'aires, par-dessus les cheminées qui fument doucement, bien haut par-dessus les lilas des enclos et des venelles, par-dessus les communiantes blanches qui fleurissent les sentes de mai, par-dessus les parcs publics où le mai invente des profondeurs inconnues, elles passent et s'entrecroisent...

A longs tire-d'aires, au-dessus de la vie humaine, au-dessus de nos existences compliquées et nerveuses,

au-dessus des joies vulgaires, au-dessus des enivrements factices, au-dessus des petitesse de la gloire, du plaisir et de l'argent, plus haut, bien plus haut, en plein ciel, elles planent et passent, jetant leurs longs cris d'allégresse.

Oh! ces cris d'intense joie de vivre! éveilleurs de printemps, raison de croire, conseil d'aimer!...

En eux revivent tous les mais anciens sur lesquels ont coulé des novembres, morts aussi. Eux seuls savent mettre de l'espoir dans le mélancolique mirage des siècles éteints, aux travers de ces effroyables espaces de temps — et les reliev par la confiance à l'avenir sans fond — ô vies anciennes en qui le mai, jadis, a longuement et mystérieusement retenti, ô jeunes printemps d'aujourd'hui que l'amour fait rêver...

A longs tire-d'ailes et vous reliant, les arondes passent et planent, jetant leurs longs cris d'allégresse.

Elles disent : « Il y aura toujours des printemps ; le printemps rit partout... »

Et leur joie confiante me pénètre... Je songe au printemps des pays plats, l'humble printemps sans éclat. Les hirondelles disent vrai : n'est-il pas plus exquis presque d'être « le printemps quand même », d'ajouter son petit cantique aux triomphantes hymnes d'allégresse du Printemps ?

Les hirondelles repassent et crient : « Et, partout, l'on s'aime ; il y aura toujours de l'amour... »

Et je songe encore. Tous les amours ne sont-ils pas l'Amour ?

Je pense à celui de ces deux pauvres petits travailleurs de banlieue, à l'ombre noire d'un terril sans beauté. N'est-il pas plus touchant encore d'ajouter sa note de tendresse au radieux concert de l'amour ?

ô Printemps, Amour ! ô fêtes éternelles et vivaces du vieux monde, si délicieusement vieilles et jeunes

à la fois! Seuls enchanteurs capables de susciter de pareilles floraisons!... ô mai dans les jardins et dans les cœurs!

—

A longs tire-d'ailes les hirondelles traversent l'espace radieux en jetant leur cri d'intense, de confiante allégresse...

SILENCE

Une mouche bourdonne...

Evocation du jour flambant et immobile!...

Par les persiennes closes, un petit rai de soleil barre la pénombre de la chambre fraîche — un petit rai qui finit en taches sur le carrelage.

A les voir si lumineuses, on pressent, de l'autre côté de la persienne close, l'espace tout entier qui s'embrase, aveuglant, et sommeille dans un pou-droisement doré...

Personne. Et, pourtant, on sent la vie intense et silencieuse de la maison. Sur le dressoir, des fruits mûrs et, sur le piano endormi, trois roses qui dorment aussi. Leurs parfums lourds et chauds traînent, presque immobiles... Ils voudraient rejoindre les parfums libres des pois de senteur qui grimpent au seuil — ou celui du tréfle qui chauffe dans la campagne brûlée... Mais la chaleur les paralyse; ils demeurent et, sourdement, les mouches bourdonnent. Au fond du corridor, une porte s'entr'ouvre sur le jardin...

Silence dans les cœurs. On ne pense plus... Do, do, les cœurs, les pauvres cœurs... do, do...

L. JEANCLAIR.

—

LE NŒUD

(Suite.)

XI

TRISTES DÉBUTS

Le jeune ménage, issu de bonnes familles, a vu le malheur le prendre pour cible.

Ce fut d'abord la maladie qui priva le mari de toutes ses forces, de toute sa résistance. Triste intérieur que celui où le chef est vaincu et traîne du lit à la chaise longue, sans travail, sans gain, sans ressources.

La femme s'agite, elle pâlit. Elle a une grossesse pénible. L'accouchement fut périlleux et destructeur.

Deux faiblesses adultes recevaient ainsi dans leur bras une autre faiblesse, une impuissance fragile et ignorante.

Mais il y eut du répit. Par un effort surhumain, le jeune père se met au travail, se lance dans une entreprise qui promet, qui ouvre ses ailes, retombe, repart, puis s'abîme dans un craquement sinistre.

La femme s'anémie à voir ce désastre et le bébé dépérit.

Cependant il faut continuer à lutter, n'est-ce pas ? D'ailleurs, les deux familles interviennent pour soutenir les débutants qui émigrent et vont sous d'autres cieux, sous un climat doux, tenter à la fois la résurrection des forces et la reprise des affaires.

Là, un escroc, au bec d'épervier, dépouilla les trop confiants novices, après les avoir médusés, remplis d'illusions et entraînés dans des complications infinies.

Les pauvres s'en revinrent, harrassés, loqueteux, fébriles et portant deux mioches aux grands yeux d'inquiétude famélique.

Il y a des enfants qui ne sont pas des enfants pro-

digues, mais que l'on reçoit au vieux foyer paternel avec plus de joie encore parce qu'ils sont plus malheureux et qu'ils n'ont pas démerité.

Ces épaves échouèrent donc chez le père de la femme, où vivaient encore quatre filles et deux fils, un oncle, une tante et un aïeul. La maison est petite, mais l'affection recule les murs et fait place. La table s'allonge. Les petiots ont six mères au lieu d'une.

Appelez comme vous voulez cette chambre commune où tous les âges se touchent, se coudoient, se parlent, jouent et s'embrassent : le caravensérail, ou la basse-cour, ou l'arche de Noé, qu'importe ? Bien des salons vastes et dorés, précieux et vides, envieraient cette coulée de vies, de larmes, de cris et de sourires.

Mais bientôt les jeunes époux rentrèrent dans le combat journalier et dans l'isolement pénible au milieu d'une foule étrangère et indifférente. Il fallait vivre de son labeur, se suffire à soi-même, pour son honneur et pour celui de ses enfants. Telle est la dignité de l'existence. Le travail pour tous ! Et, comprenant ces choses, ils se mirent de nouveau à la mer.

Le mari devint courtier dans une métropole commerciale. Il vécut au bord d'un grand fleuve, dans les arrivages, les arrimages, les déchargements ; il fréquenta les entrepôts et les bourses. Faible il osait, il exécutait, et c'était la fièvre de la volonté qui mettait dans ses yeux un regard électrique.

Dans son petit home, loué au second étage d'une maison cosmopolite, la frêle épouse cuisine, lave, ravaude son linge et soigne ses bébés.

Il y a dans tout cela une joie pâle. Ce n'est pas l'exubérante bruyance des gens rouges, sains et forts qui vont et viennent, toutes voiles dehors, qui ignorent la fatigue et terrassent le succès.

Toujours la nécessité de l'économie, de la table pauvre, du lit boîteux, des murs nus, du poêle qu'on laisse éteindre dès que le pot-au-feu a cuit.

Mais une chose impalpable soutient leurs pénibles travaux, une idée met des tons roses aux ternes tapis-

series, et comme une braise rougeoyante sur la grille glacée.

C'est que la mère a dit au moment de la séparation : « Mes enfants, soyez courageux, travailleurs et parcimonieux. Toutefois, ne vous laissez pas avoir faim. Nous avons des charges ici. Et de lourdes. Mais vous ne devez pas laisser défaillir vos forces. Votre vie nous est trop précieuse. Nous vous donnerions plutôt notre dernier pain et nous mangerions de la terre. C'est à nous de souffrir et de mourir. A vous de travailler et de survivre. »

De temps à autre cette bonne mère surgit, ouvre à l'improviste la porte du modeste logis; d'un coup d'œil circulaire elle inspecte tout. En une seconde, elle s'est rendu un compte minutieux de la tenue du home.

Alors, seulement, elle embrasse à la ronde, elle ouvre des paquets et glisse quelques billets dans la main de sa fille.

XII

LES CHAPELETS

Le peintre Isnard me raconta le trait suivant :

« Ma mère s'éteignit durant deux jours.

On vit décroître ses forces, son intelligence, mais non, semblait-il, sa résistance, dont on espérait toujours une victoire sur la maladie indéfinissable.

Ce fut une fin héroïque, sans défaillance, sans désespoir, avec toutes les consolations, tous les secours, tous les sacrements que ses enfants s'ingéniaient à lui apporter, sans heurt, mais sans faiblesse. Trépas d'une antique Romaine ou mieux d'une femme de la Bible ou d'une sainte, entourée de ses religieuses.

La couche de pareille agonie devient sacrée, triplement sacrée.

J'avais un frère et une sœur qui, malades gravement dans leur enfance, furent sauvés presque par miracle; je n'ose dire « par miracle », car qui peut pénétrer les secrets de la nature et, surtout, les infinis desseins de Dieu ?

Or, ma mère, dans les angoissantes heures où elle se penchait sur la couche du pauvre petit souffrant, de son pauvre petit enfant, — songez à son insupportable douleur, — avait promis à la Vierge, à la Mère de toutes les mères et de tous les enfants, que, si son cher être survivait, elle dirait toute sa vie un chapelet chaque semaine.

La première fois, elle engagea son vendredi ; la seconde fois, son samedi.

Durant trente-cinq ans pour ma sœur, durant vingt-sept ans pour mon frère, elle se retira dans sa chambre au jour déterminé, vers six heures du soir. Là, sur son prie-Dieu, fatiguée souvent, malade parfois, elle priait dévotement. Chaque *ave* était un cri du cœur, une larme reconnaissante de mère, un témoignage d'impérissable souvenir et de vivante gratitude.

Quand ma mère mourut, sa promesse avait été tenue complètement. La dette était soldée, épuisée.

Cependant, ma surprise fut grande, mon émotion indicible, en apprenant qu'une de mes sœurs, chargée de soucis, jeune mère de six enfants auxquels elle se consacrait tout entière, avait en secret fait le vœu de continuer aux jours promis les chapelets pour ces anciennes guérisons.

J'eus des larmes dans les yeux, moi qui ne sais plus pleurer, et je pensai qu'il serait lâche de tolérer ce sacrifice et de ne pas l'assumer, moi qui ai des loisirs et pas de charge.

Je l'écrivis à la jeune mère. Mais elle ne voulut rien entendre. Et incidemment, dans une lettre, elle me répondit : « N'insiste pas. C'est un immense bonheur pour moi de remplacer maman, de continuer sa promesse. Il me semble qu'elle prie avec moi, qu'elle est à mes côtés et il me semble qu'ainsi aussi je fais un peu de bien à Louise et à Pierre, que je les protège dans la vie. Ne me prive pas de ces joies intimes incomparables. »

Tu m'en croiras, parce que tu as le sens profond, il y a là une manifestation subtile mais combien vive, combien intense, de la force de l'esprit familial, de la pénétration de cette force à travers les ans, les mondes et les obstacles.

XIII

LE LIEUTENANT DE SPAHIS

Il avait quelque chose d'inquiétant en lui. On en gardait l'impression après avoir admiré sa haute stature, sa sveltesse, sa poitrine bombée, son visage aux traits accentués, à la peau fine, aux yeux larges et bleus, au front proéminent, à la chevelure blonde en brosse, à la longue moustache tombante comme celle des Gaulois.

On sentait en lui la fragilité de la femme et la résolution calme des héros.

En le voyant, on songeait à une fine lame de Tolède, jolie, froide, bleue, mortelle.

Sa vieille mère, pliée en deux par l'âge et les chagrins, pelote noire dans ses voiles de deuil, avec un visage maigre et crochu de sorcière aux incantations pacifiques, me montrait hier encore, dans une salle obscure du château où elle vit en recluse, le portrait de ce fier lieutenant de spahis, vêtu de sa tenue de fantastique militaire.

Le culte de cette mère pour son fils unique s'est accentué après la mort. Ce culte est devenu une sainte, une sublime folie.

La mère ne cesse de me répéter, comme elle le répète à tout venant : « Et dire que c'est moi qui vis et que c'est lui qui est dans la tombe ! »

Je ne trouve rien pour expliquer ou pour interpréter cette étrangeté de la destinée et cependant, au fond de moi, je sens, et je le sens surtout quand je regarde le portrait du brillant chasseur d'Afrique, que cela devait être ainsi, que c'était écrit là-haut, et qu'il valait mieux que cela fût.

Il semble que les murs du château, les vastes salles basses, les étangs, le parc, les bois pleurent devant un avenir mort et de ne pas même être la tombe du chevalier tué par une balle égarée.

Le front du jeune homme abritait de trop vastes pensées. Dans ses veines coulait une lave ardente.

La mère comprenait le fils et elle lui permit de s'engager dans les postes périlleux.

Il fut au Maroc.

L'immensité des plaines sablonneuses, le bleu du ciel oriental (son teint à lui, jeune officier, a la pâleur du sable, ses yeux la couleur du firmament), les tentes blanches dans le désert, les fantasias sur des chevaux indomptables, les surprises au milieu des nuits étoilées, les coups de feu au galop en poursuite d'une harka sauvage, c'était ce que réclamait sa nature impérieuse, hardie, passionnée, héroïque.

Il s'y donna corps et âme.

Quand, après une chevauchée de trop longue haleine, la colonne s'arrêtait pour réparer ses forces épuisées et pour attendre les camions de ravitaillement, le bel officier, couché devant sa tente, sous les yeux d'or des étoiles, dans le silence auguste de la nuit, fermait sa paupière et, sa pensée franchissant l'espace, comme la télégraphie sans fil, venait vivre quelques heures avec sa pauvre mère.

Il la voyait vraiment, assise dans son fauteuil, lisant quelque livre d'heures, ou, après avoir enlevé d'un geste habituel ses lunettes grossières et les tenant pliées dans sa main droite, parler seule, marmotter d'incompréhensibles choses, c'est-à-dire lui parler à lui... ô bonheur !

Il la voyait enfin se retirer dans sa chambre, et lui-même ne rentrait dans sa tente qu'à la minute précise où, couchée dans son antique lit à baldaquins, il la savait endormie.

Et le jour pointait à peine à l'horizon du désert sous de légères banderoles roses que le spahi sortait frémissant de sa tente, avide de nouveaux combats.

Ils s'enfoncèrent plus avant pour aller châtier une mehalla rebelle. Le raid paraissait devoir s'achever sans encombre. quand, vers le soir, l'avant-garde essuya quelques coups de feu isolés. Elle se replia. Mais le lieutenant, qui marchait en tête de la colonne, galopa en avant. Une fusillade nourrie suivit durant quelques minutes, puis les Marocains s'éparpillèrent derrière des monticules.

Le vaillant officier, droit, raide sur son cheval tremblant, était devenu d'une pâleur atroce. Ses yeux jetaient des flammes, des flammes bleues, tranchantes comme l'acier.

Et, tout à coup, il s'inclina sur le côté et, comme une masse, tomba par terre.

On parvint tout de même à le ramener dans la nuit à Settat.

La blessure, au sein gauche, près du cœur, était mortelle. Soldat énergique et sans peur, il exigea du médecin la vérité entière.

Alors, malgré la douleur, malgré la fièvre, il n'eut plus qu'une pensée : avertir la vieille, la frêle vieille ; l'avertir doucement, avec des précautions, avec toutes les précautions possibles, comme une mère prévient-drait son fils.

Il télégraphia donc, pour rassurer et préparer, pour que les journaux ne viennent pas, dans leur brutal laconisme, jeter la nouvelle, comme un coup de massue, dans le manoir abandonné.

La dépêche portait : *Reçu baptême du feu ; suis fier. Légèrement blessé. Tendresses respectueuses.*

Tout le jour, couché sur sa paille, il s'entretint mentalement avec sa pauvre mère qu'il devinait éplorée, affolée, avec un peu de sentiment glorieux.

Le lendemain, il se résigna à frapper un second coup. Il rumina sa formule, la fit, la défit et la refit, comprenant que tous les mots étaient dangereux comme des poignards empoisonnés. Mais il fallait aller de l'avant : *Un peu de fièvre ; très affaibli. Baisers d'enfant.*

L'esprit s'agitait, vibrait, revivait tout le passé à mesure que la mort approchait. Et, bientôt, ce fut la consolante présence du prêtre qui parla de Dieu, de la France et de la mère.

Puis, à la tombée de la nuit et du froid, dans un dernier ramassement de la volonté, il dicta, haletant, ces mots :

Me sens très mal. Ai reçu sainte Extrême-Onction. Suis bien heureux, s'il faut mourir pour la France, en pensant à toi, à toi toujours.

— Tenez, me dit la vieille martyre en élevant une haute stature inattendue, comme un peuplier penché qui se redresse, ici, derrière le portrait, près du cœur, là sont les trois dépêches...

Elle les prit d'un sac de vieille dentelle, me les montra, puis, les baisant pieusement, elle les remit dans leur enveloppe, derrière le portrait, en murmurant :

— N'est-ce pas que c'était un héros, mon fils ?

— C'était plus qu'un héros. C'était un fils d'éternité, un croisé et, peut-être, un saint... Mais vous, Madame...

— Moi, je n'ai fait que transmettre à cet enfant la sève des ancêtres. Et vous avez dit un mot vrai, éternellement vrai, qu'aujourd'hui on prononce « atavisme ». Vous avez parlé de croisé. Eh bien ! regardez là-bas, ce tableau décoloré, séché, craquelé. La visière est levée. Comparez ce front trop haut et ces yeux d'un bleu ardent avec ceux de mon fils. Les siècles ont passé et, cependant, la même flamme est au fond de l'orbite, la même pensée travaille et gonfle le cerveau. J'ai compris cela, dès l'enfance de Raoul. J'en ai souffert et j'en ai pris fierté. Je me suis soumise au vouloir impérissable de Dieu comme on se soumet à une loi d'airain. Et j'ai laissé partir mon fils, parce que c'était son éternelle destinée. Mais je pleure toutes mes larmes de mère parce que je n'ai plus mon enfant, et j'attends, j'attends avec une ferveur tranquille l'heure heureuse, l'heure suprême où je franchirai le monde pour aller tomber dans ses bras bien-aimés, sous l'œil de Dieu.

XIV

L'INTRUS

La famille Van den Boom vivait, comme retranchée, dans son vaste hôtel de la place de Meir, centre apaisé de la métropole commerciale.

Le père et la mère étaient petits; et, par une singulière anomalie, les cinq fils et les six filles étaient de vrais géants, bien charpentés et amplement charnus.

La tribu menait une existence uniforme, méthodique, remplissant les halls ou les vastes salles flamandes d'une exubérance et d'une jovialité enfan-

tines, se suffisant à elle-même et repoussant les étrangers comme des intrus qui viennent déranger les vieilles habitudes et briser un sans-gêne précieux.

Les garçons s'occupaient, à certaines heures, de bourse ou de « rizerie ». Les filles fréquentaient l'église et les magasins. La besogne finie, c'était le règne du sans-façon et de la paresse.

Mais l'heure caractéristique, l'heure délicieuse était celle de la sieste. Gai le repas des treize convives qui ne craignaient pas le sort. Les mâchoires coupaient et les gorges lampaient. Les treize fourchettes faisaient presque un bruit de forge. D'ordinaire, la conversation était faible au début, puis elle s'accentuait, haussait le ton pour en arriver à une mêlée générale vers le dessert.

Enfin il y avait une chute, un arrêt; on se reculait de table. Les hommes s'étirant voguaient vers le hall, où la troupe féminine les suivait. Car ces viragos appréciaient le tabac.

Les titans, à la figure émerillonée, calés dans des fauteuils, étendaient leurs jambes en hauteur, les appuyant qui sur le rebord d'une table, qui sur une jardinière, à la mode américaine, tandis que les filles et la mère se balançaient dans des rocking-chairs.

Les pipes s'allumaient, chargées d'un fort tabac exotique. Les nuages se formaient, s'allongeaient, épaississaient leur fumée aromatique. On entendait les baisers rythmiques des lèvres sur les tuyaux. Ainsi, les hommes se noyaient, s'endormaient dans une torpeur animale. Les femmes se balançaient toujours, racontant des histoires burlesques, se donnant de vigoureux coups de coude, poussant des cris rauques et des rires étourdissants jusqu'à ce que, gagnées elles-mêmes par la lourdeur de la digestion, elles ralentissent le mouvement d'oscillation et fermaient leurs pesantes paupières.

La citadelle était bien défendue. On ne recevait personne et chacun était si placidement heureux qu'il ne songeait pas au delà de la porte.

Cependant, la quarantaine avait sonné pour la plupart de ces colosses, bâtis pour créer des races, mais oublieux de leur mission et rassemblant en

faisceau, dans la présente famille, tous leurs égoïsmes satisfaits.

Cupidon vint, un jour, secouer timidement le heurtoir de la porte cochère. La plus jeune fille seule l'entendit. Elle sourit au discret sourire de Ludovic Cleykens, fils d'un banquier venu adroitement, sous le masque de l'indifférence, chercher les deux plus jeunes frères pour une partie de billard.

Mais bientôt la répétition de ces arrivées, sous quelque prétexte futile, ouvrit les yeux et répandit sur les visages un air maussade. Les rires sonnaient moins clairs. Une atmosphère d'inquiétude rampait dans toute la maison.

La situation était intenable. La dernière fois que Ludovic Cleykens s'annonça, il y eut un bruit de poulailler envahi, dans le hall enfumé. L'aîné voulut mettre les pouces à sa jeune sœur qui résista de front et menaça d'un esclandre.

Le père et la mère s'interposèrent en faveur de leur fille qui entendait la voix de la nature. Tout se calma, du moins à la surface.

Le mariage eut lieu, mais les cœurs restaient chargés d'un grief.

Qu'importait, après tout, puisque l'intrus s'en était allé avec sa victoire et que, dans le home familial, tout reprenait l'allure stéréotypée du passé et l'intimité égoïste d'une coopérative de célibataires?

Les mois s'écoulaient et parfois une réplétion de cette lourde vie amenait aux lèvres un pli de dégoût.

Après un dîner de fête, copieux, où l'on s'était gavé de mets gras et pimentés, où l'on avait bu des vins forts et variés, où la sieste se poursuivait avec des congestions trop prononcées de la face, où l'on s'étendait de meuble en meuble, un coup de sonnette fit grimacer singulièrement : encore un intrus. La pensée n'avait pu formuler autre chose, que la porte s'ouvrait et que, triomphante, la jeune mariée, la jeune mère, apparaissait, portant sur ses bras un flot de dentelles où s'épanouissait une petite vie gracieuse, aux yeux troubles, aux lèvres agitées dans des sons incompréhensibles.

Les géants se levèrent ensemble, lançant le plus

vigoureux : « Oh God! Mieke! » et se précipitèrent sur la minuscule chose rosée et se débattant. Ce fut à qui l'aurait, la porterait, la dorlotterait, lui écraserait la figure sous les baisers, lui ferait risette, lui chanterait des lieds berceurs.

Une cartouche de dynamite éclata dans tous ces cœurs et, trois ans après, huit nouveaux mariages étaient célébrés.

XV

L'ARLEQUIN

Le Grand Bazar Européen, dont les enseignes forment à hauteur du premier étage une large ceinture bariolée, prodigue sa façade en deux rues.

De la voie publique on accède à l'intérieur par de multiples entrées. Tout semble ouvert au large pour recevoir le flot des curieux.

Les devantures dégorgent leurs bibelots multiformes, multicolores et les exposent sans obstacle, sans vitre, à l'œil, à la main des amateurs.

D'une des larges baies de l'édifice, sort un être — un être bizarre. Il louche; sa figure grise est comme tannée par une vie usante de cordonnier et salie par la poussière de vieux et méphitiques quartiers.

On aurait peur de toucher ce monstre qui s'en va boitant; on aurait horreur. Mais un rire nerveux vous prendra quand vous aurez remarqué que cet éclopé bigle tient entre ses doigts secs et précieux la ficelle qui suspend un arlequin peinturluré.

Ce laid, pour marcher, se secoue en tous sens, agite par là même d'une manière furibonde le clown de bois qui se déhanche et se désarticule à l'excès.

Il brave les rires des passants, ce vieux; les moqueries des femmes, ce laid; les huées des gamins, ce père.

Car ces passants, ces femmes, ces gamins *n'ont pas de son sang*. C'est comme s'ils n'existaient pas, eux. Le monstre les frôle, les coudoie, sans les sentir, sans les voir, comme son pied foule le pavé ou plonge dans les flaques d'eau sans nul souci.

Le bon œil ne fixe que la marionnette, doux jou-

jou, fée qui ne commande pas aux enfants mais leur obéit, les fait rire, se laisse mordre, décolorer, casser, briser même, sans une plainte.

Et l'œil intellectuel du vieux voit déjà son marmot, son gamin, son fils, son ange, battre des mains, rire fort en se secouant et en remplissant ses yeux de larmes.

Il porte, ce drôle, la joie vers sa demeure ; il porte un rayon de soleil pour son petit qui traîne dans les loques.

Et lui, le monstre de tout à l'heure, est illuminé de cette joie, de ce rayon de soleil, et devient beau, superbe au delà de toute expression.

MICHEL BODEUX.

(*A suivre.*)

LA WALLONIE HÉROIQUE

ZÉNOBE GRAMME

*O le boutoir du vent qui fonce, tord et broie,
Et casse net le chêne comme un fil de soie !*

O les cris, dans la nuit, des pins échevelés !

*Les bras des vents tentaculaires,
Armés d'invisibles lanières,
Gaulent les fruits, hachent les blés ;
La trombe tourne en bacchanale,
Abat les tours, les cathédrales ;
Fauche, toute rouge d'éclairs,
Ce qui s'essore dans les airs ;
Et puis s'acharne sur la mer.*

O la mer sauvage et profonde !

O la tempête sur les ondes !

*Les vagues se ruent à l'assaut
Des navires et des bateaux ;
C'est un volant sur la raquette
Que l'une à l'autre elles se jettent.
Bête horrible attendant la faim,
Mordant, griffant comme un félin,
Puis ouvrant cent gueules voraces !
Et tout s'engouffre, et tout s'efface !*

Force aveugle des vents, force aveugle des eaux

Qui fait trembler comme un roseau

L'homme à genoux qui pleure et prie !

Force aveugle des vents, force aveugle des eaux,

Qu'on t'appelle Gorgone, Erinnye ou Furie,

Sur notre humanité tu t'acharnas toujours

Depuis l'origine des jours !

*Mais un cerveau brilla soudain dans les ténèbres !
Seul, très pauvre, ignorant la vertu des algèbres,
Les doigts gourds et calleux sous l'effort du maillet,
Gramme, comme un nouveau Prométhée, apparaît.*

Les bras de l'air, les bras de l'onde

Qui étreignent le cœur du monde,

A son signe viennent à lui.

Comme une immense féerie,

Ils allument, soudain, des astres dans la nuit ;

Ils se glissent partout, invisibles, sans bruit,

Ependant en lumière leur sombre énergie

Parmi les cités éblouies ;

Et comme à l'heure où dort dans la mer, le soleil,

Le phare, sur les flots, trace un chemin vermeil.

Et de partout, les bras de l'air, les bras de l'onde,

Qui étreignent le cœur du monde,

A son signe viennent encor

Sur les routes de boue et d'or ;

Et fougueux, centuplant l'aile des véhicules,

Dans leur soif d'azur et d'essor,

Ils les poussent au loin, vers les bleus crépuscules.

— Alors, plus légers qu'Ariel,

Ils portent la pensée humaine

Vers la nacelle au fond du ciel,

Comme au milieu des mers, des forêts et des plaines.

Sans fil pour les guider par les sentiers de l'air,

Ils joignent, messagers tenaces,

Comme les cœurs unis à travers les déserts,

L'esprit tumultueux des hommes par l'espace !

*La flamme ardente qui jaillit de ton cerveau
 Jette au delà des monts une magique aurore
 Que les fils de nos fils verront grandir encore ;
 O génie inconnu pacifique héros,
 Ton aile à l'envergure immense
 Attend, pour s'éployer, l'avenir qui s'avance.*

*Quand, dans leur ciel éteint, tant de gloires mourront,
 La tienne clamera toujours l'orgueil wallon !*

ROGER DE LA PASTURE

*Trois noms : Van Eyck, Memling, Roger de la Pasture
 Jettent, avant Rubens, des rayons éclatants ;
 Admirables tous trois, tous trois sont aussi grands :
 Jean Van Eyck, ineffable de grâce, inaugure
 L'art vivant sur le front, sur la lèvre et les yeux ;
 Sous le chaud coloris des corps harmonieux
 Le sang remplit les chairs et les muscles s'agitent ;
 Van Eyck fit des chefs-d'œuvre en bousculant les rites.*

*Maître de la miniature et du fini,
 Si merveilleux qu'il nous ravit,
 Memling peignit sa châsse avec des plumes d'ange.*

*O les virginales phalanges !
 O la suave fleur d'art et de pureté
 Ouverte en ce reliquaire de la Beauté !*

*Leurs pinceaux, à tous deux, chantent de frais poèmes,
 Calmes, sereins, heureux presque, dans l'effroi même.*

*Roger de la Pasture, au contraire, descend
 Jusqu'à l'humanité des âmes,
 Pour en saisir les sombres drames
 De la douleur aux coups violents.
 Le premier il sut faire tressaillir de haine,
 De passion, d'amour, de souffrance, une scène;
 Sa ligne parle, geint, se tord,
 Vivante jusque dans la mort.
 Sa Descente de Croix sur la cime s'érige;
 C'est le phare astral qui dirige,
 En ces jours propices à l'art,
 Metsys, et Campaña venu cent ans plus tard.*

*Génie émerveillé par l'école flamande
 Jusqu'à changer les syllabes d'or de son nom,
 Il vole cependant, les ailes toutes grandes,
 Libre et fier au zénith de notre ciel wallon.*

*L'art flamand est pareil à ces vergers d'automne
 Où dans l'orchestre ardent des tons
 Largement, les gammes frissonnent;
 Mais l'âme, l'âme en deuil de la morte saison,
 Du chef-d'œuvre s'est échappée.
 — O les moelleuses échappées!
 O la richesse des velours
 Qui s'étaient en replis lourds!*

*Leur regard se remplit des grâces séductrices
 Des généreuses donatrices;
 Mais la Vierge, mais le martyr,
 Les grands maîtres flamands ne les voient pas souffrir.*

*Roger de la Pasture a peint avec son âme.
 Plus fervent que Memling, son mysticisme enflamme
 Sa palette de vérité, d'amour fécond ;
 Et s'il changea les syllabes d'or de son nom,
 Conquis par la splendeur de l'école flamande,
 Il vole cependant, les ailes toutes grandes,
 Libre et fier, au zénith de notre ciel wallon.*

CHARLEROI

Ville ardente

*Faite d'ombre et de feu comme l'Enfer du Dante ;
 Ville apocalyptique où tout brille en la nuit,
 Où tout s'endeuille et s'assombrit
 A l'aurore ;
 Terre bouleversée, et tremblante, et sonore,
 Où des Titans luttent encore,
 Hachant le sol, trouant le roc, ardent le feu,
 Et jetant des monts noirs à la face de Dieu !*

*De la sérénité des campagnes prochaines,
 Elle apparaît comme une ville surhumaine,
 Barrant de croupes bitumeuses les entours
 Et plantant par le ciel des donjons et des tours
 Où flottent, dans le soir, de rouges oriflammes.
 Des volcans tonnent, tout s'effondre dans les flammes,
 Puis tout renaît encor
 Des libellules d'or
 S'envolent par essais des rivières ignées ;
 Et voici qu'au milieu d'occultes randonnées,*

*Dans des ronronnements de mâchoires qui broient,
 Déchirent, scient, rongent ou cassent ;
 Et des coups de béliers tenaces ;
 Et des appels, on ne sait où,
 De cloches s'éteignant dans un murmure doux ;
 Et des cages sombrant comme dans un désastre ;
 Soudain, on voit
 Des géants mouliner dans l'ombre avec des astres.*

*Et ces géants, ce sont tes fils, ô Pays noir !
 Et c'est de l'or par tas qu'ils brassent dans le soir.
 La Sambre qui toujours rayonne,
 En roule par muids et par tonnes
 Vers nos villes et vers la mer,
 Jusqu'aux confins de l'univers.
 Comme eux, je suis le fils du pays que je chante.
 Blanc forgeron du vers, j'ai, d'une main ballante,
 Frappé et tenaillé à grands coups valeureux,
 Avec mon rêve au fond des yeux ;
 Mais glacé sous la neige de l'indifférence,
 Pauvre rêve dans l'indigence,
 Parfois, il s'est blotti sur ton cœur généreux ;
 Et tu lui redonnas, pour te chanter encore,
 Comme la cigale à l'aurore,
 Ton amour avec ta clarté.
 Et quand dans un moule de plomb, mon corps figé
 Dormira sur le bord de la Sambre éblouie
 Où glisse chaque jour un peu plus de ta vie
 Qui s'épuise et mourra pour avoir trop donné ;*

*Alors, ô mon pays, nos âmes immortelles
Revivront, en planant sur nos rives nouvelles
Parmi des côteaux inconnus,
L'époque que je chante, et qui ne sera plus !*

FLEURUS

*Fleurus ! nom chantant pour la France !
Au milieu de la plaine immense
Qui se prolonge vers Ligny et Maransart,
Toujours le sort gonfla d'orgueil ses étendards.
Toujours la Mère Wallonie
Offrit comme un bouquet de fleurs,
Sa plaine blonde de Fleurus à son amie.
Son parfum ranima, sur la fin de sa vie,
Le Roi-Soleil dont la splendeur
Se voilait tristement sous de sombres nuages ;
Et la France revit encor,
Quand s'alluma l'aurore ardente de notre âge,
A ses jeunes regards fleurir ses bouquets d'or.
Puis, lorsque l'empereur, le front rayé d'un doute,
Après Moscou, après l'exil et les malheurs
Marcha, poussé par le destin, vers la déroute ;
Pour la dernière fois, Fleurus offrit ses fleurs.
Mais ce soir-là, le vent s'acharna sur la plaine ;
Les pétales, tels des phalènes,
S'envolèrent dans l'ouragan
Vers les hauteurs de Mont-Saint-Jean
Où meurtris, déchirés, sans nom, couverts de terre,
Les lourds Prussiens les écrasèrent.*

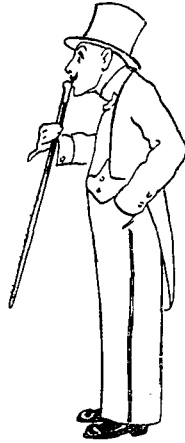
LE DOUZIÈME PROVISoire

Il m'est énergiquement indifférent que les femmes portent ou ne portent pas la jupe-culotte. C'est une affaire qui ne regarde que vous, mesdames, — ainsi que messieurs vos mollets. Là où nous avons eu grand tort, c'est quand nous nous sommes fâchés : je vous demande un peu si tout le monde n'a pas la liberté d'être ridicule ! Il y a chez nous beaucoup de littérateurs qui ne s'en privent pas, au contraire. Se fâcher met souvent les gens dans une situation inélégante. Non pas qu'il ne faille jamais se fâcher ; mais il faut choisir une occasion qui en vaille la peine, la politique du coup de pied dans le derrière faisant souvent moins de tort au derrière qu'au pied. En tout état de cause, la jupe-culotte ne méritait pas qu'on se fâchât. Je ne parlerai même que pour mémoire de l'attitude discourttoise de certains énergumènes qui firent aux premières porteuses de jupes-culottes une conduite de Grenoble. Cette attitude demande l'intervention des gardiens de la paix plutôt qu'elle ne réclame une stigmatisation de la part du chroniqueur. Mais elle n'a pas été que grossière. Elle a surtout été sotte, ce qui me paraît pire. Dire aux femmes : « Ce vêtement est ridicule ! » prouve qu'on ne connaît pas du tout leur caractère. Il fallait dire : « Ce vêtement est essentiellement *pratique* ! » En deux jours, toutes les jupes-culottes eussent disparu. Au surplus, il semble qu'elles n'ont pas un grand avenir, malgré le manque de clairvoyance de nos appréciations.

Sommes-nous, les hommes, tout à fait bien qualifiés, à la réflexion, pour juger congrûment la toilette des femmes ? Ce n'est pas certain ; le contraire est même probable. Si nous nous regardions un peu, avant de proférer un jugement ? Nos pantalons, tantôt collants et tantôt vastes comme des jupes — la voilà, la masculine jupe-culotte ! —

nos gilets parfois fermés jusqu'au cou et parfois échancrés jusqu'au nombril, nos chapeaux de soie qui sont le comble du ridicule, notre éternel et immuable habit noir qui nous fait parfois, au théâtre, prendre pour les garçons du buffet, nos chaussures tantôt allongées comme des souliers à la pou-laine et tantôt courts et larges comme des pieds de rhinocéros — tout cela doit faire estimer médiocrement le sens que nous voulons avoir de l'esthétique.

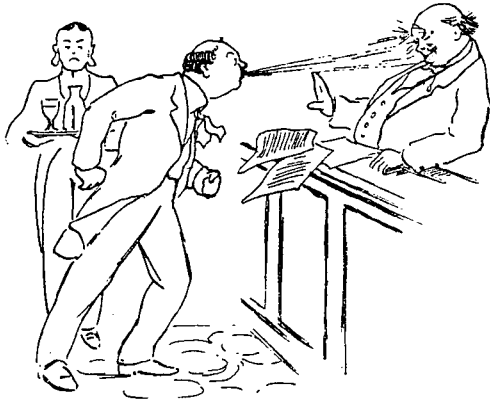
La femme, au moins, a la fanfre-luche. Elle est assez jolie pour pou-voir s'enlaidir. Nous pas. Mais nous nous enlaidissons tout de même, parce que notre vanité est incom-mensurable. Que vive donc ou que meure la jupe-culotte, que peut nous importer! Si le contenant n'est pas séant, le contenu le restera... séant. C'est le principal.



* * *

Le distingué vidame Hubin, n'étant pas du même avis que le député Wauwermans, jugea opportun, en pleine séance de la Chambre, de cracher à la figure de son contradicteur. C'est d'une charmante familiarité : M. Hubin a fait comme chez lui. M. Wauwermans, lui, aura perdu la salive. C'est dommage. On aurait pu assister à un bel échange de crachats. Il y a là une curieuse innovation à introduire dans nos mœurs parlementaires : le crachat pacificateur. Car il faut remarquer ceci. A peine M. Hubin eut-il craché, que la Chambre, houleuse et difficile à contenir, depuis le début de la séance, devint tout à coup d'un calme parfait. Ce crachat — arrosage partiel — avait fait l'effet d'une douche générale. Cette crise de pituite prenait l'allure d'une submersion apaisante. Or donc, voici : il

arrive que nos honorables soient un peu nerveux. Cela peut arriver à d'autres. Il faudrait que la Chambre eût quelques cracheurs émérites, assermentés. Pour distinguer les meilleurs, on ferait un concours. Il y aurait le crachat en hauteur, en largeur, en force, en souplesse. Le crachat bon-enfant et le crachat distillé. Le crachat à distance et le crachat à bout portant. Le crachat à la violette et celui à l'acide phénique. Les champions de ce tournoi — dont personne ne manquera de constater la haute portée



morale — seront de service à tour de rôle. Au surplus si... l'envoyeur n'est pas toujours le même, le destinataire changera également. Quand, avec étonnement, on verra survenir dans l'hémicycle quelque député peu assidu et qu'on l'interrogera indulgemment, lui demandant s'il doit prendre la parole, il répondra, de l'air d'un monsieur qui a assumé de graves responsabilités : « Mon cher collègue, je suis de service, aujourd'hui. Je ne parle pas, non : je crache. » L'autre se rappellera soudain : « Parbleu ! c'est même sur moi que vous devez cracher ! Suis-je distrait ! » Et le « crachoir » amènera le crachant à la buvette. Il ajoutera : « Prenez plutôt du tilleul : je suis au régime. Mon docteur m'a défendu le café ou le cognac, même sur la figure. »

Cette institution me paraît destinée au plus bel avenir. Il conviendrait qu'on la fit breveter. Sans cela, M. Hubin perdrait tout le bénéfice de son hygiénique distraction et les parlements des autres pays finiraient peut-être par s'attribuer tout l'honneur d'une innovation dont nous revendiquons l'originalité.

Seulement, en cette matière comme en toute autre, le progrès nous guette. La devise de notre siècle est celle du surintendant Nicolas Foucquet : *Quo non ascendam ?* Des esprits inquiets vont, sans aucun doute, chercher quelque chose de plus fort que le crachat. A mon sens, ils auront tort. Le crachat est ce qu'on a trouvé de mieux, comme argument, depuis plusieurs années. Restons-en là. Le mieux est l'ennemi du bien. Et qu'il n'y ait pas quelque novateur assoiffé de gloire qui, trouvant le crachat trop simple, vienne s'aviser de renouveler contre la tribune de la Chambre le geste illustre du plus vieux bourgeois de Bruxelles. Gardons-nous d'exagérer...

*
* * *

Je parle bien tardivement de la sottise aventure qui est survenue à la dernière œuvre de M. Henry Bernstein. Des fous furieux se sont livrés à des manifestations insensées, lors des représentations d'*Après moi*. Si bien que l'auteur a été contraint de retirer sa pièce de l'affiche. Il l'a fait avec une dignité assez caractéristique pour que nous l'apprécions. J'avoue, tout de suite, que je n'aime pas le théâtre de M. Bernstein. Pousser une situation jusqu'au bout, passe encore : c'est le ressort dramatique d'une œuvre. Pousser les caractères jusqu'au bout, surtout quand ce sont des caractères misérables, produit sur le spectateur une impression de malaise. Cet art à coups de poing ne me dit rien qui vaille. Je ne suis donc nullement soupçonnable de tendresse à l'endroit d'*Après moi*. Mais ce que je n'admets pas, c'est le *boycottage* d'une œuvre, non à cause de l'œuvre elle-même, mais à cause de telle ou telle tare — imaginaire ou réelle — de l'auteur. Cela n'a

rien à voir avec l'art. Il est pitoyable de constater qu'on peut vous dénier tout talent, parce que vous êtes cagneux ou borgne. La vie privée des écrivains n'est pas ce qui doit les rendre sympathiques ou odieux. A ce compte là, on saboterait bien des œuvres de valeur. La vie intime de Chateaubriand, pour ne citer qu'un exemple, n'a rien de spécialement édifiant. Je n'entends nullement prendre ici parti pour ou contre M. Bernstein : M. Bernstein m'est indifférent. Je reconnais qu'un soldat qui déserte est un misérable, encore qu'il puisse avoir des excuses, si minces soient-elles. Mais, encore un coup, la question n'est pas là. Je prétends que, dans l'œuvre d'un écrivain, il faut voir l'œuvre, et rien que cela. Aucune loi n'oblige qui que ce soit à serrer la main à l'auteur.

Et j'ajoute que les ridicules manifestations auxquelles se sont livrés certains jeunes gens ont produit sur beaucoup de gens — dont je suis — un effet diamétralement opposé à celui que ces jeunes gens attendaient. Ces manifestations, comme le crachat Hubin, leur sont retombées sur le nez.

Maintenant, qu'*Après moi* soit une bonne pièce, c'est encore, comme dit l'autre, une question différente.

* * *

Selon la coutume qui règne en maîtresse sous notre doux ciel, que les manuels de géographie, ironiquement, nomment tempéré — nous avons eu un commencement de printemps d'une incontestable variété. Aux jours torrides succédaient — et succéderont encore les jours glaciaux. La grêle et la neige « faisaient sandwiches » avec l'éblouissant Phoïbos. J'ai donc écrit à Monseigneur le printemps. J'espère que ma lettre ne sera pas inutile. Mais je me trompe peut-être, mon âge mûr ayant encore des illusions. Voici :

— « Encore qu'en ces temps égalitaires et démocratiques on ne donne plus beaucoup du « Monseigneur » et que j'eusse pu, en somme, vous appeler « Monsieur » sans me

faire remarquer, j'ai tenu à vous conserver cette appellation un peu désuète. J'avoue humblement que je tenais surtout à me ménager vos bonnes grâces. Peut-être m'en serais-je un peu moqué, s'il n'avait été question que de moi. Mais il s'agit, en l'occurrence, des artistes, — musiciens, peintres, voire surtout littérateurs. Car nous possé-



mons encore quelques littérateurs qui sont des artistes. Ils m'ont prié de vous écrire et j'y ai consenti.

Rassurez-vous, Monseigneur, ô vous que quelques vieilles personnes sourdes et aveugles, et qui ne mettent plus le nez dehors, appellent encore, sans ironie, le « chevalier Printemps » : il n'entre pas dans mes intentions de vous demander des choses impossibles. Je veux tout simplement vous poser une question : « A quel moment avez-vous décidé d'arriver?... »

Je sais bien. Trompés par certains indices — soleil

tiède, ciel clair, bourgeons tendres, — des idéalistes ont prétendu que vous aviez fait votre entrée. Mais les gens pondérés ayant constaté que, le lendemain de ces manifestations, il régnait un froid de loup et que le sol était couvert d'une couche de neige, ont rapidement compris que vous n'étiez pas encore arrivé. Je reconnais que votre droit est d'arriver quand cela vous convient le mieux. Je ne voudrais pas que la moindre hâte, à vous imposée, pût justifier votre mauvaise humeur. Mais, tout de même, nous voudrions bien savoir. Car, il faut que je vous le confie, vous jetez une singulière perturbation dans le monde des artistes.

Il y a, parmi les littérateurs, des narquois et des naïfs : les seconds forment une minorité. Mais tout le monde sait l'importance des minorités. Car, enfin, si les minorités n'existaient pas, les majorités n'existeraient pas non plus, ce qui serait profondément regrettable. Or les naïfs, aux premières caresses tièdes de la brise, — ils disent cela, — ont accordé leur lyre. Ils vous ont chanté. Ils ont dit : « Mignonne, voici l'avril... » (Ils disent l'avril ; mais c'est une figure de style. Le « mars » sonnerait beaucoup moins bien. Et puis, il n'y a à mars que peu de rimes, comme jars et Villars, et ce n'est pas commode d'écrire un sonnet avec cela...) Alors, pan ! le lendemain, il neigeait...

Aux jours de neige, les narquois ricanaient. Ils disaient : « C'est le printemps, mesdames : c'est le moment de sortir vos fourrures... » Alors, pan ! le lendemain, il faisait une chaleur étouffante...

Si bien que les ironistes sont occupés à se demander s'ils ne vont pas, délibérément, devenir des poètes ; et les naïfs, peut-être, vont se résoudre à devenir des humoristes ! Quelle catastrophe, Monsieur le chevalier ! Il n'existera plus aucune classification. Comment voulez-vous, dans ces conditions-là, que nous ayons encore une académie littéraire en Belgique ?

Je n'ai nullement, par ces paroles, l'intention de vous offenser, croyez-le bien. Mais vous serait-il si difficile de nous indiquer, même approximativement, vers quelle

époque vous comptez vous installer chez nous? Il n'est pas indispensable de vous hâter. Prenez votre temps; nous le prenons bien, nous, votre temps. Sera-ce en juin? en août? en novembre? Dites-le nous. Ne soyez pas inutilement discret. Nous ne songeons pas à vous bousculer. Mais c'est la question des rimes qui nous ennuie. Devrions-nous dire : « Mignonne, voici le juin... » ou bien : « Mignonne, voici l'octobre... » Toute la question est là. Le



poète ne peut pas, vous le savez, avoir la raison : laissez-lui la rime.

Tenez : vous savez aussi comme *vingt ans* rime avec *printemps*. Eh bien ! si vous voulez, on mettra *trente ans...* ou *soixante ans*. Mais que nous soyons fixés, bon Dieu, que nous soyons fixés, nous les poètes, puisque le baromètre ne veut plus l'être !

Jusqu'à présent, nos revendications ont été discrètes, avouez-le. Ne nous contraignez pas à la violence. Car, lorsque nous nous fâcherons, Monseigneur, ce sera épou-

vantable : nous sommes capables de nous mettre en syndicat.

Et alors, ce sera bien simple : quand vous vous présenterez, on vous fera mettre à la porte par l'été, tout simplement, Monsieur le chevalier. Ou par l'hiver. »

J'ose dire — puisque personne ne prendra peut-être cette peine — que cette lettre est envoyée : c'est un heureux sort pour une lettre. Au surplus, le printemps n'en tiendra peut-être pas compte.

* * *

Tout maussade qu'il ait été, ce commencement de printemps n'a, néanmoins, pas manqué de provoquer une certaine effervescence dans la gent littéraire belge. A ma grande surprise, mes dernières chroniques, notamment, ont accumulé sur mon front différentes sortes de foudres. Je pourrais peut-être dire que, justement, je m'en... foudre, n'était le système singulier de notre nationale critique littéraire. Dire aux gens qu'on aime qu'ils ont du génie et que personne, jamais, ne sera capable de dénouer les cordons de leurs chaussures, dire à ceux que l'on n'aime pas qu'ils sont les plus déplorables des crétins, est, à coup sûr, une manière de critique : ce n'est pas la mienne. Je dis ce que je pense, même si je dois fâcher ceux à qui je le dis. Au surplus, jusqu'à présent, on ne s'était guère fâché. Voici que maintenant on se met en colère : il y a des gens qui n'ont aucun souci du bon état de leur santé.

Procédons par ordre. A tout seigneur, tout honneur. Encore qu'il soit pénible à ma courtoisie de devoir répondre à la critique d'une femme, je le ferai néanmoins. J'imagine, au demeurant, que quand une femme écrit — même avec beaucoup de talent — elle sait qu'elle s'expose aux critiques. Quand elle confère, itou. M^{lle} Marguerite Van de Wiele écrit et confère. Dans le numéro de février de la *Belgique*, j'ai parlé d'une courte causerie que fit M^{lle} Marguerite Van de Wiele, au théâtre

de l'Alcazar, en guise de préambule à une représentation donnée pour le *Théâtre de la Jeunesse*. J'écrivais ceci : *Une courte causerie de M^{lle} Marguerite Van de Wiele, qui — on est femme, que diable ! — égratigna savamment l'œuvre de M^{me} Hélène Clément... Ce fut du beau sabotage.* M^{lle} Marguerite Van de Wiele, m'a-t-on rapporté, ne s'est pas montrée satisfaite de cette anodine appréciation : elle s'est fâchée. Et lors d'une autre représentation, elle clamait son indignation dans les couloirs. Elle ne cachait pas son avis à mon égard. Elle affirmait que « ce monsieur est un petit misérable ». Va pour « petit misérable » : peut-être que M^{lle} Marguerite Van de Wiele dit cela comme elle dirait pirouette. Mais je serais navré de lui faire du chagrin. Il ne faut pas qu'une femme se frappe, même avec une de mes phrases. Et puisque M^{lle} Van de Wiele est mécontente des mots cités ci-dessus, je consens à retrancher des phrases incriminées les deux mots *savamment* et *beau*. Mais c'est vraiment tout ce que je puis faire.

Si M^{lle} Marguerite Van de Wiele était un homme — ce que je m'empresse de ne pas lui souhaiter — je lui dirais ceci : « Vous avez, cher Monsieur, fait une causerie devant un public nombreux. Le but de cette causerie était de montrer aux spectateurs l'intérêt que peut avoir un Théâtre de la Jeunesse. La première représentation, donnée dans ce but, comprenait l'œuvre inédite d'un de vos confrères. Quelle que fût cette œuvre, il ne fallait pas la « chiner ». Je ne songe nullement, cher Monsieur, à exalter plus qu'il ne faut la piécette de M^{me} Hélène Clément. J'ai dit, au surplus, ce que j'en pensais. Mais, à vous, il n'appartenait pas de la... descendre, comme disent les lutteurs. Et si vous n'en pensiez pas de bien, il fallait, peut-être, confier à un autre le soin d'en parler... »

Voilà ce que j'aurais dit à la conférencière, si elle avait été un conférencier. Mais je ne me permettrai jamais de dire cela à une femme. Comme, tout de même, il se pourrait que M^{lle} Van de Wiele continuât de se fâcher, comme on m'affirme, avec des sanglots dans la voix, que quand M^{lle} Van de Wiele a un motif d'animosité contre quelqu'un

c'est pour longtemps, je me contente de baiser la main à la conférencière... piquante, de lui dire, comme dans *Faust* : « O Marguerite, à tes pieds me voilà... » et



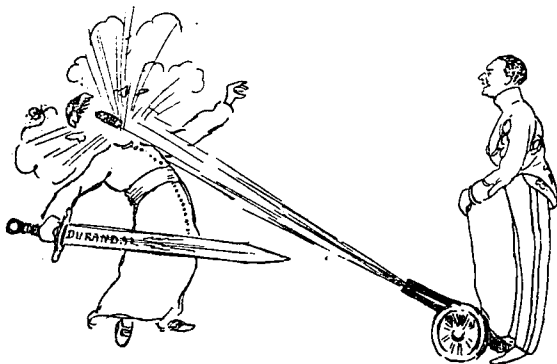
d'attendre paisiblement que la plume acérée de M^{lle} Van de Wiele me transperce irrémédiablement.

Ces piqûres là sont un vaccin.

* * *

Certaines revues ont une façon tout à fait singulière d'entendre la polémique littéraire. Que l'on s'égratigne mutuellement, rien de mieux, surtout lorsqu'on tâche à le faire avec quelque esprit. Mais le système des personnalités est navrant, quand il n'est pas tout à fait répugnant. *Durendal*, par exemple, veut absolument entrer dans cette voie déplorable : tant pis pour *Durendal*. Sous la signature du « petit épicier » — oui, plutôt ! — la revue catholique publie chaque mois, depuis janvier, un *Drageoir aux épices*, — un joli titre : il est de J.-K. Huysmans, — qui pourrait être spirituel et qui ne l'est guère. Pour que l'esprit soit séduisant, il n'est pas du tout nécessaire qu'il soit plat. Et il peut être d'une certaine utilité qu'on lui adjoigne le tact. Le « petit épicier » ne paraît pas connaître le tact. Avec une insistance malade, il insiste sur le fait

que Paul André est commandant d'artillerie. Évidemment, il pourrait être épicier; mais tout le monde n'a pas la chance du signataire du *Drageoir* : celui-ci, sans doute, est garde civique. Le fait d'être officier d'artillerie n'est pas une tare. Quelqu'un songe-t-il à reprocher à l'abbé Moëller sa soutane? L'abbé Moëller, dont les cartes de visite portent simplement : Henry Moëller, directeur de *Duren-dal*, est un homme charmant, d'un accueil délicieux, d'une courtoisie parfaite. Il faudrait être assez mufle pour le railler d'être prêtre. Mais il n'y a pas de raison non plus



pour qu'on se moque de Paul André parce qu'il porte l'uniforme. Je dis ceci avec une liberté d'esprit d'autant plus grande que, critiquant jadis certains livres du directeur de la *Belgique artistique et littéraire* je ne leur ai pas tressé que des couronnes : Paul André le sait. Qu'on trouve ses livres mauvais, c'est le droit du lecteur; mais qu'on semble les trouver mauvais parce que leur auteur est officier, c'est un peu de la gaminerie.

On sait qu'en Belgique peu de littérateurs vivent uniquement de leur plume. Les uns sont, en outre, fonctionnaires, journalistes; les autres, avocats, receveurs de l'enregistrement, etc. On ne songeait pas jusqu'à présent à leur en faire un grief. *Le petit épicier*, lui, a trouvé que ce serait drôle : il a, de ce qui est drôle, une drôle de conception.

Qu'on turlupine aimablement Paul André pour une phrase boîteuse, pour un *lapsus calami*, rien de mieux. Il est le premier à en rire. Mais que ce soit un système de railler son métier, rien de plus vilain.

Dans sa chronique du mois de février, le « petit épicier » écrit : « On n'ajoute pas que le plus clair des ressources de la *Belgique artistique et littéraire* consiste en la somme de 4,000 francs — quatre mille francs! — que le gouvernement donne comme subside annuel à ce Pandœmonium des médiocres. » L'opinion du « petit épicier » n'aurait en soi aucune espèce d'importance, n'étaient certaines circonstances qui la rendent assez piquante.

Le jeune homme qui ne craint pas de signer courageusement d'un pseudonyme les attaques systématiques qu'il dirige contre Paul André, est M. Pierre Nothomb. Quand il débuta, il y a deux ou trois ans, dans la carrière littéraire, il vint réclamer, fort humblement, les conseils et les encouragements d'André. La *Belgique* publia de ses vers : c'est peut-être pour cela que M. Pierre Nothomb trouve notre revue le « Pandœmonium des médiocres » ? Le coup de pied de cet ânon a ainsi une signification particulièrement divertissante.

M. Pierre Nothomb — qui, en tant que « petit épicier », affecte une attitude narquoise vis-à-vis de Paul André — n'a jamais manqué d'être le plus courtois des correspondants, quand il ne se cache pas sous un pseudonyme. Il a plusieurs fois recommandé ses amis et on a accueilli ses amis avec bienveillance, — eux et leur copie. Est-ce encore à cause de cela que la *Belgique* est le Pandœmonium des médiocres ? Le « petit épicier » déplore le subside de 4,000 francs que nous donne le gouvernement ; mais M. Pierre Nothomb n'a jamais refusé qu'on lui payât, avec cet argent-là, comme aux autres collaborateurs, sa copie... Alors ?

Au surplus, ce n'est pas seulement vis-à-vis de Paul André que M. Pierre Nothomb a témoigné d'une juvénile muflerie. Avec quelques uns de ses amis, il a tenté récemment de fonder une revue bi-mensuelle qui prit la place de *Durendal*. Il ne s'agissait en somme de rien moins que

d'un « débarquement » de l'excellent abbé Moëller qui emploie, à soutenir sa revue, un courage et une ténacité dont ces jeunes gens féroces et naïfs eussent aimé retirer tout le bénéfice. Le projet de M. Pierre Nothomb et consorts échoua, faute d'argent, dit-on. Ceci est une question accessoire. Mais, n'est-ce pas que le « petit épicier » est vraiment un charmant jeune homme ? Je n'eusse même pas parlé de ses palinodies systématisées, n'était l'inquiétant état d'esprit qu'elles manifestent. Tous les gens de goût apprécieront, comme il convient, la si élégante attitude de M. Pierre Nothomb : c'est un *gentleman*, n'en doutons point. Sans doute son drageoir ne contient-il que peu de sel — et du gros ; à coup sûr il contient des cornichons. C'est toujours cela.

* * *

M. Marcel Angenot n'est pas content du tout de ce que j'ai écrit le mois dernier au sujet de son dernier livre. Il prie Paul André de me tirer les oreilles. Voyez-vous cela ! M. Marcel Angenot est un ingénu. Ou bien a-t-il accoutumé qu'on se serve à son endroit de ce genre de procédés ? La meilleure manière de montrer à mes lecteurs que la colère angenotique est exagérée, est de publier *in extenso* la lettre qu'il m'adresse. Sans l'avoir voulu sans doute, cette lettre est réjouissante. Sa clarté, sa vigueur de style, son irréprochable purisme attestent, en effet, que M. Angenot est tout indiqué pour donner des leçons de syntaxe et de grammaire : en enseignant, il apprendra. Voici cette lettre :

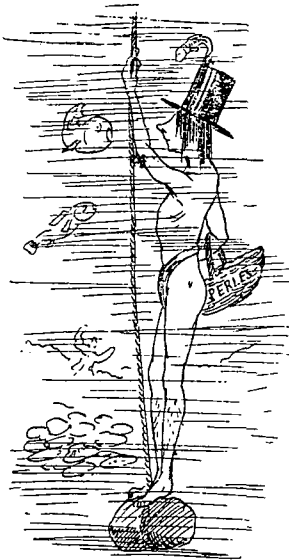
<i>Hôtel Ritz</i> , Madrid,	Le
	12
	—
	4
	—
	11
	—

Mon cher Morisseaux,

Je reçois la *Belgique*.

C'est très gentil de parler de moi, mon égotisme s'en accorde (*sic*) même quand on en parle mal. Mais en parler comme

vous, à la « je donne et reprends » bien que ce soit le système (*sic*) belge, il n'implique pas, que je sache (puisque'il faut y passer) le droit que vous prenez pour le plaisir de répéter un bon vieux mot de Giraud, d'attenter à mon talent d'écrivain (dans cette œuvre sans prétention) en supposant que la traduction s'en doive encore faire en français (1). C'est de la gaminerie un peu gratuite. Vous me direz, n'est-ce-pas, que c'est



de l'esprit, mais outre qu'il n'est pas le vôtre, niettons du méchant esprit si vous voulez bien!

Toute votre allusion à mon livre n'est qu'un démarquage de la critique de Souguenet qui me fut d'ailleurs plus favorable.

Puisque votre métier de chroniqueur ne vous y obligeait pas, vous pouviez même passer sous silence l'hommage de mon livre, mon Dieu vous êtes si occupé! et vous l'avez déjà si élégamment fait pour mon « Souffleur de Bulles » dont vous ne m'accusâtes même pas réception.

La tutute que vous me tendez pour finir est bien protectrice et j'en aurais ri *comme des perles* si « me taire n'était

pour moi une immutabilité aussi constante que le fait, dans l'ordre toscan, de situer l'entablement des colonnes le talon entre le larmier et le listel!!! »

Surtout, n'allez pas incriminer cette phrase, je vous assure qu'elle est de vous et vraiment, pour un des premiers écrivains du siècle, comme nous en prévenait, à peu près, votre petite note sur votre livre, vous abusez peut-être de la métaphore.

Cependant, comme il se pourrait que vous ayez raison et qu'il faille, en effet, recourir à la traduction, je vous saurais gré de

(1) Cette phrase espagnole est rigoureusement authentique!

(Note du Chroniqueur.)

me rendre le service personnel (pas celui d'Enthoven) de me traduire en français les passages qui vous en semblent dignes ; pour ma part, je m'engage à repiquer une tête dans le golfe Persique de votre « Bobine », d'où je compte vous ramener quelques « perles » déjà remarquées, du plus bel orient.

Maintenant, n'allez pas croire à de l'humeur, il fait trop beau ici pour se fâcher, mais je n'aime pas les mollusques et... je bouge.

Je ne réclame pas l'insertion de cette lettre, je méprise ce genre de réclame. Mais j'aimerais que vous *rétractassiez* (c'est pour vous, ça) vos allusions frivoles, parce qu'il n'est pas beau (il y a un autre mot) d'accabler injustement un homme sans défense et que vous n'admettiez pas (je l'espère) que l'on vous *traitât* comme vous vous amusez à traiter les autres.

Je compte sur votre gentilhommérie et je vous serre la main.

MARCEL ANGENOT.

La lettre du plongeur Angenot suffit à elle seule — nouveau Baedeker d'une série qui promet d'être amusante — à prouver que j'ai beaucoup à apprendre de l'auteur du *Souffleur de bulles* : le basque, notamment. M. Angenot avoue être un homme sans défense : mon Dieu ! comme ces choses-là sont tristes ! Ce qui n'est pas moins triste, c'est de constater que M. Angenot est distrait : c'est regrettable pour un professeur de maintien. Je reconnais que la phrase qu'il cite de moi est inintelligible. Seulement, M. Angenot — involontairement, j'en suis sûr — a passé un mot. Devant « l'entablement » il y a le petit mot « à ». C'est un mot qui n'a l'air de rien, mais qui a son importance en l'aventure. Si, l'ayant replacé à l'endroit où il doit être, M. Angenot continue à ne pas comprendre, il faudra bien que je me résolve à traduire la phrase en ce patois charmant qu'emploie l'auteur de *Vers le Sphinx*.

M. Angenot me dit que je pouvais passer son livre sous silence. Evidemment. Rien n'était plus facile. Les livres de M. Angenot aident étrangement le chroniqueur dans cette tâche négative. Aussi l'accomplirai-je désormais sans faiblesse.

* * *

Sous le transparent pseudonyme de « X... », le courageux, l'intrépide correspondant bruxellois du *Carillon d'Ostende* ne craint pas de me dire mon fait. L'éléphant anonyme s'est fâché. Il a sauté dans son encrier et s'est couvert d'éclaboussures. Je m'en voudrais cruellement de ne pas mettre sous vos yeux, duchesses, la prose élégante de ce chroniqueur algébrique. J'espère que prochainement



le *Carillon d'Ostende* aura à cœur de nous donner sur la vie intellectuelle en Belgique des avis non moins haut cotés que ceux de M. X. Ceux, notamment, de M. Y. et de M. Z. Voici :

Il y a quelques mois, dans une de ces chroniques rapides, que je suis obligé de livrer telles qu'elles aux typos, et dont je ne puis même pas corriger les épreuves, il m'est advenu, paraît-il, de dire : « Les Belges sont avant tout des sentimentaux. La

blague française ne leur sied pas mieux qu'un habit de valet à un éléphant. »

Ceci n'était pas très drôle, je l'avoue; ce ne l'était surtout pas autant que de dire de quelqu'un qu'on a flanqué à la porte à coups de pied au derrière : « Je l'ai reçu comme un éléphant dans un magasin de porcelaines. »

Mais ceci n'est que le tout petit côté de la question.

Un monsieur qui, malgré ses origines ultra-démocratiques, n'écrit que pour les duchesses et pour les marquises — pauvres duchesses! pauvres marquises! — s'est reconnu dans ces quelques mots; ce qui prouve, entre autres choses, que son flair est très supérieur au mien, et je lui en fais mon compliment.

Je n'avais, en effet, nullement pensé à lui; j'avais même complètement oublié que ce galopin de lettres, comme dirait M. Edmond Picard, s'est spécialisé dans le genre des « choses cruelles, délicieusement roulées dans le sucre du pince-sans-ririsme le plus dupeur (1) » et a, jadis, commis une comédie dans laquelle il s'évertuait à imiter la blague parisienne. La pièce croula lamentablement malgré la bonne volonté des artistes du Parc obligés de la jouer en vertu d'un contrat avec la Ville.

Et d'une; car ce n'est pas le seul crime de lèse-littérature que j'aie à mon actif.

J'ai eu, en outre, le gigantesque toupet d'écrire qu'il y avait dans les rangs de la police bruxelloise des agents très lettrés, écrivant en prose et en vers, tout comme Maeterlinck et Ramaeckers, mais qui sont ou trop modestes ou trop pauvres pour faire éditer leurs œuvres.

Maeterlinck et Ramaeckers, qui sont gens d'esprit, ne se sont pas froissés de l'assimilation; mais, toujours avec ce flair d'éléphant domestiqué qui lui est plus profitable que certaine pétarade à la Monnaie, mon critique artistique et littéraire a aussitôt découvert que, pour ainsi chanter les louanges de la police, je devrais être un policier.

J'aurais tort d'y contredire, car, si on appartient fatalement à la classe de gens qu'on flatte, l'auteur de ce beau raisonnement n'est certainement pas un écrivain, vu qu'il dit pis que pendre de cette catégorie de citoyens.

Va donc pour policier. C'est, du reste, un métier comme un autre et l'on sait que s'il n'y a pas de sots métiers, il y a beau-

(1) *Scripsit* : Paul André.

coup de sottes gens. C'était, entre autres, l'avis du commissaire Bourgeois, lorsqu'il échangea ses galons de maréchal des logis d'artillerie contre ceux d'inspecteur de police, et ce doit être aussi celui de M. Morisseaux (F.-Ch.), qui ne crut pas devoir pousser sa carrière militaire au delà du même grade de maréchal des logis.

Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi un policier ne pourrait pas faire de la littérature ? Reboul n'était que boulanger, et cela ne l'empêcha pas de faire de très jolis vers.

Je sais bien que, pour oser écrire cela, on va me retarabuster d'importance.

En dehors d'une certaine chapelle où l'adoration mutuelle est de règle, nul n'a et ne peut avoir de talent.

M. G. R... est un auteur d'une loufoquerie intense⁽¹⁾ et M. Pol Demade est le type définitif du conférencier embêtant, un acrobate, un virtuose de l'ennui, cultivant le jargon pittoresque... le jargon des supplices⁽¹⁾.

Mais parlez-moi de M. Untel : voilà un écrivain hors ligne, de même que M. Telautre est un poète incomparable, tout comme M. Morisseaux (F.-Ch.) est un humoriste d'un badinage follement joyeux, débordant de « farce », ainsi qu'il l'écrit lui-même dans une revue dont le titre est aussi long que pompeux.

Mais en voilà assez sur ce chapitre, et, malgré tous les Morisseaux quelconques, je continuerai à penser que le *Mariage de Mlle Beulemans* est une œuvre mille fois supérieure à toutes les *Effrénées* aux allures parisiennes, et démontre la vérité du vieux proverbe flamand : Schoenmaker, blijf op uw leest ! »

X.

Reconnaissons que ce riant article regorge de qualités. Le goût le dispute à l'opportunité. M. X., qui est certainement d'origine aristocratique, lui — ainsi qu'en témoignent son énergique anonymat et sa délicatesse d'expression — porte probablement sur son blason un solide doigt dans un petit œil. Il pratique l'incompréhension avec une verve prodigieuse. Il suffira qu'on veuille bien se reporter à ma chronique du mois dernier pour comprendre sur-le-champ que l'huître à grelots a exactement compris mon article à l'envers. Il dit qu'il préfère *Mlle Beulemans* à

(1) *Scripsit* : F.-Ch. Morisseaux.

l'Effrénée : moi aussi. Je l'ai dit et répété : *l'Effrénée* — écrite il y a sept ans, représentée il y a plus de cinq ans — fut un four noir. M. X. continue à vouloir enfoncer les portes de ce four : cette huître a le goût de la cuisson. C'est son droit.

Je prétends, une fois de plus que, si *le Mariage de M^{lle} Beulemans* a eudu succès, ce n'est pas uniquement à cause de sa sentimentalité, c'est à cause de son esprit. Mais M. X. ne veut pas que les Belges aient de l'esprit : en ce cas, M. X. devrait se faire « dénaturiser ». Il désire que nous conservions le monopole de la balourdise. Et il s'étonne que nous ne suivions pas ses traces. Je me fais une certaine joie de cueillir dans l'huître ostendaise quelques perles : c'est le mois, décidément !

Le vaillant anonyme dit : « Il m'est advenu, paraît-il, de dire... » Que dans une correction d'épreuves typographiques on laisse passer une faute d'impression, c'est tout naturel. Mais que l'on oublie une opinion, ça c'est plus extraordinaire. M. X. prétend que je me suis reconnu dans l'éléphant dont il parlait : M. X., perdu dans ses calculs algébriques — qui semblent être en même temps, chez lui, des calculs du foie — a une façon bien à lui de lire la prose des autres. Quand il me dira que la phrase suivante de ma dernière chronique : « L'éléphant qui a écrit ces lignes me semble se placer à un point de vue rigoureusement personnel... » signifie que je me suis reconnu dans son article, je serai autorisé à croire que M. X. ne corrige décidément jamais les épreuves de ses articles. La copie primitive non plus, d'ailleurs.

On conviendra, pour le reste, que parler de *l'Effrénée* était d'une brûlante actualité. Et que révéler au public — que cela n'intéresse en rien — quelques détails intimes de la vie des écrivains est une façon particulièrement élégante de faire de la critique littéraire. Quant « aux artistes du Parc, obligés de jouer *l'Effrénée* en vertu d'un contrat avec la Ville », ça c'est un renseignement inédit. Si M. X. renseigne toujours aussi bien ses lecteurs, ce qu'on doit être malin à Ostende ! Je n'insisterai pas davantage sur ce

produit remarquable des huîtres ostendaises : ce n'est plus le moment, nous sommes dans un mois sans r.

M. X. pourra utilement mettre à profit le proverbe qu'il cite pour terminer son article — si j'ose ainsi m'exprimer. Oui, que le cordonnier reste à l'établi, que M. X... se confectionne des chaussures. Ainsi, quand il mettra les pieds dans le plat, il y aura au moins un intermédiaire — les bottes — entre le plat et le pied.

Edmond Picard me nommerait « galopin de lettres », dit l'algébrique Ostendais. C'est une opinion gratuite et risquée. Que M. X. aille donc demander son avis à Edmond Picard : M. X. verra qu'il est « tombé sur un bec de gaz », comme nous disons chez nous. M. X. parle de coups de pied dans le derrière, toujours à propos d'éléphant. M. X. sait qu'il ne s'expose pas à ce genre de désagrément : son derrière est inconnu. Sa cervelle aussi.

* * *

De mon ami Omer De Vuyst, l'amusante lettre qui suit :

Mon cher Ami,

L'insistance que tu mets à t'occuper de ma personne rondouillarde me prouve que tu tiens à fixer un gros point d'histoire littéraire. Est-ce cela ? Alors, permets-moi de t'éclairer.

Non, le « gros De Vuyst » ne s'est pas montré mécontent de son épithète. On t'a trompé, cher ami. Mon mécontentement provient, tout simplement, de ce que tu m'as amené à faire une démarche aussi insolite que présomptueuse.

Tu n'ignores pas que je suis un ambitieux : j'ose espérer faire de beaux vers et j'espère aussi être, un jour, de la confrérie des 100 kilos... bizarre opposition !

Or, en lisant ton entrefilet, je me suis dit : « Morisseaux est infallible ; si je suis une chose « énorme », c'est que le moment est venu de poser ma candidature. Et, sans tarder, je cours me jeter dans les bras de Warocqué, cette énorme chose. »

— Ce n'est pas tout, me dit ce célèbre poids lourd, après les premières effusions, de vouloir être des nôtres : il faut des

preuves ! Je comparus donc devant la compagnie éléphanterque. Je fus jeté sur le pèse-bébé, et là je connus l'affront que je te dois !

A l'examen de mon poids, ces messieurs se regardèrent en plissant le front. Puis, vingt yeux me fixèrent avec sévérité et Warocqué me dit, très froidement :

— Soixante-quinze kilogrammes!... Qui a pu te faire croire ?

— Morisseaux, répondis-je, l'auteur dramatique...

Ici, je cueillis dix sourires, dix sourires indéfinissables.

Voilà, mon cher ami, à quelle déconvenue tu m'as exposé. C'est être peu généreux de te jouer de la naïveté bien connue d'un confrère ; mais ce confrère ne t'en garde pas moins sa cordiale sympathie.

OMER DE VUYST.

Merci, ô sylphe ! Ta lettre me réjouit. Elle me réjouit par elle-même et par le contraste avec les autres : ceci nous console de cela. Tu ne seras jamais carillonneur : que les dieux en soient bénis !

* * *

Paris, qui communiait avec du belge, sous les espèces de M^{lle} Beulemans, ne s'est pas contenté de cette pâture. Mis en appétit, il a voulu se nourrir davantage. Et, ingénieusement, il a invité nos édiles à aller lui faire une petite visite. Ce fut très bien. C'est à dire que jamais Paris n'avait vu une pareille réunion de pignoufs. Nos édiles ont été à la hauteur de la situation : sauf quelques-uns, ils témoignèrent d'un manque de savoir-vivre et d'une goujaterie de tout premier choix. Malgré les efforts louables de M. Max, dont le tact et l'esprit furent mis à une rude épreuve, les gaffes furent accumulées avec une maîtrise étourdissante. Liedel, qui revient de Paris, me dit que les « bons Belges » sont la fable de Paris. Car on ne nous appelle plus les « petits Belges », là-bas, mais les « bons Belges » : le ridicule nous a grandis.

Pourtant, avant le départ, on avait fait toutes les recommandations à nos édiles, ainsi qu'on les fait aux enfants, quand on les admet à la table familiale un jour où il y a

des étrangers à dîner. On leur avait recommandé notamment de se garder d'aborder certaines questions délicates, par exemple la question des tarifs douaniers. Ça n'a pas raté : quelques conseillers communaux et éméchés ont abondamment parlé des tarifs douaniers, au grand ébahissement de leurs hôtes. Ceux-ci se demandaient s'il y avait là une audace extrême ou un manque de goût pénible. Ce n'est que par politesse qu'ils se demandaient cela : car la seconde conjecture était, hélas ! la seule vraie. Cela me rappelle cette vieille, mais toujours bonne histoire du nez du général. On a dit à Toto : « Tu sais, on t'acceptera à table, aujourd'hui ; mais surtout ne parle pas du nez du général. » (Il s'agit d'un général qui a eu le nez coupé d'un coup de sabre.) Pendant tout le repas, Toto regarde attentivement le général, mais ne souffle mot. Au dessert, tout de même, il éclate : « Mais enfin, maman, pourquoi m'as-tu défendu de parler du nez du général, puisqu'il n'en a pas, de nez, le général ! » — Nos bons édiles n'ont pas cessé, à Paris, de parler du nez du général. Ce faisant, ils prouvaient qu'eux, justement, en manquaient, de nez !

Les journaux ont donné des détails plus ou moins officiels. Mais, sous le boisseau, on raconte des choses folles. L'abbaye de « Tolède » du bourgmestre d'Anvers fait la joie de chacun. Mille autres pataquès, en dehors de ce *lapsus*. On sait que certains de nos conseillers communaux — beaucoup de nos conseillers communaux — n'ont pas été élevés sur les genoux d'une duchesse. Au surplus, ce n'est pas indispensable. Seulement, il est des choses qu'on doit savoir, quand on va dans le monde. Il faut notamment, quand on est prié à dîner, savoir manger. On ne doit pas tout connaître, évidemment. On peut même ne pas savoir comment on mange des artichauts. Mais il suffit, pour l'apprendre, de regarder ce que font les autres convives. Il n'est pas nécessaire de se jeter avec voracité sur un légume inconnu — quand c'est pour vous un légume inconnu. Or, certains de nos *gentlemen*-conseillers se sont précipités avec tant de fougue sur les innocents artichauts qu'ils n'en ont laissé ni fibre ni feuille. Ce fut un spectacle de premier ordre.

Comme on banquetait tous les jours — tous les jours deux fois — la majorité de nos envoyés extraordinaires — plutôt! — étaient, le soir, considérablement saouls. A peine les toasts protocolaires étaient-ils échangés, que tous les convives belges éprouvaient le besoin de parler. « Moi, je veux aussi une fois dire quelque chose... » Et ils parlaient de n'importe quoi, n'importe comment. Les édiles parisiens étaient malades de rire. Mais nos Beulemans croyaient tout simplement être spirituels et persévéraient avec acharnement dans la voie qu'ils s'étaient tracée. Les fins de repas étaient épiques. La cordialité régnait — à nos dépens. Bref, nous avons donné là un joli spectacle de muflerie et de goinfrerie nationales. Soyons fiers!

Tous les détails de cette visite mémorable — je n'ai malheureusement plus la place nécessaire pour en parler longuement — furent savoureux. J'ai trouvé particulièrement impressionnant le tremblement de la main de M. Max, quand on lui remit la clé du tombeau de Napoléon. Craignait-il de la perdre, alors qu'aux banquets ses acolytes ne perdaient jamais la carte? Ou bien songeait-il à s'enfermer seul avec l'ombre du petit Caporal? Il y avait là un joli monologue à faire : « Napoléon pardon! Ces voûtes solitaires, qu'envahit, en ce jour, un flot de *zievereers*... » Et l'habit de Rutland-Demblon! Et l'entôlage — ça, c'est drôle! — de M. Moens par une dame aux beaux yeux qui chantait : « Viens, petit Moens!... » Et la cuite! la cuite nationale! la nécessaire, l'obligatoire cuite, aux frais de la princesse!

Reconnaissons-le, nous sommes des gens bien distingués quand nous voulons nous en donner la peine! N'empêche qu'il aurait été convenable de remettre à certains édiles belges, au lieu des cinq louis d'« argent de poche », un petit manuel de civilité puérile et honnête. Ils y auraient appris, avec quelque étonnement sans doute, qu'à table il ne faut ni mettre les doigts dans le nez, ni poser les pieds dans le plat! Ils y auraient appris que cordial ne veut pas dire débraillé; que « légèrement ému » ne veut pas dire

« saoul comme un porc ». Et qu'il n'est pas nécessaire, pour prouver à ses hôtes qu'on a bien diné, d'attraper une indigestion une ou deux fois par jour. Ils auraient appris cela en flamand et en français. Il est vrai qu'en flamand ce manuel n'existe peut-être pas : personne ne l'achèterait...

* * *

Le printemps nous a ramené beaucoup de choses : un peu de soleil et beaucoup d'opérettes. Que M. X. aille donc voir les *Moulins qui chantent*, de Van Oost, Fonson et Wicheler, aux Galeries et le *Service personnel*, d'Enthoven, à la Scala. Peut-être constatera-t-il que le fait d'être spirituel n'exige pas que l'on soit Parisien.

Les Moulins qui chantent ont eu un succès étourdissant. Je n'ai jamais vu une salle aussi « emballée » que celle de la première... et des autres représentations. Livret ravissant, spirituel, alertement troussé ! La musique d'Arthur Van Oost est exquise, vive, distinguée, frétilante. Tous les refrains de l'œuvre sont populaires déjà. C'est le triomphe. Et quels décors prestigieux : le bon Duboscq s'est surpassé. Quelle interprétation ! La perfection pour tout, dans tout. Ce fut du délire ! On acclama follement — sans préjudice des autres — MM^{mes} de Tender et Harnold. (Cela fit grand plaisir à mon ami Jules Berry, mais j'ignore au juste pourquoi...) Elles étaient la grâce pétillante de l'œuvre. Les moulins zélandais chanteront longtemps par le monde, depuis la vieille Zélande... jusqu'à la Nouvelle-Zélande... Et ce ne sera que justice.

Dans un autre genre, le *Service personnel* d'Enthoven — de l'Enthoven pour jeunes filles, s'il vous plaît et c'est du nanan, je vous jure ! — a triomphé aussi. Le fastueux Brouette a monté la pièce avec un luxe ruisselant. Mérim est follement divertissant : sa création de Jef Vanderveken lui fait honneur. Et la musique de Frémaux, endiablée et fine, a fait florès.

Je ne puis parler bien longuement de tout cela. Ma chronique de ce mois-ci risquerait de ne plus finir.

* * *

Au dernier moment, on me communique une liste d'œufs de Pâques apportés par les cloches à quelques-unes de nos personnalités littéraires et communales. J'y relève : pour Fernand Larcier, un *Douzième provisoire*, fourni à la date promise ; pour Paul André, un goupillon ; pour l'abbé Moëller, un sabre ; pour M. Pierre Nothomb, d'autres épiceries que les siennes ; pour M. Omer De Vuyst, une taille de guêpe ; pour M^{lle} Marguerite Van de Wiele, une jupeculotte ; pour M. Angenot, une vache espagnole ; pour les conseillers communaux belges, un assortiment de catalogues de vins et de... moukères ; et pour M. X. du *Carillon d'Ostende*, une cloche de bois.

F. CHARLES MORISSEAUX.

(*Illustrations d'Oscar Liedel.*)

LES LIVRES BELGES

Camille LEMONNIER : COMME VA LE RUISSEAU (Édit. ill. P. Lafitte). — **F.-Ch. MORISSEAUX** : BOBINE ET CASIMIR (Lamberty). — **Sylvain BONMARIAGE** : LE LIVRE DU DAUPHIN (B. Grasset). — **M^{me} BL. MEIR-SCHAUT** et **Aib. DREMEL** : LYRES REPRISES (Impr. moderne Mertens). — **Jules DELHAIZE** : LA DOMINATION FRANÇAISE EN BELGIQUE, tome V (Lebègue). — **B^{on} Ch. VAN BENEDEN** : PENDANT DIX-SEPT ANS (Andelhof, à Turnhout). — CONTES DU PAYS (Eug. De Steyn, à Alost). — **J.-J. VAN DOOREN** : LÉON BOCQUET (id.).

Il ne se passe pas de mois où ne paraisse en librairie une réédition à gros tirage d'une œuvre de Camille Lemonnier. Et dans les collections très répandues, où, tour à tour, chacun des romans célèbres de notre grand artiste prend place, il figure aussitôt avec honneur et popularité.

Comme va le Ruisseau, dont nous avons tous présents au souvenir le charme pittoresque et l'émotion passionnante, retrouve en ce moment une vogue légitime dans cette édition coquette de la maison Pierre Lafitte, pour laquelle Géo Dupuis dessine des illustrations de grand caractère.

Camille Lemonnier a réuni à ce roman des rives de Meuse, la *Maison qui dort*, un conte attendrissant dont les héros sympathiques sont quelques bonnes gens du pays de Hollande, et *Au beau pays de Flandre*, une de ces paysanneries impressionnantes et savoureuses de la meilleure veine de l'auteur du *Mâle*.

Et c'est, sous trois aspects différents, également beaux et d'une puissante originalité, un témoignage éloquent de la maîtrise de notre glorieux aîné, toujours plus jeune.

* * *

Il était évident que certains reprocheraient au livre nouveau de M. F.-C. Morisseaux ce qui fait précisément, aux yeux de la plupart, son plus grand, son plus original mérite. Comment ! voilà un écrivain belge qui s'avise d'avoir de l'esprit et de manier l'ironie avec une amusante et pétillante habileté ? Voilà

un essayiste et un conteur qui se préoccupe de piquante psychologie, de subtilité paradoxale; qui écrit une langue alerte et claire et multiplie les trouvailles de verve et de raillerie irrésistible? Voilà un humoriste qui ne cesse pas un instant de demeurer un artiste délicat et qui ne confond pas l'ironie et la grossièreté, la plaisanterie et l'injure! C'est ici cependant le péril que n'ont pu éviter les quelques lourdauds qui se sont maladroitement essayés chez nous dans un genre entre tous difficile. Et leur échec a fait admettre cette opinion fausse qu'il était impossible à un écrivain belge d'avoir et de dépenser de l'esprit.

Un livre comme *Bobine et Casimir*, l'histoire d'une chienne et d'un lapin qui parlent, qui jugent, qui pensent, qui critiquent, est bien fait pour donner à ce préjugé un éloquent démenti.

On cueillerait de nombreux aphorismes d'une sagesse profonde dans les dits de ces deux bêtes savantes. « Voilà bien où se trouve la grande supériorité des animaux sur les hommes : la faculté d'oubli »; ou bien : « avez-vous remarqué que les animaux sont rarement tristes, même quand ils souffrent?... » Et l'auteur a pris prétexte de l'extraordinaire aventure hypothétique pour permettre aux éventualités ordinaires de sa vie de faire quelques incursions dans son pittoresque récit, comme il le dit, et d'« encombrer imprudemment de sa personnalité la route orientale d'un joli rêve ». Mais il y a dans ce conte une si malicieuse fantaisie qu'on pardonne volontiers ce qu'il peut affecter, par instants, d'un peu précieux, ou l'insistance que le philosophe pince-sans-rire met à rechercher et à accumuler le « mot » rare, le propos à facettes.

Le volume est complété par une douzaine de nouvelles écrites dans le même ton pétillant. M. Morisseaux, certes, y prouve souvent qu'il n'eut pas tort de formuler quelque part à son sujet cet aveu : « Je dois m'accuser de ne posséder guère le sens de ce que les gens appellent la pudeur. La pudeur me fait toujours penser à une vieille demoiselle barbue et alcoolisée »; mais une invention désopilante, un art primesautier dans la composition, une fidélité impertinente et malicieuse dans les portraits campés en charges impayables donnent à la plupart de ces pages un prix rare. Elles sont de celles qui n'ont, dans nos lettres que peu ou pas d'égales.

Il est permis, me semble-t-il, de priser pareil genre de littérature, sans pour cela dédaigner les mérites des autres.

M. Sylvain Bonmariage a quitté son pays, sa ville, nos théâtres, nos tavernes; il s'est éloigné de ses quelques amis très fervents et de tous ses ennemis. De Paris, où il tenta la fortune littéraire, il ne nous avait, lui jusque-là si fécond, donné aucune preuve de ses progrès ou de ses défaillances. M. Sylvain Bonmariage travaillait cependant, puisque voici que nous recevons de lui un gros recueil de poèmes et l'annonce, imprimée au verso du faux-titre du *Livre du Dauphin*, de dix actes imminents de comédie, un roman et des contes nombreux!

Je n'entrerais pas dans un examen détaillé des pièces, d'inspiration fort variée, qui composent les cinq parties du recueil: *La misère des cœurs prodigues*, *Néréis*, *Nouveaux Poèmes*, *Tristesses d'Enfant gâté* et *Le Livre du Dauphin*. La plupart révèlent un talent incontestable et il faut apprécier surtout qu'il se dégage de ces vers une originalité très personnelle. Il émane d'eux des parfums de jeunesse; il passe en eux un souffle d'enthousiaste joie de vivre; il frissonne dans leurs mots et dans leurs images des émotions tour à tour attendries et voluptueuses; il y a éparpillés à travers ces strophes souples, ailées, narquoises, câlines, mélancoliques un peu aussi à l'occasion, de l'esprit, de l'ironie, de la naïveté, de la perversité, un excès de facilité périlleux, une négligence qui n'est pas toujours de l'affectation et surtout beaucoup de sincérité.

C'est un livre, en somme, qui confesse tous les émois, avoue les curiosités, affirme les espérances d'un cœur de jeune homme qui a déjà connu plus d'une réalité de la vie, mais qui a le bonheur de pouvoir attendre les heures prochaines de beaucoup d'autres révélations encore...

* * *

M^{me} la comtesse Pillet-Will fit paraître à Paris, il y a quelques années, sous le pseudonyme de Ch. d'Orino, des *Contes de l'au-delà* et des *Echos d'un autre monde*, qui étaient de piquantes imitations du style et de la manière des grands écrivains disparus. L'auteur avait, selon son affirmation, correspondu avec les « esprits » de Dumas, Lamartine, Zola, Hugo, Daudet, Maupassant, Flaubert, Lamennais, Renan, Dupanloup, Pouchkine, Dickens et d'autres, qui tous lui avaient dicté la matière de quelques gros volumes de pastiches littéraires.

Deux médiums bruxellois pareillement convaincus — et privilégiés — M^{me} Blanche Meirschaut et M. l'avocat Albert Dremel, viennent d'avoir la même bonne fortune. Mais c'est

avec les poètes qu'il ont eu affaire et ce sont des poésies illustrées qu'ils ont pu obtenir « par transmission médianimique et fluïdique terrestre ».

Chacune de leurs séances spirites leur a fourni une vignette en couleurs, une « pensée » et une poésie de Lamartine, de Molière, de La Fontaine, d'Eug. Manuel, de Desbordes-Valmore, de Van Hasselt, de Vigny, de Gautier, de Decoster, de Rodenbach, etc.

Ce « réveil de voix éteintes » ne manque pas d'originalité. Il est bien un peu inquiétant pour les poètes vivants que menacent ces révélations posthumes. Mais rien que de savoir qu'on sera plus tard édité avec le luxe qui a été prodigué aux *Lyres reprises*, peut être une consolation?...

* * *

M. Jules Delhaize poursuit la publication du considérable ouvrage qu'il consacre à l'abondante et fidèle étude de *La Domination française en Belgique* à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle. Le patient historien en est arrivé à la période impériale. Le cinquième tome de son œuvre est consacré aux huit premières années de la glorieuse souveraineté napoléonienne.

Rien ne peut être plus intéressant pour nous, à côté de l'enseignement historique très complet, que le récit des événements, le rappel des fêtes, des visites, la description des villes, de leurs mœurs, de leurs coutumes au moment où Napoléon, plusieurs fois, vint à Bruxelles et dans nos provinces. Les précieux documents qui ont fourni ample matière à découvertes curieuses à M. Jules Delhaize, lui ont permis, notamment, de rendre particulièrement vivantes et pittoresques ces parties de son livre.

* * *

M. Joseph Chot a écrit une très longue étude sur la vie, les œuvres et le talent du baron Ch. Van Beneden. Cette monographie généreuse est enthousiaste; elle ne peut manquer, s'il arrive à quelqu'un de la lire, de donner le désir impatient de connaître *Le Mariagicide*, *Michel Côme*, *Les Titularisés*, *Une âme d'élite*, *Clara Camacho* et même... *La Floche du soldat*. Ce sont là quelques-uns des contes, romans ou drames de l'écrivain dont son biographe affirme qu'il est « en Belgique comme à Madère une personnalité évidente, un nom, un stèle solide, dressé au

milieu du domaine littéraire ». Et il ajoute : « On peut critiquer les formes du monument, ses aspérités inquiétantes ; mais il existe, on le voit, il arrête, on le sent ; et si les yeux et les oreilles du sceptique veulent se rapprocher, il verra, il entendra enfin, tel l'éternel et invincible chant de la mer, résonner en ces parois de granit la puissance latente d'un talent qui couve, frémit ou vibre, comme une harpe sonore, sous les doigts d'un poète ou d'un artiste enivré d'idéal. »

Ce dythirambe en 117 pages est suivi d'un recueil des épitres, romances, fables, contes, épigrammes, madrigaux, impromptus, quatrains, bouts-rimés, épopée lyrique, élégies, pensées fugitives et « errata principaux » que jeta sur le papier, dans sa jeunesse, notre fécond et d'ailleurs sympathique compatriote.

* * *

Un éditeur d'Alost — plein pays flamand, s'il vous plait ! — entreprend avec autant de vaillance que de goût la publication d'une série de volumes consacrés à la diffusion parmi le public populaire et les élèves des écoles d'œuvres d'auteurs belges de langue française.

Le premier volume de cette intéressante collection vient de paraître. Il contient des pages de dix de nos conteurs et l'aspect du livre est des plus séduisants. C'est à notre excellent confrère Ed. Ned que l'éditeur a confié la direction de ces publications ; c'est dire qu'elles seront soigneusement faites.

Il y a là une belle initiative à encourager.

* * *

D'un long article de critique attentive qu'il consacra au dernier ouvrage du poète Léon Bocquet, M. J.-J. Van Dooren a fait exécuter des tirés à part. Cela constitue une plaquette légitimement dédiée à la louange d'un artiste probe et sympathique, d'un poète « calme et d'idées saines » à qui l'on doit plus d'une œuvre de mérite, en même temps qu'on peut lui témoigner de la reconnaissance pour ce qu'il fit en faveur de la jeune littérature. N'est-ce pas au service de celle-ci qu'il met depuis longtemps sa vaillante revue du *Beffroi* ?

PAUL ANDRÉ.

Paul ANDRÉ : NICOLAS GOGOL : LE MARIAGE, adapté à la scène française (Bruxelles, Goemaere). — D^r MCCEL-

LER : LA PESTE (Id.) — **Ferdinand BOUCHÉ** : CHRYSALIDES (Éditions du *Masque*). — **Maurice BISSCHOPS** : QUELQUES VERS (Liège, impr. L. Mercenier). — **Jean DE BOECK** : QUELQUES NOTES POUVANT CONTRIBUER A UNE THÉORIE DE LA DÉTERMINATION SUR LA BASE DU PANENTHÉISME DE KRAUSE (H. Lammertin). — **Hubert STIERNET** : HAUTE PLAINE (Édition de l'Association des Écrivains belges).

Nicolas Gogol a surtout marqué comme conteur, comme peintre des mœurs et des traditions de la Petite-Russie, qu'il évoque en des récits épiques, sauvages et parfois bouffons. Observateur fin jusqu'à la subtilité, mais un peu enclin à outrer, c'est un satirique plein de verve, maniant l'ironie, non comme un jouet, mais comme une arme. Son comique est presque toujours fort près de la farce, et sa gaité, qui n'est guère communicative, a un goût d'amertume et de désenchantement.

A plusieurs reprises, au cours d'une carrière littéraire, qui fut brillante en somme, Nicolas Gogol s'essaya au genre dramatique. Il avait, du reste, dans sa jeunesse été attiré par le théâtre et avait ambitionné, un instant, les succès de la scène comme acteur. De son œuvre comique on ne connaissait, chez nous, que son *Reviseur*, dans lequel il raillait avec apreté les mœurs administratives de sa province. Une autre pièce eut longtemps une vogue considérable en Russie et y est encore fréquemment représentée. C'est *Le Mariage*, une farce assez grosse, sous les dehors grotesques de laquelle se retrouve le mode de raillerie qui est propre à l'auteur. M. Paul André fut heureusement inspiré en nous en donnant une adaptation à la scène française, d'après la traduction de M. et M^{me} Viessélovsky. C'est dans ce texte, fort habilement approprié, que *Le Mariage* fut représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre royal du Parc, à Bruxelles, le 24 février 1910, pour fêter le centenaire de la naissance de Nicolas Gogol.

* * *

La brochure de M. le Dr Möeller vient à son heure. L'Europe est dans l'anxiété ou du moins, hier encore, elle tremblait devant l'ennemi signalé : la peste, qui avait fait invasion en Mandchourie et qui y exerçait des ravages incalculables.

Les craintes sont-elles fondées ? Sommes-nous vraiment menacés d'une de ces épidémies meurtrières, dont les annales

de l'histoire ont conservé un souvenir terrifiant? Les puissants moyens prophylactiques que les progrès modernes de l'hygiène publique ont mis entre nos mains, seront-ils incapables de combattre le danger? C'est ce que M. le Dr Møeller examine brièvement. Ses conclusions sont très rassurantes, hâtons-nous de le noter; et l'auteur nous laisse généreusement l'espérance que nous ne connaissons jamais la peste que par les pages très claires qu'il y a consacrées.

* * *

Les conteurs foisonnent chez nous. Décidément, le genre qu'ils cultivent s'harmoniserait-il particulièrement avec notre... génie littéraire? Je commence à le croire. L'art du conteur est d'ailleurs loin d'être banal, ni méprisable. Il a sa noblesse et d'illustres traditions. M. Ferdinand Bouché, à son tour, s'y est appliqué avec assez de succès. Son recueil *Chrysalides* révèle des qualités diverses, dont la plus précieuse peut-être est une imagination féconde, à moins que ce ne soit une mémoire abondamment fournie par le folklore et l'épopée populaire de terroir. L'observation ne lui fait pas défaut non plus, une observation qui s'amuse de petites choses, de fines nuances, devant le monde dont nous ne voyons peut-être que l'apparence trompeuse. « L'homme et l'univers sont chrysalides », dit la sagesse orientale.

* * *

C'est une pensée pieuse qui a présidé à la publication de *Quelques vers*, de Maurice Bisschops, le souci de perpétuer un peu de l'âme nostalgique d'un cher disparu. Des vers harmonieux, célébrant surtout la douceur des prémices de l'amour. M. Fernand Bisschops a songé — fraternellement — à les éterniser. Il faut lui en savoir gré et l'on relira avec émotion ces pages parfois imparfaites, non encore polies ni remises sur le métier, telles à peu près qu'elles ont jailli sous l'inspiration du poète.

* * *

On doit l'invention du mot *panenthéisme* à l'école du philosophe Krause et particulièrement à feu Tiberghien, de l'Université de Bruxelles. Laissons au vieux maître, un peu tôt oublié, le soin de nous expliquer l'idée que renferme ce vocable d'aspect assez rébarbatif: « Il y a dans l'univers deux éléments, l'unité et la variété; leur accord harmonique constitue l'organi-

sation, forme qui les unit sans les confondre. Il n'y a donc, il ne peut y avoir que trois grands systèmes : le *panthéisme*, qui absorbe la variété dans l'unité, qui confond le monde avec Dieu, qui est le type de la centralisation absolue dans une unité despotique ; le *dualisme*, c'est-à-dire la variété séparée de l'unité, Dieu et le monde sans lien, deux principes en lutte et, comme résultat, l'anarchie ; enfin, le *panenthéisme*, doctrine de conciliation et d'harmonie, qui, au-dessus de la tendance panthéistique ou philosophique à l'immanence de Dieu et au-dessus de la tendance théologique à la transcendance, affirme à la fois l'une et l'autre, explique l'un par le multiple, le multiple par l'un, comme deux termes corrélatifs, et respecte ainsi à la fois l'unité dans le principe et la variété dans le développement. »

On le voit, Tiberghien, d'après Krause, unissait sans les confondre l'esprit et la matière qui, sans être séparés, restaient à ses yeux distincts l'un de l'autre. M. Jean De Boeck croit, pour sa part, qu'il convient de les unir plus intimement, et en cela son panenthéisme diffère un peu de celui de ses maîtres. S'appuyant sur le principe de la contenance et sur les découvertes de la science contemporaine, il affirme qu'il y a une matière raisonnable et spirituelle, comme il y a une matière vivante et une matière simplement active.

Quoi qu'il en soit, en se basant sur les théories de Krause ainsi appropriées, M. De Boeck a entrepris d'établir une théorie de la *détermination*. Qu'est-ce à dire ? Il nous le dit dans son introduction :

« Après avoir analysé un objet quel qu'il soit, et avoir déterminé en lui tout ce qui peut être perçu par nos sens, nous sommes inévitablement conduits à nous demander : qu'y a-t-il au delà ? Parmi ceux qui se disent positivistes, les uns répondent : il n'y a rien ; les autres : il y a l'inconnaissable, ce qui ne vaut guère mieux. Cependant, si nous rentrons en nous-mêmes, notre conscience proteste et affirme qu'il y a autre chose dans l'Univers que ce qui tombe sous nos sens. *Nihil in intellectu quod non prius in sensu*, disait Condillac. *Nisi ipse intellectus*, répliquait Leibnitz.

» Une fois entrés dans cet autre domaine, nous découvrons qu'il y a des vérités supérieures à tout ce que nos sens nous permettent de connaître, et sans lesquelles même toute science serait impossible. Quelle connaissance, en effet, pourrions-nous avoir des choses sensibles, si nous n'avions pas en nous-mêmes

les idées, qui sont les lois de la pensée, depuis la catégorie de l'être jusqu'à celle de la causalité? Ces idées sont en nous, et nous les appliquons à notre insu, que nous le voulions ou non. Certaines d'entre elles sont primordiales, et nous nous y conformons, sans qu'il soit possible de les démontrer, parce qu'elles sont les principes mêmes de toute démonstration. Les autres en découlent d'après des règles invariables, et ce sont ces idées et ces règles qui constituent les principes de la détermination. »

Nous ne suivrons pas M. De Boeck dans ses déductions longues, minutieuses, méthodiques et savantes. Le livre affecte d'ailleurs le souci d'être plutôt un recueil de documents qu'une œuvre définitive. Il s'intitule *Quelques notes pouvant contribuer à une théorie de la détermination sur la base du panenthéisme de Krause*. On y trouvera une mine de matériaux, y compris des analyses des grandes doctrines philosophiques de l'antiquité et des temps modernes, auxquelles M. De Boeck a dû incidemment rapporter son travail. Je me hâte d'ajouter que toutes ces notes complémentaires, dont on ne saisit pas toujours l'à-propos immédiat, sont rejetées en ordre secondaire à la fin du volume. Elles rafraichissent la mémoire du lecteur, parfois fort utilement.

Quant à la thèse proprement dite : la théorie de la détermination, elle est exposée avec beaucoup de soin, avec une grande préoccupation d'exactitude, d'impartialité et aussi avec une grande recherche de clarté dans un sujet naturellement aride et assez distant des cogitations quotidiennes.

* * *

Des altitudes vertigineuses de la métaphysique, redescendons sur la terre. Le plateau élevé de la Hesbaye nous servira de transition. Ses horizons, son atmosphère, les usages et les traditions des gens qui y habitent, ont *déterminé* les qualités par quoi se constitue le talent littéraire de quelques-uns des écrivains de chez nous, de M. Hubert Stiernet entre autres.

Je n'ai plus à m'étendre longuement à son sujet. Les habitués de cette revue-ci connaissent à suffisance le maître-conteur, dont l'œuvre variée vient de s'enrichir d'un nouveau volume intitulé *Haute Plaine*. Ce n'est pas seulement un bon livre parmi ceux que nous devons à M. Stiernet ; c'est, à mon avis, le meilleur. L'observation de l'écrivain y apparaît plus sûre en même temps que plus aiguë. Son art littéraire s'est perfectionné ; son récit et le dialogue sont davantage souples et déliés, naturels à point.

Enfin, l'émotion qui remplit le cœur de l'auteur devant des gens et des choses qu'il comprend et qu'il aime, l'émotion qui, souvent, voile d'une larme le sourire de ses yeux un peu moqueurs, nous gagne souvent sans que nous cherchions à nous en défendre. C'est, du moins, ce que j'ai éprouvé pour ma part : il m'est agréable de pouvoir en témoigner de la reconnaissance à qui de droit.

ARTHUR DAXHELET.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : *L'Enfance du Christ*, oratorio en trois parties d'Hector Berlioz (28 mars). — Reprises de *Résurrection* (3 avril); *Le Voyage en Chine* (8 avril); *Samson et Dalila* (12 avril); *Salomé* (13 avril); Festival wagnérien.

PARC : Reprises de *Kaatje* (4 avril) et de *Sapho* (11 avril). — Yvette Guilbert (20 et 22 avril).

ALCAZAR : *Géo Ali* et *Que Suzanne n'en sache rien*, de M. P. Veber (5 avril).

PALAIS DES ARTS. — Soirée artistique (6 avril).

MATINÉES. — Parc : *La Vie de Bohême* (30 mars); Galeries : *Polyeucte* (11 avril) et *Le Mariage de Figaro* (25 avril);

Alcazar : *Conservatoires et théâtres* (21 avril).

L'Enfance du Christ. — Ce qui avait été fait il y a quelques années pour la *Damnation de Faust*, la Monnaie vient de le recommencer pour *L'Enfance du Christ*. D'un oratorio écrit pour le concert, et qui comporte, dans ce but, notamment une suite de longs commentaires confiés à un récitant, M. Maurice Kufferath a tiré, avec habileté, non point un opéra, mais une succession de tableaux du plus heureux effet. Le prestige d'une ravissante mise en scène où l'art, le goût et l'érudition se sont associés; l'appoint de quelques danses gracieuses de fillettes; quelques mouvements des masses chorales ont suffi à prêter juste ce qu'il fallait d'animation à cette œuvre émouvante et majestueuse pour justifier sa présentation dans la forme nouvelle.

Une interprétation des plus soignées en fit valoir toutes les

beautés. M^{lle} Demellier, très touchante en Marie extatique; M. Billot, un Hérode impressionnant; M. La Taste, Joseph sympathique et cordial; M. Dua, qui détailla les phrases narratives du Récitant avec une juste clarté, méritèrent et partagèrent avec l'orchestre de M. Sylvain Dupuis et les chœurs de chaleureuses louanges.

L'œuvre de Berlioz fut la dernière « nouveauté » représentée au cours de cette saison. Quelques reprises seules lui succédèrent encore. Celle de *Résurrection* fut accueillie avec une froideur que les frimas de la Sibérie désolée, où se déroulent la plupart des épisodes du pathétique roman de Tolstoï malencontreusement découpé en scènes incohérentes et musiqué à l'italienne par M. Alfano, ne furent pas seuls à légitimer.

Celle de *Samson et Dalila* valut à M^{me} Croiza un de ces triomphes auxquels l'habituée l'enthousiasme que ne cessent de lui manifester ses fidèles admirateurs.

Celle du *Voyage en Chine* ravit d'aise les amateurs de gracieux badinage musical et de fantaisie pimpante encore qu'andine.

Celle de *Salomé* réconcilia M. Richard Strauss avec les auditeurs dont le *Feu de la Saint-Jean* lui avait fait perdre les sympathies. Et puis, M^{me} Friché aida superbement à ce revenez-y de ferveur !

Enfin, digne clôture brillante, le Festival wagnérien, dirigé magistralement par M. Otto Lohse, permit aux fanatiques — et qui ne l'est pas aujourd'hui? — de *Lohengrin*, de *Tannhäuser* et de la Tétralogie de savourer l'heureux émoi des heures profondément suggestives : les chanteurs allemands qu'on nous fit entendre sont de ceux qui vouent à la tradition wagnérienne un culte religieux; ils réalisent des ensembles d'une unité impeccable et d'une compréhension fervente.

* * *

Sapho; Kaatje. — En attendant les représentations, qui ne manqueront pas d'être sensationnelles, du *Vieil Homme*, M. Reding a remis à l'affiche du Parc, au moment propice des vacances pascales, deux des succès les plus assurés de son répertoire.

La pièce bientôt centenaire de M. Paul Spaak et le drame poignant et passionné de Daudet reçurent le meilleur accueil. Il faut signaler la façon à la fois séduisante et pathétique dont M^{lle} Lucie Brille incarna l'affolante héroïne du calvaire sentiment du pauvre Jean Gaussin.

Deux après-midi furent consacrées à l'audition de Mme Yvette Guilbert et des bambins des deux sexes qui sont les élèves, déjà très crânes et stylés, de l'École de la chanson dirigée à Paris par la divette assagie...

Mme Yvette Guilbert a dit fort spirituellement des chansons d'autrefois et d'aujourd'hui; les enfants ont chanté, mimé, dansé des rondes et des jeux, des fables et des légendes.

Nous aussi nous avons fait cela, — il y a déjà longtemps. Nous chantions peut-être un peu faux, nous dansions à contre-temps; mais, du moins, ces plaisirs de notre jeune âge se passaient en plein air et nous ne partions pas « en tournée » les produire, au feu de la rampe... Et je crois bien que c'est nous qui avions raison.

* * *

Géo Ali; Que Suzanne n'en sache rien. — M. Géo Ali est un homme qui fait la bête. Pourquoi pas, après tout? On a appris à tant de bêtes à faire l'homme!

Il n'y a pas de raisons pour que M. Géo Ali ne se déguise pas en chien et n'imité pas toutes les attitudes d'un molosse fort adroit de ses quatre pattes, puisque des quadrupèdes ou quadrumanes sont constamment costumés en hommes et tenus de singe nos gestes, nos tics et nos démarches?

L'une de ces mascarades est aussi inutile et ridicule que l'autre.

L'appoint du spectacle, en somme assez drôle, donné par l'homme-chien, était fourni par un vaudeville de M. Pierre Veber, qui ne manque ni de gaité ni d'esprit.

Il s'agit de cacher à Suzanne que son mari va se battre en duel, et les protagonistes de cette plaisante aventure arrivent, après trois actes de quiproquos souvent ingénieux, à tout arranger à la satisfaction générale.

Même celle du public, ce qui est le but de tout bon vaudevilliste, n'est-ce pas?

Le chant du cygne de l'Alcazar — si les gardes champêtres du purisme, par qui nous sommes épiés depuis quelque temps, me permettent cette audacieuse image — fut un chant fort guttural et bruyant. Des paysans bavarois l'ont fait entendre. C'est, en effet, par une dizaine de représentations de comédies de mœurs haut-bavaroises, écrites en patois local des rives du Schliersee, que se termine la carrière, qui fut longue et plusieurs fois glorieuse, du théâtre vaguement mauresque de la rue d'Arenberg.

Après les comédiens et chanteurs allemands, qui s'y sont produits ces derniers jours, les pioches et les pelles, puis la truelle et le marteau vont faire leur œuvre... Dans quelques mois, d'autres Allemands inaugureront la salle nouvelle. Mais ceux-ci seront des comptables et des caissiers de grande banque...
Sic transit...

* * *

Sœur Louise; l'Ami du Roi. — Ce sont deux œuvres de genre très différent, mais également distinguées, dues à l'inspiration abondante de M. Ch. Mélang.

La première est un dramatique épisode d'un impressionnant réalisme. M. Julin a imaginé que, dans un hôpital, un blessé militaire est soigné par une religieuse, qui n'est entrée dans les ordres que parce que le sort cruel l'avait, au moment de la guerre, séparée d'un fiancé tenu depuis pour mort. C'est cet amant d'autrefois qui se trouve, agonisant, soudain, en sa présence.

Dans *l'Ami du Roi*, M. Lucien Solvay, reprenant le joli thème d'une comédie alerte d'Angelot et Comberousse, nous conte, avec esprit et primesaut, l'histoire du jeune seigneur Ruy Gomez lequel a juré de se faire aimer de la duchesse d'Ascoli et de supplanter dans son cœur le barbon Santa-Cruz qui la doit épouser bientôt. Le hasard favorise le jeune homme ; car celui-ci, en sauvant la vie du roi Charles II lui-même, triomphera grâce au secours de la précieuse amitié souveraine nouée à la suite de cette occasion providentielle.

M. Charles Mélang a mis de l'émotion dans *Sœur Louise* et il en a traduit savamment les psychologies angoissées. Dans *l'Ami du Roi* c'est, au contraire, une légèreté séduisante, de la fantaisie adroite et le commentaire enjoué d'un dialogue rapide qui donnent à cet opéra-comique son tour aisé autant que gracieux.

M^{me} J. Du Plessy a fait, dans les deux rôles qu'elle interpréta, apprécier son beau talent de chanteuse très experte ; M^{lle} Das a été charmante et M. Caisso plein de bonhomie amusante. M. Achten est un excellent comédien et M. Henry Weyts dirigeait le petit orchestre avec son autorité et sa compétence bien connues.

* * *

Les dernières Matinées de la saison ont obtenu le succès que leur réserve immuablement leur fidèle public d'abonnés.

Au Parc, c'est M. Georges Dwelshauvers, dont la claire éloquence entraînant est toujours très goûtée, qui a célébré la défunte Bohême et son chantré Mürger; après quoi — tout arrive!... — M^lles Le Roy et Roger, MM. de Gravone, Séran, Gournac, Carpentier, Rousseau révélèrent avec un entrain communicatif aux jeunes filles pas du tout scandalisées ce que furent naguère les façons peu recommandables de vivre, les romanesques joies et peines d'amour des rapins et des grisettes.

Aux Galeries, les meilleurs pensionnaires de la Comédie-Française — M^{mes} Madeleine Roch, Dussanne, Provost, MM. Albert Lambert, Fenoux, Brunot, Esquier, Ravet, Joliet en tête — jouèrent les uns *Polyeucte*, les autres *Le Mariage de Figaro* avec, en général, une perfection qu'on devine aisément.

M. Du Plessy, lui, correspondant général à Bruxelles de l'intéressante association des *Conservatoires et Théâtres*, organisait entretemps à l'Alcazar une matinée au cours de laquelle se produisirent de jeunes virtuoses, des chanteurs à leurs débuts, des poètes belges à l'aurore de la gloire, des compositeurs qui seront vraisemblablement célèbres demain et un auteur dramatique qui n'en est plus à son coup d'essai.

Toutes ces bonnes volontés, et, chez plusieurs, un talent déjà très sûr de soi ont été encouragés et applaudis avec sincérité.

Voulez-vous un rapide palmarès : M^{lle} Huguette d'Haricourt est une violoniste qui s'attaque avec crânerie aux grandes symphonies des maîtres et signe elle-même des compositions élégantes qu'elle joue avec assurance. M^lles Paule Will's et Montigny ont mis toute leur âme, ... et un peu d'émotion inséparable dans des lectures de poèmes harmonieux de MM. Marcel Angenot et Fr. Léonard. M^{lle} F. de Nies chante avec sûreté; M. Goris avec puissance. M^{me} Dignat, qui est engagée pour la saison prochaine à la Monnaie, met en valeur, très artistement, de belles mélodies de M. Léon Delcroix.

Puis, enfin, voici les comédiens en herbe. Ils ont nom, à la ville : M^{lle} Flory et MM. Godart et Mondos et ils sont les élèves de l'excellent M. Paulet; au théâtre, M. Henri Liebrecht leur fait s'appeler momentanément Célia, Lindor et Trivulce pour qu'ils nous content l'aimable aventure galante de trois masques attendus à nouer une piquante intrigue pendant la nuit suggestive du *Carnaval de Venise*.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Les Salons d'Art.

Les messieurs de la peinture pourraient, cette fois, n'être pas contents de leur critique. Ils le trouveront sévère à l'excès et tout à fait dépourvu de complaisance. C'est que, de la complaisance, ce n'est pas de la critique.

On a trop de compliments ingénieux, en général, pour les moindres efforts réalisés dans les arts et comme les artistes, en somme, ont plus de crédulité que de jugement, la majorité d'entre eux prend pour bon argent ce qu'on leur donne de monnaie de singe.

Tout artiste ayant peint une kermesse trouvera quelque flatteur qui prononcera devant lui le nom de Teniers ; s'il a fait des clairs-obscurs on prononcera celui de Rembrandt ; et ainsi de suite ! A ces noms, l'artiste voit rouge et fait comme les femmes nerveuses qui, d'une conversation, ne retiennent que les mots vifs, et pas les phrases.

Ceci, cela, ont plu énormément, se disent messieurs de la peinture, sur la foi des compliments, après l'exposition la plus niaise. Re commençons ! Et ils recommencent. Et quoi ? Inlassablement chacun peint la lamentable fille qui lui sert de modèle ; ici, se chauffant au poêle de l'atelier, type Taymans ; là, enlevant sa chemise, ou la remettant, ce qui n'est pas bien différent, en peinture ; plus loin, délaçant ses bottines, ou les déboutonnant ; puis, pour les paysagistes, c'est le toit rouge piqué dans la verdure ; pour les natures mortes, la bouilloire de cuivre dans la cuisine, les citrons sur un plat ; pour les marines, la barque au rivage, etc., etc. Tout cela, souvent à peine ébauché, servi en croquis ; les tableaux achevés ne valent pas mieux. Une banalité déconcertante enlize dans un même ennui tantôt le métier maladroit, tantôt le sujet ; souvent, métier et sujet n'offrent d'autre intérêt qu'un cas clinique. Comment, se dit-on, est-il possible de manier un pinceau avec une telle gaucherie et faire preuve, dans le sujet, d'une pareille indigence !

Le sujet ! A-t-on assez répété que le sujet, en peinture, est sans importance et que tout le mérite est dans les tons, les

masses, les contrastes, les harmonies, les équilibres ! En un mot, que la peinture, c'est de la couleur, avant tout ! Ce principe, vrai en soi, est mal compris. Il nous vaut ce déluge de réalités, de banalités mornes. Sitôt qu'une commère au nez rubicond met le nez à sa porte, si un peintre passe, il en fait un tableau, et soyez sûr que la bonne femme aura un tablier bleu d'outremer ! Que tout cela est vulgaire et lassant !

Certes, on peut, en dépit du proverbe, tirer du sang d'une pierre. C'est un miracle de l'art. Mais il n'est pas possible à tous d'en faire autant. Et cependant, où sont ceux qui ont la *modestie* de tenter quelque envolée ? Tout le monde se croit un génie suffisant pour se servir du terre à terre avec succès.

Ces réflexions nous sont inspirées par un examen attentif des six cents quatre ouvrages provenant de quarante-six artistes qui ont exposé pendant le mois écoulé.

Après les idées générales, maintenant, les hommes.

Cercle Artistique. — Jean Gouweloos.

Qu'est-ce donc, dans la peinture de Gouweloos, prise en bloc, qui nous empêche de la louer pleinement et grandement ? Cependant, cette maîtrise avec laquelle Gouweloos brosse un nu et l'éclaire est un don rare parmi nos peintres ! Il y a de l'allure, très grande, dans la conduite de son pinceau ; il établit les plans d'une robe, d'un bas de jupon et les brosse d'un trait sûr et large. Mais toutes ces œuvres nous mettent-elles en face de l'artiste lui-même ? Le désir, le vouloir, la nécessité de plaire, — d'une certaine façon, — ont introduit dans l'âme de l'artiste une matière étrangère ; et c'est, disons-le, la psychologie du bourgeois.

Gouweloos, artiste, s'est fait à la longue une âme opportuniste. Avec cette âme s'est introduit, fortuitement, en lui, un grain de vulgarité — toujours cher aux masses — et qui pèse dans nombre d'œuvres.

Gouweloos serait un plus grand artiste s'il parvenait à chasser cette âme étrangère, tourmentée du vouloir de déplaire et qui est cause de l'ensevelissement de plus en plus profond de sa propre personnalité.

Il est, certes, nécessaire qu'un artiste plaise ; mais voire à qui ? En l'occurrence, c'est aux personnes qui font faire leur portrait d'abord, qui veulent leur image, non pas comme la voit l'artiste sincère, mais comme elles-mêmes se voient dans

leur miroir, aux plus beaux jours, avec leurs yeux et leur idéal. Je sais que la tâche du portraitiste est rude et ingrate.



Plaire à qui encore? Aux gens qui se meublent et veulent éclairer ou poétiser leurs murailles.

Voilà le plus grave reproche que nous ferons à Gouweloos, au point de vue de l'art pur.

Avec ces restrictions, qui nous mettent à l'aise, maintenant louons le modelé des nus, la *Femme lisant*, la *Femme au miroir*, la *Femme au grain de beauté*. Mais pourquoi toutes ces chairs de jeunes femmes ont-elles quelque chose de si sale dans les ombres, aux aisselles, aux clavicules, aux plis des fesses, et les pieds, d'un rose... pénible? Même doute sur la pureté de chairs des œillets : *Fleurs de la Saint-Jean*. Alors, c'est un parti pris!

Ce portrait en pied de la belle joaillière Mme A..., avec ses deux enfants, compose un beau triptyque; les poses sont naturelles et élégantes; la femme qui a fourni ce regard doit avoir naturellement beaucoup d'expression, très intense; elle laissera d'elle quelque chose à la postérité.

Salle de la « Chronique ». — De Nys.

De Nys possède, assurément, un esprit humoristique; mais pour ce qui est de l'art du dessin et de la couleur, il cherche à en avoir aussi peu que possible! Cette ignorance voulue n'a pas le mérite de ressembler à de la naïveté.

Quant aux figures de ses dessins et aquarelles, genre « illustrés » amusants, nous dirons que de la caricature aussi soulignée n'est que de la charge; et la charge, pour bien faire, se dessine d'un trait de fusain sur les murs. En faire une exposition, c'est aller loin.

*Après l'« Agésilas »,
Hélas!*

disait Boileau.

*Après Jean Droit,
Holà!*

dirons-nous à De Nys.

Salle Studio. — Cercle des Femmes artistes.

L'art moderne est hérissé de problèmes difficiles! En est-il un plus compliqué que celui-ci : les femmes ont-elles la même esthétique que nous? On assure que si les habitants de la planète Mars connaissent la sculpture, la Vénus de Milo ne saurait être pour eux un idéal de beauté plastique... Alors, moi qui suis homme, et très homme, je ne suis pas bien assuré de juger

au juste, ni même au point de vue qu'il faut, les œuvres de ces dames. C'est la confession derrière laquelle je me retranche pour expliquer que, si je n'ai trouvé rien de très bon à dire sur ce salon, c'est, peut-être, que j'ai jugé en homme. Je n'ai guère trouvé moyen de sortir de là.

Je me sens plus prêt à défendre la nouveauté, l'originalité de la jupe-culotte et l'art mis par les couturiers à rendre possible ce vêtement, que les toiles du Salon des femmes artistes !

Elles sont douze, qui manquent, en général, d'imagination, et plus terre à terre encore que les hommes, ce qui n'est pas peu dire !

M^{lle} Evrard a des chrysanthèmes, des hortensias, un paysage d'automne, avec des vivacités de couleurs, sans atmosphère. M^{me} Jadot-Rops, des oranges, des narcisses et l'inévitable samovar, auquel le cuivre rouge vaut de fréquents honneurs. M^{lle} Serville, des rochers mosans, dit le catalogue, des coins de village, avec la charrette de foin et le jardinet où paraît une vieille femme — aussi inévitable que les samovars. En théorie, il ne faut pas grand'chose pour faire un chef-d'œuvre : un torrent et quelques rochers, et voilà Courbet ; d'accord, avec une kyrielle de mais !!! Il y a les saurets, les crabes, avec le pot de grès — antique connaissance — de M^{lle} Dumortier ; du même pinceau, l'artiste passe à une église, à une dune — qui, elle, au moins, a un peu d'atmosphère et de solitude. M^{me} Patte, peint-elle ? Non, elle maçonne. Il nous semble que ses anémones et ses raisins, pour être moins maçonnés que *Ruelles*, *Villefranche* et *Clair de lune*, n'en sont que meilleurs. Il faut cependant viser à faire fin, sans tomber dans l'extramaigre, comme dans cet indigent coucher de soleil. M^{lle} Caruel, déplorable vulgarité ! M^{lle} Horry...ble ! C'est tout.

M^{lle} Gaultet, l'art est-il, s'il vous plaît, de bien fidèlement peindre un chaudron, naturellement de cuivre, une bouilloire et des navets, voisinant avec un cachemire des Indes ? Alors, rien à dire. M^{lle} Uytterschaut, des aquarelles, des sujets qui ont, enfin, un peu de corps sans trop de lourdeur, mais que c'est sommaire ! Ah ! ce n'est pas facile de suivre son papa ! M^{me} Roggen, le pommier a de la fraîcheur ; mais, de grâce, soignez les chemins, le pré. Dans le triptyque du *Moulin*, habilement présenté, *Clair de lune*, le *Chemin*, il y a de l'atmosphère, de belles masses, une certaine grandeur, du sentiment, mais tout cela à l'état de germes, fort modestement épanouis. De M^{lle} Brouhon, des aquarelles propres ; de M^{lle} Leconte,

des portes, des ponts, assez mal mis en page, sans équilibre, comme dans la *Journée d'Automne à Bruges*, avec des troncs d'arbre le long de l'encadrement ! C'est lourd.

Salle Boute.

Valentinelli Giovanni. — Georges Vantongerloo.

Il est entendu que je parle de tableaux vus à la lumière électrique, dans cette coquette petite salle, si civilisation future,



Cour de l'Abbaye St. Georges (Venise) XIV^e siècle.

alors que, dit-on, pour profiter encore du peu de chaleur qui restera au sphéroïde terrestre et à son céleste quinquet, nous habiterons tous sous le sol.

Valentinelli Giovanni, Italien évidemment, a travaillé surtout à Venise. Les *Barques à voiles*, la *Maisonnette*, le *Canal*, le *Palais des Doges*, San Giorgio, — ce ne sont tableaux ni grands, ni solennels ; ce sont plutôt des impressions où le peintre nous captive par l'harmonie des couleurs, sans grands écarts de tons, des oppositions qui visent à l'unité, sans plaies ni bosses, excluant soigneusement toute violence. Les *Études*, surtout, ont de la grâce de silhouette, des couleurs précieuses qui font penser à des fruits avec un mélange de pierreries ; on y retrouve des clartés vives et à la fois voilées comme il s'en joue dans le lait des opales ; c'est la peinture d'un amoureux qui ne connaît aucune substance trop riche pour le portrait de la bien-aimée. La Bien-Aimée, nous l'avons dit, c'est Venise, qui a dévoilé à son peintre des beautés secrètes, comme en offrent les femmes à leurs seuls amoureux.

La touche est délicate et sait être, selon le besoin, — ce qui est rare, — aérienne pour le ciel, solide pour les maisons et les terres, et fluide, avec le poids nécessaire, pour les eaux. En somme, de petites choses excellentes, que la grande peinture traiterait avec dédain, tout le contraire de la peinture flamande. En Italie, d'ailleurs, on a de qui tenir aussi !

Georges Vantongerloo, sculpteur, expose quelques bustes. Ce diable d'homme a du métier, et une façon de serrer ses plans qui donne, de la tête modelée, l'impression d'un poids considérable. C'est construit avec une matérialité déconcertante, une absence d'idéal qui confère à l'œuvre plutôt les qualités d'un moulage que le sentiment de l'art ; mais, au moins, c'est construit. Reste à voir comment l'artiste sortira de sa gangue, si pesante, de paysan du Danube.

Cabaret Artistique.

Marten Melsen. — Gaston Haustrate.

Me voici fort embarrassé avec Marten Melsen. Je m'empresse de dire que c'est un incontestable artiste, original et estimé. Bien que je ne puisse l'admirer sans passer d'abord par des phases assez désagréables, dont je veux le rendre témoin, et vous aussi, lecteur.

De Groux ayant peint le Christ aux outrages, cette œuvre fut vue, à la suite de certaines circonstances compliquées, par le roi Léopold. Et le souverain demanda à l'artiste pour quelles raisons il avait donné à la foule, dans ce tableau, de si hideuses

faces? Avec à propos De Groux répondit : « Sire, j'imagine que les sentiments qui animent ce peuple furieux ne sont pas faits pour embellir les visages. »



De même, à voir la lourde humanité peinte par Marten Melsen, on pourrait croire à quelque disposition d'esprit vengeresse. Voyez les trognes du *Bal*, de l'*Intérieur de cabaret*, de

la *Procession*, etc. Cependant, il n'en est rien ; à moins que Melsen s'en prenne aussi aux ciels — qui sont maigres et lourds, dans la *Récolte des pommes de terre* et la *Foire aux pains d'épices* ; aux arbres, et même à l'éclair, enfin à toute la nature ! Cela ne pouvant être, j'appelle, alors, cette vision pauvre. Un essai de clarté sur une gorge de femme, dans le *Bal*, c'est jaune, peu de chose, et à peu près du même jaune que le luisant chapeau de paille d'une autre commère, un peu plus loin. « C'est aussi riche en couleurs qu'un Rubens, a dit quelqu'un, en passant ! » C'est tout juste, sur cette gorge, ce que Rubens aurait pu mettre de couleurs s'il avait peint avec une paille ! Je me représente la stupeur du grand Anversois ! Cette pauvreté admise, il faut louer cette harmonie, cette ténacité des couleurs entre elles dans une gamme chaude. A ce point de vue, *Noces d'argent*, où les couleurs se relèvent, est un beau morceau, franchement venu, de grand peintre. La *Kermesse de hameau* est encore, elle aussi, une œuvre fort belle ; nous en dirons autant du portrait un peu méphistophélique de l'artiste par lui-même, campé dans une cuisine, avec un tas de gamins du cru, et le cru c'est Stabroek.

C'est après une couple d'heures à l'exposition Melsen, quand on est près de la quitter, que l'on commence à la goûter. Car il faut un certain temps pour *redescendre* jusque-là. On apprécie alors la mise en page bien faite ; les groupements bien équilibrés, dans l'*Intérieur*, *Soir d'hiver*, dans l'*Autel*, la *Kermesse de hameau* ; les masses sont bien balancées dans le *Polder*, les *Noces d'argent* ; les figures sont bien construites dans les intérieurs de cabaret et le portrait de *Ko*, paysan, a de l'allure et de la grandeur.

Haustrate trouve que ça manque de cabarets à Bruxelles ! Il étudie pour en ajouter. « Quatre études pour un cabaret. » Et quelle impatience ! Nous montrer des études ! Nous attendrions volontiers ! Qu'y a-t-il là d'intéressant ? Est-ce la mine hâve de ce consommateur ou bien sa main qui ne tient pas à son bras ?

Voulez-vous que nous passions en revue vos *rues*, vos *portraits*, cette *Femme qui moule du café*, cette *Après-midi* ? Et ces fameuses *Études* ? Ce sera si intéressant, Monsieur Haustrate ! Voici un artisan bien fatigué, devant son verre de genièvre. Il a l'air de regarder quelqu'un qui entrerait... L'autre homme, aussi, dans le fond du cabaret, assis devant son verre de bière, avec un chapeau boule, regarde quelqu'un qui entre... Comme c'est bien fait, sur cette table, ce pot d'allumettes ! Et toutes ces

bouteilles derrière le comptoir! Comme c'est intéressant, Monsieur Haustrate! Vous avez bien mis en perspective ces deux tables, et ces chaises, et le comptoir, puis les deux hommes sont à une bonne distance, qui eût pu être cinq cents fois différente sans nuire en rien au tableau! Et le vernis qui reluit! Comme c'est intéressant...

Ce qu'il y a de mieux, c'est dans le laid, le portrait de *Vieille femme*. Outre cela, il y a des bouts de rue roses et gris qui ont de la finesse. Certain portrait de dame rappelle une belle fille du pavillon chinois à l'exposition, mais la belle fille avait l'œil moins chassieux.

Salle Studio.

Vous entrez à la salle Studio et vous faites le tour du salon. Vous trouvez les aquarelles de Vande Wiele, d'un bon amateur; les huiles de Caron, satisfaisantes; ses paysages justes de tons, sommaires dans l'effet de soleil sur les arbres, mais de la fermeté; un sentiment romantique bien saisi dans le coucher de soleil à travers les bois sombres; vous trouvez chez Minne un amour de la nature joli et tendre, bien que très à fleur de toile; vous trouvez encore Lallemand; et voilà déjà beaucoup de monde; mais quand vous arrivez à Anton Dirckx, Hollandais, il y a du nouveau, une personnalité est devant vous. Tout le reste décampe, devient pâle, mal construit, quelconque. Comme c'est agréable pour les camarades d'exposer auprès d'un bon artiste!

Les tableaux de Dirckx ont l'éclat d'une palette de vieux maître, patinée par l'oubli au fond d'une armoire. Pas de confusion possible avec l'éclat brutal des luministes. Il y a, ici, de la substance sous la lumière, de vraies plantes, des fleurs, des arbustes, des jardins. *Fleurs dans les dunes*, *Jardin de fleurs*, *Roseaie* sont d'une merveilleuse richesse. Tout cela est plantureux, les tons sont profonds, avec de belles clartés qui éclatent, de belles ombres qui sertissent les objets et les détaillent. Tous ces carrés différents, composant les champs de fleurs, transforment la toile en un régal délicieusement ordonné. L'art aussi de trouver des profils de paysages énergiques et expressifs. Des effets de soleil couchant sans rien de fulgurant, rien que des lumières calmes, une justesse de ton qui frappe au cœur la note sensible et émeut.

Un bel artiste, quelqu'un!

Cercle Artistique ; Richard Baseleer. — Paul Leduc.

Regardées à la distance d'appartement, les marines de Baseleer sont bouchées, ses gouaches sont lourdes. Reculez-vous, prenez 10 mètres, tout change ! La gouache s'allège, les fuites se précisent, les horizons naissent. Bizarrerie : dans l'aquarelle pure Baseleer n'a pas besoin d'être jugé à cette distance énorme. Il semble donc qu'il y ait beaucoup à perdre dans la pâte de la gouache. Rien ne vaut l'aquarelle pure : *Cale sèche*.



Il n'y a rien à reprocher à Baseleer au sujet de sa vision. Quand il représente le travail d'un port, les appareils de manutention ont de la grandeur. Quant à la mise en page, elle est toujours heureuse, bien appuyée.

Ce qui domine avec puissance l'œuvre de Baseleer, outre les qualités de sa vision et de sa mise en page, c'est la solidité d'équilibre des compositions. Superbe, le mouvement des grandes voiles dans la *Course sur le Bas-Escaut* ; superbes, les *Docks d'Anvers*, l'*Hiver sur l'Escaut*, l'*Estacade*. Dans *Cale sèche*, plus haut citée, l'atmosphère est fraîche et vibrante ; c'est allégrement peint, grandement vu.

Dans l'âme de Paul Leduc il fait clair et c'est un peintre à l'œil

propre. Il aime les lignes nettes, les tons purs, sans sécheresse ni rutilance exagérée. Sa palette n'a pas le noir épais qui endeuille tant d'ombres par ailleurs. Le pays ensoleillé d'Italie, *Soir vénitien*, *Barque à moules*, le *Soleil de pluie à Furnes*, les lumières légères sont l'affaire de Paul Leduc. Il nous semble moins heureux lorsqu'il traduit l'hiver sur nos canaux et nos rivières. Ses neiges sont un peu lourdes, artificielles. Cependant, *Soir de neige*, avec son globe solaire qui s'enfoncé dans le brouillard gris au-dessus de la ville, a des parties fort heureuses, *Belle Impression à Rotterdam*.

Galerics Boute.

Oui, *galerics*, c'est la nouvelle dénomination du 134 de la rue Royale. Une collectivité de quatorze peintres expose. Permutation. Il est avec le ciel des accommodements. Donne-moi le ciel, je te donnerai la lumière électrique, a dit la peinture à la photographie. Et celle-ci, aimable, a pris pour elle les lumières artificielles, de la petite salle sans fenêtre, ce qui la pare et l'habille beaucoup mieux.

Les quatorze peintres exposant dans la grande salle, cette fois, demandent à la critique un effort considérable... pour découvrir leurs talents. Mlle Jacquart, des fleurs et natures mortes d'un coup de pinceau très masculin, sachant étaler un ton sur un pétale et le creuser d'ombres sans lourdeur. Baudinot, pas de consistance; par contre, choisit bien ses sujets, bois et chemins ensoleillés, rien de canaille. Van den Ackers, du chromo. Van den Bossche, vend fruits et légumes, mais pas fort comme étalagiste, lisez composition. Van de Venne, des marines. De long en large, devant les barques, les rivages. je me creuse, je me creuse! Certes, cela n'est pas plus mal qu'autre chose! Mais lourd, lourd, c'est de la matière sans vie, poids de cadavre! Schoonjans, fleurs, dit le catalogue, ajoutons pour tapisserie de mansarde. Boonen, de petits croquis gras et vigoureux, aux touches franches; un peu d'air, enfin! Tydgat, académique; meilleur dans ses dessins de petites dames convenables que dans ses nus sans accents. Dans son *Bal de paysans*, Bruxelles-Kermesse, sans doute, guignol plus que personnages vivants, masques plutôt que visages. Paul Poncelet, eh bien! oui, ponce-les, et n'en parlons pas! Kurkjan, après Poncelet, devient quelqu'un! M^{me} Mesens, roses, arums, azalées, quelques pétales indiquent des recherches de légèreté qui pourraient aboutir. Flasschoen, kermesses, commères, repas champêtres, avec un esprit anecdo-

tique ; un *Retour de pêche*, assez réussi, d'un pinceau pittoresque et mouvementé. Jacques, une mère épouillant sa fille, sous le titre *Devoir maternel*, ironie qui semble révéler un certain esprit, mais dont rien n'a transpiré sur la toile ; il reste alors un tableau pour cours populaire d'hygiène. Hagemans, est toujours berger. Des moutons, en veux-tu, en voilà !

Et voilà.

Cercle Artistique.

Thysebaert. — F. Schirren. — Willem Paerels.

Je n'ai ni les sentiments ni le goût démocratiques qu'il faut pour se plaire aux œuvres démocratiques de Thysebaert.



J'appelle démocratique l'emploi de moyens d'une grossièreté trop apparente ; tel faire éclater ensemble, sans aucune finesse, un groupe de drapeaux multicolores ; placer une croupe de cheval brun et énorme, en opposition aux voiles bleus de petites filles qui processionnent ; camper un paysan ridiculement petit sur le dos d'un étalon colossal, pour donner de la grandeur à la bête ; accumuler de la neige au cul d'une charrette pour obtenir un noir sur blanc très accusé ; exagérer la pose d'ouvriers qui

chargent des ballots. Doucement, « on n'est pas des aveugles ! » Partout, bateaux, halage, miséreux, c'est une nature plus brutale que la réalité et pour l'imagination déployée dans *Saint-Guidon*, déjà célèbre, elle ne diffère pas sensiblement de celle des organisateurs de cortège.

Les dessins de Schirren révèlent incontestablement un artiste. Il ne faut, pour le prouver, que le sens entendu qu'il met à opposer les blancs aux noirs, et sa façon de créer autour de ses études et portraits une atmosphère. Il a trois portraits excellents. Mais que viennent faire à la cimaise toutes ces études de modèle, sans intérêt ? On laisse cela dans ses cartons, pour ses héritiers ; après décès cela devient acceptable.

L'art, dit Paerels, c'est de copier salement la nature. Au lieu d'être transparentes, les ombres sont épaisses, à la suie ; mélancoliques, elles broient du noir ; les lumières sont crayeuses. Pauvres eaux, si limpides ! Pauvre ciel, vibrant ! Qu'est-ce que les cieux et les fleuves ont donc fait à cet homme ? Cependant, *Le déjeuner* nous montre que Paerels sait ouvrir une fenêtre dans un tableau et, magicien heureux, faire entrer dans une chambre le soleil aux rayons agiles et légers.

En faveur de ce joli déjeuner si clair, paix pour le reste.

Salle Studio.

Gaston Van Haecht, bien que fait en tant que homme, s'annonce débutant en peinture. Paysagiste, les petits formats lui réussissent mieux que les grands. Une mare sous les bois a de la solidité, du ton, du silence et de la lumière. Il apprendra, sans doute, à serrer son métier dans les grands formats, s'il y tient.

Eugène Karpathi, Hongrois, paysagiste aussi, n'est plus un débutant. Il sait construire, donner de l'atmosphère, créer la distance. Mais que nous font ces qualités, appliquées à des sujets indifférents, d'une indifférence morne ? On cherche l'oasis, un peu d'eau vive... Il y a *Les peupliers* et *La lisière du bois* où flotte un brouillard. Ces effets diaphanes, où la nature met du sien, conviennent à Karpathi, qui a du métier et de la sensibilité, mais semble dépourvu d'imagination et d'idéal, là où la nature n'en donne pas toute seule.

M^{lle} Blondiau a apporté le lunch, comme toutes les femmes dans les expositions, et il y a là d'un certain gruyère...

RAY NYST.

LES CONCERTS

RÉCITAL HILDEGARD BRANDEGEE (31 mars). — YSAYE : CONCERT EXTRAORDINAIRE (2 avril). — RÉCITAL KUBELIK. — QUATRIÈME CONCERT DU CONSERVATOIRE (9 avril). — CONFÉRENCE MUSICALE : SCHUMANN, par Mlle M. Biermé (5 avril).

Mlle HILDEGARD BRANDEGEE est une violoniste d'une jolie force au son sympathique et au phrasé délicat. Mais pourquoi aborder des œuvres de virtuosité transcendante, comme le *Concerto de Paganini*, qui réclament une facilité, une verve et un bagoût exceptionnels ? Les mélodies telles que *Guitare*, de Lalo, et *En bateau*, de Debussy, conviennent beaucoup mieux à Mlle Brandegée que les méandres et les raidillons casse-cou de *Zigeunerweisen*, de Sarasate.

Que la jeune violoniste fasse mieux valoir les aimables qualités qu'elle possède et nous pourrions lui prédire un franc succès.

* * *

Que dire encore de l'admirable artiste qu'est Eugène Ysaye sans répéter des louanges, devenues impuissantes et mesquines parce que si souvent répétées.

YSAYE est unique. Jamais il ne perdra rien de son talent, car celui-ci est l'expression de sa personnalité, de son être, de sa vie. Tant qu'il sentirà et qu'il fera entendre (fût-ce même d'une façon maladroite et imparfaite !) l'écho de son extraordinaire sensibilité, il pourra nous émouvoir et rester le grand Ysaye... Son interprétation du *Concerto (op. 77)* de Brahms est inoubliable, tragique, complète, émouvante. Le succès fut triomphal une fois de plus.

Une esquisse symphonique de V. Buffin : *Lovelace*, d'après la « Clarisse Harlowe » de Richardson, se recommande par sa bonne tenue : la matière programmatique, et particulièrement le « Désespoir », est bien traitée ainsi que le caractère violent et passionné du héros.

M. JOSEPH JONGEN, le délicat symphoniste et le musicien savant que nous apprécions dans presque toutes les séances de musique de chambre, tenait la baguette de chef d'orchestre. M. Jongen ne montre pas tout ce qu'il sait : on dirait qu'il n'a

pas bien conscience de lui-même et de sa force. On voudrait plus d'autorité, plus de poigne. En la matière, le despotisme est préférable à l'anarchie.

* * *

Le programme du concert *Kubelik* était varié à souhait.

Il comportait de la bonne musique et d'acrobatiques clowneries. C'est dans l'exécution de ces dernières surtout qu'excella Jan Kubelik.

Ce virtuose possède, en effet, des qualités techniques extraordinaires : une remarquable vélocité, de la précision, de la force, un mécanisme poussé jusqu'à l'in vraisemblance. Le son, chez lui, est plein, d'une étonnante puissance dans les registres élevés, parfois un peu écrasé dans les notes graves. Kubelik s'est fait une spécialité des doubles notes, des harmoniques, des ricochets, des trilles et des pizzicati. Il surmonte les difficultés les plus compliquées avec une furia et une sûreté qui les rendent intéressantes. C'est, je crois, à l'heure actuelle, le meilleur interprète de Paganini. Mais il ne possède pas tous les dons qui font les virtuoses de génie. Ne lui demandez ni une compréhension émue et profonde de la musique classique ni un enthousiaste et romantique lyrisme.

La ravissante *sonate en mi majeur* de Haendel prit sous son archet un caractère de banalité, et la *Chaconne* de Bach, jouée cependant dans un mouvement un peu rapide, ne nous a jamais paru aussi longue ! Il faut dire toutefois que l'exécution technique en fut impeccable. Dans le *concerto de Vieuxtemps*, amputé de son scherzo, Kubelik déploya plus de force que d'élégance. Le final fut d'une martiale allégresse. Puis vinrent une *Sénéade* de Tchaikowski, parfaitement rendue, une autre sérénade, de Sgambati, *I Palpiti*, de Paganini, et trois bis, dont *Les Clochettes*. M. Kubelik y put déployer la colossale virtuosité qui fait de lui le *Violon la* inégalable.

* * *

Le quatrième concert du Conservatoire nous présenta « La Légende de Sainte-Élisabeth », dans l'intention (très louable d'ailleurs), de célébrer, lui aussi, le centenaire de Franz Liszt.

Un mot du livret : celui-ci me paraît assez peu intéressant, dépourvu de mouvement dramatique, de conflits psycholo-

giques attachants et surtout long, très long... ce qui est grave, car le dialogue est conventionnel et assez plat. A part l'introduction émue et puissante, de bons chœurs d'une joie franche et saine, bien charpentés, et la dernière partie : *Funérailles et glorification d'Élisabeth*, l'ensemble est faible, les caractères manquent d'originalité et de précision, les hymnes sont sans ferveur mystique et foi sincère.

Nous voyons là, une fois de plus, que l'oratorio est un genre difficile... très difficile. Les librettistes surtout y rivalisent de banalité et de rhétorique.

L'interprétation : M. Seguin apporte à ses rôles toute son autorité, sa diction mâle et juste ; la tenue est excellente et sobre. Élisabeth, Mlle Elsa Homburger, possède un joli médium ; dans le haut, la voix est un peu dure. Mme Wybauw-Detilleux chante très bien, d'une bonne voix étoffée et sympathiquement timbrée.

Quant à l'orchestre, il fonctionne à souhait. MM. Jacobs et Thomson se sont bien acquittés de leurs « soli ». M. Tinel a beaucoup de feu, de mouvement, mais ne soigne peut-être pas assez les demi-teintes et les transitions. Les chœurs, comme nous l'avons dit plus haut, ont été tout à fait bons...

En un mot, avec quelques coupures et une exécution plus soignée, l'œuvre de Liszt eût été d'une exécution parfaite.

* * *

On sait avec quelle documentation et quel soin Mlle MARIA BIERMÉ sait habituellement nous présenter ses conférences musicales ; cette fois, au cercle l'« Émulation », Schumann avait les honneurs de sa parole, toujours entourée de poésie et d'heureuses vues d'une artiste émue et compréhensive.

Mlle M. ROLLET, cantatrice à la voix prenante, à la diction intelligente accompagnée par la pianiste très justement appréciée qu'est Mlle M. SCHÖLLER, s'est efforcée de nous faire admirer les merveilleuses mélodies de l'auteur des « Amours du Poète ».

Le *Carnaval* et Études symphoniques, ont reçu une exécution serrée et juste de la part du jeune et talentueux pianiste M. M. LAOUREUX.

Tous les auditeurs se sont retirés, instruits et enchantés.

EUGÈNE GEORGES.

MEMENTO

Accusé de réception. — CAMILLE LEMONNIER : *La Chanson du carillon*. — LOUIS DELATTRE : *Petits contes en sabots*. — VICTOR KINON : *L'An Mille*. — PROSPER-HENRI DEVOS : *Monna Lisa*. — FRANZ MAHUTTE : *Pages versicolores*. — BARON CH. DE T SERCLAES DE WOMMERSON : *A travers les plantations du Mayombé et de San-Thomé*. — AUG. SMETS : *La Composition littéraire*.

* * *

Éditions de La Belgique Artistique et Littéraire. — Viennent de paraître :

LOUIS DELATTRE : *Contes d'avant l'Amour*, un vol. in-18 à 3 fr. 50.

HENRI LIEBRECHT : *Un Cœur blessé*, un vol. in-18 à 3 fr. 50.

OSCAR THIRY : *La Miraculeuse aventure des Jeunes Belges*, un vol. in-18 à 3 fr. 50.

MICHEL BODEUX : *L'Année pieuse*, poèmes, un vol. in-12 à 2 francs.

RIET VAN SANTEN : *Moments de bonheur*, poèmes en prose, un vol. in-18 à 3 francs.

* * *

La Wallonie héroïque. — Les poèmes que nous publions sous ce titre sont extraits d'un volume de M. Jules Sottiaux, qui paraîtra incessamment aux *Editions de la Belgique artistique et littéraire*, en un volume à 3 fr. 50, illustré par Henry Bodart.

* * *

L'Œuvre des Artistes a été chargée d'organiser à l'Exposition de Roubaix un Salon des Beaux-Arts. Une salle sera réservée aux maîtres français originaires de la région, parmi lesquels Harpignies, Carolus-Duran, Tattegrain,

Aman-Jean, Le Sidaner, Weerts, H. Duhem et M^{me} Duhem, Grau, Chigot, De Winter, etc. Une autre salle offrira un aperçu de l'Ecole belge d'aujourd'hui. Déjà sont inscrits parmi les invités MM. E. Berchmans, G. Buysse, E. Carpentier, E. Claus, F. Courtens, R. de Sagher, A. Donnay, E. Farasyn, L. Frank, J. Gouweloos, F. Hens, P. Jamar, J. Leempoels, A. Marcotte, Ch. Mertens, A. Oleffe, H. Richir, H. Rul, H. Thomas, J. Van Beers, Van Holder, Th. Van Rysselberghe, Ch. Watelot, R. Wytzman et M^{me} Wytzman.

* * *

Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes. — L'organisation de cette exposition qui sera ouverte à Tournai de juillet à octobre prochain, est menée avec beaucoup d'activité. Dès maintenant on peut dire qu'elle constituera pour le public une révélation et un enseignement, tant par la quantité que par la qualité des pièces réunies. On s'en fera une idée lorsqu'on saura que les organisateurs sont eux-mêmes surpris des trouvailles précieuses qu'il leur est encore donné de faire en procédant au recolement des objets à exposer.

Dans chacune des six classes de l'exposition il y aura des merveilles dignes de retenir la curiosité des visiteurs.

* * *

Concerts populaires. — Le quatrième concert aura lieu les lundi 1^{er} et mardi 2 mai, à 8 h. 1/2 du soir, au théâtre de la Monnaie, et sera consacré à l'oratorio la *Création*, de Haydn, exécuté avec le concours de M^{lle} Lily Dupré, de MM. Dua et Billot, du théâtre de la Monnaie, et des chœurs du théâtre.

Billets chez Schott, 20, Coudenberg.

Causerie financière

Le 27 avril 1911.

Il ne se passe pas d'année, sans que nous voyons s'ouvrir à Bruxelles une nouvelle maison de banque, succursale d'un des grands établissements financiers et faisant partie de ce qu'on dénomme à juste titre : *La Haute Banque universelle*. Cette introduction dans notre pays est-il un bien ; est-il un mal ? Ce n'est guère à nous, maison modeste, qui n'avons d'autre but que de soigner scrupuleusement, à l'ombre de notre probité, les intérêts de nos clients, qu'il appartient d'apprécier la chose. Contentons-nous donc de le constater.

Il est un fait incontestable, c'est que ces établissements canalisent des capitaux immenses qui en font le dessus du panier de la finance et qui leur permettent, par leur situation d'influence et de fortune de planer infiniment au-dessus, du monde boursier. Grands détenteurs de capitaux et de titres, ces établissements sont les maîtres du marché dont ils modèrent les excès, entravent les spéculations immodérées et calment les tempêtes. Observant en quelque sorte un rôle neutre et passif, ils sont condamnés à toujours gagner, car toujours ils donnent leurs titres à la faveur des exagérations en hausse, et les reprennent en temps de crise à des cours de panique ; ils jouent ainsi le rôle de sauveurs dans les meilleures conditions possibles pour eux.

Ils dominent tellement le marché que dans les grands centres, depuis que les perfectionnements télégraphiques et téléphoniques ont mis les nouvelles à la portée du financier aussi bien dans son cabinet de travail que dans son château, les membres de la Haute Banque ne se dérangent plus guère. Ils ne vont plus à la Bourse, mais c'est la Bourse qui va à eux, en la personne de courtiers de tout rang, faisant anti-chambre avec l'assiduité des courtisans.

Autre chose encore : La Haute Banque reporte presque toujours, jamais elle ne se fait reporter ; si elle vend à terme, soit du ferme soit des primes, c'est pour livrer à la liquidation ou encaisser les primes ; si elle achète, c'est pour lever les titres à l'échéance. Elle ne connaît que la spéculation sûre et ne pratique que celle-là.

L'échelle des primes lui est familière, les ordres nombreux qu'elle condense lui permettent d'en tenir la contre-partie sans risques et les capitaux immenses qu'elle a à sa disposition lui donnent une défense que rien ne peut ébranler. Le moutonnement journalier la laisse indifférente et elle n'intervient que le jour où il s'agit d'influencer la cote pour assurer le succès de sa situation ; mais, le jour de son intervention, elle le fait avec une telle précision, une telle puissance que rien ne peut prévaloir contre ses décisions.

Inutile donc d'insister sur les avantages que nous autres,

petits financiers, avons à suivre le sillon tracé par la haute finance et à profiter, dans l'intérêt de nos clients, des renseignements que nous pouvons y puiser. Nous n'y manquons pas et c'est ainsi que, de temps en temps, nous sommes assez heureux pour indiquer à nos amis une direction avantageuse.

Depuis quelques jours l'allure générale du marché est tellement incertaine qu'il serait très malaisé de chercher à la définir. Les tendances sont bonnes il est vrai, mais elles ne sont pas bien caractérisées. Les ordres sont toujours très clairsemés, et les Capitaux prennent une tout autre direction que celle de la Bourse. De là pénurie des affaires et manque relatif des transactions. En ce moment il y a pléthore d'émissions tentantes sans doute, mais dont la multiplicité pourrait devenir à la longue encombrante et dangereuse si l'on commençait à en abuser.

Loin de notre pensée, certes, de vouloir blâmer les initiatives qui cherchent à se développer pour le plus grand bien de tous. Il est, au contraire, très louable que notre activité s'exerce dans les différents domaines où il y a matière à faire fructifier des capitaux improductifs, ou qui ne rapportent presque rien à leurs détenteurs. Ce que nous critiquons, et c'est ici que réside le danger, c'est de s'engager à la légère et avec trop de confiance dans ces émissions quasi journalières qui pourraient plus tard occasionner de cruels mécomptes aux souscripteurs téméraires qui ont oublié les déboires passés et les abus qui se sont déjà produits. Le public oublie tout cela, et, pris de cette fièvre d'émissions, il déserte la Bourse et néglige les valeurs classées. Voilà, comme nous le disions en commençant, pourquoi les ordres aujourd'hui sont si peu nombreux et les affaires si clairsemées.

Un examen rapide de la cote nous donnera une idée générale de l'état du marché.

Les Rentes Belges ont regagné en un mois plus d'un point et demi et restent soutenues à leurs derniers cours.

Les Lots de Villes, qui s'étaient vigoureusement relevés, viennent, en clôture, de subir une dépréciation nouvelle.

Les Tramways, un moment assez animés, n'ont pas fini comme ils avaient commencé.

Quelques titres cependant se sont révélés à l'attention, mais ce ne sont plus les grands favoris qui ont été suivis, mais bien les valeurs de second rang qui ont accru les cotations de plusieurs unités, tels : les *Kiew*, les *Saratov* et les *Odessa*. La *Dividende Mutuelle de Tramways*, après avoir fléchi d'une manière assez sensible, s'est vivement relevée à 800.

Les Charbonnages sont abondonnés et les transactions presque nulles, aussi les cotations y sont-elles en légère décroissance. Le fait le plus saillant à signaler dans cette rubrique est l'envolée au delà de 1,500 francs de l'*Action*

Maurage que nous avons recommandée à nos clients il y a quelques semaines à 1,100 francs. A noter également la poussée du *Nord du Rieu-du-Cœur* à 1,050 francs.

Les valeurs sidérurgiques ont généralement fléchi sous poids des réalisations. Quelques titres cependant ont conservé leur fermeté, tels : *Aumetz-la-Paix* et la *Providence russe*.

Les *Glaceries* se sont assez mal comportées et la marche de ces titres a paru fort désagréablement impressionné par l'augmentation de chômage de trois jours par trimestre récemment décidée par la Convention internationale. Cette mesure n'a rien cependant d'alarmant pour les porteurs de titres de cette catégorie.

Les *Valeurs Canadiennes* continuent à se bien tenir. Le *Rio-Tinto* a légèrement repris. Les *Chemins de fer Espagnols* sont en vogue et leur tenue ne laisse rien à désirer. Paris semble même vouloir faire sur ces titres une campagne de hausse.

Les valeurs de traction sont un peu délaissées, mais n'en demeurent pas moins intéressantes.

La *Rand-Mines* oscille, alors que la *Tanganyka* reste à peu près aux mêmes cours.

Les *Varsovie-Vienne*, dans l'attente de la déclaration officielle du dividende, ont été assez secouées. Elles avaient perdu dans la huitaine une dizaine de points qu'elles ont regagnés aujourd'hui.

Samedi prochain on sera définitivement fixé sur la question de la répartition aux actionnaires. Ce sera peut-être aussi le point de départ vers une orientation nouvelle et mieux définie!

Les *Verreries* se sont raffermies, notamment les *Verreries du Donetz* et celles de Familleureux.

Les *Valeurs Coloniales* n'ont eu qu'une fermeté passagère. Seule, la *privilégiée Katanga*, à 3,475, a montré des dispositions nettement favorables, lesquelles, par sympathie, sont allées à l'*Ordinaire* qui finit à 3,837.50.

Aux *Actions diverses*, rien à signaler à part la chute des *Grands Hôtels belges* à 865, et celle des *Grandes Brasseries de l'Etoile* à 230, que l'on avait trop vivement fait remonter à 256.50 en quelques séances.

Aux *Actions étrangères*, l'animation n'est plus si grande et les valeurs se sont un peu alourdies. Une exception pour la *Briansk*, en reprise à 574, et pour les *Forges de Sosnowice*, fermes à 3,210.

A la *Coulisse*, l'inactivité est la caractéristique du marché, quoique certaines valeurs témoignent d'assez de fermeté.

J. DE HASE,
Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruxelles.

Bourse-Paris-Bruxelles

**15, Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES**

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires).

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées.

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Tout l'Amour*. (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Fatigué de la vie de Paris, excédé, à 25 ans, même par les succès féminins que lui valurent une haute situation mondaine et sa qualité de poète, Emmanuel Landelin accourt se réfugier dans un vieux château de Normandie, le seul bien que lui laissa son père. L'existence rustique lui rend un peu de nerf, et une accorte fermière, sa voisine, pour laquelle il s'éprend d'un amour très fort, complète sa guérison. Ces deux amants vivent une courte période de bonheur extasié; malheureusement, au moment où ils vont s'épouser, on découvre à Laurence une voix merveilleuse. L'enivrement du triomphe, c'était fatal, tue cette belle passion en ce qu'elle avait de pur et aussi de fougueux. Emmanuel ; résigne douloureusement à n'être plus que le compagnon d'une grande artiste et le voilà replongé dans le tourbillon que jadis il a fui éccœuré.

On peut discuter la manière de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus; ses précisions physiologiques, lorsqu'elle traite de l'amoureux déduit, sont parfois effarantes, mais il faut lui reconnaître un beau talent dont chaque nouveau roman affirme davantage la virilité.

* * *

LÉONID ANDRÉIEF : *Les Sept Pendus*. — *La Vie d'un Pope*. (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vous êtes-vous jamais demandé ce que doivent être les sentiments du condamné à mort attendant, dans la solitude de sa cellule, le jour du supplice? Même lorsqu'il ne s'agit pas de criminels vulgaires, même lorsque ce sont des intellectuels comme cinq d'entre *Les Sept Pendus* de Léonid Andréief, qui, poussés par leur

idéal, se sont voués volontairement à la sentence suprême, ces quelques semaines de répit doivent être atroces. Leurs angoisses sont rendues de façon saisissante par le grand écrivain russe, l'émule et le compagnon de Gorky.

D'un réalisme tout aussi profond est sa *Vie d'un Pope*, dans laquelle il nous montre la perturbation du sentiment religieux chez un prêtre campagnard, accablé par une longue suite de malheurs, supportés d'abord avec résignation, mais qui finissent par le tuer après lui avoir fait perdre la raison.

Chez Calmann-Lévy.

GYP : *L'Affaire Débrouillar - Delatamizé* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Paul Sauvières est un aimable garçon, auteur dramatique à ses moments perdus, qui se soucie fort peu de voir ou non jouer ses pièces. Mais il a compté sans ses beaux-parents dont l'ambition exige un gendre célèbre. Le malheureux Paul est contraint de se mettre en quête d'un directeur complaisant et le voilà lancé dans l'aventure la plus compliquée qui soit.

Si vous désirez savoir comment il s'en tire, comment il arrache la blonde Suzanne, sa femme, aux griffes d'un financier plus que douteux, lisez ces dialogues alertes dans lesquels, une fois de plus, Gyp dit leur fait aux parvenus et aux gens de son monde pas assez difficiles dans le choix de leurs relations.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie} :

A. MAUFROID : *Sous le Soleil de l'Inde* (Un vol. in-18, à 4 francs). — La lecture des œuvres de Loti, de Chevrillon et, je le veux croire aussi, de Kipling donnèrent à M. A. Maufroid

le désir de voir l'Inde. Heureux ceux qui, comme lui, peuvent s'offrir de pareilles excursions; bienheureux ceux qui, comme lui encore, savent voyager, savent regarder et dont les notes de tourisme sont autre chose que de sèches énumérations des endroits parcourus. Les carnets de M. Maufroid sont pleins d'aperçus intéressants, il y a du mouvement et de la vie dans ses descriptions et il s'entend à merveille à faire participer ses lecteurs à ses joies et à ses admirations.

* * *

FRANÇOIS TASSART : *Souvenirs sur Guy de Maupassant par François son valet de chambre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Qui donc a dit que la race des vieux serviteurs intelligents et dévoués était éteinte? Pas depuis longtemps dans ce cas, car Guy de Maupassant fut servi, pendant ses vingt dernières années, par un domestique modèle qui a gardé de son « bon maître », ainsi l'appelle-t-il, un souvenir affectueusement reconnaissant.

Les *Souvenirs* qu'il publie sont surtout faits de détails intimes, ils n'augmentent guère la connaissance que nous avons de la personnalité littéraire du grand écrivain, mais ils ouvrent néanmoins quelques aperçus sur la façon dont le Maître se documentait. Ils font également ressortir ses qualités de bonté, de droiture et de loyauté et c'est ce caractère d'hommage pieux qui fait leur mérite.

* * *

ANDRÉ LICHTENBERGER : *Juste Lobel alsacien* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — En même temps, ou à peu près, que M. Paul Acker, voici M. André Lichtenberger qui s'occupe de la question alsacienne-lorraine et, si j'ai pu écrire que les *Exilés* ne seraient pas du goût des pacifistes, il me faut en dire autant et même davantage de ce livre-ci dans lequel l'auteur prend les dits pacifistes résolument à la gorge. Sans brusquerie, sans ces clameurs revanchardes, dont la violence stérile fait généralement sourire, il les arrange de belle façon. Son *Juste Lobel*, le très éloquent secrétaire général du Congrès pacifiste, va passer des vacances en Alsace. Ce qu'il y voit, ce qu'il y entend, tout lui montre la vanité de ses rêves utopiques et, après cela, s'il demeure pacifique, il ne sera plus du tout pacifiste. L'amour du sol natal éclos en lui, tue même un autre amour, celui

qu'il avait pour une de ses collègues du Congrès.

M. Lichtenberger a écrit là une œuvre de haute portée et de valeur littéraire non moins grande à laquelle le public fera, une fois encore, un beau succès.

* * *

GEORGES POURCEL : *Robert Fougères* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pour produire une certaine impression, l'écrivain doit charger quelque peu les caractères de ses personnages, mais M. G. Pourcel abuse de l'autorisation. Il m'excusera de le lui dire, car je m'empresse d'ajouter que son œuvre de début accuse, par ailleurs, un talent plein de promesses et que l'éloquente chaleur avec laquelle il défend ses idées larges et généreuses rend sa personnalité tout à fait sympathique.

Point n'était besoin d'outrer jusqu'à la caricature grossière l'in vraisemblance de ce type suranné de M. Joffre, directeur d'école imbécile, pour faire sentir ce qu'a dû souffrir, dans le milieu fort peu digne — paraît-il — des instituteurs parisiens, l'âme délicate et tendre de *Robert Fougères*, dont ce roman raconte les désillusions amères et les déboires sans nombre.

Chez Ollendorff :

MERMEIX : *L'Angleterre. — Aspects inconnus* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — De même que Mme Pierre de Coulevain nous traça, voici quelques années, dans son *Ile inconnue*, un tableau très vivant des mœurs anglaises en les comparant à la manière de vivre des Français, M. Mermeix étudie aujourd'hui, jusque dans ses moindres détails, l'organisation politique et administrative du Royaume-Uni et il se trouve également amené à mettre cette organisation en opposition avec les institutions de son pays. Comme lorsqu'il s'agissait des mœurs, le parallèle est souvent à l'avantage des Anglais qui ont pu maintenir une barrière infranchissable entre la politique et l'administration. Le livre de M. Mermeix est, à ce titre, plein d'enseignements dont les hommes publics du continent devraient faire leur profit.

* * *

PAUL COTTIN : *Souvenirs de Roustan* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ces mémoires du ma-

melouck de Napoléon Ier ne sont bien entendu pas de la littérature, ce sont de simples documents fort utiles à ceux qui étudient, dans ses détails intimes, l'histoire du premier Empire.

Rédigés en petit nègre, M Paul Cottin leur a laissé leur forme primitive, se bornant à redresser l'orthographe dont il a, du reste, eu la bonne idée de nous donner quelques spécimens amusants en appendice.

Chez Nelson :

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : *Paul et Virginie* (Un vol. in-12 relié, à 1 fr. 25). — Quand parut l'idylle d'amour des deux enfants chastes, en 1787, deux ans avant la Révolution française, ce fut une sensation. C'est que les humbles héros de ce simple récit étaient les victimes de ces préjugés sociaux que la Révolution allait faire disparaître, c'est que ce petit livre contenait lui-même et continuait la révolution littéraire commencée par Jean-Jacques Rousseau. Le retour à la nature, la sentimentalité naïve, les paysages de l'île Bourbon, c'est du pur Jean-Jacques. Nous relisons ces pages, aujourd'hui, avec autant de plaisir que d'intérêt et l'idée fut excellente de leur faire prendre place dans la coquette collection Nelson.

* * *

CLAUDE TILLIER : *Mon Oncle Benjamin* (Id.) — En publiant *Mon Oncle Benjamin*, les mêmes éditeurs ont tiré d'un injuste oubli un grand écrivain poursuivi, de son vivant comme après sa mort, par une impitoyable destinée. *L'Oncle Benjamin*, l'Esculape bohème et bon vivant, est un type qui survivra comme *Mon oncle Toby* et le *Curé de Wakefield*, qu'il rappelle de loin. Ce livre, à la fois très gai et très triste, est d'un humoriste, d'un penseur indépendant et d'un démocrate.

Chez Armand Colin :

R.-W. EMERSON : *Société et solitude* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce qui distingue Emerson, que l'on a appelé le grand penseur américain, c'est qu'il eut, à un degré supérieur, le sens de « la vie », nous dit M. Dujard, son traducteur. Et, de fait, il est impossible de ne point admirer cette façon calme et particulièrement

lucide, d'envisager les faits et les contingences, sans parti pris, comme aussi sans la préoccupation, trop constante chez les philosophes, de tout ramener à un « système » déterminé.

Dans *Société et solitude* il traite de très multiples sujets et notamment des livres et de la lecture. Les conseils qu'il donne, à ce propos, méritent d'être mentionnés dans ces notes bibliographiques : 1° ne lisez jamais un livre qui ne soit vieux d'un an; 2° ne lisez jamais que des livres célèbres; 3° ne lisez jamais que ce que vous aimez.

Chez E. Sansot et Cie :

CAMILLE SANTERRE : *Dies Irae* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Edit Marnier meurt poitrinaire en la fleur de ses vingt ans et son fiancé, le Dr Bernard, assiste impuissant à sa lente agonie.

M. Camille Santerre, qui n'avait jusqu'ici publié qu'un volume de vers — *Dies Irae* est son premier roman — s'avère, poète délicat par la sensibilité émue dont est imprégnée la mélancolique histoire de ces fiançailles. C'est un heureux début et s'il n'est pas encore permis de lui prédire des succès retentissants dans l'avenir, il est du moins certain que sa philosophie optimiste, sorte de mysticisme matérialiste, plaira toujours aux âmes sentimentales que les circonstances ont détournées des pratiques de la religion et qui n'ont plus la foi.

* * *

EDGARD POË : *Les Lunettes* (Un vol. in-18, à 3 francs). — Les six nouvelles qui composent ce volume étaient restées inconnues du public français et nous devons, d'autant plus, savoir gré à M. Georges Clerbois de les avoir traduites, que l'une d'elles, *Les Lunettes* précisément, constitue une surprise. Elle n'est pas du tout dans la manière habituelle à Edgard Poë, lequel ne passa jamais, que je sache, pour un humoriste à la Mark Twain.

Nous voyons, en effet, dans ce conte, un très jeune homme épouser sa trisaïeule, une octogénaire encore majestueuse qui des ans répareit les outrages de façon suffisante pour abuser l'in vraisemblable myopie de son lointain descendant.

Chez Bernard Grasset :

JOSEPH BARUZI : *La Volonté de métamorphose* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Le mouvement mystérieux, par lequel la matière corporelle devient en nous transparente et presque nostalgique, n'est donc point seulement en même temps celui qui sauve de l'abstraction les états psychiques en leur ajoutant une sorte d'indice personnel et, par la couleur et le relief, une orientation vers la forme. Il exprime également l'innombrable flexion de l'univers qui, de toute part, dissuadé de sa dispersion infinie, çà et là, peu à peu se concentre et se découvre, — tandis que l'individu, en vertu de ce même geste, essaie de s'assurer grâce à cet univers et de transposer en lui son étroitesse. »

Malgré mon admiration pour les abstracteurs de quintessence, il m'arrive parfois de ne pas les comprendre exactement ; c'est pourquoi j'ai recopié en entier la définition de ce que M. Joseph Baruzi appelle *la Volonté de métamorphose*.

* * *

HENRI D'HENNFZEL : *Les Cendres du foyer* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pendant trois ans, Charles Lavadier s'est laissé accaparer par un amour coupable et, tout ce temps, il a vécu chez lui en étranger. Lorsque, pour un motif quelconque, cette liaison vient à se rompre, il trouve le malheur installé à son foyer. Sa femme s'éteint, minée par l'isolement dans lequel il l'a laissée ; son fils, privé de la direction paternelle, vit en aventurier et finit par le suicide. Sa fille, jeune encore par bonheur, lui reste, il se consacre à son éducation et il a au moins la consolation de la voir heureuse.

La vie n'est pas gaie et, pour les âmes qui ont quelque noblesse, certaines fautes s'expient bien durement ; tel est l'enseignement qui se dégage de la mélancolique histoire de Charles Lavadier.

* * *

GEORGES PÉRIN : *Les Rameurs* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50) — Eh ! bien, voilà : Au commencement Elise Murelle et Laurent Cyprien n'étaient pas fiancés l'un à l'autre et à la fin de ce roman ils le sont. Comment cela s'est-il fait ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, vers la cent quatre-vingt-dixième page, Elise et Laurent font une promenade en barque — de là le titre : *Les Rameurs* — au cours de

laquelle ils ont chacun des pensées d'une insondable profondeur qu'ils ne se communiquent pas. Ils sont pourtant décidés au mariage en regagnant la rive.

Maintenant, peut-être est-ce bien parce qu'Elise a pris conscience de la grandeur de la tâche que lui impose sa qualité d'institutrice laïque, mais je n'affirme rien, car la phrase tarabiscotée de M. Georges Périn me semble ne pas toujours dire ce qu'elle a pour mission d'exprimer.

* * *

ANDRÉ ROBERT : *Les Limites du Collectivisme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « L'avènement du socialisme d'État est-il chose possible et même désirable ? » Telle est la double question qu'en cette étude, pas ennuyeuse du tout, M. André Robert examine et qu'il résout par l'affirmative. Il montre aussi que cette organisation nouvelle pourrait, en théorie, s'implanter parmi nous sans que la paix publique en soit troublée. Par là surtout son socialisme se fait acceptable, car il n'est pas la doctrine de haine et d'envie que trop souvent nous entendons prêcher par des gens qu'anime leur désir d'arriver, beaucoup plus que leur sollicitude, toute de façade, pour les malheureux.

* * *

DUCLOS : *Histoire de Mme de Selve* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le principal mérite de l'œuvre littéraire de Duclos, lequel fut historien, secrétaire de l'Académie, réside en ce qu'il peignit avec beaucoup d'exactitude les mœurs de cette société du XVIII^e siècle aux yeux de laquelle l'amour était beaucoup plus fantaisie qu'affaire de cœur. A ce point de vue, le choix de *Histoire de Mme de Selve*, comme spécimen des œuvres de Duclos, pourrait sembler peu heureux, si elle n'était, cette *Histoire*, aussi délicatement sentimentale, aussi pleine de douce émotion qu'il se peut.

Remercions donc M. Emile Henriot d'avoir ajouté ce dernier chapitre des *Mémoires du comte de ****, à l'étude intéressante et parfaitement documentée sur Duclos qui tient les deux tiers de son livre.

* * *

MAURICE DESJEAN : *La Moisson des feuilles mortes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont de

frais poèmes champêtres que l'auteur écrit avec ferveur en souvenir du temps heureux de sa jeunesse passée loin du tumulte des villes, des inquiétudes de la vie ardente et des fièvres littéraires ..

Des parfums, de la quiétude, du pittoresque, du sentiment, — de la poésie enfin.

* * *

C. LECIGNE : *Amédée Prouvost* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — J'ai eu plus d'une fois l'occasion de dire en quelle estime devaient être tenues les œuvres du jeune poète récemment enlevé à l'art et à ses amis que fut le Roubaisien Amédée Prouvost. Il n'avait guère plus de trente ans quand il disparut et ses livres étaient déjà beaucoup plus que des promesses. M. Lecigne, doyen de la Faculté des lettres de Lille, le prouve en étudiant de près et pieusement ce que nous a laissé celui-là qu'il a aimé « pour la noblesse de son inspiration et la beauté de son caractère ».

* * *

AMÉDÉE PROUVOST : *Pages choisies* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Logiquement, M. Lecigne publie en même temps que son étude, et précédé d'une excellente préface, un recueil d'extraits fort habilement choisis dans l'œuvre de l'auteur de *l'Ame voyageuse* et des *Sonates au clair de lune*. Il y a ajouté quelques suggestives pages inédites.

* * *

LE CAPITAINE D'ARBEUX : *L'Officier contemporain* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Il pourrait bien faire quelque bruit ce livre dans lequel le capitaine d'Arbeux dénonce les méfaits de l'œuvre de démocratisation entreprise par les parlementaires français au lendemain de l'affaire Dreyfus. L'armée française se meurt, dit-il ; le groupier n'a plus le temps de devenir un soldat, la discipline n'existe plus, le sous-officier a perdu tout prestige, l'officier dont on a eu le tort de vouloir faire un éducateur civique, tout entier à son « rôle social », n'a plus le loisir de préparer ses hommes à la guerre.

Avec la discipline ont disparu l'esprit de corps, la cohésion, l'entrain, et les gradés ne sont plus que des fonctionnaires peu considérés qui accomplissent tant bien que mal leur travail en échange du pain quotidien.

Chez Eugène Figuière :

RÉMY MONTULÉE : *Le Bonheur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Quoi qu'en dise M^{me} Mercier, brave dame à laquelle son égoïsme de bourgeoise riche fait voir tout en rose, le vrai bonheur n'existe pas. L'événement a tôt fait de lui enlever d'un coup toutes ses illusions.

Dès le premier acte — car *le Bonheur* est une pièce en quatre actes — elle apprend que son mari la trompe. Le malheur fond sur elle et ne la lâche plus. Une de ses fille brise une union trop bien assortie ; l'autre, mariée à un barbon, se suicide parce qu'un ami d'enfance, son unique amour, ne l'aime plus et la fuit.

De toute la félicité quiète dans laquelle se complaisait M^{me} Mercier, il ne reste donc que cendres et l'auteur emploie même tout un acte, le quatrième, à tuer le Dr Vigneron, médecin et conseiller de la famille.

Le sujet de cette pièce n'est pas bien neuf et la façon dont M. Montalée l'a développé n'a pas l'originalité qu'il faudrait pour conquérir la faveur du public.

* * *

VALENTINE DE SAINT-POINT : *L'Orbe pâle* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M^{me} Valentine de Saint-Point a de l'orgueil, elle ne s'en cache pas ; elle publia même, voici deux ou trois ans, un recueil de vers intitulé : *Poèmes d'orgueil*. Les petits morceaux d'analyse intime qui composent son *Orbe pâle* sont, une fois de plus, des poèmes, en prose ceux-ci, dans lesquels, à chaque page, elle clame son orgueil.

Ainsi étalé au grand jour, ce culte insolent du « moi » est haïssable sans doute, mais il ne va pas sans une certaine part fort louable de sincérité. Qu'on en juge par ce couplet de profonde psychologie féminine qu'au hasard je cueille à l'intention des amants qui souffrent de voir leur importance diminuer graduellement aux yeux de l'aimée :

« Ceux qui m'aiment s'étonnent de ce qu'ils se » donnent à moi tout entiers et parfois à jamais, » alors qu'ils ne sont qu'un détail et une heure » de ma vie. »

* * *

B. REYNOLD : *Les Moutons noirs* (Un vol. in-18, 3 fr. 50). — Cette tragédie « rustique en trois actes, en prose » qui, au dire de son auteur, ne verra jamais les feux de la rampe — c'est bien possible après tout — nous transporte en pleine

lande bretonne, au pays des légendes, des lutins, des effrois noirs. Courtisée par un barde local, mais gueux, et par un tueur de cochons, qui a du bien, Marie-Reine Mériadeck hésite entre le rêve et le solide. Elle finit par se décider pour... un Monsieur de Paris qui l'emmena dans la capitale où elle portera belles robes et bijoux.

Cette histoire, pas bien neuve, se complique — pourquoi? — des remords d'Alain Mériadeck qui, atteint d'une lèpre peu connue, a, dans un moment de gêne, vendu son futur cadavre à un médecin Yankee, aux fins d'autopsie et qui meurt riche, sans avoir eu le temps de racheter sa créance.

* * *

VÉRA STARKOFF : *Le Vrai Tolstoï* (Une plaquette, à 1 franc). — Dans les quelques pages de cette brochure, Mme Vera Starkoff synthétise, avec une grande clarté, toute la doctrine de Tolstoï; elle défend et elle venge le grand homme de certaines attaques dont il fut l'objet à l'occasion des événements qui précédèrent et hâtèrent sa fin.

* * *

AUREL : *Jean Dolent et la Femme* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Mme Aurel, l'amie des dernières années de Jean Dolent, conféra un jour sur cet écrivain délicat et trop peu connu, et elle publie aujourd'hui sa causerie très littéraire, dans la forme où elle fut prononcée. Elle nous fait, de Dolent, un portrait enthousiaste, elle cite nombre de ses mots et elle termine en exposant la manière de voir de l'artiste, au sujet de la Femme.

* * *

JACQUES HÉBERTOT : *Poèmes de mon pays* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce pays, c'est la Normandie. Le poète l'aime et il la chante, « barde obscur des choses qui m'entourent ».

C'est plein de sincérité, et les notations jolies ne manquent pas.

La vieille race héroïque est célébrée avec enthousiasme et le Bocage, qui fut son berceau, décrit avec émotion.

Chez Delagrave :

AD. VAN BEVER : *Les poètes du Terroir, du XV^e au XX^e siècle* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50)

— Pour la troisième fois, l'érudite chercheur et le fin lettré qu'est M. Van Bever nous offre un recueil des savoureuses chansons populaires du pays de France. Des notices savantes et curieuses sur les provinces où il a découvert ou retrouvé ces morceaux de caractéristique folklore et des biographies intéressantes des auteurs, qu'il a pu souvent leur assigner, donnent à cet ouvrage précieux une valeur historique et documentaire de tout premier ordre.

Chez Dorbon aîné :

LOUIS THOMAS : *L'Espoir en Dieu* (Un vol. in-8^o, à 3 fr. 50). — Avant d'être le cynique et terrible ironiste qu'il est devenu, M. Louis Thomas — ou tout au moins le personnage qu'il met en scène — fut, vers sa vingtième année, tourmenté par le problème de l'Infini. Fatigué, à cet âge déjà, des plaisirs de la chair et aussi d'une maîtresse jamais assouvie, les besognes machinales et les longs loisirs du militaire embusqué lui permirent de rechercher la Vérité. Malgré ses efforts, la Foi ne vint pas, mais il se décida cependant à entrer dans les ordres, où son absence de scrupules lui assurait une situation élevée. Comme sa maîtresse était une gêne, il la supprima sans bruit.

Faut-il ajouter que ce livre, luxueusement édité — il appartient à la série des « Bibliophiles fantaisistes » — n'est pas destiné aux jeunes filles.

A l'Édition Libre :

GASTON SAUVEBOIS : *L'Équivoque du Classicisme* (Un vol. in-18, à 2 fr. 50). — La littérature française se trouve à un nouveau tournant de son histoire. L'individualisme a fait son temps, écrivains et artistes sont las des exagérations des nombreuses écoles qui suivirent le romantisme et ils entendent aussi résister aux influences étrangères, menaçantes pour les plus belles qualités de notre langue.

Dans cette étude particulièrement intéressante, M. Gaston Sauvebois se réjouit de constater un retour, de jour en jour plus accentué, vers le classicisme, c'est-à-dire vers la subordination de tous à un idéal collectif et traditionnel. Cette « Renaissance » des lettres françaises leur restituera, selon lui, la suprématie

qu'elles devaient à la belle unité de leur caractère national.

Aux Entretiens Idéalistes :

FERNAND DIVOIRE : *Metchnikoff philosophe* (Un vol. in-8°, à 1 fr. 25). — L'illustre penseur et polémiste russe « qui connut, dès ses premiers livres, le succès de G. Le Bon et de Le Dantec » a provoqué la publication déjà de nombreuses études admiratives, comme aussi de plus d'un écrit de détracteur.

M. F. Divoire, se plaçant au point de vue du scepticisme devant la négation, a minutieusement analysé et corroboré la philosophie optimiste dont il trouve les témoignages dans les œuvres très perspicacement commentées par lui de l'auteur des *Etudes sur la nature humaine*.

A l'Union française d'édition « Le Feu » :

FRANCIS CARCO : *Instincts* (Un vol. à 1 fr. 25). — Des quelque trente tableaux réunis sous ce vocable, les uns évoquent des scènes de haute, moyenne et basse noce, d'autres, beau-

coup plus fous que les premiers, et partant moins intelligibles, traitent de sujets divers. Rien de bien marquant en somme.

Chez Henri Falque :

*** : *La Jeunesse sociale de Jean Venables* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La grève a éclaté, les ouvriers se ruent à l'assaut du château de leur patron. Jean Venables, le fils de celui-ci, impressionné par les clameurs des assaillants et par la rigueur de la répression, implore vainement la pitié de son père en faveur des malheureux affamés. Tout entier gagné à leur cause, lui qui pourtant jadis conseilla la sévérité, il abandonne le toit paternel pour aller vivre à Paris au milieu des humbles. Il perçoit vite le côté criminel des théories socialistes et, après quelques aventures, il reprend sa condition d'homme riche mais décidé à faire autour de lui tout le bien possible.

Dans une forme originale et assez vivante, l'auteur nous montre qu'en matière de régénération sociale chacun doit rester dans sa sphère, élever les travailleurs vers lui et non point descendre jusqu'à eux en prêchant l'envie et la haine.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain,

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Châptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousserat . . .	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante	3.50
» La Guirlande . . .	3.50	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . .	1.00
» Le Peintre W. Linnig, . . .	10.00	» L'Autre moyen . . .	1.00
» Maître Alice Hénaut . . .	3.50	» Les Jours tendres . . .	2.50
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Ame . . .	3.50	» Un Cœur blessé. . .	3.50
MICHEL BODEUX : L'Année pieuse . . .	2.00	MARCEL LOUMAYE : L'Actrice.	2.00
PIERRE BRODDCOURENS : Le Roi aveugle. . .	3.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
» La Mer	2.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour.	1.00
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar- rée	3.50	PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami	1.50
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon Chevalier	2.00	MORISSEAUX et LIEBRECHT : L'Effré- née	2.50
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée. . .	3.50	EDMOND PICARD : Trimouillat et Mélio- don	2.00
MAX DEAUVILLE : La Fausse Route . . .	3.00	SANDER PIERRON : Les Images du Che- min	3.50
» Le Fils de ma Femme.	3.50	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux- Sainte-Anne	3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur. . .	3.50	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
LOUIS DELATTRE : Fany	3.00	» L'Homme en noir	1.00
» La Mal Vengée	3.00	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
» Contes d'avant l'Amour.	3.50	ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine Blanche.	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or.	3.50
E. DE TALLENAY : Vivia Perpetua . . .	3.00	» La Correspondance de S. Dartois	1.50
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der- niers Soirs.	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau- deries	3.50
J.-F. ELSLANDER : Parrain.	3.50	JULES SOTTIAUX : La Beauté triom- phante	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier. . .	3.00	JULES SOTTIAUX : L'Illustre Bézuquet en Wallonie	3.50
CH. FORGEOIS : Pax	1.00	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven- ture des Jeunes Belges	3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . .	3.50	BOU-CH. VAN BENEDEN : La Peste de Tirgalet	2.00
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies volup- tueuses	3.50	WARG. VAN DE WIELE : Ame blanche.	3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes	2.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.00
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . .	1.00	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels	3.00
» Madame repait	1.00	» L'Oiseau mécanique.	3.00
A. GILON : Dans mon Verre	2.50	RIET VAN SANTEN : Moments de Bon- heur	3.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations	3.00	GEORGES WILLAME : Le Poison	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue . .	3.50		
J. JOBBÉ : La Science économique au XX ^e siècle	3.50		
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau. . .	3.00		
JEAN LAHEM : Cœur damné	3.50		
HENRI LÉJEUNE : Fidélaine.	2.00		
RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . .	3.00		

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Henri Gambier	<i>Iwan Gilkin et son œuvre</i>	235
Léopold Courouble	<i>Le Petit Poels</i>	257
Arnold Goffin	<i>Poussières du chemin</i> (suite)	262
Michel Bodeux	<i>Le Nœud</i> (suite)	277
Max Deauville	<i>Le Docteur Bibelius</i>	287
Victor Kinon	<i>Le Nouveau Prométhée</i>	300
Adrien de Prémoré	<i>Poème</i>	306
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	311
Les Livres belges : Paul André, Arthur Daxhelet, Jean Laenen		326
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	338
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	341
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	354
***	Memento.	
Jules de Hase	Causerie financière	
***	Bibliographie.	

Illustrations de Paul Artot, Alfred Bastien, Franz Gailliard, Geudens, Fernand Khnopff, Oscar Liedel, Fl. Menet et Lucien Wollès.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

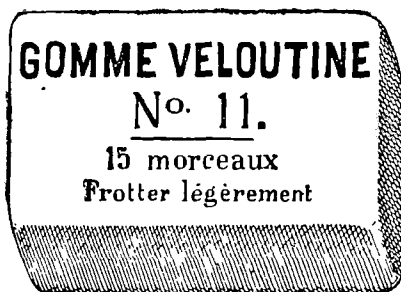
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfiques doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs** l'an (**15 francs** pour l'étranger)

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CaW's** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.—

ETRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gaines pour armes de luxe et autres

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A. R. l'Agre le Prince Albert de Belgique et de S. A. R. Mme la Princesse Clémentine.

MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

Téléphone 2727



PARIS 1878

•••• SPÉCIALITÉ ••••
pour Harnais de luxe, Selles
de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
Surfaix, Couvertures,
Caparaçons, Fouets et ustensiles
d'Écurie. •••••

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

CHEMINS DE FER de L'ÉTAT FRANÇAIS

Les Fêtes du Millénaire normand auront lieu à Rouen en Juin prochain, sous la présidence d'honneur du Président de la République.

Il y a mille ans que les pirates scandinaves se fixèrent à demeure dans la Neustrie et acceptèrent de devenir les hommes du roi des Francs. C'est à Rouen, dans la cité où Rollan aborda en vainqueur à cette époque, que sera commémoré l'événement qui a marqué les débuts de la puissance normande.

Le Comité d'organisation, constitué sous les auspices de la municipalité, a voulu que par des fêtes, des expositions et des congrès, fût dressé l'inventaire, le bilan de la race pendant les mille ans qui viennent de s'écouler.

L'art normand, sous toutes ses formes, sera glorifié en une exposition.

Envoi gratuit de prospectus sur demande adressée au représentant des Chemins de fer de l'Etat français,
32, rue de Bordeaux, à Bruxelles.

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES
(*QUARTIER LOUISE*)

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85. Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On y trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Enfin, un *Index mensuel* signale plus de 300 titres de livres, brochures et articles de périodiques, groupés systématiquement d'après les rubriques de classement de la Bibliothèque de l'Institut.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. E. WAXWEILER, E. HOUZÉ, G. BOUCHE, P. MENZERATH, E. DUPRÉEL, J. DE DECKER, D. WARNOTTE, M. BOURQUIN, G. DE LEENER, G. SMETS, N. IVANITZKY, R. PETRUCCI, J. DEMOOR, CH. FASTREZ, A. VERMEYLEN, L. WODON, etc., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : **MISCH & THRON**, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

IWAN GILKIN ET SON ŒUVRE (1)

En 1903, dans un article de la *Rassegna internazionale*, intitulé : *Il satanismo nella letteratura belga*, M^{me} R. Jacobsen a présenté en Italie Iwan Gilkin. Cet article sensationnel éveilla la curiosité des critiques et le nom du poète, déjà admiré en Belgique, en France, en Angleterre et en Amérique, se répandit aussi en Italie.

Je parlerai de lui à mon tour, parce qu'*il est un des plus vivants et des plus curieux esprits de sa génération*, parce qu'on rencontre dans son œuvre poétique, entre deux pôles complètement opposés, l'horizon le plus étendu, l'échelle la plus vaste où s'échelonne toute la gamme des sentiments humains et artistiques.

Qu'on s'imagine une nature absolument puissante, mais pleine de contradiction, possédant d'un côté le goût artistique le plus raffiné pour les choses négatives, décadentes et pessimistes, et, de l'autre, la nature la plus humaine, — une inclination à une philosophie panthéiste, optimiste même à beaucoup de points de vue.

Le poète m'écrit lui-même : « Vous serez étonné, peut-être, de la diversité de ton de mes ouvrages, l'un est optimiste, l'autre pessimiste, l'un conservateur, l'autre révolutionnaire », et il cherche la cause de cette contradiction dans la contradiction de la société actuelle « où les débris d'un monde détruit par une grande révolution se mêlent aux éléments nouveaux encore épars et mal équilibrés ». C'est

(1) Cette étude, lue publiquement à Venise il y a quelque temps, a été écrite par un professeur et critique français réputé. Nous la publions comme nous avons publié d'autres travaux d'étrangers sur les œuvres et la personnalité littéraire de nos écrivains, parce qu'elle montre en quelle estime ceux-ci sont tenus par leurs amis et leurs admirateurs les plus lointains.

N. d. l. R.

ainsi que Guglielmo Ferrero, en parlant des « Odes d'Horace », dans son livre magistral : *Repubblica di Augusto*, explique les contradictions qu'on rencontre chez ce poète. *Strano poema*, dit Ferrero, *la cui unità ideale è formata appunto dalle contraddizioni delle sue parti* (1). Étranges poèmes aussi ceux de Gilkin, mais je crois que le poète se trompe en cherchant la contradiction dans une société mal équilibrée. Cette contradiction dans ses œuvres vient plutôt de ce qu'il y a en lui deux personnages : l'artiste et l'homme.

Par sa nature artistique, il appartient à la littérature décadente belge, qui a même dépassé la littérature décadente française des Baudelaire, des Mallarmé, des Verlaine. Nul œil n'a pénétré avec plus de sagacité dans les sombres côtés de l'existence. Il a raconté lui-même que c'était une énorme curiosité qui l'avait d'abord poussé à voir l'envers des choses. Et cette pénétration dans l'obscurité de la vie était chez lui une sorte de fanatisme, de rage artistique; aussi, quand on le compare avec Baudelaire, on est frappé de la puissance avec laquelle il a fondé tout un système philosophique du mal. Tout ce qui chez Baudelaire n'était que tempérament, disposition humaine perverse et raffinée, est devenu chez Gilkin un art auquel il a élevé le temple majestueux et terrible de son œuvre lyrique principale : *La Nuit*.

Mais il y a place aussi pour l'homme dans cet artiste, pour l'homme qui n'ignore rien du monde et qui s'élève aux plus hautes vérités divines et humaines.

L'artiste et l'homme, ou les deux pôles de son œuvre poétique, *La Nuit*, et son grand poème dramatique *Prométhée*, si dissemblables qu'il paraîtrait impossible qu'un même esprit ait pu les penser : voilà ce que je voudrais faire connaître.

La Nuit, c'est-à-dire l'œuvre de sa jeunesse, l'œuvre gigantesque, sombre et presque satanique, qui peint les choses malades, malsaines, raffinées, lugubres,

(1) Étrange poème, dont l'unité est formée de la contradiction de ses parties.

fatalement belles et attrayantes qui excitent, effrayent pétrifient la conscience artistique.

Prométhée, c'est-à-dire l'œuvre vraiment humaine où, dans des vers vigoureusement martelés, il nous peint les joies et les douleurs de la création.

Né en 1858, enfant très éveillé, étudiant en droit, puis avocat, Gilkin se lança dans le mouvement littéraire et devint un des principaux collaborateurs de la *Jeune Belgique*. Quand cette revue tomba, épuisée par la fièvre intellectuelle, par le surcroît d'auteurs et de productions, Iwan Gilkin se consacra tout entier à la poésie. Doué d'une constitution nerveuse et délicate, ayant beaucoup souffert, mais plein de fierté dans sa souffrance, animé d'une volonté puissante qui a laissé dans toutes ses œuvres une trace profonde, observateur curieux de l'existence, scrutant jusqu'aux replis les plus cachés des âmes et des choses, il fut, dès sa jeunesse, un des auteurs les plus caractéristiques de la Belgique. Deux fois il fut couronné par l'Académie française et il fut même choisi après la publication de son *Prométhée*, par un comité belge comme candidat au Prix Nobel.

Avant de commencer l'étude de la *Nuit* et de *Prométhée*, jetons un rapide coup d'œil sur ses autres œuvres principales. *Jonas* est une spirituelle fantaisie satirique sur le péril jaune, où un Jonas moderne demande à la baleine empaillée dans son grenier des conseils pour convertir les néo-ninivites et fait des prédictions sur le monde tel qu'il sera dans quelques siècles, c'est-à-dire un grand empire asiatique, dont l'Europe anéantie formera quelques maigres provinces.

Dans son œuvre lyrique, *Le Cerisier Fleuri*, le poète pose pour un moment la lyre d'airain et, « sous le cerisier d'autrefois » qui « se couvre de fleurs divines », laissant nonchalamment errer ses doigts sur les fils ténus de la lyre d'amour, il chante la joie, le babil des oiseaux et des jeunes filles, les parfums légers, « le soleil et les fleurs » et « l'éternelle paix ». Son drame *Les Etudiants russes* a trait à la révolte des étudiants et des ouvriers russes en 1902, et *Savonarole* met en relief, dans une vive peinture de l'époque, la grande figure du moine florentin.

Mais revenons à *la Nuit*. Dès les premiers vers nous entrons dans les ténèbres noires et profondes, troublées par de sinistres cauchemars, dont l'auteur souffre tour à tour tous les supplices et nous initie à tous les mystérieux et sataniques offices. Mais je crains que tous ces mots n'effrayent et que l'on accuse l'auteur et moi de faire des peintures qui vont troubler les rêves ou souiller les imaginations. Non, le mal est une force vivante qui existe et contre laquelle on peut mieux lutter quand on connaît mieux sa puissance. Sans doute, le mal a des formes attrayantes, et c'est ainsi qu'il nous subjugue. Gilkin le dit dans sa préface : « Privé de ses séductions, le mal n'existerait pas » et Maeterlinck dit : « Le mal, c'est le bien qu'on ignore ».

Dans *la Nuit*, Gilkin correspond entièrement à l'idéal que le grand Carducci se faisait du poète :

*Grande artiere
Che al mestiere
Fece i muscoli d'acciaio.*

Gilkin est ce forgeron fier et dur, pénétrant et hautain. Son esprit l'oblige à rechercher les forces occultes et ténébreuses de la vie et à plonger son regard scrutateur d'artiste dans les plaies les plus monstrueuses de la société; son cœur d'homme sensible, il le serre à deux mains pour en étouffer tous les sentiments; et l'artiste, froidement et cruellement, voluptueusement même, s'enfonce dans le royaume du Mal. C'est la première partie de son œuvre, *La Damnation de l'artiste*, l'obligation de sonder l'existence sans pitié; le marteau du forgeron sonne les heures sombres de la vie. Il crée et chante et peint ce qui souffre et fait souffrir. Il peint froidement mais d'une manière grandiose; aussi la muse qui doit l'inspirer et qu'il invoque, c'est la *Muse des désespoirs*, la *Reine des insurgés*, qui verse la haine au cœur des affligés, la *maîtresse des beaux vers par la douleur forgés*. Et quel sera le domaine de l'amant de cette muse, de cette mère du spleen bizarre? Ce sera l'étude de l'âme ouverte à ses yeux, comme le corps d'un patient aux yeux d'un chirurgien.

*Je suis un médecin qui dissèque les âmes,
Pendant mon front fiévreux sur les corruptions.*

*J'ai palpé les secrets douloureux des grands drames
Poète, j'ai noté dans mes vers scrupuleux
Ce que mes yeux aigus ont vu dans ces ténèbres.
Et s'il manque un sujet au couteau disséqueur
Je m'étends à mon tour sur les dalles funèbres,
Et j'enfonce en criant le scalpel dans mon cœur.*

Il est donc prêt à souffrir, lui aussi, par amour de l'art et de la vérité et ses yeux, *mélancoliques urnes pleines de pleurs et de péchés*, vont percer la nuit sombre, la *ténébreuse et vicieuse nuit*, la nuit des *putrides floraisons*, la nuit où le crime se commet dans la *terreur du silence attentif*. Ses yeux vont s'arrêter sur tout, sur les convives libertins et débauchés, dans les salles de la morgue, jusqu'au taudis du pauvre aux prises avec la mort; ils vont décomposer les visages, dans la rue, au théâtre, au bal et *ausculter en frissonnant*, de leurs regards attristés, les *monstres que nous sommes*.

Poussé par cette curiosité satanique, par cette sorte de rage, il n'a plus de repos; le promeneur le plus inoffensif devient pour lui un sujet d'étude et d'observation et, sous son visage qu'il décompose, le poète lit toutes ses pensées.

*Promeneur singulier que j'étais dans la foule,
Mon désir curieux s'infiltré dans tes chairs;
Dans tes muscles chacun de mes muscles se coule,
Fibre à fibre, mes nerfs s'allongent dans tes nerfs,
Mes yeux s'ouvrent au fond de tes yeux, ma*

Enroule ses replis aux plis de ton cerveau : [cervelle
*Voici que je suis toi, voici qu'une nouvelle
Conscience m'éveille en un monde nouveau.*

*J'aime tous tes amours, je rêve tous tes songes,
Ma mémoire s'emplit de ton passé secret :
J'apprends d'autres péchés, rongés d'autres*

Et je parcours ta vie ainsi qu'un lazaret. [mensonges

Mais cette obsession sans trêve, cette damnation de l'artiste, de *l'homme fort*, dont les destins ont tissé le sort *de deuil, de souffrance et de mort*, ne vient-elle pas de ce qu'il ne voit ici-bas qu'opprobre et que laideur, que vice et que torture? N'y a-t-il donc rien de beau, rien de ce que l'âme est en droit d'espérer, pour que l'artiste ne voie dans ce monde qu'un enfer où la curiosité l'entraîne, le retient :

*La curiosité m'a conduit dans l'enfer
Où le Dante eut pour guide un sublime fantôme
Aveugle et seul, au fond du ténébreux royaume,
Je traîne éperdument mes pieds chaussés de fer.
Tour à tour, je subis les monstrueux supplices
Qui font dans les douleurs hurler l'éternité;
Je pourrais fuir; mais une étrange volupté
M'enchaîne tristement au roi des maléfices.
J'ai laissé tout espoir au seuil du porche obscur,
Mes yeux ont oublié la douceur de l'azur,
Où le soleil s'élançe en cueillant les étoiles*

.

Et c'est en vain qu'il se demande :

*L'envers des choses est affreux;
Pourquoi chercher l'envers des choses?
Il suffit d'adorer les roses
Et le soleil pour être heureux.*

Le mal le trouble et fait de lui son esclave. Mais il ne s'accuse pas moins que les autres d'être né avec le péché originel; il est même prêt à s'accuser de tout le mal commis et à s'en charger comme le bouc émissaire des Hébreux :

*Semblable en mes clameurs aux prophètes bibliques,
Je vais, les yeux hagards, par les places publiques
Confessant des péchés que je n'ai point commis.
Et le chœur vertueux des pharisiens brome :
Soyez béni, mon Dieu, qui n'avez point permis
Que je fusse pareil à ce poète infâme!*

Mais cet enfer n'est pas toujours un *sinistre et hideux monde*; il a son côté brillant, le mal y a sa

forme attrayante qui semble éblouir les yeux du poète transporté par sa splendeur. Et tout en flagellant l'hypocrisie et le mensonge cachés sous le masque de la vérité, et les turpitudes voilées par la nuit, il se laisse séduire par le luxe inouï de cette galerie infernale et s'attarde à nous peindre en des vers d'une admirable beauté descriptive les palais fantastiques et les temples mystiques, lourds des parfums que dégagent l'encens et les fleurs exotiques : les fleurs géantes et toute la luxurieuse végétation tropicale au milieu de laquelle se pavent des *paons merveilleux d'azur et d'émeraude*, entre des colonnades des marbres les plus riches, sur des *dalles d'onyx, de jade et de cristal* où gisent, capiteux débris des sacrifices ou des orgies, des *lys écrasés* et des *roses foulées*. Et tout un monde s'agite dans ces féeriques palais, un monde de mages mystérieux disparaissant sous de lourds manteaux de *pourpre et d'hyacinthe*, nonchalamment couchés, mélancoliques, rêveurs et assoupis par les effluves embaumés des *alcools balsamiques* et des *havanés divins*, buvant dans des vases d'or tout meurtris de rubis ou dans des verres de *Venise*. Et c'est dans cette atmosphère voluptueuse que toute une galerie de beautés féminines, parées de *bijoux vénéneux et de fourbes velours*, s'agitent pour avilir l'homme. Car pour le poète de la *Nuit*, pour l'artiste pessimiste qui ne veut voir que le mal, la femme est généralement un monstre, la fille du diable qui n'a d'autre but que l'avilissement de l'homme et dont le type est Cléopâtre, *la mangeuse de héros*, qui, de ses ongles *fleuris de jeunes roses*, déchire savamment ses muscles inapaisés. C'est aussi Salomé, la danseuse lascive et caressante, taciturne, sombre et sensuelle, dont le souffle pénètre et électrise le cœur de l'homme déchu, buvant le poison qui le livre sans force aux puissances torturantes et destructives.

Mais la *Nuit* a aussi sa douceur, cette mystérieuse douceur, cette mélancolie triste qui berce nos âmes et les entraîne dans une rêverie sentimentale et mystique, loin de ces cris de joie ou d'ivresse qui troublient le silence nocturne. C'est comme un soupir

qui s'élève dans le grand calme, un glissement doux comme d'une gondole silencieuse fuyant dans un clair de lune fantastique, et le poète s'y laisse aller oubliant son rôle de ministre infernal comme s'il voulait se reposer de cette immense souffrance que fait le Mal et qui, plus que le Mal même, plus que le Satanisme, pénètre toute son œuvre.

*L'univers n'est-il pas un immense martyr,
Que sans trêve secoue et torture la vie?
Naître, mourir, renaître, éternelle agonie?
Lutter, aimer, penser, tout cela c'est souffrir.*

Et le voilà rêveur et tendre, se laissant bercer par la douce ivresse des nuits d'été, où, dans une lumière vague et blanche, la lune caresse de baisers mystiques les tendres fleurs, les lys pâles ouvrant vers les jeunes étoiles leurs calices assoiffés d'amour. La brise épuisée lui porte d'étranges parfums, comme si le doux encens d'une virginité *douloureuse et divine* s'évaporait dans l'air et, pénétré de cette beauté mystique, il s'écrie :

*Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes
Où, sous les baisers blancs de la lune, les fleurs
Voluptueusement froides et taciturnes [pleurs.
Versent leurs parfums lourds dans la lumière en
Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes?*

Mais sa mélancolie est plus rêveuse et plus triste encore quand il nous peint le clair de lune qui se pose mystérieusement sur tout.

*Les cygnes blancs du clair de lune,
Avec leurs plumages fluides,
Dans le brouillard blanc, sur l'eau brune,
Glissent comme des nefs limpides.
Les opales du clair de lune,
Irisent leurs neigeuses flammes
Au fond de l'étang, sous l'eau brune,
Dans les remous que font les rames.*

*Les nénufars du clair de lune
 En leurs fières candeurs d'hosties
 Invitent l'âme, dans l'eau brune
 Aux mortelles eucharisties.
 Et les enfants du clair de lune
 Assoupis dans leur lente yole
 Sous le brouillard blanc, dans l'eau brune
 Meurent comme un chant de viole.*

Et c'est dans ce ciel symbolique qu'il place l'ange Israél qui chante le néant des choses, la suprême beauté du Nirvana, tout ce qu'il y a d'illusion et de tristesse, de mélancolie et de douceur dans l'amour qui ne fait que mourir et renaître au fond de

Nos pauvres cœurs, échos plaintifs des autres cœurs !

Mais ce mysticisme symbolique ne fait que traverser l'horizon noir de la « Nuit » et l'artiste damné, plein d'exaltation et d'orgueil, s'y arrache pour promener son flambeau satanique dans le royaume du mal où son *Moi* se redresse fier et majestueux, puisque dans son propre regard, qui scrute implacablement, se reflète le monde avec ses joies et ses peines.

Et il s'écrie avec orgueil, se parlant à soi-même :

*Veux-tu la couronne suprême
 Qui te sacrera plus que roi?
 Le joyau divin gît en toi :
 Cherche ton bonheur en toi-même.
 Sans vœux, sans haine, sans amours,
 Veillons être ce que nous sommes,
 Va ! dans les ténèbres des hommes
 Sois la lumière de tes jours.*

Et pénétré de cette idée, n'ayant foi qu'en sa propre lumière, il dédaigne l'humanité qui croupit dans ses ténèbres et les cris impuissants des lâches pharisiens dont il a dévoilé les crimes ; et, comme un prophète ou plutôt comme un démon sauvage et railleur, il prédit la ruine du monde et résume toutes ses imprécations en un formidable glas où les cloches funèbres, les cloches du deuil et des alarmes, de la guerre et

des désastres, s'ébranlent et portent au monde entier la menace furieuse et macabre de l'anéantissement suprême.

J'aurais voulu m'attarder plus longtemps pour examiner en détail ce livre d'un pessimisme douloureux, écrit dans un style merveilleux d'exactitude et de précision, dont chaque sonnet, finement ciselé, est un véritable chef-d'œuvre où la pensée domine, ornée d'images et de symboles qui, loin d'entraver sa précision, ne font qu'en rehausser l'éclat. Mais il nous reste à examiner son *Prométhée* dont on a dit qu'il est « peu de productions modernes qui puissent l'égaliser en développement, grandeur et beauté ». Après l'artiste scrutant la nature humaine souillée par le péché originel, voyons l'homme qui, fort de son génie, veut créer malgré les dieux et prendre son essor à travers l'infini où son âme aspire à s'élançer.

*
* * *

Prométhée n'est pas un sujet nouveau et Iwan Gilkin avoue lui-même les emprunts qu'il a faits à ses prédécesseurs. Eschyle, *le père divin et l'inspirateur de tous les poètes lyriques et dramatiques*, fut le premier à traiter ce sujet. Monti y vit un symbole de Napoléon. Byron, Goëthe et Shelley en ont fait le prototype de l'homme libre, conquérant et panthéiste, et c'est une gloire de plus pour Gilkin d'avoir osé, après tant de génies universellement reconnus, créer lui aussi un autre Prométhée, non moins beau et non moins fier, un Prométhée qui, comme celui d'Eschyle, va personnifier le génie de l'homme et va rendre odieuse la tyrannie toute puissante aux prises avec le courage malheureux, mais inflexible : un Prométhée aussi terrible et orgueilleux que l'ange révolté de Milton, lançant à travers les cieux ébranlés son cri : *Non serviam* ; un Prométhée arrivant, au prix de souffrances inouïes, au triomphe de l'idéal et mourant après avoir symbolisé la liberté humaine dans le sein de Jupiter, dieu panthéiste, *seule âme, sereine, infinie et divine qui habite en tout*.

Ce qui frappe d'abord dans Prométhée, c'est le souffle puissant de ces vers qui peignent cette indomptable volonté du créateur des hommes :

Jamais il ne vaincra ma pensée indomptable !

dit-il à son frère, en parlant de Zeus. Et loin de se laisser abattre par les menaces des dieux, par les reproches de son frère et les misères où gisent ceux qu'il a créés, il s'écrie :

Les siècles passeront, je lutterai toujours !

Avec la liberté, la science et l'amour.

J'éclairerai les cœurs que les ténèbres rongent

Je confondrai les dieux au fond de leurs mensonges.

Et ses blasphèmes ont été entendus du ciel, le bras de Némésis s'est armé et Vulcain forge les fers du fier Titan, qui ricane encore au milieu de ses chaînes :

Le corps est enchaîné, mais l'âme reste libre !

Quel beau vers et qu'il peint bien la puissance du génie de l'homme. Et qu'il peint bien aussi la faiblesse de son corps fragile, si facile à briser, mais ce roseau c'est le roseau de Pascal, le roseau pensant, et sa pensée ne connaît pas d'entraves :

Le corps est enchaîné, mais l'âme reste libre !

libre de s'envoler jusqu'à un infini, dont nous n'avons même pas conscience nous-mêmes. Pouvons-nous savoir aujourd'hui l'éclair qui jaillira demain de notre cerveau? Le savant sait-il ce que demain il va découvrir? Le corps qu'on enchaîne, qui s'use et se brise, n'arrête pas l'essor de cette pensée. Malgré les entraves, la torture, la maladie, les fers et les obstacles de tout genre, Archimède invente, Dante écrit, Colomb découvre et Galilée révèle.

Le corps est enchaîné, mais l'âme reste libre !

Et le génie, personnifié par le Titan Prométhée, vit toujours, malgré les nombreuses victimes qu'il

sème sur sa route. « Vivre », a dit Renan, c'est consommer beaucoup de belles choses », et c'est aux hommes de génie que Gilkin s'adresse, quand il leur dit par la bouche de Prométhée, torturé sur son rocher :

*Tous ceux dont la poitrine se soulève
Pour la beauté magique d'un grand rêve,
Ceux que tourmente un désir exalté
D'amour sans borne et d'âpre vérité,
Ceux que révolte à jamais l'hébétude
Où les puissants tiennent les multitudes
Et qui, raidis, dans un suprême effort,
Bravent l'exil et l'opprobre et la mort,
Voilà les héritiers de mon âme indomptable,
Le ferment de la terre et l'espoir de la vie! [m'accable.
Ils seront les vainqueurs joyeux du tyran qui*

Le génie ne s'acquiert donc qu'au prix de grandes souffrances; on peut même dire que plus il a souffert, plus l'homme de génie produit des œuvres durables. Si la pensée, comme disait Victor Hugo, *est une terre vierge et féconde dont les productions veulent croître librement*, il n'en est pas moins vrai que la douleur l'ennoblit et l'élargit, et le grand poète ajoute :

*Le grand homme en souffrant s'élève au rang des
La gloire en ses trésors augustes [justes
N'a rien qui soit plus beau d'un laurier foudroyé!*

C'est cette idée que Gilkin a résumée admirablement dans ce beau vers plein d'orgueil et de noblesse :

Le mal souffert instruit des maux qu'il faut souffrir.

Ainsi parle Prométhée, personnifiant le génie qui va donner la vie aux êtres qu'il a créés avec un soin minutieux, avec des alternatives de joie folle et de douleur aiguë *dans la torture et les délices*, et nous assistons à cette fièvre de la création qui s'empara de Dieu lui-même, du Jéhovah des Hébreux, se hâtant, semble-t-il, suivant le récit de la Genèse, de peupler

capables de créer. *Anch' io son pittore !* (1) moi aussi je puis créer ! Mais Prométhée veut créer des êtres semblables aux dieux, malgré les dieux :

*Eh bien ! oui, je créerai ! Ah ! créer, incarner
Mon rêve et le dresser palpitant et splendide
Devant les yeux
De tous les dieux
Effarés dans leur ciel stupide,
Et l'imposer au monde, et marquer l'univers
Du sceau brûlant de mon génie ;
Substituer mon souffle au joug de Jupiter...*

Quel souffle d'orgueil et de révolte il y a dans ces vers ! Car l'orgueil du fier Titan n'est pas moindre que sa volonté. Le *foudroyeur des nues* ne pourra lui faire perdre son espoir ; toujours plus fort après chaque désastre, il s'écrie : *Je saurai faire un jour ce que je n'ai pas fait*. Et quand Minerve, qui l'aime et qui l'aidera à voler le feu du ciel, le prie de respecter les dieux :

*Moi ? les respecter ? et pourquoi ?
Qu'ont-ils donc fait pour moi ?...
Tout ce que j'ai de bien ne vient que de moi seul !
Dans les desseins de Zeus à présent je vois clair :
Comprimer tout noble effort
Abattre tout grand essor.
Borner chaque être au cercle étroit de sa naissance,
Tel est le vil secret de sa toute-puissance.*

Ces derniers vers sont la condamnation du despotisme, contre lequel le génie s'est toujours révolté. Aussi, pour que l'esprit se développe, pour que la pensée s'élève et s'envole, pour que l'être sorte de ce cercle étroit de la naissance où les dieux le retiennent prisonnier, il faut lutter, dit Prométhée.

C'est en luttant contre eux qu'on devient leur égal.

Il va lutter pour leur ravir le feu et le jeter *brillant*

(1) Le Corrège.

et brûlant sur la terre. Il est prêt à souffrir, symbolisant tous les martyrs de l'art et de la science.

*Qu'il advienne de moi tout ce qu'il plaît aux dieux !
Pour sauver mes enfants, j'accepte le supplice,
Mais je saurai lutter avant qu'il s'accomplisse
... Je ne crains rien, je brave tout !*

Et quand il semble qu'il ne puisse plus lutter ni braver, quand il est rivé au rocher, que *l'implacable ardeur du soleil brûle et crevasse sa chair*, quand *son corps glacé frémit mordu par la gelée*, que la tempête aux griffes d'acier éclate dans le ciel et que le bec *furieux du vautour travaille dans son foie et déchire ses entrailles*, au lieu de crier merci, toujours méprisant, révolté et orgueilleux, bravant encore Jupiter, il s'écrie dans un suprême blasphème :

*Mes yeux saignants
Siècle par siècle, voient passer les lentes heures
Qui laissent, en passant,
Sur la neige éternelle une empreinte de sang
Je les compte et je salue
Chaque nouvelle venue
Jusqu'au jour où paraîtra celle
Qui t'ira prendre, o Zeus, tout au fond de ton ciel,
Comme un prêtre traînant la victime à l'autel
Pour te jeter tremblant et mourant sur la terre.
Jour de justice. jour de joie et de lumière
Qui verra Mérésis t'arracher le tonnerre,
Le céleste bourreau vaincu par ses victimes
Et le dieu sanguinaire étouffé dans ses crimes !*

Mais si Prométhée symbolise l'intraitable volonté, l'orgueil démesuré, s'il est l'image de la liberté humaine se dégageant, en luttant, des liens de la fatalité, il est surtout le symbole de l'homme même avec ses enthousiasmes, ses souffrances et ses joies.

Quel père est plus pénétré d'amour, d'angoisse, de pitié pour ses enfants ? C'est pour eux qu'il endure toutes ses tortures quand Minerve lui dit : *Toute la vie est dans l'amour*, et que l'argile pétri par ses

maines s'anime et vit, quand la terre se peuple d'êtres qu'il a aimés *jusqu'au fond des souffrances*, l'heureux créateur s'écrie en voyant ses fils s'épanouir à la lumière du jour :

*Ah ! je vous aime ! Je vous aime
D'un amour dont la force extrême
Fait presque fléchir mes genoux !
Prenez ma vie, enfants ! à cette heure suprême
Joyeusement je la donne pour vous !*

Mais quelle sera la vie de ces êtres si beaux, semblables aux dieux qui en sont jaloux ? *Leur vie ! O la tragique, o l'effroyable vie !* L'heureux père, l'ardent créateur avait compté sans la vengeance de Jupiter qui *terrasse* et torture ses pauvres enfants abandonnés aux ardeurs de l'été, aux rigueurs de l'hiver, aux griffes et aux dents des bêtes impures qui rampent jusque dans leurs cavernes. Mais c'est surtout la nuit qu'ils souffrent :

*La nuit, la nuit horrible
Les livre, fous d'angoisse, à ses monstres cruels.
Ils voient fixés sur eux, luire des yeux terribles ;
L'ancre obscur se remplit d'affreux rugissements.
L'Épouvante et la Mort rôdent dans les ténèbres
Jusqu'à l'heure où, vainqueur des puissances
[funèbres,
Le soleil radieux sort des flots écumants.*

Et désespéré, plein de pitié pour ses fils, le Titan s'écrie : *Leur vie est pire que la mort.*

A peine a-t-il prononcé cette parole que sa fille aînée, la première femme dont la beauté *illumine le monde*, lui apprend la mort de Phédon, le plus beau de ses fils ; et Prométhée, terrassé par une violente douleur, invite la nature entière avec ses océans, ses forêts, ses nids, ses fleurs et ses roseaux, ses ouragans et les astres des cieux à pleurer son fils, à sangloter et à gémir.

Mais, avec l'aide de Minerve, il vaincra la *nuit infâme*, il vaincra Zeus et tous les dieux.

*Il me faut la chaleur ! Il me faut la lumière !
O déesse, il me faut la flamme du soleil !
Le feu divin, ne puis-je l'arracher du ciel
Et le jeter brillant et brûlant sur la terre?...
— ... Ah ! livre-moi le feu du ciel !*

Et le voilà faisant du feu, cette *puissance magique* et féconde qui va renouveler la face de la terre et le poète décrit dans les vers d'un lyrisme éclatant et sonore toute la vie de l'humanité renaissant avec le feu et créant, grâce à lui, toutes les merveilles dont le génie le peuplera.

O flammes...

*Sur vos rouges tisons montez ! brillez ! brûlez !
Qu'un saint enthousiasme embrase aussi nos âmes !*

O flammes...

Élevez-les au ciel où vous vous envolerez !

*Écoute, ô feu sacré ! Tu seras dans mes mains
Le salut des humains !*

Ils ont froid : dans l'hiver tu les réchaufferas.

Ils ont peur : de la nuit tu les délivreras.

Ils sont faibles : sur leur sommeil tu veilleras.

Errants : autour de toi tu les arrêteras.

Et voici que je vois surgir tous les prodiges.

L'appétit carnassier dans l'homme se corrige.

Nul ne dévore plus les animaux sanglants ;

Le brasier amollit leur chair et purifie

Les féroces instincts qui conservent la vie.

Le feu durcit l'argile et courbe les beaux flancs

De l'amphore, où l'eau claire

Dormira prisonnière.

La flamme dompte aussi le peuple des métaux,

Le fer puissant devient l'enclume et le marteau.

Glaive ou pointe de flèche, il livre au bras de l'homme

Tous les êtres vivants et fonde son royaume.

Soç de charrue, il fend ton sein, terre féconde,

Et la faux tranchera plus tard la moisson blonde.

Frère du vent, l'ardent cheval

Obéit au frein de métal

*Et transporte dans un nuage de poussière
Son cavalier d'un bout à l'autre de la terre.
Ecoute, o feu sacré, tu seras dans mes mains
Le salut des humains.*

Les voilà donc heureux, les hommes ! et le Titan peut être fier de son œuvre et se moquer de l'impuissance des dieux ? Il leur a pris le feu du ciel, non seulement le feu matériel qui éclaire et réchauffe, mais le feu de l'âme qui illumine l'intelligence, fonde la science toute puissante et déchiffre tous les mystères de la vie et de la mort.

*Mais les dieux ne sont pas vaincus,
Ils se sont emparés du cœur
Des hommes !
Ils les ont étourdis
Par des oracles
Et des miracles ;
Ils les ont asservis
Par la terreur et l'espérance.
Le vieux semeur fut oublié par la semence,
Les hommes, o douleur, o dernière misère,
Ne savent plus que je suis leur père ;
Zeus triomphant dans son imposture
Les a persuadés qu'ils sont ses créatures.*

*Ah ! Zeus peut faire retentir
Les cieux immenses
De son rire éclatant.
Il a trompé mes espérances,
Il m'a vaincu dans mes enfants !
Ce n'était pas assez ! Pour assouvir sa haine
Il a soulevé la colère humaine
Contre le père des mortels.
Ne suis-je pas le ravisseur du feu !
Ne suis-je pas le contempteur des dieux ?
Et l'éternel rebelle ?
Les prêtres m'ont maudit. Ils m'appellent le Mal
Le Tentateur et l'adversaire,
Le sol que je touchais devint un lieu fatal
Où devait tomber le tonnerre.
Les hommes m'ont chassé.*

Mais les hommes sont déjà punis d'avoir renié leur père et d'ajouter foi aux fables des dieux : les hommes de génie, les penseurs, les inventeurs sont traînés dans les fers, on les enchaîne et l'esprit humain, à qui les dieux ont coupé les ailes, croupit dans son ignorance.

*Tout reste en place, rien n'avance.
Le présent comme l'avenir,
C'est le passé qui recommence.*

Gilkin ne s'est donc pas contenté d'imiter ses prédécesseurs et de refaire en vers vigoureusement frappés l'histoire de l'antique Prométhée. Notre Prométhée diffère du Titan de l'antiquité en ce qu'il est bien plus symbolique, s'il représente le peintre, le sculpteur, le poète, l'homme scientifique, le génie en un mot, c'est l'esprit moderne, essayant de rejeter toutes les croyances, pour résoudre par des moyens nouveaux le problème de l'humanité, c'est toute la fermentation de l'esprit de notre siècle, c'est la révolution remplaçant le trône de Dieu par celui de la Raison.

Mais Iwan Gilkin ne s'arrête pas là ; il sait que l'âge des ambitions, des contrariétés, des espérances déçues passe et qu'on arrive un jour aux sommets sublimes où règne le calme et la sérénité :

*J'admire ton génie, o Titan, et je l'aime
Il est force, tendresse, ardeur et mouvement.
Mais j'adore les dieux qui sont l'ordre suprême
Et la sereine paix du devoir triomphant.
J'ai conformé mon âme, oiseau léger qui passe,
A leur profonde volonté.
Et j'ai reçu pour récompense
De ma joyeuse obéissance
La parfaite félicité.*

Et comme celui de l'Anglais Shelley, son héros, abreuvé de souffrance, cloué au rocher où sa chair en lambeaux sert de pâture au vautour, brûle soudain d'amour pour Dieu, le grincement des dents se change en sourire et le Titan, régénéré par la douleur, *sœur*

du plaisir, s'abîme dans le Panthéisme dont Zeus n'est qu'une personnification.

Nous étions déjà préparés à cette conclusion panthéiste par le soliloque de Jupiter répondant ainsi aux blasphèmes du Titan enchaîné :

*Tu crois, Titan, que tu me braves
Et tu n'es qu'un peu de moi-même.
Je suis le ciel ; je suis l'immense azur peuplé
D'astres insoupçonnés, d'étoiles inconnues
Et de soleils plus grands que l'espace étoilé
Où, par les vastes nuits, se perd ta faible vue.
Je suis les animaux, les plantes et la mer,
Et la terre que baigne un clair océan d'air,
L'ombre mystérieuse et la lumière blonde ;
Je suis la vie ardente et l'immobile mort,
... Je suis l'ordre et je suis la révolte ;
Je suis l'amour, je suis la haine ; en moi je sème
Et je détruis, en moi tout vient et tout s'en va ;
Je suis tout ce qui est, qui fut et qui sera,
Et seul, par-dessus Tout, je suis l'Unité même.*

.

Ce Dieu, dont tout émane, où tout a sa fin, c'est bien le Dieu panthéiste ; ce n'est pas le Dieu de Descartes, la substance infinie, indépendante, c'est le Dieu de Spinoza, c'est le Dieu des Indiens qui se servaient, pour définir le Panthéisme, de cette comparaison simple et ingénieuse : L'esprit divin est en nous et nous sommes en lui ; l'eau de mer produit le sel et le sel se dissout dans l'eau, et en quelque lieu que vous goûtiez l'eau, elle est salée ; de même que l'eau devient sel et que le sel devient eau, ainsi nous naissons du divin esprit et nous y retournons.

Les Eléates disaient : Dieu est l'Être par excellence, par conséquent, il renferme tout Être. Et Giordano Bruno qui mourut *sine ulla sanguinis effusione*, suivant l'ironique sentence de l'inquisiteur qui brûlait ses victimes, G. Bruno disait : Dieu, c'est l'individu absorbé dans l'être universel et l'universel répandu dans les individus.

Et résumant éloquemment toutes ces théories, Iwan Gilkin, quand Prométhée, purifié par la dou-

leur, a retrouvé Jupiter au fond de soi, s'écrie dans un seul vers :

Rien ne dit plus je suis, tout murmure nous sommes.

Et le poème se termine magnifiquement dans cette effusion d'amour du Titan panthéiste, se retrouvant dans le monde et trouvant Zeus en soi.

Dans un matin d'amour voici que je m'éveille

Le monde entier n'est plus qu'une caresse.

Une tendresse divine

Emane de toutes choses

Comme le parfum des roses

Au fond de tout ce que j'aime

Je me trouve moi-même

L'univers, l'univers n'est plus que mon amour !

J'aime ! L'amour dilate et soulève mon âme.

Je suis ivre d'amour. Ainsi qu'un cèdre en feu.

Je suis un tourbillon de parfums et de flammes.

Je suis ivre d'amour. Libre, immense et joyeux

Je marche dans le ciel, je chante et je chancelle.

Je suis ivre d'amour. Ah ! si j'avais des ailes,

L'une caresserait tous les astres des cieux

Et l'autre couvrirait la terre de caresses.

Je suis ivre d'amour ! Le monde est dans mes yeux !

Le monde est dans mon cœur comme un cri d'allé-

[gresse.

Ainsi le poète fait mourir son héros après l'avoir réconcilié avec Dieu et fait de ce drame qu'une grande revue américaine proclamait un chef-d'œuvre, l'opposé de *La Nuit*, cet autre chef-d'œuvre dont nous parlions tout à l'heure.

Dans *La Nuit* il nous a exprimé l'attrait et, en même temps, l'horreur du mal. Son âme s'exhalait tantôt en hymnes célébrant l'innocence de la vie qui s'ignore et s'épanouit, et tantôt s'amusant au jeu dangereux de disséquer le mal et sa flore vénéneuse.

Dans *Prométhée*, la nostalgie mélancolique du péché a cédé la place à l'inspiration large et généreuse d'un philosophe spiritualiste qui reconnaît

l'éternelle suprématie de l'ordre et le pouvoir du Bien.

Et le contraste entre ces deux œuvres, que nous expliquions au début en reconnaissant en Gilkin l'artiste et l'homme, le poète nous l'exprime lui-même dans ces vers du *Cerisier Fleuri* qui nous serviront de conclusion :

*Comme à Goethe les dieux m'ont donné plus d'une
L'une se plaît dans les brumes du Nord, [âme ;
L'autre rit au Midi qui la nourrit de flamme,
Mais dans mon cœur leurs chants vibrent d'accord.
Chrétien, fils d'Epicure, ou philosophe austère,
Tantôt rieur et tantôt solennel,
La voix de la nature et les cris de la terre,
Tout en moi trouve un écho fraternel.*

HENRI GAMBIER.

Venise, mars 1911.

LE PETIT POELS

Il arrivait de plus en plus souvent que le petit Poels ajournât ses rendez-vous avec la jeune Adèle.

De fait, cette jolie « première pour le flou et le tailleur » qui l'avait tout de suite séduit par son galbe de mannequin et la gaité un peu luronne de son caractère, l'occupait aujourd'hui bien moins qu'autrefois.

L'atelier de la couturière était situé au-dessus d'une charcuterie dont l'immense vitrine charmait d'ordinaire les longues attentes du jeune homme par l'éclat succulent des victuailles de toute sorte qui s'y trouvaient entassées.

Or, il semblait à présent que la vue de cette bonne chère fût devenue insupportable au petit Poels, voire répulsive. Ces chapelets de saucisses qui pendaient du plafond, et sur lesquels il avait dit tant de ferventes patenôtres en espérant la prompte sortie de la jeune fille, ne lui inspiraient plus aucun acte de foi. De même, la tiède haleine qui montait des soupiraux, ce fumet si grandement savoureux au temps des premières rencontres, ne l'alléchait plus.

Jadis, son impatience était celle de l'amour : elle ne manquait pas de charme à cause de ses compensations infaillibles. Aujourd'hui, l'amant n'était plus que nerveux, agacé de poser dans la rue, s'irritant d'avance du bavardage de son amie et de ses histoires d'atelier, ces histoires qu'il trouvait pourtant si attachantes dans la fleur de leur liaison quand elles lui permettaient de déguiser sa timidité sous un air d'intérêt profond.

Il se disait aussi — et sa pudeur charmante s'en alarmait d'avance — qu'elle allait une fois de plus l'entretenir sans vergogne de certaine question de physiologie intime. Il se rendait compte à présent que la conversation des petites ouvrières n'a rien d'encyclopédique et s'alimente uniquement à des rivalités d'atelier, aux cancans sur la patronne et à « la chose » contingente qui, chez aucune maîtresse, n'a jamais consenti à hâter son mystérieux processus.

D'ailleurs, il n'avait encore qu'une sensualité légère et qui se contentait de peu. En revanche, son esprit exigeait davantage; il demandait à une femme d'être plus qu'une belle créature et que son intelligence fût aimable, diverse, même vive si elle pouvait. En somme, ce garçon bien élevé n'était pas fait pour des amours de fantaisie, surtout dans une ville où il n'y a jamais eu de véritables grisettes.

Sans montrer pour lui une bien folle tendresse, Adèle le traitait gentiment parce qu'elle le sentait bon et qu'il était généreux; sa distinction, l'élégance timide de ses manières lui plaisait certains jours où elle n'était pas en train de rire; mais, d'habitude, elle enrageait que ce « comme il faut » excessif ne se relâchât jamais chez lui et l'empêchât de la conduire dans des milieux populaires où la joie repousse toute étiquette et s'épanouit bruyamment.

Sa petite personne ne demandait pas autant d'égards et n'eût pas été fâchée d'être traitée un peu rudement, sans nulle cérémonie. Et puis, Jules ne s'était-il pas avisé, dans sa candeur, de réformer la langue qu'elle parlait? C'est pourquoï elle commençait à le trouver ennuyeux.

— Och tu m'embêtes, disait-elle quand il la reprenait gentiment, je cause aussi bien qu'une autre!...

Mais elle ne le persuadait point.

Ainsi se refroidissaient-ils tous deux. Pour tout dire, le petit Poels comprenait un autre amour depuis que le hasard l'avait mis en présence des demoiselles Van Peperzeel. Il ne les avait pas revues après la soirée des Tilmans, si ce n'est à la dérobee quand il passait, matin et soir, devant le magasin du grainetier. Mais elles remplissaient son imagination et il n'y avait pas de conversation avec sa sœur Geneviève où il ne vint à parler de leur gentillesse ainsi que du pittoresque de la vieille boutique.

Or, après la visite que les deux jeunes filles avaient faite Porte de Ninove, Geneviève s'était vivement éprise à son tour des petites grainetières et Jules, sans se douter encore de sa tendresse naissante, ressentait une vive satisfaction de ce que ses

nouvelles amies n'eussent pas déplu à la chère infirme.

Mais laquelle des deux préférerait-il à l'autre? Sur ce point il n'était pas plus avancé que le premier jour, et Geneviève elle-même, qu'il interrogeait parfois discrètement à cet égard, ne pouvait lui répondre :

— Ma foi, avouait-elle en riant, je serais fort embarrassée de choisir... Elles sont également jolies et aimables toutes deux... Il faudrait tirer au sort!

* *
* *

Un soir qu'il pleuvait à verse, Jules et Adèle durent se réfugier au cinématographe.

Ils pénétrèrent dans la salle obscure, juste au milieu d'un sombre drame et, talonnés par une ouvreuse qui faisait fulgurer dans sa main l'œil électrique du Cyclope, ils furent obligés de s'engager au hasard dans un rang épais de spectateurs invisibles.

Or, la clarté étant soudainement revenue, quelle ne fut la stupeur du petit Poels en constatant que les demoiselles Van Peperzeel, flanquées de leur père et de leur tante, occupaient les fauteuils placés devant lui!

Aussitôt, il sentit une violente crispation lui resserrer l'épigastre et une glace de fièvre algide s'insinua jusqu'au fond de ses moelles.

Il ne se rappelait pas avoir jamais plus ardemment souhaité d'être ailleurs. Pâle, angoissé, il invoquait de nouvelles ténèbres à la faveur desquelles il pût se ressaisir et au besoin opérer une retraite subite, quand la petite flûte de l'orchestre se mit à rossignoler un air à variations, intermezzo imprévu qui ajouta encore à son malaise. Il y en avait maintenant pour dix bonnes minutes — dix minutes de ruisselante et trahissante lumière!

Alors, et comme si les Moires malfaisantes se fussent entêtées ce soir-là à compromettre le bon jeune homme, voilà que la couturière, indisposée par le timbre suraigu de l'instrument, laissa échapper à haute voix ces paroles impatientes :

— Och, ça est un ennuyant celui-là avec sa *floetje*!
Du coup, Jules se pencha, disparut presque sous

la banquette afin de ramasser quelque chose — il ne savait quoi — car il ne doutait pas que l'exclamation de son amie ne fût se retourner brusquement les quatre têtes des Van Peperzeel d'un mouvement quasi réflexe.

Mais il n'y eut que le grainetier qui dévisagea la jolie fille, sans nulle sévérité du reste et même avec bonne humeur.

Fort heureusement, M. Van Peperzeel ne connaissait pas encore le petit Poels. Donc celui-ci, un peu rassuré, se redressait avec prudence, quand la remuante Adèle prétendit changer de place avec lui :

— On ne sait qu'à même rien voir avec ce sale chapeau devant moi ! dit-elle d'un accent très grognon et qui dominait les roulades du soliste infernal.

Or, il s'agissait précisément du chapeau de la vieille demoiselle Van Peperzeel, un modèle volumineux, surchargé de nœuds verts en moulin à vent, et par-dessus lesquels fusait une aigrette très fournie qui retombait en panache comme l'herbe des pampas au milieu d'une pelouse.

Jules avait déjà replongé sous son fauteuil, persuadé, cette fois, que c'en était fait de son incognito, quand, par bonheur, la petite flûte, à bout de souffle, expira sur un cri strident et, soudain, la salle se remplit d'ombre.

L'écran de toile racontait à présent une histoire comique ; et c'était la course folle d'un individu famélique poursuivi à travers les rues et les boulevards par des gardiens de la paix, des garçons épiciers, des trotteurs, des maritornes et même des culs-de-jatte ; une trombe exaspérée et sans cesse grossissante qui balayait tout sur son passage, éventaires, kiosques, échafaudages, fiacres et jusqu'à des autobus. Le public riait à se tordre de ces plaies et bosses, tandis qu'Adèle, secouée de véritables convulsions, gémissait en fausset :

— Oeie, chéri, ça est gai !

Mais le sombre jeune homme, courbé sous ses alarmes, restait indifférent à l'allégresse générale et songeait dans la nuit :

— Si elles me voient, que vont-elles penser de moi ? Elles me prendront pour un coureur de filles comme

le fils Scheppens... C'en est fait de ma bonne réputation. Ah! qu'allais-je faire dans ce cinématographe!

Pourtant, au fond de sa détresse, il se félicitait de ce que le hasard, si diabolique d'ordinaire, ne l'eut pas installé juste en face des Van Peperzeel. Que fût-il arrivé dans cette affreuse conjoncture? Il était incapable de répondre, tant la question étourdissait sa pensée.

Mais voilà que l'écran se brouilla et s'obscurcit : la farce était jouée. Soudain, les poires électriques du plafond se rallumèrent, inondant la salle d'une clarté de douze mille bougies. Au même instant une voix glapit :

— La séance est terminée pour les personnes portant le coupon n° 5!

Et les Van Peperzeel se levèrent.

— Oh! frissonna le petit Poels en son par-dedans.

Et le rose délicat de ses joues s'éteignit. Cependant, les quatre Van Peperzeel se retiraient, la face tournée vers le fond de la salle. Alors le jeune homme rabattit vivement son « boule » sur ses yeux et saisit son mouchoir dont il se couvrit toute la figure sous prétexte de tamponner son front moite. Mais au regard surpris que lui lancèrent les demoiselles Van Peperzeel, il ne comprit que trop qu'il avait été reconnu.

Encore qu'il se dît que son agitation dénonçait ouvertement ce qu'il voulait dissimuler, il espéra quand même que la vieille tante et ses nièces ne remarqueraient pas la jeune personne assise à côté de lui, ou tout au moins que celle-ci leur apparaîtrait comme une spectatrice solitaire et veuve. Mais il avait compté sans Adèle qui, brusquement, se pencha sur lui pour murmurer d'une voix très intelligible :

— Oeie, Chule, ça est une chance que ce sale chapeau s'en va !

C'en était trop. Le petit Poels ferma les yeux, attendant que la terre s'entr'ouvrît et le reçût dans son sein.

Quand il releva ses paupières de plomb, les Van Peperzeel avaient disparu.

POUSSIÈRES DU CHEMIN

(Suite.)

L'antiquité, le moyen âge l'avait dans le sang. Elle n'avait pas cessé d'être présente à sa pensée. Il n'était pas de petite cité, en Italie, qui n'ambitionnât de s'intituler « fille de Rome » comme Florence, ou comme Sienne, de mettre la louve romaine dans ses armoiries. L'Alighieri parle avec nostalgie des siècles heureux où la Florentine filait à son foyer, en racontant les belles légendes « des Troyens, de Fiesole et de Rome ». Les lettres antiques avaient hanté les têtes les plus élevées du temps. Pour celles-là, elles étaient une joie et, à certains égards, un affranchissement; les humanistes firent d'elles une servitude, une obéissance... Virgile qui, aux yeux du vulgaire, avait pris figure de nécromant, était pour Dante le maître et l'exemple :

*O degli altri poeti onore e lume,
Vagliami 'l lungo studio, e 'l grande amore
Che m'han fatto cercar le tue volume,
Tu se' lo mio maestro lo mio autore :
Tu se' solo colui, da cui io tolsi
Lo bello stile, che m'ha fatto onore...*

Il n'avait pas cessé d'être poète pour les poètes, en attendant de devenir pédant pour les pédants.

Au XIII^e siècle, Niccola Pisano vient de l'Apulie en Toscane, avec son génie fort, volontaire, ardent à rivaliser avec la solennité antique. Il taille à Pise les reliefs de la chaire du Baptistère : *Annonciation*, *Nativité*, etc. On se demande si ce sont là la Vierge, les saintes femmes, les apôtres, ou des divinités, des philosophes et des héros païens? Si c'est là le Christ ou quelque Dieu imperturbable qui va de la crèche à la croix, accompagné de personnages d'une impassibilité stoïque? Six ans après, le vieil artiste sculpte les mêmes scènes pour la chaire du Dôme de Sienne, mais, durant cet intervalle, un autre homme est né

en lui, génial toujours, dans l'imagination duquel la réalité avec toutes ses vertus d'émotion est entrée. Il a laissé la majesté d'emprunt, froide et distante, pour les expressions vives de l'amour, de la joie nouvelle, de la souffrance sublime... Il est sorti de la mythologie pour rentrer dans la nature. L'antique ne lui a été qu'un acheminement vers la vie ; il en a dépouillé les formes, dès qu'il a senti la réalité tressaillir sous son ciseau. La Renaissance classique a fait exactement le contraire : Ayant trouvé la réalité et la vie dans l'œuvre des Primitifs, elle les a rejetées ou les a travesties pour assujettir la sienne aux formes antiques.

Est-elle donc réellement si grande l'époque qui a ainsi arraché l'art du domaine de la sensation pour le pousser dans celui du raisonnement, qui l'a contraint dans son indépendance et en fermé dans les bornes de règles arbitraires ? Quelle puissance d'originalité reconnaître à une pensée susceptible de plier ses expressions aux formes caractéristiques d'une pensée différente, et non seulement différente, mais morte avec la civilisation qui l'avait créée ? Un art fondé sur l'imitation était-il bien digne d'être proposé pour modèle à la postérité ?... Cette question, on se la pose, mais il ne faut pas la poser à la postérité, du moins à celle qui a vécu antérieurement au XIX^e siècle. L'imitation lui agréait plus que l'originalité, même géniale, surtout géniale. Elle aimait ses habitudes, les conventions établies : or, le génie est insolite, exorbitant ; il étonne, il contrarie... Tous les contemporains éclairés de Reynolds adhéraient certainement à son opinion lorsqu'il écrivait : « Quand je regarde les figures des fontaines du (jardin) Boboli — à Florence — je trouve Jean de Bologne plus grand que Michel-Ange... » Comment est-il possible qu'un artiste, si fin et si perspicace par ailleurs, ait pu comparer et préférer d'habiles pastiches aux créations dans lesquelles on sent palpiter l'âme formidable et douloureuse du maître florentin ?... Il a pris l'énorme pour le grand. Et cette erreur est, précisément, l'une de celles où le XVI^e siècle a été entraîné en construisant ses théories esthétiques sur l'idée

qu'il se faisait d'un art dont, à la vérité, il ne connaissait que des œuvres de décadence.

Erreur féconde, faut-il ajouter. Car si, au lieu des ouvrages agités et pathétiques des périodes hellénistiques ou romaines, Michel-Ange avait connu la statuaire grecque des V^e et VI^e siècles, s'il s'était senti pénétrer par la sérénité religieuse des augustes figures assises par Phidias au fronton du Parthénon, s'il avait subi la séduction de rayonnante juvénilité de l'*Hermès* d'Olympie, s'il avait vécu dans la familiarité de ces œuvres où tout, dans la beauté de la forme et la simplicité du geste, est rythme, sa conception de l'art antique aurait été apparemment fort différente de ce qu'elle a été. L'orientation de son propre art et, par conséquent, de l'art du siècle, n'en aurait-elle pas été changée? On peut se hasarder à répondre par la négative et supposer que Michel-Ange aurait préféré les maîtres de la décadence à Phidias, Praxitèle ou Scopas, la beauté dramatique des uns à la beauté de sérénité des autres. Peut-être même cette dernière lui aurait-elle paru inférieure ou empreinte d'archaïsme. Les affinités de son génie impérieux, de son imagination ardente et sombre auraient déterminé son choix...

C'est de nous-mêmes que sont faites d'abord nos admirations. Pas plus que les hommes, les œuvres n'exercent d'attrait durable sur nous, si nous ne nous reconnaissons à quelque degré en elles. Il faut que par leurs significations elles répondent aux aspirations obscures que nous portons en nous. Le chef-d'œuvre qui nous a conquis est devant nous, en une certaine mesure, comme la réalisation supérieure et magnifique de notre propre personnalité. Mais les maîtres vivants ne sont pas seuls à pouvoir nous parler de la sorte. Notre pensée indistincte, notre rêve confus prennent corps dans leurs ouvrages, mais ce rêve et cette pensée étant accumulation et procédant autant du passé que du présent, aucune des expressions qu'ils ont reçues dans le cours des âges ne saurait nous trouver indifférents. C'est pourquoi, pour peu qu'elle soit sincère, toute œuvre d'artiste, à quelque époque qu'elle appartienne, nous

émeut. Chacune d'elles nous met en face d'un aspect, d'une phase de l'homme, de l'homme semblable à nous, différent de nous, comme nous attiré tantôt davantage vers la matière, tantôt davantage vers l'esprit, toujours à la poursuite d'un idéal qui se déplace à mesure qu'il s'exprime, d'une chimère qui change d'objet sans cesser d'être chimère...

Or, cette émotion, il est bien rare que nous puissions la recevoir dans sa plénitude des œuvres conçues sous l'empire des dogmes classiques. Quelque contrainte, quelque inquiétude s'y mélangent toujours. La communion n'est pas complète entre le spectateur et l'artiste, parce que la sincérité de ce dernier ne l'est pas non plus. S'il n'est pas très grand et capable, dès lors, de plier la règle à lui-même, il se hausse, il se guinde; il surmène son imagination qui, s'étant nourrie de l'étude des « bons modèles » et non de la nouveauté inépuisable de la réalité, ne peut lui fournir que des formes mortes, à force d'avoir servi. Cependant, la magnificence des derniers Renaissants impose quand même; l'ampleur des édifices, des décorations peintes ou sculptées, l'élégance même surchargée du style surprennent, mais, la plupart du temps, la pensée de l'œuvre se dérobe, où plutôt on cherche en vain la pensée vraie, intime, émouvante parce qu'elle a été émue, qui l'anime. On ne touche pas le fond solide de réalité, le sentiment vivant qui pourraient faire que les inspirations de l'artiste soient autre chose que des apparences sans substance. Au fait, de substance il n'y en a pas, ou, s'il y en a, elle est mélangée à trop d'éléments étrangers pour que sa vertu ne soit pas annihilée. En somme, l'artiste n'est pas seul, seul avec la nature, dans son œuvre. Un guide, un conseiller, un maître, l'Antiquité, l'Académie, sont là sans cesse dans la méditation comme dans le travail, pour limiter l'une ou diriger l'autre.

Et plus on va, plus on s'éloigne des grands initiateurs, Raphaël et Michel-Ange, génies encore nourris au réalisme du XV^e siècle, plus, d'imitation en imitation, la matière s'appauvrit. L'art s'est séparé lui-même de la vie; il a tracé autour de lui le cercle

magique de ses théories, se fermant ainsi toute voie de renouvellement, sauf dans l'extravagance. Rien, bientôt, ne lui paraît plus naturel que la pompe, l'emphase, l'hyperbole. Chacun croit inventer, qui ne fait que pasticher, en en détruisant la beauté, les créations des maîtres anciens et modernes.

¶ Devant certains monuments aux lignes prétentieuses et boursouffées, devant certaines peintures douceâtres jusqu'à l'écœurement, devant certaines statues, mornes simulacres d'une pensée antique, dont elles n'ont rien retenu, on ressent une impression presque macabre. Il semble que ces œuvres se débattent entre la vie que leurs auteurs ont dédaignée et la mort à laquelle ils ont demandé leurs inspirations. Elles sont brillantes et funèbres. Le sentiment, peut-être vivant, y est comme enfermé dans une forme certainement morte, de sorte que l'un paraît factice et l'autre artificielle... Art de décor, de parade, somptueux, triomphal, mais vide, mais glacé, qui chatoie devant les yeux, en laissant l'intelligence impassible et le cœur froid. C'est la scène d'un théâtre à grand spectacle, parcourue non par des hommes, mais par des ombres, des fantômes fardés, des semblances d'hommes, et où tout, depuis les visages aux yeux trop larges et aux lèvres trop rouges jusqu'aux lumières apprêtées, est convention et mensonge...

* * *

Mensonge ! On prononce ce mot, puis l'on hésite. Ce mensonge, peut-être, avait de la noblesse. Les redondances choquent, les déclamations rebutent ; tout ce qu'il y a de prétentieux ou de bravache dans ces œuvres éloigne, mais, à y songer, on ne sait plus si dans cette recherche ne se marquent point les excès d'un désir toujours insatisfait, la fièvre d'âmes anxieuses d'un idéal. Car, de l'ère scolastique à l'ère classique, du XIV^e au XVI^e siècle, l'idéal a changé d'objectif sans changer de nature. Le moyen âge et la Renaissance nourrissent tous deux l'aspiration à un monde supérieur au monde réel, un monde plus saint pour le premier ; pour la seconde, un monde

plus beau. Ce monde, ils tentèrent de le construire, celui-là dans le domaine religieux; celle-ci dans le domaine de l'art.

Le moyen âge n'avait cessé de postuler Dieu. Au sein de la réalité la plus pesante et la plus grossière, il avait vécu, par réaction, dans la nostalgie vertigineuse du surnaturel. Tout son art, toute sa pensée, sont en instance du divin... Long cauchemar, a-t-on dit. Long rêve exalté, plutôt, dont quelques-uns, moines comme saint François, artistes comme Giotto, poètes comme Dante, ont fait la matière de leur vie ou de leur œuvre, matière ardente qui a laissé sa chaleur dans les monuments qui sont venus jusqu'à nous.

Puis, las de chercher sa réalité en Dieu, l'homme la cherche et la découvre en lui-même. Ses yeux, si longtemps tournés vers le ciel, s'abaissent sur la terre. Il regarde autour de lui et les choses, dont l'aspect ne lui est plus défiguré par des idées, lui semblent merveilleusement fraîches et nouvelles. Cette fraîcheur et cette nouveauté, c'est toute l'inspiration de fête de l'art italien du XV^e siècle. Il déborde de vie, d'une vie enjouée, facile, allègre, qui se rit, s'admire, se complait à elle-même. En face de la leçon austère des vieux maîtres du XIV^e siècle, Benozzo Gozzoli célèbre, au Camposanto de Pise, la jeunesse et la joie; en face du *Triomphe de la Mort*, il met le *Triomphe de la Vie*...

Bientôt, cette heure enchantée est passée, à son tour. L'art, qui était sensation, indépendance heureuse, va devenir effort, élaboration, règle. Il était vie, il va devenir archéologie, idéographie. La nature sera stylisée. Et, aussi, l'homme. Ce n'est plus l'homme tel qu'il est que l'on veut voir, dans les ouvrages des peintres, des sculpteurs et des écrivains, mais tel qu'il devrait ou voudrait être, héros parmi les héros ou même, comme Sigismond Malatesta au *Tempio* de Rimini, parmi les dieux. Les puissances de l'homme que le moyen âge glorifiait dans l'esprit, la Renaissance prétend les glorifier dans la matière. Elle substitue la volonté à l'humilité; à l'abnégation, l'affirmation du moi. Elle vise, non plus à diminuer

l'homme devant Dieu, mais à grandir l'homme devant l'homme. Et, fatalement, à force de le grandir, elle finit par l'exagérer, par l'isoler de la réalité vraie, où il ferait disparate, pour créer autour de lui une réalité aussi fictive que lui-même...

Au fait, ce ne sont pas ses tendances théâtrales que l'on doit reprocher à l'art de la Renaissance à son déclin; c'est leur exagération. Car tout art est théâtre, représentation de la réalité par des moyens de fiction. Mais ce caractère s'accuse avec plus ou moins de vivacité selon le tempérament de l'artiste, et nulle part, sans doute, il n'est plus sensible que dans l'œuvre des Italiens de toutes les époques. Leur génie naturel les tirait de ce côté au XV^e siècle, en pleine ferveur réaliste; ils s'y adonnèrent bien davantage lorsque, plus tard, ils crurent que la mission de l'art était, non de peindre la vie, mais de la faire apparaître aux yeux des hommes sous des traits ennoblis ou merveilleux.

Ils obéissaient à leur instinct de l'action démonstrative, à l'inclination native qui fait que la parole, en Italie, s'accompagne toujours du geste ou s'achève par lui. Dans les fresques de Giotto, tout est action; c'est l'histoire sainte, mise en gestes d'une sobriété et d'une intensité extraordinaires, sur un théâtre de peu d'acteurs et de peu de décors, où l'essentiel seul est exprimé. L'idée commandait encore alors aux choses, qui n'étaient que des signes. Aux approches du XV^e siècle, elles perdent en dignité, mais gagnent en importance; elles deviennent des virtualités, elles acquièrent existence personnelle. La nature envahit l'art perfectionné. Et le ravissement qu'elle met dans l'esprit des artistes est tel qu'ils n'ont plus d'attention que pour elle. Le théâtre s'est élargi, sa décoration variée de paysages et d'édifices est délicieuse, les personnages qui animent le site ou circulent parmi les architectures sont charmants, mais la passion que le peintre a dépensée à faire vrai a absorbé toute sa force et ne lui en a pas laissé pour faire dramatique. On dirait que, enchanté de les avoir créés si vivants, il les a poussés sur la scène, attendant qu'ils agissent d'eux-mêmes, ou

leur criant comme Michel-Ange à une de ses statues : « Parle ! Parle donc !... » Mais ils ne parlent pas ou, du moins, s'ils parlent, les paroles qu'ils prononcent ne sont pas celles que l'on attendait. Car ces acteurs, pleins d'élégance et de désinvolture, sont plus préoccupés de se poser avantageusement que de jouer leur rôle avec conviction ; ils n'ont pas l'air moins étrangers ou moins indifférents au drame que les personnages rangés autour d'eux et qui ne sont à cette place que pour se faire voir.

Ces personnages sont des portraits. Et le portrait italien, du XV^e siècle, est un portrait de faste ou de cérémonie, d'éclat, parfois de triomphe. Il est tout expression extérieure, ligne fière, appareil. Il prouve ; il représente. C'est une figure de beauté, d'énergie ou de puissance qu'il nous montre, pour provoquer notre étonnement ou notre admiration. A nous, rudes gens du Nord, ces beaux seigneurs, ces opulents marchands, ces banquiers, paraissent quelquefois dénués de simplicité. Nous nous trompons ; il leur est naturel de se soucier de la grâce et de l'attitude. Ils sont moins souvent dans leur maison, songeant, que sur la place publique, marchant d'un pas assuré, en dessinant leurs idées avec des gestes... Donateurs d'une peinture pieuse, ils prient, agenouillés dans un coin de la fresque ou du tableau, mais ils n'oublient pas de bien se tenir, sachant qu'on les regarde. Ils se drapent, cambrent la taille, font valoir leur profil, rejettent la plume de leur chapeau... Ils sont là par piété, certainement ; certainement par amour de la beauté, par amour d'eux-mêmes et des leurs, par orgueil, pour s'illustrer comme les Sassetti, les Tormabuoni, les Filippo Strozzi, pour « se donner nom » à la fois devant leurs concitoyens et devant la postérité... La postérité qui, la plupart du temps, ne le sait plus, ce nom !

Vieille et altière ambition latine qui multiplie les inscriptions commémoratives en ce pays, qui, à chaque pas, arrête le vivant pour lui rappeler le souvenir ou l'œuvre des morts... Chacun, humble ou grand, veut laisser trace de soi, l'artisan dans le *diario* qu'il lègue à ses enfants, le patricien ou le

prélat sur l'édifice ou dans la chapelle dont il a orné la cité ou l'église. L'artiste, lui, comme le Pérugin au *Cambio* de Pérouse ou le Pinturicchio à S. Maria de Spello, met son image à la façon d'une signature parlante, sur les murailles qu'il a décorées. Ou bien, il se glisse, en se désignant par une inscription, dans la suite des Rois mages comme Benozzo Gozzoli, ou comme Filippo Lippi, parmi les anges et les saints qui contemplant la Vierge glorieuse. Ou bien encore, il inscrit sur son ouvrage une prière où la dévotion s'associe à la fierté : MATER SANCTA DEI, écrit Duccio sur la prédelle de son grand retable de Sienne, SIS CAUSA SENIS REQUIEI SIS DUCIO VITA TE QUIA PINXIT ITA...

En Flandre, rien ou à peu près rien de pareil. Ni inscriptions presque, ni portraits. Volontairement ou non, l'ouvrier s'efface derrière l'œuvre. Tellement que, très souvent, il reste anonyme, obscurci dans le rayonnement de celle-ci. Pour la pensée, c'est une inquiétude en même temps qu'un attrait. Le vieux peintre a représenté la Vierge tenant son fils sur les genoux, comme un cher fardeau, ou courbée, dans l'anéantissement de la douleur, sur le corps meurtri du Crucifié; il a donné forme et expression à ces figures et il semble qu'il nous regarde à travers leurs yeux attendris ou voilés de larmes. Il a mis dans ses personnages toute la gravité silencieuse de sa propre pensée, toute l'application sérieuse de son art.

L'œuvre finie, il se réjouit dans son cœur, mais se préoccupe rarement d'attester par quelque signe qu'elle est sienne. Les éléments de cette œuvre, il est visible qu'il les a puisés dans la réalité, une réalité à laquelle il ne se joue pas comme les Italiens, mais qu'il tâche de suivre fidèlement. Cependant, il se pourrait que son art tînt du théâtre, lui aussi.

Doit-il beaucoup, comme on l'a dit, aux « Mystères », aux représentations organisées par les confréries de la Passion? Fréquemment, les artistes ont aidé aux préparatifs de cette figuration, peint la porte du Paradis ou la gueule horrible de l'Enfer, doré la robe rouge et la couronne de Dieu le Père ou illuminé les ailes des anges. Réalisée, la scène faisait

illusion à ces imaginations simples, agissait sur elles comme la vie elle-même, et ils en transportaient les acteurs dans leurs œuvres avec leur physionomie, leurs attitudes et leurs costumes. Hypothèse vraisemblable dont la vérification témoignerait dans ce théâtre populaire — s'il faut juger de l'original par la copie — d'une notion profonde de la vérité dramatique, de la plus admirable aptitude à simuler la joie ou la peine, l'étonnement, la colère, l'adoration, les mouvements extrêmes de la jubilation ou de la souffrance, sans moyens grossiers d'évidence, sans contorsions ni gesticulations outrées.

Ne sont-ce point là, en effet, les caractères que les grands maîtres septentrionaux du XV^e siècle font apparaître dans leurs ouvrages? Chez eux, rien d'oiseux, de parasitaire. Il semble toujours que l'on écoute un récit fait d'un ton contenu, en mots brefs et précis qui disent tout sans rien dire de trop. On ne sait quoi de ferme et de loyal se fait sentir dans la conception comme dans l'exécution de leurs œuvres, une sorte de puissance, d'émotion concentrées qui mélangent à l'admiration du spectateur un sentiment de sécurité et de confiance.

Il faut l'avouer, cette impression on ne l'éprouve pas devant les peintures italiennes contemporaines. Leur séduction est bien forte, cependant. Quel irrésistible charme émane de cette Vierge, avec son visage au galbe délicat, éclairé par de grands yeux doux, et le geste de ses mains fines! Qu'ils sont superbes, ces Rois mages chevauchant au milieu de jeunes seigneurs vêtus de costumes d'un goût riche et singulier! Et ces anges enfantins, enveloppés de robes fluides, sur quel rythme aérien se règle donc leur vol, leur marche et, même, leur immobilité?... Délicieuses images, tout ensemble naïves et maniérées!... Mais ce dernier terme est injuste, et il n'y a point là de manière. La réalité des Italiens du XV^e siècle n'est pas moindre, ni moins vraie que celle des Flamands; elle est autre et vue autrement. Les Flamands, positifs et réfléchis, la voyaient telle qu'elle était; les Italiens, dans la griserie naturelle de leur imagination, comme un spectacle pittoresque

ou comme les péripéties d'un conte. Et, si nous restons indécis entre le réalisme italien, qui est surtout beauté, et le réalisme flamand, qui est surtout vérité, c'est que pour nous, êtres un peu barbares de par delà les monts, le raffinement prend facilement l'accent de l'affectation et que nous sommes enclins à croire que l'élégance de la pensée ne peut être obtenue qu'au préjudice de sa force...

L'Angelico, poète et moine, est tout ferveur, extase, solennité candide. Gozzoli et Ghirlandaio sont des ordonnateurs de vastes représentations sacrées, de cortèges épiphaniques, où il semble que l'on voie, dans la personne des acteurs et dans celle des figurants qui les regardent, Florence défiler fièrement devant elle-même. Chaque œuvre de Botticelli s'impose à la pensée comme une forme de désir, comme le cri d'une passion suave et blessée... Tous, ils sont de la fantaisie ou du rêve : de l'irréalité, en un mot, ou, plutôt, d'une réalité qui penche trop, soit du côté de l'esprit, soit du côté de l'âme. Irréalité chez Gozzoli et Ghirlandaio, à cause de l'indifférence aimable du sentiment, dans une vision tout extérieure ; irréalité chez l'Angelico et chez Botticelli, par surabondance du sentiment qui fait de toutes les figures de l'un de purs reflets du monde mystique ; de toutes les figures de l'autre, des reflets de son monde intérieur, de sa pensée délicate et tourmentée. Ce que nous cherchons chez les deux premiers, c'est le spectacle qu'ils nous offrent ; chez les deux derniers, c'est eux-mêmes. A aucun d'eux nous ne demanderons la réalité nue, la réalité qui s'impose d'elle-même, qui agit sur nous, non parce qu'elle est lyrique ou ornée, mais parce qu'elle est vraie, parce que, étant vie, elle nous met face à face, moins avec une conception personnelle forcément limitée qu'avec un aspect de simple humanité.

Cette réalité-là, les maîtres du Nord sont à peu près seuls à nous la donner. Et là où leurs œuvres sont rapprochées de celles de leurs émules italiens, le contraste qui apparaît des uns aux autres rend plus saisissante encore cette puissance foncière. Aux Offices, à Florence, on a isolé dans une petite salle

les principaux ouvrages des Primitifs flamands. Et, en ce Musée rempli des œuvres de toutes les écoles de la Péninsule, cette salle, avec ses images éclatantes et graves, est comme une chapelle de recueillement et de méditation, construite au milieu d'un palais décoré partout ailleurs des travaux brillants d'artistes, pour lesquels la vie et la mort, les légendes divines ou profanes n'auraient été que l'occasion de fictions heureuses et légères.

On voit là le grand triptyque commandé par Thomas Portinari à Hughes van der Goes, pour l'hôpital de S. Maria Nuova. Le donateur, sa femme, ses fils et ses filles, sont représentés sur les panneaux latéraux du retable. Au centre, l'*Adoration des bergers* : Jésus est couché nu sur le sol. Autour de lui, la Vierge, le vieillard Joseph, les anges, vêtus, les uns, de flottantes robes blanches ; les autres, de somptueuses dalmatiques, tous agenouillés, tous immobiles, les mains jointes, prient. Au-dessus de leur tête, deux anges qui planent, priant aussi. Scène de silencieuse adoration, que les bergers, retenus par le respect dans la large embrasure de la porte, regardent avidement, en élevant leurs grosses mains calleuses. Ils n'ont pas seulement la semblance de bergers, la houlette et la gourde ; ce sont de rudes et gauches paysans, avec la face ensauvagée et l'expression un peu hagarde des êtres confinés dans les solitudes des champs et de la montagne, en compagnie des bêtes. Ils ne sont pas venus posément, tranquillement, dans une demi-incrédulité, après avoir pris soin de leurs affaires, mais en hâte, en délaissant leurs troupeaux, sous l'impulsion irréfrenable du miraculeux avertissement. Et l'on dirait qu'ils sont encore dans l'essoufflement de la course et dans l'étonnement de la prodigieuse révélation. Leurs yeux pâles semblent refléter une grande tendresse pour le nouveau-né, mais aussi une sorte d'admiration stupéfaite devant le mystère de ce Dieu qui n'est qu'un chétif et pauvre petit enfant...

L'expression de surprise que nous croyons lire dans leur regard n'est-elle pas une illusion de notre part ? Il se peut. Ces visages de pasteurs, illuminés

qu'ils sont d'une vie intense et mobile, offrent trop à l'imagination. On est porté à les scruter et à les interroger comme des physionomies vivantes, aussi bien, du reste, que ceux de la Vierge, de saint Joseph et des Portinari. Les seules figures inventées du retable sont celles des anges, petites formes ailées, inconsistantes et gentilles, qui sont du domaine du merveilleux. Et c'est une façon de réalisme encore — et, à un autre point de vue, de spiritualisme — que de ne pas tenter d'incarnations trop humaines de ces êtres tout surnaturels. Ses anges, l'art italien les crée comme dans un sourire, chantant et couronné de roses : anges-enfants de Filippo Lippi ou de Buonfigli, anges adolescents de Botticelli, anges musiciens de l'Angelico même sont de la terre, trop parés de grâce humaine, à la comparaison de ceux de van der Goes. Les anges du vieux maître gantois sont plus anges, comme ses hommes plus hommes.

Telle est la structure, la conception de l'œuvre. Mais la perfection de sa beauté, elle la reçoit de la couleur, de sa couleur chaude, onctueuse, toute en vibrations et en frémissements, en clartés vives et en teintes profondes. Elle semble, par le concert de ses harmonies subtiles, envelopper la scène évangélique d'une atmosphère de plain-chant, faire monter et se répandre dans l'espace, autour de tous ces personnages associés dans le même acte de ferveur, les accents d'un cantique, d'un *Alleluia* chanté à l'unisson par un chœur de voix graves et de voix aiguës...

La couleur n'est pas un moyen pour les peintres flamands, mais un but. Elle constitue l'élément d'exaltation de leur art réaliste, l'élément musical, qui, pour les Italiens, est dans la ligne. La couleur est comme le sang qui anime leurs créations, les fait entrer en effusion, achève leurs significations, car la pensée, l'émotion de l'artiste ont passé autant dans le coloris dont il a revêtu ses figures que dans l'expression qu'il leur a donnée. Combien impressionnantes sont les tonalités majestueuses de Jean van Eyck ; les somptueux accords de pourpre et de vert de Memling ; la caresse lumineuse des jaunes acides et des violets pâles et veloutés de Metzys!...

Selon celui d'entre eux que nous considérons, la couleur s'impose à nous comme une force, nous ravit comme une extase ou comme une joie. Sous le pinceau de van Eyck, elle parle avec ampleur et puissance; elle chante, dans l'enivrement de la suavité, sous celui de Memling; elle fait luire sur la palette de Metzys des rayons de matin et de renouveau. C'est par elle avant tout que le peintre nous fait communier avec ce qu'il a mélangé de son âme virile, songeuse ou tendre, à ses ouvrages, récits toujours rajeunis de séculaires histoires; avec ce qu'il y a introduit de plus personnel et de plus intime : l'accent, pour ainsi dire, le timbre de la voix, les inanalysables inflexions qui, dans le langage, émeuvent plus que les mots eux-mêmes...

* * *

On pourrait aller longtemps de cette manière des Italiens aux Flamands, des Flamands aux Italiens, admirant ici, admirant là, demandant à tous, recevant de chacun. Il ne faut pas choisir ou, plutôt, il faut tout choisir, selon les heures.

La matière est-elle plus matérielle dans le Nord; plus spirituel, l'esprit dans le Midi? Certainement, la sensation est plus lente et plus approfondie, la vie intérieure plus intense, d'un côté; plus vive, l'inspiration, la vie extérieure, de l'autre. L'existence est plutôt contention dans les pays septentrionaux : on observe et on s'observe davantage soi-même; plutôt expansion dans les régions méridionales : on jouit mieux et davantage. Tout cela, si nous ne le savions déjà d'ailleurs, l'art nous l'apprendrait : Regardez l'un quelconque de ces admirables portraits flamands du XV^e siècle, de ces physionomies de tranquille et énergique réflexion. Beaucoup de ces visages sont laids, leurs traits sont lourds ou déplaisants. Mais qu'importent ces disgrâces physiques : ce que nous avons devant nous c'est une force au repos, un des représentants de cette race au génie amalgamé de violence et de patiente obstination qui, ayant contre elle l'inclémence du climat, la cruauté et la rapacité

des hommes, n'ayant derrière elle ni Rome ni la Grèce, s'est faite elle-même et s'est imposée dans la puissance et dans l'art. Placez à côté de cette effigie où tout, l'attitude et l'expression, est concentré, l'image d'une de ces souples et élégantes créatures, d'un de ces jeunes gens fins et fiers comme on en rencontre tant dans les fresques de Gozzoli, de Mantegna, de Pintoricchio et des autres maîtres italiens du temps. Pourquoi ils sont là, assistant au baptême du Christ, à la construction de la tour de Babel ou au supplice de saint André, ne le demandez pas. Ils sont là, enfants d'une terre heureuse, parce qu'ils aiment à être vus et qu'ils sont agréables à voir. Ils sont là comme une fleur ouverte, comme une plante épanouie : parce qu'ils vivent et que la vie en eux est une beauté accomplie...

ARNOLD GOFFIN.

LE NŒUD

(Suite.)

XVI

LE BOSTON

Dans la riante vallée de l'Ahr, près d'Ahrweiler, sur un sommet, se dresse un ancien couvent, nommé Calvarienberg, d'où l'on découvre un long et pittoresque panorama. Ce monastère, édifié jadis par les Franciscaïns, a été transformé, au milieu du XIX^e siècle, pour servir de maison-mère et de pensionnat de filles aux religieuses ursulines.

L'éducation y est large, variée, moderne.

A la suite de quelles circonstances pénibles, voire tragiques, deux jeunes Américaines de Boston, ayant voyagé seules par mer et par terre, y arrivèrent-elles en 1905, nul ne le sait. Une lettre des parents, contenant un chèque pour deux ans de pension, n'apprenait rien à cet égard. Laconiquement, ils insistaient pour que les études de langues allemande, française et italienne fussent poussées à fond.

Les deux nouvelles venues n'étaient pas du type que l'on peut imaginer. Ni grandes, ni blondes, ni rousses, mais de taille moyenne, figure rosée, yeux noirs. Et une grâce harmonieuse dans tous leurs mouvements.

Elles s'appliquèrent au travail avec l'énergie de leur race. Et le temps d'exil, temps dur sans doute pour ces jeunes âmes déracinées et transplantées, temps dur bien que de nombreuses affections, de même ingénuité, atténuassent l'amertume de la séparation, temps dur bien que rien ne transparût sur leur visage, passa, les perfectionnant, ajoutant à leur intelligence et à leur beauté.

Dans les derniers jours de la vie conventuelle, il y eut, comme chaque mois, une leçon de tenue mondaine et de danse. Après tous les exercices ordinaires, entrée, salutation, réception de salon, thé, sauterie, la bonne vieille M^{me} del Monte, qui dirigeait avec

autorité ces manœuvres élégantes, appela ses préférées, les deux Américaines :

— Maintenant, Mesdemoiselles, donnez-nous encore une fois le charmant plaisir de votre impeccable Boston.

L'essaim des jeunes filles s'écarta et fit haie le long d'un mur.

Un harmonium, poussé dans un coin de la salle cirée, brillante comme une glace, préluda et précipita ses ronflements.

Alors les deux sœurs s'enlacèrent, esquissèrent de menus pas, s'élancèrent, glissant, touchant à peine le sol, sans bruit.

Les respirations étaient retenues instinctivement, sans doute pour que les yeux pussent mieux voir.

Le vol aérien des deux libellules, rapide, en zig-zags, se poursuivait, léger, charmeur, sans fatigue, impeccable.

La fin de la danse se fit dans un éclat d'applaudissements. La vieille duègne avait des larmes plein les yeux. Jamais elle n'avait vu bostonner de la sorte. C'était un chef-d'œuvre de grâce.

— Mesdemoiselles, leur dit-elle, pour mes cheveux blancs, je vous en prie, encore une fois cette merveilleuse valse.

L'harmonium reprit et l'on eût dit que le rythme musical portait, soulevait les deux sylphes, les enveloppait et les entraînait dans ses ondes giratoires. Un esprit vivait, animait cette salle immense où il n'y avait plus que deux êtres tournoyant dans une cadence suprême, selon les infinies délicatesses d'une loi mystérieuse, tels deux astres lancés dans l'espace sur le tracé d'une courbe éternelle.

Les jeunes spectatrices étaient dans le délire.

Et voilà la fin. Et voilà leur cher Boston, souvenir de la cité et de la famille. Les deux incomparables valseuses, empourprées, échevelées, se tiennent encore enlacées au haut bout de la salle. Elles ne reviennent pas. Elles ne bougent pas.

On va vers elles.

On s'aperçoit qu'elles pleurent, qu'elles pleurent silencieusement et intarissablement. Mais on ne découvre pas la source de leurs larmes.

Etaient-ce des larmes de douleur à la pensée de quitter ce toit protecteur et virginal? Etaient-ce des larmes de joie à la pensée du retour près d'un père et d'une mère vieilliss?

Les parents n'étaient-ils pas ruinés, n'épuisait-ils pas leurs dernières forces pour donner à leurs enfants une instruction capable de les sortir, de les sauver de la misère, de la déchéance?

La grande dame n'avait-elle pas dû descendre s'installer dans un bureau auprès d'un dactylographe? Le père, dont un krach avait englouti la fortune, n'avait-il pas été contraint d'accepter un poste subalterne dans une banque?

Tout cela était la vérité, je le sus après, par une coïncidence bizarre.

Et les jeunes filles pleuraient de reconnaissance pour l'héroïsme de leurs parents qui s'étaient sacrifiés jusqu'aux dernières limites pour elles. Elles pleuraient aussi de joie orgueilleuse en se sentant fortes, armées pour la lutte et arrivées à l'heure où elles, à leur tour, allaient se sacrifier pour leurs parents.

XVII

LE CHOIX

C'était en avril.

Sur une route infinie, droite, bordée d'arbres uniformes où la verdure naissante drapait un voile léger, trois jeunes hommes s'avançaient gais et causeurs, comme sur le chemin de la vie.

De droite et de gauche la campagne, cultivée, brune, germinante, avec des vapeurs bleues sous le soleil pâle, s'étendait jusqu'à de lointains vallons et des toits de villages.

Le premier jeune homme dit :

— Pour compagne de mes jours radieux, je rêve un être de grâce, l'incarnation de la fraîcheur, de la beauté, de la souplesse. Des rires plein les lèvres; des étoiles, des milliers d'étoiles, des scarabées d'or dans les yeux; une chevelure jaillissante, plus somptueuse que les toisons fabuleuses; un jarret flexible pour la course, un buste aux reliefs et aux courbes harmonieusement tracés.

Ce serait la vague gracile, enlaçante, enveloppante, jaillie des flots violets de la Méditerranée, sous l'impalpable poudre du feu solaire, et cette vague dressée viendrait m'étreindre comme le roc de la falaise et jetterait sa force sans cesse renaissante en cascade susurrante de gouttelettes diaprées.

Ce serait la vivante statue de marbre blanc et rose qui, dans la vibration de l'azur, sous les voiles d'une Diane de Gabies, donnerait la sensation du velouté de la chair et de l'ératisme du mouvement.

Ce serait la nymphe glissant, inconsciemment heureuse, magnétique, attirante, dans l'azur, dorée par les rayons bourdonnants, parfumée des effluves émanés des thymys de l'Hymette.

Un autre jeune homme au pâle visage, aux longs cheveux, répondit :

— Ton idéal est fait de matière, de matière lumineuse.

Je cherche, au contraire, la reine d'un foyer.

Je vois ses yeux humides et candides, comme des fleurs bleues, imbibées par la rosée. Sa longue chevelure est blonde et légère comme un voile que le vent soulève. Sa bouche est aussi une fleur, rose pâle, tremblante comme un papillon frêle. Ses mains sont fines et tracent dans l'air des gestes précieux et menus.

Elle possède la science des choses et la divination des âmes. Elle disserte et je l'écoute à genoux.

Je lui jure fidélité et, s'il le faut, j'aurai mon plus grand bonheur à mourir pour elle, sous ses yeux...

— Amis, dit le troisième jeune homme, à la forte stature, droite comme un raisonnement, aux yeux calmes, volontaires et perçants, à la courte chevelure brune, je cherche, moi, la compagne de ma vie, la reine, l'impératrice de mon foyer et la mère de mes enfants. La vie est faite également de joies et de douleurs. Pour traverser cet inconnu redoutable, il faut être deux, *væ soli!* mais que les deux soient forts, sérieux, appropriés au rôle que la nature nous réserve. Que l'homme soit le travailleur et le chef, que la femme soit la gardienne du foyer, la sauvegarde et la consolation de l'époux, la mère, la nourrice, la sœur et l'éducatrice des enfants.

Il est dit — sans qu'on puisse mieux dépeindre —
au *Livre des Proverbes* :

« Qui trouvera une femme forte ?

» Elle est d'un prix qui l'emporte sur toutes les
» pierreries. Le cœur de son époux se confie en elle
» et il voit les richesses s'accroître dans sa maison.

» Elle lui apportera le bien, et non le mal, tous les
» jours de sa vie.

» Elle travaille le lin et la laine, et le conseil pré-
» side à l'ouvrage de ses mains.

» Elle est semblable au navire qui va chercher au
» loin les choses nécessaires à la vie.

» Elle se lève dans la nuit, distribue la laine à ses
» servantes et donne sa tâche à chacune d'elles.

» Elle a vu son champ et elle l'a acheté; elle a
» planté une vigne du fruit de ses mains.

» Elle a ceint ses reins de force, elle a affermi ses
» bras.

» Elle a compris et vu que ses œuvres sont bonnes ;
» sa lampe ne s'est pas éteinte durant la nuit.

» Elle a porté la main à la quenouille et ses doigts
» ont tourné le fuseau.

» Elle a ouvert sa main aux pauvres; elle a tendu
» ses deux mains vers l'indigent.

» Elle ne craint pas l'hiver pour sa maison parce
» que tous ses serviteurs ont deux vêtements.

» Elle a préparé de riches tapis, elle se revêt de lin
» et de pourpre.

» Son époux brille aux portes de la ville quand il
» est assis parmi les juges de la terre.

» Elle ourdit la toile et la vend; elle a livré des
» ceintures aux Chananéens.

» Elle est revêtue de force et de beauté, et son
» dernier jour sera plein de joie.

» Elle a ouvert sa bouche à la sagesse et une loi de
» clémence est sur ses lèvres.

» Elle a veillé sur les pas des siens et n'a pas mangé
» le pain de l'oisiveté.

» Ses fils se sont levés et l'ont appelée bienheu-
» reuse; son époux s'est levé et l'a comblée de
» louanges.

» Plusieurs d'entre les femmes ont brillé par leur
» vertu; mais toi tu les as toutes surpassées.

» La grâce est trompeuse et la beauté vaine; la
 » femme qui craint le Seigneur sera seule dans la
 » gloire.

» Donnez-lui le fruit de ses mains et ses œuvres la
 » loueront aux portes de la ville. »

XVIII

LA ROBE ROUGE

L'ancien Palais des Princes-Evêques, vaste chef-d'œuvre d'architecture aux pierres travaillées, commande le haut de la place Saint-Lambert où il étale sa façade principale. Mais cette étendue ne lui suffit pas. Il se prolonge à droite, dans l'étroite rue Sainte-Ursule. Et ce n'est pas assez; il se replie en arrière, forme de larges carrés en capturant des cours qui lui doivent, grâce à des galeries aux colonnades incomparables, à sa claustration partielle, une résistance à l'envahissement du mouvement moderne des autos et des trams, une apparence et une atmosphère antiques contrastant singulièrement avec la cacophonie et le tohu-bohu de la Grand'Place que l'on vient de franchir.

Cette immense construction est un vrai poème de pierre; c'est aussi non une page d'histoire, mais une chronique entière du passé de la cité.

A parcourir les corridors enchevêtrés les uns dans les autres, les salles aux plafonds ravissants, où flottent des allégories souriantes, les pièces aux boiserie chantournées avec art, ces cloîtres dont chaque colonne est une inspiration originale taillée par un habile ciseau dans la dureté de la pierre, on vit dans un autre monde, dans un autre siècle.

Il faudrait méditer partout.

Mais nous avons envahi le Palais des Princes-Evêques comme des vandales et nous y avons installé, pour employer le style adéquat à la chose, différents services : ici l'administration provinciale, ici la Cour d'appel, plus loin les tribunaux, les Parquets, les greffes et d'autres de plus minime importance et de plus prosaïque destination.

C'est une profanation, sauf pour certaines salles. Quelques âmes artistes seules errent encore, désorientées, en cette magie somptueuse où le bois et la pierre ont mis tous leurs sourires, tout leur attrait, tous leurs secrets. Elles pèlerinent dévotement et scrutent chaque merveille oubliée, dédaignée ou désaffectée. Ce sont là des revenants.

Donc, ce palais a été mis en coupe réglée. Une partie a été attribuée à la Cour d'appel pour y tenir ses audiences, ses réunions du conseil, pour y camper sa bibliothèque et toutes les utilités. On a dû murer par ici, éventrer par là, cloisonner ailleurs, et la vieille disposition des choses en gémit.

Mais, enfin, les différents services se sont mis chez eux, ont peu à peu pris leurs aises; et les rouages fonctionnent.

La Cour a son concierge qui vit étroitement dans le sous-sol ou au rez-de-chaussée et qui grimpe aux divers étages par des escaliers dérobés et des couloirs ténébreux. Il assume toute la charge de l'entretien de ses locaux : le chauffage, l'éclairage, le nettoyage dépendent de lui.

Il est comme une souris allant et venant, dans une grande cage, toujours en alerte, toujours en quête.

Comme une souris? Non, car ses mouvements ont un but, une raison. Que de foyers à entretenir, à surveiller! Que de fenêtres à ouvrir ou à fermer! Que de poussières à balayer, comme une pièce d'artillerie doit faucher les ennemis dès leur apparition.

Dès six heures du matin, tel un ouvrier, un homme de peine, régulièrement (car tout ne tient qu'à lui), le concierge en vieux veston, en tablier, circule, dans le silence froid et obscur des corridors. Son pas résonne. Ses clefs tintent, essayant de le réjouir par leur chanson. Mais il tousse, il a froid, il avale de la poussière.

De salle en salle il va. Il vide les poêles, y allume le feu, apporte les provisions de houille nécessaires pour la durée des audiences. Pas moins de vingt foyers à régler exactement, selon le temps et l'humeur des gens.

Il connaît son baromètre; il le consulte, ce brave

concierge. Mais qui peut prévoir les sautes de vent, les giboulées et autres méfaits célestes?

Et voilà que des pas graves s'annoncent. Ce sont MM. les Conseillers qui arrivent un à un, tandis que, d'autre part, les avocats pressés, les plaideurs soucieux ou les passants flâneurs remplissent les couloirs et les salles.

Quand les audiences sont finies et que la vie se retire graduellement, on peut constater le passage des hommes aux déchets, cigares, allumettes, papiers et crachats qui maculent les planches. Une âcre fumée bleue traîne partout comme un mortel ennui.

La tâche est à recommencer.

Le soir, la nuit, il fait lugubre dans ces espaces silencieux.

Mais une idée peuple cette solitude sépulcrale.

Le concierge a un fils.

Ce fils, il sera plus que le père. Il ne sera pas concierge, c'est trop dur, trop humiliant.

Que sera-t-il?

Quelquefois, sous la lampe, le concierge ouvre un livre de droit. Il y cherche la destinée de son enfant. Bien sûr qu'il ne trouvera pas là écrit en toutes lettres que son fils sera médecin ou avocat. Mais il cherche, il cherche une inspiration, une révélation.

Il lit de préférence, très lentement, la biographie des anciens Premiers Présidents, des anciens Procureurs généraux. Dans le noir des heures nocturnes, au fond de son alcôve où il s'agite, il rêve interminablement de l'avenir filial.

Il a d'ailleurs, quoiqu'il connaisse leurs travers et en rie sous cape, une vénération pour MM. les Conseillers. Il suit de près les procès intéressants; il connaît au bout du doigt tout son monde du Palais. Et de voir ainsi les intérêts des particuliers soumis à la discussion publique et finalement confiés au jugement de quelques hommes comme à la meilleure raison, il en retient pour ces privilégiés une estime sans nom et sans mesure.

Son fils sera donc magistrat.

Et le jeune homme étudie bien. Il récompense les ambitions paternelles, les privations paternelles que

personne ne peut apprécier, puisqu'elles restent dans l'ombre, sans témoin.

Mais le sacrifice est doux au cœur d'un père.

A vingt-trois ans, le fils eut à choisir entre deux postes : substitut à Verviers ou juge à Liège.

Un de ses amis, bien inspiré sans doute au dire de beaucoup, se crut un devoir de lui conseiller Verviers.

— Tu ne peux être à Liège, où ton père est connu. Tu en auras des froissements de toute sorte. Il est, au contraire, dans ton intérêt de t'exiler un peu.

— Je comprends... Tu crois que j'aurais honte... honte de mon père parce qu'il a eu une vie de labeur obscur, de peines subalternes... Tu ne me connais pas... Au contraire, j'en suis fier. Je lui dois tout et l'on ne rougit pas de ce qui est beau, viril et même héroïque!...

— Mon ami, je sais tes sentiments, mais c'est pour le public que je parle.

— Le public?... Je lui dois une chose : un travail, un travail obstiné, un jugement mûri. Je les promets; je me tuerai à la tâche. Mais pas de compromission; cela m'avilirait.

Et, mon père, je veux qu'il assiste à mon effort, à mon triomphe, si je triomphe.

J'aurai d'ailleurs la fierté d'imposer à ce cher vieillard un repos mérité.

Quitter ce Palais, ces couloirs, ces salles parce qu'il y a vécu, peiné, souffert? Les moindres recoins me sont connus, ils me sont familiers, ils me sont précieux; ils me disent le passé et m'enseignent l'avenir.

Ailleurs, je perdrais la chaleur, la vie de cet enseignement continu.

Le Ministre auquel un écho de ces choses parvint nomma sans hésiter ce fier jeune homme à la place qu'il convoitait.

* * *

Une des sensations intenses du père avait été, jadis, de déployer voluptueusement, de draper sur ses bras étendus, les robes rouges qu'il sortait des loges pour les cérémonies officielles. Le velouté de l'étoffe cares-

sait ses doigts. La chaleur de l'hermine lui mettait du feu aux paumes. Les traînes harmonieuses lui donnaient à penser à quelque inauguration royale.

Quand il les rentrait dans leur gaine, c'était à regret, avec un remords de plonger dans l'obscurité, dans le froid, dans le silence, dans l'abandon, cette pourpre faite pour la pompe et l'éclat du grand jour, ces plis qui avaient de nobles sourires et des lignes sévères dignes de l'admiration publique.

Une pensée le faisait défaillir, à l'époque où le sort de son jeune docteur en droit se profilait sur la carrière judiciaire : la tête unique pour ses vieilles mains de revêtir ce jeune être de cette robe impériale ! Mais il clignait des yeux dans un éblouissement et poussait un soupir.

Ce jour vint cependant.

Hélas ! ankylosé de rhumatisme, le vieux pouvait à peine se mouvoir. Il ne dit rien. Cependant au prix de grands efforts, il vint par des chemins détournés et se traîna à la bibliothèque de la Cour où la vêtue du récipiendaire devait se faire, avant la prestation de serment.

Il est là, attendant. La robe écarlate est couchée sur la table. Il la contemple.

Et le fils entre seul.

— Mon père ! vous ici !

— Oui... , laisse-moi faire...

Et le vieux se redresse, stoïque. Il ouvre la robe, il la glisse sur son enfant ; il ajuste le rabot ; il drape les plis ; puis, n'en pouvant plus, il s'arrête et regarde, regarde, dévore.

Le fils se tient debout, immobile, se laissant arranger, facilitant la tâche, se préparant aux gestes du père.

Le père ne voit que le fils. Le fils ne voit que son père.

S'étant ainsi regardés en silence, un long moment, tous deux tombent dans les bras l'un de l'autre et pleurent.

Et l'on ne vit jamais un plus beau magistrat à la cérémonie de l'installation.

(A suivre.)

_____ MICHEL BODEUX.

LE DOCTEUR BIBELIUS

Le professeur Maardemaker était un petit homme tout rond, au crâne nu entouré de cheveux blancs en couronne. Sa face était complètement rasée comme c'est la mode en Hollande, et son cou rebondi s'étalait à l'aise dans un col aux coins largement écartés. Le professeur Maardemaker sortait de chez le docteur Bibelius. Les yeux bleus extatiquement perdus dans de vastes pensées, il avait descendu les cinq marches du perron et s'était retrouvé ravi sur le pavé de Sigmaringen dans une rue étroite et sinueuse. Venu tout exprès de Breda pour conférer des possibilités de la métaphysique, il était heureux d'avoir entendu traiter des sujets aussi grandioses avec une telle abondance de doctes paroles, d'avoir trouvé lui-même de si mémorables arguments pour ses thèses, et de s'être égaré en de si poétiques développements. Le charme des paroles de son interlocuteur et les siennes propres bourdonnaient encore à ses oreilles. Son impression, si elle eût pu s'extérioriser, eût été une immense explosion d'orgueil, et se fut adéquatement résumée en ces mots : « Oh ! Maardemaker ! Quel sublime entretien ! »

Il salua une dernière fois, en faisant effectuer à son chapeau haut de forme un demi-cercle parfait. Pendant ce temps le long et maigre professeur Bibelius, avec un bon sourire, les lunettes sur le front et se frottant amoureuxment les mains, faisait du haut de son escalier de pierre, des flexions du corps et de la tête pour honorer le professeur Maardemaker venu tout exprès de Breda pour le visiter.

Mais si l'érudit étranger, au lieu de poursuivre à petits pas sa course extasiée dans les rues désertes de Sigmaringen, avait pu, par quelque magie, revenir en arrière, il aurait vu le docteur Bibelius, dès que la porte se fût refermée, faire des grimaces derrière la barrière de l'huis et secouer la jambe avec un petit tic nerveux. Certes, alors il eût reçu un choc en pleine poitrine, son enthousiasme se fût envolé, car il n'eût

pu comprendre qu'une étrange évolution se faisait dans l'esprit du docteur Bibelius.

Le docteur Bibelius donnait à l'Université de Sigmaringen un cours de métaphysique pure. Et de même qu'il semblait que le docteur Bibelius ne pouvait exister sans la métaphysique, de même il avait tellement conquis et pénétré cette science, qu'il paraissait absolument impossible qu'elle vécût désormais sans lui. Sa renommée était universelle. Il n'était de loi dont il n'eût discuté, de théorie dont il n'eût démontré la fausseté. Il se trouvait au point culminant de la vie d'un philosophe, au moment où, ayant tout détruit, il sentait que le monde attendait de lui un système, le système du docteur Bibelius.

Combien en avait-il vus dans sa carrière, de professeurs Maardemaker venus de tous les points du monde, tirer le pied de biche qui servait d'amorce à sa sonnette ! Combien en avait-il vus entrer en son austère bureau, s'asseoir sur ses chaises cannées et, après les compliments d'usage, lui dire : « Cher et très honoré professeur, dernièrement je relisais la philosophie première d'Aristote, et telle phrase, qui jusqu'à présent avait échappé à mon attention, m'a plongé cette fois dans une profonde rêverie. Alors j'ai pensé... » Suivait ce qu'avaient pensé les professeurs Maardemaker des deux hémisphères. Ces préambules éveillaient toujours dans le cerveau du docteur Bibelius une agréable excitation. Il distinguait aussitôt le sens de ces réflexions, dont il en était de charmantes. Son esprit subtil les fouillait, les retournait, leur donnait mille aspects nouveaux qui émerveillaient l'auditeur.

Et voici qu'une fois encore une de ces grosses phalènes était venue, attirée par la lumière de sa renommée. Mais ne vous ai-je pas dit qu'il se produisait dans l'âme du docteur Bibelius un singulier phénomène. Une joie profonde et orgueilleuse l'avait encore envahi à l'arrivée de son illustre visiteur, mais elle n'était pas restée longtemps sans mélange ; à ses côtés s'était glissé un esprit plus funeste qui le poussait à ne voir que les détails de physionomie du professeur Maardemaker, se réjouissant de la verrue

qu'il portait sur le nez, de la coupure dont un barbier maladroit avait orné son menton rose, et surtout du geste qu'il faisait à tout moment pour descendre son gilet que l'enthousiasme incitait à remonter le long de son ventre rebondi.

Il y avait quelque temps déjà que, dans la longue redingote noire d'aspect irréprochable, sous le crâne chauve, derrière les lunettes et les favoris qui constituaient le docteur Bibelius, celui-ci avait constaté la présence longtemps méconnue d'un autre lui-même, le petit Fritz Bibelius d'autrefois, dont la malicieuse nature l'eût incité, plutôt que d'écouter de longues dissertations, à prendre tout doucement, sans que le professeur Maardemarker s'en fut aperçu, le grand soufflet qui servait à ranimer le feu et à envoyer dans le nez de son vis-à-vis une bouffée de vent et de poussière. Fritz Bibelius était trop bien élevé pour faire cette plaisanterie à Corneille Maardemaker, mais il en avait une folle envie, et il s'en réjouissait violemment en lui-même. Cependant, le professeur Bibelius continuait à parler et à tenir son interlocuteur sous le charme, charme auquel il n'était lui-même que trop sensible.

Fritz Bibelius prit sa revanche après le départ de l'étranger. Il fit les singeries que nous savons, puis lança au chat un énorme coussin. La digne bête surprise en son sommeil partit froissée en remuant nerveusement la queue. Et Fritz prit la tête du professeur Bibelius dans ses mains et le força à rire, d'un rire formidable et silencieux.

Le pauvre homme savait maintenant qu'il n'existait pas, il était une concrétion formée par la volonté inconsciente de Fritz Bibelius avec la complicité de ses parents et des personnes chargées de son éducation. Cette concrétion avait pris du temps pour se solidifier, mais maintenant elle l'englobait des pieds à la tête, de même que la redingote noire emprisonnait son corps maigre.

Le docteur Bibelius était une personnalité peut-être, mais Fritz Bibelius c'était lui. Le docteur Bibelius était une essence métaphysique. Fritz Bibelius était un être vivant.

Pourtant lorsqu'il passait dans les rues, le dos voûté, frappant les dalles de la pointe de sa canne, il répétait en cadence comme autrefois : « Je suis le docteur Bibelius. Je suis le docteur Bibelius. » Mais la foi s'était envolée, ce n'était plus qu'une habitude, une musique scandée devenue nécessaire à sa marche. Même pendant les cours, au moment du plein épanouissement de ses facultés intellectuelles, le démon familier révélait sa présence. C'était lui qui regardait l'auditoire inexistant pour son hôte, lui qui voyait bâiller Ivan Saccharof, le Russe à barbe noire, lui qui s'apercevait que Hans Fühlenschultz, le disciple favori, ne prenait des notes avec empressement que lorsqu'il était sous la surveillance de son regard. C'était lui qui voyait les moustaches rousses de Shürecht, la figure d'ascète de Herrelinck, lui aussi qui voyait là-bas, tout au bout du second banc, Sonia Vanianine, la jolie Polonaise. Oh ! oui, c'était lui qui constatait avec attendrissement le charme de ses yeux, la souplesse de ses cheveux sous la toque légère, puis aussi le geste de son bras arrondi et de sa main blanche qui venait caresser et raffermir les ondulations sur ses tempes. La voyant si attentive, il s'émerveillait de la gravité juvénile avec laquelle elle écoutait parler le docteur Bibelius, et la parole de celui-ci cristallisait autour de tous ces jeunes gens un être impersonnel semblable à lui, et il parlait si bien, si doctement, que Fritz Bibelius lui-même en était émerveillé.

— Quelle est cette jeune femme, avait-il demandé un jour à Hans Fühlenschultz en revenant du cours ? La figure poupine du jeune homme avait passé au rouge ponceau.

— C'est une Slave, avait-il murmuré, Sonia Vanianine. D'ailleurs, maître, vous pouvez remarquer qu'elle est toujours entourée de tout le clan des Russes : Ivan Saccharof, et puis Babiline, ce drôle à face de Kalmouck. Ce sont des gens étranges...

Mais déjà le vieux savant ne faisait plus attention, et Fühlenschultz avait continué à balbutier, mais sans espoir de se faire entendre et de faire constater qu'il avait un joli don de conversation.

Où donc était le temps où le noble vieillard traversait les rues en songeant au système qui lui restait à édifier. Par quelle décadence son esprit distrait ne parvenait-il plus à se fixer sur lui-même. Par-dessus les anciennes murailles il regardait les branches vertes découper leur dessin délié sur le ciel bleu. Un jour même il s'arrêta et, pour la première fois depuis son enfance, il écouta chanter un oiseau. Le professeur grommela bien, disant : « Ne perdons pas notre temps, c'est le jour où vient le ballot des revues, il faut en classer les articles. » Mais Fritz répondit : « Mais non, restons encore, cette voix est si pure, le ciel est si bleu ; le soleil si doux. Des ouvriers passent dans la rue en chantant, ils sont gais et insoucians. » Et s'appuyant sur sa canne le vieil homme voulut trotter à leur suite ; alors seulement il s'aperçut qu'il ne connaissait aucune chanson.

Souvent maintenant il se demandait : « Est-il possible que tu sois le professeur Bibelius, toi ! le petit Fritz qui dans le temps jouait aux billes. » Mais, le sérieux conquérant encore le dessus, il reprenait sa marche en répétant avec obstination comme pour se convaincre lui-même : « Je suis le docteur Bibelius. » Un matin, un chien leva la patte sur la guérite d'une sentinelle, sans respect pour les couleurs augustes de l'empire allemand. Le factionnaire le chassa avec indignation et Fritz Bibelius eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire au nez et à la barbe de la garde.

A chaque pas il faisait des découvertes nouvelles. Le Danube naissant coulait entre de vieilles maisons qui coquettes se penchaient vers le miroir de l'eau. Un pont de pierres grises lourdement s'arcbutait en dos d'âne au-dessus étincelants des remous. Des ormes sur la place mettaient leurs ombres fraîches. Tout acquérait aux yeux du promeneur des grâces nouvelles, les façades au style sobre, leurs pignons mesurés leurs balcons en ferronnerie devenaient le sujet de ses émerveillements. Celui qui a fait construire cette maison est mort peut-être, se disait-il, ou très loin, pourtant ici il a laissé un peu de lui-même ; combien est étrange la manière dont se bâtis-

sent les villes. Et quand, rentré chez lui, il voyait devant ses yeux la figure revêche et hostile de la très honorée madame la professeur de métaphysique, il était effrayé à l'idée que lui, Fritz Bibelius, avait pu épouser une femme pareille à celle-là.

* * *

Chaque samedi, suivant un protocole réglé depuis longtemps, le docteur Bibelius se rendait au palais pour faire la partie d'échecs du grand-duc Frédéric XXXVIII. Celui-ci aimait à honorer de la sorte le plus illustre de ses sujets. Cet usage lui permettait de concilier en son cœur le respect de la science et son amour du jeu. Madame la professeur parlait deux jours à l'avance de cette visite qui chatouillait sa vanité jusqu'aux larmes. Elle en causait encore deux jours après ; le reste du temps elle discourait aimablement avec ses amies de ces parties en général, sachant à ce propos raconter mille aventures flatteuses pour son amour-propre.

La voiture de la Cour venue jusqu'à la porte, le laquais galonné sonnait. Le docteur Bibelius était prêt depuis longtemps. Tenant à la main la brosse qui avait servi à lui donner le dernier lustre, sa femme le regardait s'éloigner. Il descendait le perron de pierre dignement, en s'appuyant sur sa canne au pommeau d'argent. Avec non moins de dignité il montait dans la calèche aux armes seigneuriales. Puis l'on se mettait en route. Et comme il n'y avait qu'un seul véhicule qui roulât à cette heure dans les rues de Sigmaringen, chacun disait : « Voici le docteur Bibelius qui se rend au gouvernement. » Et chacun s'en trouvait honoré à sa manière, soit qu'il connût personnellement le docteur, soit qu'il lui eût fourni des denrées, soit qu'il fût tout simplement citadin d'une ville qui possédait un si grand homme. On le citait en exemple aux enfants ; pour un rien on en eût fait des proverbes, tant étaient savoureux et mûrs les fruits de sa gloire.

Les portes aristocratiques s'ouvraient. La voiture roulait sur les pavés de la grande cour, puis s'arrêtait

devant une marquise de verre. Alors le professeur descendait; débarrassé de ses vêtements de route, il montait à pas lents l'escalier de marbre, sur lequel son habit dessinait une tache noire, à la manière des corbeaux se profilant sur les champs de neige.

A la porte du salon se trouvait le grand-duc en tenue de général. C'était un petit homme replet et digne, à qui le soin des affaires n'épargnait point le souci de boire beaucoup de bière de Munich. Frédéric XXXVIII tendait au professeur la main toujours de la même façon, avec le même sourire. Puis, tout en s'approchant de la table, ils se congratulaient, le grand-duc d'un air aimablement noble, le professeur Bibelius en exécutant de petits plongeurs qui faisaient frissonner son habit noir tout le long de son échine maigre. Et de la sorte la conversation en un cours léger et fleuri, évitant comme écueils les rudes soucis de l'empire, effleurait de ses cascadelles rafraîchissantes les événements éclos sous le ciel de Sigmaringen.

Et voici qu'un jour, au moment où le professeur Bibelius posait sa main gantée sur la rampe de cuivre, le joyeux Fritz lui demanda : « Que diable viens-tu faire ici, toi qui dans le temps volais des pommes dans le jardin du cordonnier Bismarck; toi qui levais la chemise de la petite Maria, pour lui donner des claques et entendre ses hurlements de frayeur. » Mais telle est la force de notre habitude que c'est à peine si le professeur tressaillit. Il continua à monter les marches, car il voyait là-haut la figure du grand-duc, face rouge débordant un col serré, lourd de dorures. Puis mathématiquement vinrent dans l'ordre le sourire, le geste de bienvenue qui se faisait le coude au corps, l'avant-bras tendant une main aux doigts écartés. Jusqu'à l'accent de cette voix qui disait : « Entrez, cher professeur, » tout était complice de son esclavage et de son automatisme. Il vit dans la glace un crâne pelé, une silhouette apocalyptique, portée sur des pieds énormes; Fritz traita cet étrange passant de vieux singe, et dans la glace le professeur regarda Fritz de derrière ses lunettes avec un douloureux reproche. Mais quand

vint son Altesse Sérénissime la grande-duchesse Éléonore Olga, née de Saxe-Altemar-Olfingen, le professeur lui-même ne put s'empêcher de songer que, dépouillée des attributs de sa gloire, dans le costume cher aux grâces, elle devait avoir étrange figure. Sa face était couperosée, cramoisie, et il pensa, dans son humilité que, Son Altesse Sérénissime finirait quelque jour certainement par une très honorée attaque d'apoplexie.

— Cher professeur, dit le duc avec bonhomie, je crois que vous avez des préoccupations. Vous êtes distrait, permettez-moi de vous le dire. Voici que je suis obligé de vous prendre votre deuxième tour.

Bibelius ouvrit des yeux ronds. En effet, une tour encore venait de lui être ravie. C'était vexant. Il constata avec déplaisir qu'il s'était, sans presque y songer, laissé dépouiller de ses forteresses, de ses cavaliers et de ses pions, toutes pièces nobles et graves, ne gardant que des fous pour se défendre. « Triste coïncidence, pensa-t-il. » Pourtant il sourit avec honnêteté, comme il convient à un homme de bonne compagnie.

— Soyez persuadé, Sire, dit-il avec grâce, que seule votre habileté augmente. Vraiment, je suis confondu de voir mon pauvre talent aux prises avec celui de Votre Majesté. Les progrès que vous avez faits durant ces derniers temps ne me permettent plus de lutter à armes égales.

Une vague pourprée envahit le front de Son Altesse, tant était grand le plaisir qu'elle ressentait. Tout eût été bien si l'on en fût resté là, mais ce damné Fritz ne pouvait se tenir tranquille. Il lui démangeait de parler, et le professeur avait beau serrer les mâchoires pour garder son sérieux, l'autre tirait les cordes de ses lèvres pour leur faire exprimer une sarcastique satisfaction.

— Sire, dit-il enfin, n'y tenant plus, il m'est venu ces derniers jours une pensée curieuse.

Sire eut quelque méfiance. Il ferma un œil à demi en regardant son interlocuteur. Un homme qu'une idée vient visiter était un être étrange selon lui.

— Quelle idée, cher professeur, dit-il. Vraiment une idée?

— Cette idée est toute une histoire, renchérit Bibelius sans plus songer au jeu d'échec, une histoire qui est celle de toute ma vie. Et voyez combien les comparaisons nous éclairent, j'en trouve à l'instant une qui illumine mon sujet d'une merveilleuse façon. Vous êtes, sire, duc et tout-puissant, pourtant vous ne réglez guère, autant dire que vous ne réglez pas, puisque c'est l'empereur et le peuple qui s'occupent de toutes les affaires. Vous n'avez ni charges ni pouvoirs, et pourtant vous êtes roi, vous avez un palais, une suite, une cour, voire même un pays. Ainsi de même fus-je un homme. J'avais une ville et je ne l'ai pas regardée ; une campagne riche et verdoyante l'entourait, il me suffisait d'ouvrir les yeux pour la contempler, j'ai conservé les yeux fixés sur moi-même et je ne l'ai pas vue. J'avais des concitoyens, je ne les connais pas ; des amis, je les ignore ; peut-être ai-je eu des sentiments, j'étais tellement occupé du travail de mon esprit que je ne m'en suis pas aperçu. Je ne fus qu'une grave entité, sire, le docteur Bibelius, comme vous fûtes et êtes le roi ».

Le duc devint plus rouge que jamais. Ces paroles ne constituaient-elles pas une atteinte à son immense dignité. Il se le demandait. Quel singulier esprit venait donc de se glisser en ce lieu ! Ses yeux interrogateurs et curieux se portèrent autour de lui. La duchesse minaudait devant un des officiers de la garde, grand et mince lieutenant. Elle lui montrait avec espièglerie la ligne de cœur au fond de sa grasse main, et l'officier se penchait vers elle tout en pensant à l'heure qu'il pouvait être. Un capitaine assis près de la table, le monocle dans l'œil, avait la figure hypnotisée et abruti de quelqu'un qui ne comprendra jamais rien à rien. Flanquant la porte, les domestiques étaient graves et se faisaient des clins d'yeux en regardant les maîtres. Enfin, le chien, un petit chien de grande race, mangeait les franges d'un fauteuil historique. Nulle part ne se trouvait une aide ou un secours. Alors le duc chercha dans son esprit quelques mots comme en disent les rois de tragédies, des mots définitifs. Il ne les trouva pas, mais

pourtant en son cœur se répandit une grande impression de solennelle et suprême dignité.

Cependant, d'une main timide, le docteur Bibelius avançait son fou noir, et quand il l'eut posé à la place qu'il désirait voir occupée, il dit avec humilité :

— Echech au roi.

Et les choses, un instant silencieuses, reprirent le cours de leurs habituelles flâneries.

*
* *

Ne croyez pas pourtant que le professeur négligeât son cours. Loin de là. Ses discours se faisaient de meilleurs en meilleurs. Fritz l'aidait en ceci. Il lui suggérait mille ornements de style, mille idées joyeuses, colorées, vivantes. Elles émaillaient son langage, comme les fleurs embellissent les prairies au printemps. Ses gestes se faisaient plus précis, ses intonations plus chaudes. Si bien que souvent des applaudissements naissaient dans l'auditoire émerveillé. Le professeur Bibelius saluait alors vers la droite d'abord, où se trouvait Fühlenshutz en délire, vers la gauche ensuite, où siégeait l'impassible Sonia.

Sonia, femme au masque de sphynx, au teint calme comme un pétale de camélia, aux lèvres ironiques comme l'aube, où vont tes pensées mystérieuses, vers quoi tendent les regards de tes yeux d'or ? A quoi songes-tu, Sonia ?

Ainsi passait le temps.

Mais quand vint l'été, le professeur dit avec inquiétude : « Fühlenshutz, mon ami, je vois encore Saccharof, je vois encore Babiline, mais qu'est devenue cette Sonia, dont vous ne cessiez de me parler ? Serait-elle malade ? Voilà quinze jours que je ne l'ai aperçue. »

— Elle est partie avec un dragon de la garde, balbutia Fühlenshutz.

Le vieux cœur s'arrêta de battre sous la redingote noire. Mais le professeur Bibelius, en cette occasion, sauva ce pauvre Fritz d'une grande confusion. Il raidit plus encore l'étoffe du noir pantalon pour soutenir les jambes qui tremblaient, et, réunissant

avec désespoir toute son énergie, il regagna automatiquement son logis. Mais là, désemparé lui-même, il se mit à errer par les chambres, ses mains étaient agitées, son menton tremblant, et, si ses yeux n'avaient été si usés, certainement il y serait venu des larmes. Il répétait à tout moment : Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! Que va-t-il arriver maintenant ? Même il ouvrit par mégarde la porte de la salle de bains. M^{me} Bibelius était sur le point d'entrer dans la baignoire, et, se croyant à l'abri de tous regards, Naiïade nouvelle, cherchait au fond de l'eau quelque chose qu'elle y avait laissé tomber.

— Oh ! fit le professeur, et il referma la porte. Ce ne lui fut pas une consolation.

Bibelius ! Bibélius ! que penseraient de toi Leibnitz, et Kant, et Malebranche ? Combien durement jugeraient-ils tes erreurs ? Quels regards jetteraient-ils sur ce Fritz damné, cause de tout le mal. Relève-toi, Bibélius, chasse le souffle de la matière qui est entré dans ton esprit comme les parfums pénètrent par la fenêtre au printemps. Bibélius, reviens à toi. Sois ton maître.

Hélas, Bibélius ne revint pas à lui. Il ne reprit pas le chemin des anciennes rêveries. Il ne pensait plus qu'à une chose, c'est que l'été suivait son cours et que bientôt il ne verrait plus ni Saccharof, ni Babiline, ni les moustaches rousses de Shürechtter, ni la figure d'ascète de Herrelinck, ni aucun de ces braves jeunes gens qui l'avaient si religieusement écouté. « L'an prochain il en viendra d'autres, disait le professeur Bibélius avec humeur, pourquoi les regretter ; n'en a-t-il pas toujours été de même. » Mais Fritz Bibélius savait bien que ce ne serait plus jamais la même chose et que ceux-ci il les regretterait toujours, toujours ; jamais leurs semblables ne viendraient s'asseoir sur ces bancs, et il eût voulu que les cours ne s'arrêtassent point et que restassent là toujours Saccharof le Russe, et Babiline à face de Kalmouck, et la place vide de Sonia.

Pourtant tout vient à son heure, et les événements que l'on redoute le plus n'en retardent pas pour cela d'un pas leur arrivée. L'Université se prépara à

fermer ses portes, l'heure du dernier cours sonna, et, lorsqu'elle fut morte, le professeur Bibelius dit à ceux qui se trouvaient là :

— Mes chers amis, une fois de plus l'année vient à son terme, et de vous comme de tous ceux qui vous ont précédé, voici que je vais me séparer. Tous, suivant vos capacités et vos moyens, vous m'avez écouté, j'ai vu les rides de l'effort sur votre front, le sourire de la compréhension sur vos lèvres. Nos esprits pensèrent en commun, nous sommes donc des amis. Eh bien, à vous tous mes amis, permettez que Fritz Bibelius donne un conseil. Peut-être n'en tiendrez-vous point compte à présent, mais quoique vous en puissiez rire, et quelque mépris qu'il vous en vienne, conservez-le dans un coin de votre cœur, pour qu'un jour vous le retrouviez. Certes, la métaphysique est la reine des sciences, la plus belle, la plus haute, la plus noble. Pourtant, n'oubliez pas que vous êtes des hommes et que le monde autour de nous, malgré ses qualités abstraites, vit éperdument. Nous tous qui sommes ici, nous en faisons partie. Ne fixez pas à tout moment votre esprit sur vous-même. Regardez autour de vous. Regardez par la fenêtre là-haut le ciel bleu. Les feuilles des arbres verts pénètrent jusque dans ce sanctuaire de l'esprit. Voici l'hirondelle qui a bâti son nid sous notre toit, elle vole dans l'amphithéâtre. Voyez ses ailes, sa queue fourchue, sa poitrine blanche, écoutez les cris de ses petits. Tout cela n'est-il pas beau, d'une beauté absolue? Ne vivez pas trop en votre âme, mes chers amis, vivez comme des enfants parmi les belles choses du monde. Vivre et souffrir, il n'est encore de meilleur moyen d'être sage.

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle chanson, se demanda Fühlenshultz, en regardant autour de lui avec des yeux écarquillés. Certes, le vieux Bibelius devient fou.

Saccharof bâilla. Babiline resta impassible. Les autres applaudirent discrètement. Et pendant que le vieux, l'échine basse et les mains tremblantes ramassaient ses notes éparses, la jeunesse studieuse s'écoula parmi les bousculades et les quolibets.

Cette chanson, c'était le chant du cygne. Avant que ne reparût l'année nouvelle, on conduisit le vieux savant au cimetière, et là, sous une pierre près d'un saule, on enterra pêle-mêle le pauvre Fritz, le vieux savant, et l'ombre de la belle étrangère.

Sonia, belle Sonia, charme divin, être de grâce exquise, attirante comme la mer, où es-tu ? où es-tu, toi qui nous empêchas à jamais de posséder sur les origines le système du plus profond des philosophes ? Sait-on où s'en va le charme des femmes qu'aimèrent ceux qui sont la tombe.

Et l'on inscrivit sur la pierre blanche :

*Hic jacet Bibelius
Albertus Fredericus
Metaphysicorum rex.*

MAX DEAUVILLE.

LE NOUVEAU PROMÉTHÉE

*Là-bas, à l'horizon des temps, au fond du soir,
La ville, avec ses mille aiguilles, sur le noir
D'un ciel d'apocalypse où tremblent des feuillages.
On entend par moment le râle des nuages,
Qui s'accumulent comme une houle de monts
Bombant leurs ventres d'encre et leurs croupes de plomb.
Parfois une lueur de marécage en feu
Enveloppe d'un tressaillement blême et bleu
L'innombrable forêt des flèches et des dômes
Et le réseau vibrant des signaux polychromes.
La ville fait silence. Est-ce un rêve?... Depuis
Que l'homme commença d'incendier les nuits,
C'est la première fois que la ville s'est tue.
De colline en colline alentour épandue,
La foule bout, torrent de visages muets.
Pas un souffle. Le sourd trépignement des pieds
A cessé. L'air est lourd comme avant les batailles.
On peut voir — cauchemar dont les cheveux tressaillent! —
Se faire face, avec la ville entre elles deux,
La nue élémentaire où palpitent des feux
Et la nue animée où dans l'ombre étincellent,
Par millions, les noirs diamants des prunelles.*

*Soudain un craquement fend les couches de l'air,
La seconde est bleuâtre — et le premier éclair
A déchiré la masse opaque des nuées.
La foule lui répond par de longues huées.*

*Puis, tout à coup, parmi le silence plus lourd,
Scandé par des rouets au ronron de velours,
Cinquante grands oiseaux de toile se soulèvent,
Cinquante oiseaux chargés de l'homme et de ses rêves,
Et toutefois légers à ce point que, cinglant
Dans la poix ténébreuse ou le soufre aveuglant,
A peine se sont-ils envolés de la foule,
Qu'on les voit louvoyer et tanguer dans la houle
Des airs, le long des bancs de braise intermittents,
Où vibrent coup sur coup des losanges ardents.
En vain le vent fait rage : ils virent, s'éparpillent
Autour de la nuée, en allongeant — aiguilles
De frémissant acier diamanté — leurs becs
Où la foudre scintille et pétille en feux secs.
Comme un essaim léger de mésanges harcelé
Le grand duc dont le jour aveugle la prunelle :
Le monstre, hérissant son duvet fauve et roux,
Bat les airs de son aile énorme, à larges coups,
Son bec crache la flamme et ses pattes crispées
Griffent le vide avec leurs serres recourbées ;
Mais le peuple bleuâtre armé de becs fourbis
Le constelle en criant de gouttes de rubis,
Si bien que, labouré de millions d'épingles,
L'aile lasse, le sang aux paupières, il cingle,
En miaulant de rage à la face du sort,
Des ombres du soleil à celles de la mort.
Tels les oiseaux, où tout l'orgueil humain trépide,
Tourbillonnent autour du nuage livide
Et percent mille fois de leurs becs aimantés
Ses flancs fauves, rougis de sanglantes clartés.*

*Parfois l'un d'eux tournoie en un remous de grêle ;
Parfois l'un d'eux oscille, incliné sur une aile,
Et gorgé tout à coup d'un fluide étouffant,
Virevolte et s'écrase où l'emporte le vent ;
Parfois l'un d'eux, saisi dans un zigzag de foudre,
S'évanouit en flamme ou s'émiette en poudre ;
N'importe ! un autre essaim s'élève des coteaux.
Le ciel tonne, embrasé de gerbes de carreaux ;
N'importe ! les oiseaux indomptables fourmillent
Et, peu à peu, serrant en cercle leurs aiguilles,
Comme les pointes d'un gigantesque collier,
Entraînent le nuage à demi prisonnier.*

*En ce moment, dans l'ombre où la foule se masse,
Une voix a parlé, plus froide que la glace :
« Allez ».*

*Un long remous, un grincement de fer,
Et — spectre métallique évadé de l'enfer ! —
Un poisson, monstrueux à obstruer le Gange,
Monte. Ses yeux sont verts d'une lumière étrange,
Comme il n'en luit que dans les songes d'opium ;
Ses flancs brillent de chrome et d'aluminium ;
Sa nageoire est pareille à l'éventail de lune
Qu'un fanal électrique allonge dans l'eau brune,
Et, sous un double jet de mercure éclatant,
Son front bombe, semblable à celui de Satan.
Or, un homme est assis sur la bête, qui flotte
Pesamment et navigue en silence ; un pilote
Guide Léviathan de l'œil et de la main
Et vers la nue en feu lui trace le chemin.*

*Pâle comme la mort et grand comme la gloire,
Tout encapuchonné dans une bosse noire,
On le voit, par moment, sur la braise de l'air,
Comme un aigle mythique à l'affût de l'éclair.*

*O vision spectrale inscrite dans l'espace!
Le monstre et la nuée oscillent face à face ;
L'un ouvrant une gueule où tourbillonnerait
Comme un fétu de paille un pin de la forêt ;
L'autre prise au cerceau des aiguilles sans nombre,
Serrée et condensée en longue poire d'ombre
Qui, coup sur coup changée en or incandescent,
Monte, tourne, descend, remonte, redescend,
Comme pour secouer les oiseaux qui l'assaillent,
Et crache aveuglément le feu de ses entrailles.
C'est dans un ciel pareil que luttèrent jadis
Les anges de l'enfer et ceux du paradis !
La foudre éclate en dards et rebondit en boules.
Le tonnerre est semblable aux montagnes qui croulent.
Mais, lasse de cribler de ses traits enflammés
Le cercle éblouissant sans cesse reformé,
Rivée au tourbillon fluide qui l'entraîne
Vers le destin conçu par la pensée humaine,
La nue, accumulant sa force en un frisson,
Emplit d'un flot de feu la gueule du poisson
Et, d'un bond où sa rage en mille éclairs éclate,
Disparaît en tonnant dans le gouffre écarlate.*

*O silence sacré des victoires!... Vapeurs
Où halette le souffle embrasé des vainqueurs !*

*Le poisson gigantesque a fermé les mâchoires.
 Il nage doucement dans les volutes noires
 De la fumée, avec la foudre dans ses flancs,
 Et les oiseaux lui font escorte. En orbes lents
 Il plane. Et quand enfin la sanglante buée,
 Peu à peu dans l'azur nocturne diluée,
 Ne voile plus que comme une gaze de miel
 Les lauriers étoilés qui brûlent dans le ciel,
 Tout à coup, aux regards de la foule éblouie,
 A plein souffle écartant l'acier de ses ouïes,
 Il s'élançe — dans quel formidable dessein? —
 Aussi prompt que l'éclair qu'il porte dans son sein,
 D'un élan tel que l'ombre est comme traversée
 Par le sillage éblouissant d'une pensée,
 Et que l'on croit ouïr le sifflement de feu
 D'un javelot dardé contre le cœur de Dieu.*

*Alors, des noirs coteaux où trépigne la foule,
 Le battement des mains s'élève, comme roule
 L'essor nocturne des cols verts et des vanneaux,
 Lorsque la canardière a tonné sur les eaux.
 Longtemps cet ouragan de mains clapote et claque.
 Puis la foule, houleuse et dionysiaque,
 Ivre du rire ardent qui bout dans tous les cœurs,
 Entonne d'une voix le psaume des vainqueurs :*

*« Chantez l'homme. Hosanna pour le fils de la femme !
 Chantez. Il a saisi la foudre entre ses poings.
 Il a bridé la nue avec un mors de flamme.*

» *Les forces de la terre en tremblant l'accompagnent.*
Faites fumer pour lui l'encens et le benjoin,
Allumez des bûchers aux cimes des montagnes.

» *Quel est donc celui-ci qui sort de la poussière?*
Il a saisi la foudre et ne la rendra point.
Il monte, les reins ceints de force et de lumière.

» *Quel bras l'arrêtera dans sa course féconde?*
Quelle voix lui dira : tu n'iras pas plus loin? [au monde.
L'homme est grand. L'homme est saint. L'homme commande
» *Gloire à l'homme! Hosanna pour le fils de la femme!*
Areturus, Altair, Véga, soyez témoins!
Il a sellé le vent, le tonnerre et la flamme. »

Tandis que l'hymne ardent s'évaporait dans l'air,
Le pâle cavalier, aux confins de l'éther,
Farouchement courbé sur sa bête sublime,
Semblait caracolier en face de l'abîme
Et, sondant à travers l'espace illimité
L'immensité fuyant devant l'immensité,
Sentait sourdre à son front des sueurs d'agonie
A voir briller, avec une froide ironie,
Dans l'ombre où le calcul s'exalte en trillions,
Les yeux phosphorescents des constellations.

VICTOR KINON.

POÈME

Rien ne nous rend si grands qu'une
grande douleur.
(ALFRED DE MUSSET. — *La nuit de mai.*)

« *Entre chez moi, passant... ; délace ta chaussure...
En te voyant venir, j'ai senti ta blessure
Et je veux te donner le baume qui guérit ;
Mon logis n'est pas grand, il fait froid, mais la porte
Se referme si bien sur celui qui m'escorte
Qu'un calme pénétrant te remplira l'esprit.*

*Viens, je serai pour toi la sœur et la maîtresse,
Tu sauras de quel charme est faite ma caresse
Et tes yeux s'ouvriront en plongeant dans les miens ;
Tu verras ce que vaut l'existence qu'on mène
Quand on doit se heurter à la tourmente humaine
Avec un idéal, des rêves, qui sont tiens.*

*Tu comprendras pourquoi ma retraite est si douce
Et que vivre avec moi, c'est vivre sans secousse
Dans le recueillement qu'exige la Beauté ;
Poète, ne crains pas que je sois infidèle :
Même au pays des Dieux j'irai suivre ton aile,
Mes bras te berceront quand tu auras chanté. »*

* * *

*Celle qui me parlait avait la voix divine,
Une robe de lin dessinait sa poitrine*

*Et tombait sur ses pieds en longs plis gracieux,
Grande, elle ressemblait aux antiques vestales,
Son visage était beau, ses lèvres étaient pâles...
Mais quelle profondeur se mirait dans ses yeux !*

*Quel tourment, quel désir avait logé sa flamme
Au sein de ce regard qui vous entraînait dans l'âme
Était-ce le génie ou bien le désespoir?
Était-ce la souffrance ou l'orgueil insensible?
Je ne sais... mais son charme était irrésistible
Et je m'imaginai la déesse du soir.*

*Elle était là, superbe sous sa chevelure
Dont l'ébène soyeux dépassait sa ceinture
Et que sur son front mat ornait un cercle d'or ;
Je songeais qu'autrefois — combien l'heure fut brève ! —
J'adorais une femme aussi belle en mon rêve...
Ce fut trop de bonheur et le rêve était mort.*

* * *

*« O toi qui veux m'aimer, quel est ton nom, charmeuse?
Pour vouloir adoucir ma route douloureuse.
Qu'as-tu vu dans mon cœur qui soit digne du tien?
Sais-tu que j'ai juré de ne faire à personne
L'honneur de mendier ce qu'il faut que l'on donne
Sans calcul, sans mesure et sans regretter rien ?*

*Sais-tu que j'ai trente ans de plus que mon visage
Et quel est le chagrin qui marqua son passage
Sur mon âme joyeuse, avec ses crocs d'acier?
Sais-tu que je n'ai plus l'illusion touchante
Qui fait qu'à chaque pas on vibre clair, on chante
Et l'on croit voir des fleurs où ce n'est qu'un borborygme ?*

*Sais-tu — mais comment donc saurais-tu ce mystère? —
 Que j'ai gardé très pur en mon cœur solitaire
 Le tout premier amour qu'une femme y grava?
 Qu'aucune autre n'a pu retenir ma pensée,
 Que mon martyre est fait de tendresse insensée
 Pour l'ange de la nuit qui chaque jour s'en va?*

*Non... laisse-moi partir et porter seul ma charge,
 Le chemin fait butter, mais l'horizon est large
 Et l'air que je respire a parfois sa fraîcheur...
 Adieu... d'autres viendront qui t'aimeront sans doute
 Et qui s'étourdiront, en oubliant la route,
 Avec un peu du sang que versera ton cœur. »*

* * *

*Pourquoi donc, attiré par le troublant mystère
 Qui faisait se pencher vers moi cette âme fière,
 Suis-je resté quand même après avoir dit non?
 Pourquoi devant ce front pur comme un ciel d'aurore,
 Songeant au coup brutal dont je souffrais encore,
 Ai-je senti grandir le suprême pardon?*

* * *

*« Ami, reprit la voix, je sais toute ta vie,
 Ton âme, jusqu'ici, c'est moi qui l'ai suivie,
 C'est moi qui la première ai compris ta douleur ;
 C'est moi qui la première ai posé sur ta lèvre
 Un long baiser d'enfant, sans désir et sans fièvre,
 C'est moi qui la première ai vu clair dans ton cœur.*

*Plus tard, quand le destin t'eus désigné la voie
Que tu pris au départ avec des chants de joie,
Poète, par la main j'ai reconduit un soir
Vers ta lampe mourante une forme voilée :
C'était ta muse, enfant, ta belle fiancée
Dont l'amour avait fui ton premier désespoir.*

*Dès lors, j'accompagnai chacune de tes courses
Et je penchais mon front sur le cristal des sources
Quand ta lèvre de feu voulait s'y rafraîchir ;
Mais les sources jamais ne t'ont dit mon visage
Et tu ne savais pas quel était ce nuage
Qu'entre le ciel et toi tu regardais courir.*

*Oui, j'ai passé partout derrière ta pensée,
Comme toi méconnue et comme toi blessée...
Qui te reste à présent si ce n'est encor moi ?
Qui songe à te guérir ? la main fine et légère
Dont l'arme fut si juste, ami, n'y songe guère...
On peut tuer l'esclave... eh bien, lève-toi, roi !*

*Ah ! nous avons vécu des heures torturantes !
Je t'ai vu retomber les ailes frémissantes
Avec le doute au cœur et le vertige au front
Je t'ai vu reculer devant l'œuvre divine
Et, de crainte éperdu, malgré ton origine
Te pencher assez bas pour connaître l'affront.*

*Il est temps de veiller... sursum corda ! Regarde
Et vois quel infini la jeunesse te garde !*

*Monte si haut que rien n'atteigne ton essor.
Laisse vagir le monde et chanter ta chimère
Car il vaut mieux mourir l'âme saignante et fière
Que vivre dans la fange avec ton orgueil mort.*

*Car il vaut mieux servir la Beauté souveraine
Et garder ton trésor d'amour pour cette reine
Que de le dépenser sans en avoir le prix...
Songe que chaque instant mène à la délivrance,
Qu'où l'idéal finit, l'éternité commence
Et, qu'après tout, le reste est digne de mépris.*

*Courage et crois en toi ! vas sans tourner la tête :
Jusqu'à ce jour divin de l'éternelle fête :
Alors je veillerai ton glorieux sommeil...
D'ici là, ta compagne à l'heure vraiment rude
Ami, ce sera moi : ... Je suis la Solitude. »*

*
* * *

Et voici que j'attends un rayon de soleil...

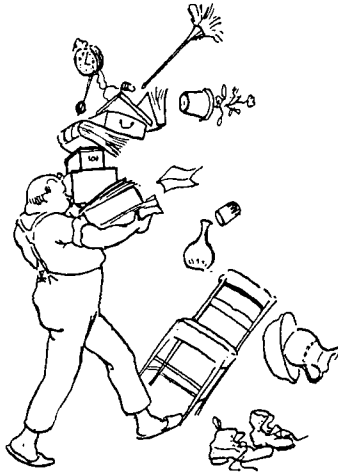
ADRIEN DE PRÉMOREL.

Bleid, février 1911.

LE DOUZIÈME PROVISoire

« Il faut que sur-le-champ, monsieur, je vous l'apprenne... » Cette phrase, je m'en aperçois à l'instant, est un vers. Mais cela ne fait rien ; on finira tout de même par me comprendre pour peu qu'on ait lu Nietzsche, qu'on ait le cœur bien placé et qu'on ne me lise pas, comme par hasard, au moment précis où l'on vient d'absorber à la file douze *whiskey and soda*. Voici la chose grave que je vous dois apprendre, héros et nobles dames : j'ai déménagé ! Comprenez tout ce que ce mot contient d'affligeant et de douloureux ! Entendons-nous bien : il s'agit purement et simplement d'un déménagement matériel : fauteuils et bretelles, chaussures et pendules. Si c'était autrement que j'avais déménagé, il est probable que je ne pourrais ni ne voudrais vous y instruire. Et, au surplus, vous ne me croiriez peut-être pas, encore que certaines gens — qui sait, bien informés ? — prétendent que mon déménagement intellectuel ne soit pas une nouveauté. On a des amis, n'est-ce pas ?

Non, je parle du transport dans un *home* inconnu de ces mille inutilités poussiéreuses qui rendent la vie si agréable, de ces objets sur lesquels, à la même place, nous avons tellement posé le regard, que nous finissons par ne plus nous apercevoir qu'ils y sont.



Nous ne nous en apercevons que quand on nous les a brisés — ou déménagés. Ces deux mots — quoi qu'en pense Littré — sont à peu près synonymes.

D'ailleurs, si on casse un certain nombre de choses, il y a des compensations. On retrouve des vieilleries qu'on avait perdues de vue depuis longtemps. J'ai personnellement retrouvé une paire de pantoufles en satin mauve qui m'ont été droit au cœur. Elles ne m'allaient plus aux pieds parce qu'en réalité, ces pantoufles se réduisaient à un satin infinitésimal duquel se détachaient irrésistiblement des fantômes de semelles. Dans le fond d'une de ces chausures — que je viens d'offrir au Musée de la Porte de Hal, j'ai trouvé un bouton de col. Croirait-on jamais que les boutons de col poussent en des serres aussi singulières !

Bref, c'est l'époque : on déménage. En tout. En politique. En estomac. Oh ! cette dyspepsie ! Le baromètre lui-même, d'ordinaire si rigoureusement attaché aux prédictions du vieux sous-lieutenant ! Il déménage : on ne « sait plus de chemin avec lui ! » Vous voudrez bien me pardonner, mesdames et messieurs, eu égard aux circonstances, cette hâtive chronique. J'écris au milieu des objets les plus hétéroclites : une boule de grosse ficelle voisine avec une bouteille de pétroléine ; un soda dort, moelleusement étendu sur un vieil oreiller rose ; des cannes, dans les coins, ont l'air de se promener toutes seules ; une boîte jaune traîne sur ma table depuis plusieurs jours, sans que je sache ce qu'elle contient et sans que j'aie le temps de m'en enquérir, vu qu'elle est ficelée avec un art incomparable ; un bâton de cire à cacheter bleue s'incline vers une brosse à habits ; un carton à chapeau se trouve sous mes pas chaque fois que je veux faire un mouvement et s'obstine d'autant plus qu'il est vide et déchiré ; un réchaud à alcool contient des paires de gants ; un peignoir de bain pendu à un porte-manteau a l'air d'un vieillard d'une maigreur effroyable que ne parvient pas à consoler le portrait rebondi de M. Fallières qui illustre la première page de *Pourquoi pas !* Enfin, ça va bien, ça va très bien !

Parmi les plus notables événements du mois, je crois qu'il convient de placer au premier rang les merveilleuses représentations de la *Tétralogie* que sont venus nous donner à la Monnaie les prestigieux artistes allemands. Le succès a été prodigieux. Il faut reconnaître qu'il était mérité. Il semblerait puéril de vouloir célébrer ici le génie de Wagner; ce n'est pas mon rôle et, au surplus, ce génie se célèbre fort bien tout seul. D'autre part, le théâtre de la Monnaie nous avait donné déjà, en français, de remarquables exécutions de chacune des quatre œuvres de l'*Anneau du Niebelung*, et plus particulièrement de la *Walkyrie*. C'est précisément cette œuvre — évidemment la moins bien interprétée par la troupe allemande — qui nous a montré à quelle perfection d'exécution arrivaient les directeurs de la Monnaie avec leur troupe ordinaire et disposant de dégagements de scène notoirement insuffisants. Reconnaissons, néanmoins, qu'il y avait quelque chose de changé. Et la réflexion générale était celle-ci : « Comme cette musique est claire et facile à comprendre. » C'était fort vrai. Et il est amusant de comparer cette opinion générale avec celle, proférée il y a quelques années, par certains aristarques hirsutes et hagards, qui prétendaient que la musique de Wagner n'était pas mélodique et ne contenait qu'un fatras grotesque et boursoufflé. Cette opinion, à l'heure actuelle, ferait sourire : il n'y a pas si longtemps pourtant qu'elle fut émise par des critiques à la plume desquels on reconnaissait quelque autorité. Au surplus, beaucoup d'entre eux ont à présent « tourné casaque ». L'homme absurde est celui qui ne change jamais...



Maintenant, à qui revient le mérite de l'exécution de la *Tétralogie*? Sans conteste aucun, à l'interprétation extraordinairement nuancée du *kapellmeister* Otto Lohse.

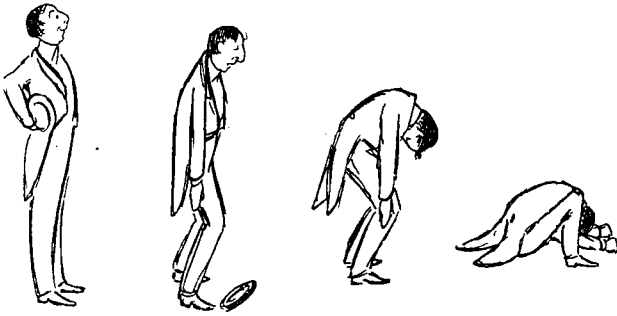
M. Sylvain Dupuis étant nommé directeur du Conservatoire de Liège, ce qui est une vraie bonne fortune pour cet établissement, c'est M. Otto Lohse qui, grâce aux instances de MM. Kufferath et Guidé, le remplacera au pupitre à la Monnaie. Félicitons-nous-en. Personnellement, je me demande, non sans sourire intérieurement, quelle tête M. Otto Lohse fera quand on le chargera de diriger la *Traviata* ou la *Vie de Bohême*. Pourvu qu'il ne devienne pas enragé !

La clarté de l'exécution s'est remarquée dès le premier soir, dans l'*Or du Rhin*. On a été stupéfait de constater que tout cela est fort facile à comprendre, quand les motifs sont dégagés avec soin et que les cuivres sont un peu muselés, si j'ose dire. Et on était ravi, ravi, ravi ! Les interprètes allemands ne sont pas sensiblement supérieurs à ceux que nous avons accoutumé d'entendre en français. M. Van Rooy est devenu bien désagréable à entendre. Son baryton est devenu basse chantante ; et dans les notes élevées, l'artiste ne manque pas de détonner. A mon sens, les deux interprètes les plus remarquables furent Van Dyck dans Loge et Hensel dans Siegfried. M. Van Dyck a la voix un peu fatiguée, c'est connu, mais il rachète cela par une exubérance, une clarté de diction, une jeunesse et une science du costume qui donnent autant de plaisir à le voir qu'à l'entendre. Dans le rôle de Loge, il avait seize ans. Et il avait revêtu un costume de satin rouge à nuances dégradées qui le faisait paraître habillé d'une flamme...

M. Hensel a été le grand triomphateur de l'affaire. Il faut vous dire, qu'outre ses grandes qualités de chanteur et de comédien, M. Hensel est un idéal Siegfried : il a une prestance superbe et des jambes de premier ordre. J'ai eu à côté de moi une jolie petite miss qui ne cessa de lorgner avec une grande complaisance les jambes de M. Hensel. J'ignore si cette jeune personne aime particulièrement l'*Anneau du Niebelung* ; mais elle aime à coup sûr les belles jambes et dame ! cela montre qu'elle possède la faculté d'enthousiasme. A la fin du *Crépuscule des Dieux* on réclama M. Hensel avec fougue et insistance ; mais

M. Hensel ne revint pas : il était allé retrouver Gretel peut-être... (Qu'Humperdinck me pardonne!) ou peut-être était-il allé se réconforter au moyen de quelque poétique beefsteack américain. C'était son droit ; mais alors pourquoi n'a-t-il pas envoyé ses jambes saluer le public? C'était bien le moins!

Bien entendu, il n'y avait plus un strapontin à avoir ; la salle, chaque fois, était archicomble. Je ne sais pas si tout le monde comprenait fort bien, il y a même des chances pour que la majorité ne comprît rien du tout du texte, voire de la musique. Mais cela n'a aucune importance. On faisait semblant de comprendre et c'est déjà bien joli. Et aux entr'actes le public était bien amusant à considérer. En dehors des jeunes Anglaises — énormément de jeunes Anglaises, dont le langage est un gazouillis aux *pickles* — il y avait les vieilles Anglaises — énormément de vieilles Anglaises à la denture horrifiante. Et il y avait des messieurs



en complet vert et des messieurs en smoking, des esthètes blêmes, si blêmes et à l'air si furieux qu'on les croit toujours un peu souffrants ; des belles dames couvertes de bijoux ; des dames moins belles accompagnées de partitions qu'elles annotaient. Et il y avait aussi le vieux monsieur en habit, le vieux monsieur droit et plastronnant le premier jour mais que la fatigue de chaque jour affaisse davantage et qui, le dernier soir, a l'aspect lamentable d'un vieux pommier en habit noir ; le vieux monsieur qui

trouve « tout ça bougrement embêtant » et que console seule la perspective du dîner traditionnel entre le premier et le deuxième acte du *Crépuscule*... Je l'ai vu dîner, ce vieux monsieur : désolation des désolations, le dîner ne lui a pas paru bon ! Alors qu'est-ce qui lui est resté du Festival Wagner ? Je vous le demande un peu, qu'est-ce qui lui est resté !

*
* * *

« Allons, enfants de la patri-i-e!... » On a beaucoup chanté de chants révolutionnaires français, à Bruxelles, après avoir entendu les chanteurs allemands. Mais c'était pour acclamer M. Fallières qui nous faisait une petite visite. En Belgique, en dehors de ces circonstances particulières et solennelles, la *Marseillaise* est encore un chant révolutionnaire, quoi qu'on ait fait plus fort depuis. Il est vrai que chez nos voisins, quand on veut protester contre le gouvernement établi, on crie : « Vive la France... » ce qui parfois est considéré comme un cri de révolte. Tout cela, c'est une question d'habitude. Il y a des gens qui, pour exprimer la plus profonde admiration, se bornent à invoquer, assez vivement, la divinité.

Je me borne à constater que l'accueil fait au président de la République française a été extrêmement chaleureux. Nos bons rapports avec nos voisins ne feront que s'accroître. Tant mieux. La culture française est une des choses dont, Belges, nous avons le plus à nous enorgueillir. L'amitié française aussi. M. Fallières a fait une excellente impression à Bruxelles. Et on la résumait par ces mots : « Il a l'air d'un si brave homme ! » Et c'est vrai. Nous sommes sensibles à cela chez nous. Nous aimons bien les braves gens. Evidemment, le vénérable président n'a en rien l'allure d'un héros. Il n'évoque pas la resplendissante image de Louis XIV, quoiqu'il arbore parfois, bleue à pois blancs, une cravate La Fallières... (Tonnerre ! voilà que cela me reprend !) Son habit noir perpétuel « représente » moins qu'un costume étincelant de hussard de la mort, par exemple. On a bien songé à prier M. Fallières d'endosser un costume de grenadier ; mais il a affirmé avec douceur

que cela ne lui irait pas du tout. On s'est incliné en souriant devant ce que l'on appela une coquetterie de sa part.



Par exemple, on a soumis le président à un régime plutôt sévère ! L'a-t-on assez fait galoper ! Il en maigrissait à vue d'œil. Cependant, les repas ne lui ont pas manqué : on a mangé toute la journée. Pourvu qu'il n'ait pas mangé de tout ! Quelle dyspepsie, seigneur Dieu ! Et si content qu'il ait été de l'accueil de ses bons amis les Belges, il aura été bien aise, rentrant à l'Élysée, de savourer une bonne tranche de gigot à l'ail, de s'installer, pantoufles aux pieds, dans un excellent fauteuil et, au milieu d'un cercle de familiers, de commencer en ces termes : « J'étais là... Telle chose m'advint... » ou bien :

« Il pleuvait... On était trempé par les averses...
Saint-Pierre à Saint-Médard disait : « Encore, ah ! verse »...
Lors, pour mon habit noir, le cœur frémissant d'aise,
La musique des Guid's joua la *Marseillaise*... »

Ou bien, il aura dit tout simplement : « Si nous faisons un domino... »

* * *

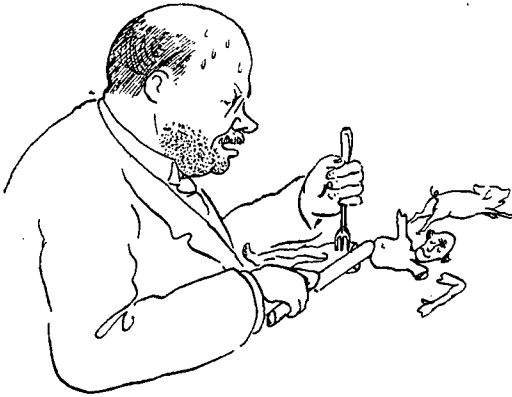
Si le soleil a boudé presque toute la réception, il est un rayon que nous avons regretté plus que les autres, Madame. L'absence de Votre blonde Majesté nous faisait à tous un gros chagrin. Et nous étions tristes parce que nous Vous savions souffrante et que nous aurions voulu tâcher de Vous guérir un peu par la chaleureuse spontanéité de nos acclamations. Nous ne Vous avons pas vue depuis longtemps. Nous Vous avons, du premier jour, appelée « notre petite Reine », mettant en ces mots, peut-être un peu trop familiers, tout notre loyalisme attendri. Vous avez conquis notre respect autant que notre affection. Nous avons suivi avec angoisse les phases de Vos souffrances, parce que nous Vous avons toujours vue compatissante aux souffrances des autres... Et nous espérons que bientôt nous Vous reverrons au milieu de la foule qui Vous acclamera avec une faveur toujours plus grande. Et Vous aurez, Madame, la joie de voir battre pour Vous le cœur ému du peuple belge.

* * *

Mai est le mois attendri du muguet. Mai est le mois des fiançailles. Mai est le mois des premières communions. C'est le mois d'une jeunesse prête à éclore et qui s'ignore encore soi-même. Petites fleurs si timides, clochettes blanc crème dans un corselet de feuilles en tendre satin vert; jeunes filles qui jetez un regard sur l'avenir et n'êtes, cependant, pas encore très sûres du présent; petites communiantes blanches qui vous en allez, en vos robes paradoxales de mariées naines, vous êtes, me semble-t-il, des sœurs qui devez vous comprendre. Et la fraîcheur printanière qui émane de vous n'est pas sans attendrir un peu la narquoiserie, ni sans consoler le désabusement...

* * *

La saison d'hiver s'est terminée dans un éblouissement. Outre la *Tétralogie*, nous avons eu le *Vieil Homme*, de M. de Porto-Riche. La pièce a fait sensation et a obtenu un gros



succès à Bruxelles. Il a semblé qu'en cette fin de saison théâtrale certains critiques commençaient à avoir besoin de quelques jours de congé. La fatigue de M. Edmond Catier, par exemple, est bien attristante. On peut ne pas aimer le *Vieil Homme*. J'avoue même que, personnellement,

Amoureuse m'agace un peu. Néanmoins, ce ne sont pas des œuvres que l'on puisse discuter par le moyen d'une pirouette. Au sujet du *Veil Homme*, M. Cattier écrit : « Le sujet du *Veil Homme* est peu régalant... M. de Porto-Riche étale, fouille, développe largement les possibilités de la situation... Il délaie cette boue avec son eau de roses... »

Évidemment! Évidemment! Et puis, il y a aussi *Phèdre*, d'un nommé Racine...

* * *

Sevrés — ou presque — de théâtre, les gens du monde courent à des réjouissances plus champêtres — ou qui en ont l'air. Concours hippique, Grand Prix de Bruxelles, *Jagdritts*, *Paper-hunts*, *Cross-countries*, que sais-je! Au concours hippique, il y a eu un monde fou. Enormément de toilettes; car on a pris l'habitude de ne pas assister tout nu à ces cérémonies. Il y a des moments de regret; il y en a aussi de... satisfaction : car l'architecture féminine est parfois un peu décevante. Trop de ceci et pas assez de cela! Et puis, si vous ne me comprenez pas à demi-mot, je n'y puis rien. Mais pour peu qu'ils veuillent bien me le demander un mois à l'avance, je recevrai volontiers ceux qui désireraient m'interviewer à ce sujet. Toujours est-il que l'on a vu beaucoup de femmes, qu'on a entendu beaucoup de potins, qu'on a même par-ci par-là remarqué quelques indéniables chevaux. Ces chevaux sautaient. Mon Dieu! pourquoi pas? Très admirés, les officiers belges! quels succès! Il n'y en avait que pour eux, ma chère! Pourvu qu'il n'y ait pas de brouilles dans les ménages! On entendait aussi des réflexions pittoresques, dans le plus pur jargon des bords du Maelbeek. Si les mondaines, si celles qui, en se mettant à deux, font une mondaine tout entière, étaient nombreuses, ces dames du « bas-de-la-ville » étaient présentes aussi. On est *poddoume* chic ou on est *poddoume* pas chic! Les connaissances équestres de ces respectables matrones restent en dessous d'une ordinaire moyenne. Mais leurs jugements

sont définitifs : « Non, mais, regardeïe une fois, Madame Trullemans, comme ça est cruïeux : ce cheval sôte avec ses pattes en travers. — Moi, on m'a dit, Madame Waterneus, qu'un cheval avait sôté quatre mètres haut... » Un cheval de Walkyrie, probablement...

Très remarqué, parmi les chevaux qui participaient au



concours, un nommé *Reverse-Tout* — qui, s'il a renversé un certain nombre d'obstacles, a tout de même passé sur beaucoup de choses — et qui a terminé sa randonnée devant le téléphone posé sur la table de la presse : petit bluffeur, va!

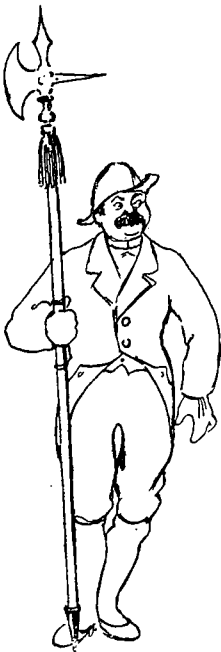
* * *

Pendant que Paul André, à Brasschaet, joue une partie de boulets, Fernand Larcier arbore une rosette violette toute neuve. Félicitations sincères. Pourvu que Larcier n'en conçoive pas un orgueil trop démesuré et qu'il continue à sourire — même s'il sourit violet. Que s'abattant sur lui, les honneurs ne l'abattent pas! « Ne l'abats pas, rosette, je t'en supplie... » On m'affirme que Larcier a mis

une rosette jusqu'à son gilet de flanelle. Ce bruit demande à être confirmé. Il est vrai qu'un bruit violet se confirme de lui-même... (Comme c'est malin de me chercher chicane, pour une phrase à double entente! Grammairiens, va!)

* * *

J'ignore si on a célébré, ces temps-ci, un plus grand nombre de mariages à l'hôtel de ville de Bruxelles. Toujours est-il que les pompiers ont été remplacés par des hallebardiers aux uniformes magnifiques. Quels beaux hallebardiers! On en mangerait. Seulement, il me semble que les cérémonies matrimoniales sont déjà assez impressionnantes comme cela! Il suffisait de voir M. Steens officier, — officier de l'État-civil — pour être tout ému pendant longtemps. On a ajouté des hallebardes : il en pleuvait. Le mariage devient une cérémonie diablement inquiétante. Ne va-t-on pas, un jour ou l'autre, mettre aussi des canons? Il y avait déjà les foudres — anticipatives — du Code civil. Le Code, à présent, devient militaire. C'est du caporalisme. Le caporalisme devient général.



* * *

Vous ne connaissez peut-être pas M. Maurice Tamine. Je ne le connaissais pas davantage. Vous et moi, nous avons grand tort. M. Maurice Tamine est un poète. Il publie, dans la *Province* — oui, oui, parfaitement! — un long poème. Et ça ne fait que commencer. Cela s'appelle *Au*

Marché de l'Hymen : c'est un vaste titre. Il m'envoie ce poème, mettant à même la feuille du journal, ces mots qui me flattent infiniment : « Hommage de l'auteur ». *La Province* annonce ceci aux lecteurs éblouis : *Nous commençons aujourd'hui la publication d'un poème de belle et primesautière allure dû à la plume de notre jeune concitoyen, M. Maurice Tamine. Nous laissons nos lecteurs juges d'apprécier cette œuvre qui nous semble devoir être mise en relief. Ils jugeront, sans doute comme nous, qu'elle marque une grande originalité et un talent sérieux chez son auteur.* M. Tamine a pris soin de souligner lui-même les mots « grande originalité » et « talent sérieux ». Cela part d'un bon naturel. Il convient que je vous mette sous les yeux quelques vers de la première partie de ce poème — intitulée *Le Boniment du Mariage*. Mes lecteurs seront juges de juger par leur jugement l'originalité, le talent sérieux et primesautier du jeune Montois. Et j'espère que M. Tamine ne cessera pas de vaincre ! Voici l'enfant :

*Seigneurs, bourgeois et manants ! Qui que vous soyez,
Nobles ou gueux, magistrats, banquiers dévoyés,
Assassins, Princes de finance ou d'épée,
Gens de sac et de corde, canailles échappées
Aux filets de Thémis : Approchez ! Approchez !
Puçaux, don Juan ou satyres : approchez !
Ténébreux idiots ou Gloires de la Science :
Approchez ! Approchez ! Approchez ! L'on commence !
Vous tous, enchaînés par l'invisible collier
Qu'adroitement vous ont lacé mes fins limiers
L'Ambition, le Désir, l'Intérêt, ou encore
Le facétieux Amour que l'Égoïsme abhorre :
Approchez !! Approchez en écrasant vos rangs
Devant l'irrésistible étal ou Moi, le grand,
L'unique, le seul entremetteur Mariage,
Charlatan patenté par les Lois et l'Usage,
Vous convie à troquer vos odieux et méchants
Célibats, contre le Paradis alléchant
De l'existence à deux ! J'ai ci des Amoureuses
Pour suivre vos vies les plus aventureuses ;
Des femmes de repos ; des modèles de mères,
Qui vous rendront heureux, tous, par mon Ministère.*

*Approchez donc, Amis! Et ne vous effrayez
 Si je vous semble un peu mystérieux! Voyez :
 Je suis tout rose et or, tout bouffi de promesses
 A l'égard des amants dont la pure tendresse
 Sera, par mon contrat, un lien obligé.
 A ceux que j'unirai, je promets, sans jauger,
 Les joies éternelles les plus affriolantes ;
 Les fortunes rêvées les plus alléchantes ;
 Un amour infini ; Les bonheurs les plus purs ;
 Une fidélité à un appui très sûr!...
 Où pourriez-vous trouver un Paradis semblable?...
 Que dit ce Divorcé d'aspect désagréable???
 Illusionniste, moi? Non, Monsieur : on peut voir
 En tout temps le fond de ma boîte et les tiroirs :
 Tout est percé à jour! Nulle méprise à craindre
 Ici! Vous avez tort absolument de geindre
 Sur des malheurs fictifs. Quoi! Vous me désignez
 La rapacité folle de votre ex-moitié?
 Ses amants? Ses aigreurs? Ses injustes colères?
 Ma foi! De votre temps, peut-être sur la Terre
 Vivaient pareils démons! Mais aujourd'hui, Messieurs,
 Tous nos échantillons sont produits merveilleux
 Dont l'union légitime avec vos caractères
 Réalisera, je le jure, ce qu'espère
 Le plus optimiste des candidats maris!
 Si, d'ailleurs, un sujet dont vous seriez épris
 Était, par grand hasard, affligé d'une tare,
 D'un vice ou d'un défaut funestes ou hilares,
 En toute franchise, je vous les ferais voir.
 Enfin, vous ne prendrez que ce que veut avoir
 Votre seul Intérêt ou, pour les imbéciles,
 Le sentiment d'Amour, superflu inutile.
 Approchez! Approchez! Approchez! C'est l'instant!
 Fournissez-vous, Messieurs, vous en serez contents!
 J'ensolcille les jours les plus neurasthéniques
 Et j'assagis les fous!... En avant la musique!*

M. Maurice Tamine, me dit-on, a été récemment la victime d'un accident : il est tombé sur la tête. Tout s'explique.

J'ai reçu de M^{lle} Marguerite Van de Wiele la lettre suivante, que je me fais un plaisir de publier :

MONSIEUR,

Je n'ai pas l'habitude de répondre aux attaques personnelles. ni de m'occuper de propos de couloirs, ni de rectifier les informations inexactes qui me concernent. Je ne le ferai pas encore aujourd'hui. Je me bornerai à mettre sous les yeux de vos lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire*, à qui vous avez si abondamment parlé de moi, trois lignes qui les intéresseront d'autant plus qu'elles sont de vous. Il s'agit du billet que vous m'avez adressé le 29 décembre 1910, au lendemain de la première représentation du « Théâtre de la jeunesse » à propos de ma causerie sur le *Miroir aux Alouettes*.

« F.-CHARLES MORISSEAUX

» se rappelle respectueusement au souvenir de M^{lle} Marguerite Van de Wiele, lui exprime ses vives félicitations pour sa causerie charmante d'hier et la prie d'accepter etc., etc. »

Je ne crois pas devoir invoquer le droit de réponse pour vous prier d'insérer dans le plus prochain numéro de la *Belgique Artistique et Littéraire* et dans votre spirituel « Douzième provisoire » cette lettre à laquelle vous collaborez avec tant d'agrément.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Mon aimable correspondante pratique le système des petits papiers. Cela part d'une âme blanche. Je suis donc d'autant plus désolé que ce ne soit pas le mien. Je pourrais peut-être dire comment et sur quel ton m'écrivait la charmante conférencière, en réponse à mon billet. Je pourrais...

Mais je préfère ne rien ajouter à la lettre de M^{lle} Marguerite Van de Wiele. Je craindrais de la déflorer.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

LES LIVRES BELGES

Camille LEMONNIER : LA CHANSON DU CARILLON (Pierre Laffite et Cie). — **Prosper-Henri DEVOS** : MONNA LISA (Lamberty). — **Iwan GILKIN** : LA NUIT (*Mercur de France*). — **Franz MAHUTTE** : PAGES VERSICOLORES (Lebègue). — **E.-L. SCHELLENBERG** : EMILE VERHAEREN (Xenien-Verlag, Leipzig). — **Jethro BITHELL** : CONTEMPORARY BELGIAN POETRY (The Walter Scott Publishing, à Londres). — **Émile MATHIEU** : LA REINE VASTHI (Plantyn à Gand). — **Baron Ch. de 't Serclaes de Wommerghem** : MON VOYAGE A TRAVERS LES PLANTATIONS DU MAYOMBE ET DE SAN THOMÉ (*L'Éditorial*, à Louvain).

C'est bien plutôt un fervent et touchant poème qu'un roman que Camille Lemonnier vient d'écrire. Sous la forme d'une légende imprégnée d'émouvant mysticisme bien plus que sous celle d'une histoire à savantes péripéties, il a magnifié la beauté sereine de Bruges, le charme de son archaïque splendeur, l'émoi simpliste des âmes menues qui rêvent, qui aiment, qui espèrent, qui croient et qui souffrent derrière les façades ouvragées des maisons merveilleuses, dans les asiles silencieux des béguinages, sur les rives romantiques des placides canaux, au pied des beffrois d'où s'essore la *Chanson du carillon*...

C'est une œuvre de pénétrante poésie, une œuvre de douceur, d'idéal et aussi de réconfort. Un des personnages qui la peuplent, comme les figures hiératiques peuplent les paysages bariolés des vitraux de cathédrales, prononce peut-être l'évangile philosophique qui est la conclusion à tirer de ce livre : « rien n'est triste, dit-il, et tout au contraire est tendre, doux, beau, harmonieux dans la vie, si l'on peut voir ce qui est au fond de la vie... »

Ailleurs, un autre s'exprime de la sorte : « Ah ! comme je compris alors l'âme de Bruges et le vertige de mort et d'amour qui rend sans force les âmes et les épuise d'un charme voluptueux et narcotique !... Ah ! combien, venus ici en passant, une fleur à la bouche, ont subi la douce et ensorcelante agonie et ne sont plus jamais repartis ! »

Elles abondent, au cours de ces 350 pages chatoyantes, les

descriptions de la vieille cité prestigieuse en l'honneur de laquelle Camille Lemonnier a composé cet hymne éloquent avec l'art et l'autorité que nous admirons depuis tant d'années, répandus dans tant d'œuvres qui dureront, alors que depuis longtemps auront sombré dans le ridicule et surtout dans l'oubli les quelques piètres railleurs impuissants ou de venimeux plunitifs acharnés à tenter en vain d'amoindrir et de salir un homme et un talent dont la puissance les hébète ou les écrase. Bruges, dit notamment Lemonnier, c'est peut-être « un sourire dans les larmes, le sourire de cette tendre, vivante, spirituelle lumière, avivée ou décolorée selon les heures, aux heures où la grande buée grise s'entr'ouvre... Une intime et profonde musique de lumière avec quelque chose qui veut vivre et qui meurt toujours, avec des silences et des arrêts et des reprises, la lumière mystique et frileuse des confins du ciel sur un jardin d'amour et de mort. Douceur de sentir son sang lentement s'arrêter sous les prismes mourants d'un azur soyeux, lamé de frissons d'argent froid, avec des iris frileux et comme assoupiés d'agonies...

» Et là-dessus, comme des fleurs aquatiques émergées des canaux, d'étonnantes humanités, d'antiques demeures, maçonneries chamarrées de moisissure, façades déchiquetées et guilochées, le fer mangé de rouille et saignant, le cuivre jaspé d'arséniate et partout les tons et les formes dissous, mangés par la vapeur d'eau, la pourriture du sol et les longues pluies d'ouest.

» L'eau ! Elle est en bas, en haut, dans l'air, dans la rue. Elle est la rue même, la rue liquide et qui pleure sous les gargouilles et qui sanglote au détour des ponts et qui va comme la mort avec ses moires sombres de catafalque, sous les larmes chaudes des réverbères, pareils à des cierges de nuit... »

Il ne faudrait pas croire qu'il n'émane de la *Chanson du carillon* que cette beauté subjective que l'auteur lui a prêtée avec prodigalité en transposant avec un bonheur d'expression et une richesse de tonalités sans pareils les sentiments et les sensations nés du spectacle de la ville dont le passé s'éternise. Il y a une autre vie que celle des seuls souvenirs dans ce livre, un autre intérêt que celui de la rêverie et de la contemplation. « Toute la poésie n'est pas dans la chimère : il en est une autre qui est faite de tendre et forte réalité quotidienne. » Et voilà pourquoi nous sont si sympathiques et attachants les quelques personnages qui gravitent autour de la douce et un peu mysté-

rieuse héroïne. Celle-ci s'appelle Elsée et elle vit dans une quiète intimité familiale plutôt besogneuse avec ses deux sœurs et leur vieille mère qu'attriste un lointain veuvage dramatique.

Or, Elsée, par jeu d'abord, par curiosité d'artiste ensuite, se met à façonner, à parer des marionnettes, des figurines que des amateurs aperçoivent, admirent et célèbrent à l'envi.

Le passe-temps puéril devient vite un art; à broder des tableaux qui font sensation, Elsée acquiert un grand renom et rend la richesse à toute la nichée un instant acculée à la pauvreté. « Se rend-on bien compte de ce que peut être l'intime satisfaction d'une jeune artiste, sans grande confiance en elle, et qui, presque du premier coup, trouve dans ce qu'elle fait la cause d'un grand bonheur?... »

Mais ce qui fait surtout le charme pénétrant et l'originalité délicieuse de cette histoire aux fantaisies légendaires, ce sont ses épisodes de détail, ce sont les psychologies de quelques-uns de ses personnages : délicate et troublante comme celle de Luce, la sœur aveugle d'Elsée, dans l'âme frémissante de qui passe l'émoi fragile d'un mélancolique amour; étrange et fabuleuse comme celle de cet Otto Effers apparu un instant dans Bruges et qui disparaît pour devenir un roi d'on ne sait quel royaume lointain; ardente et convaincue comme celle de Jean-Emmanuel le poète « faisant avec la main se dresser en fronton, sur l'histoire de la planète, un Bruges nouveau, un Bruges en communication avec la vaste vie marchande et en qui, peut-être, allait se réveiller la fortune d'une reine des mers ».

C'est sur le chant qui célèbre ce réveil que se termine le livre de Camille Lemonnier. Ce finale a des harmonies éclatantes et des lumières d'apothéose. Le carillon que fait résonner le sonneur dans la haute tour orgueilleuse, lance au ciel et répand sur la ville et les plaines une vaste phrase de choral. Des harpes, d'invisibles violoncelles, des flûtes, en sons filés, en folies de trilles et de vocalises, tout un orchestre gronde avec des musiques d'ouragan et ils disent la gloire de l'amour et l'éternelle vie de Bruges sans cesse ressuscitée...

* * *

En écrivant *Monna Lisa*, M. Prosper-Henri Devos a accompli un considérable effort. Il y a lieu de beaucoup l'en louer; ils sont bien rares les écrivains belges de la jeune génération capables ou même désireux de s'occuper de réaliser des œuvres; la plupart bornent leur activité... littéraire(?) à griffonner des

potins, des insanités, des injures à l'adresse des aînés et des laborieux. Il est de toute évidence que la probité et la dignité de nos jeunes gens de lettres est en raison absolument inverse du nombre de vers et de pages de prose qu'ils ont à leur actif.

Donc, M. Prosper-Henri Devos travaille et publie. Il faut l'en féliciter.

Certes, tout n'est pas irréprochable dans son roman actuel ; mais le bien qu'il y a, à mon avis, lieu d'en penser sur beaucoup de points compense très largement les critiques justifiées à divers propos.

Monna Lisa est la peinture très vivante d'un milieu bruxellois, évidemment observé avec une ingénieuse attention ; c'est l'histoire de quelques jeunes gens d'aujourd'hui que l'auteur a dû connaître ou, tout au moins, dont il a pénétré, avec une sagace connaissance de leurs cœurs et de leurs mentalités, les psychologies caractéristiques.

On pourrait aller jusqu'à dire que M. P.-H. Devos a récrit les scènes de la *Vie de Bohême*, mais d'une Bohême bien différente à tous points de vue de celle qu'immortalisa Mürger. Et voilà peut-être l'intérêt le plus original de ce livre : il nous donne une idée, que nous n'avons pas de raisons de ne pas croire exacte, de ce que sont, en une ville comme la nôtre, au temps où nous vivons, les jeunes artistes besogneux, enthousiastes de leur art, et leurs petites amies, les fidèles et les noceuses, les sentimentales et les vicieuses. A ce titre, le roman de M. P.-H. Devos a une précieuse valeur documentaire ; il est un tableau de mœurs, une étude de milieu des plus intéressants.

L'intrigue imaginée par l'auteur n'est pas compliquée. Le peintre Liévin Laureyssens vit avec une loyale et aimante compagne : Lisa, qu'il a enlevée à sa famille et en qui il a trouvé une véritable inspiratrice, celle qui lui communique incessamment cette ardeur, cette foi, cette vaillance sans lesquelles l'œuvre ne peut sortir du pinceau ou de la plume d'un artiste. Il l'a pour cela baptisée Monna Lisa et c'est un couple parfaitement heureux.

Surgit Andrée, une insignifiante mais perverse théâtréuse, une coquette et une malfaisante. Sans amour elle se donne à tout venant, par intérêt ou par cruelle joie d'apporter la douleur à des foyers paisibles. Liévin se jette à cœur perdu dans une liaison qui ne lui ménage qu'amertume et humiliations. Lisa lutte désespérément jusqu'au jour où, vaincue, elle doit se séparer de son amant et accepter l'hospitalité et les consolations

attendries de Fernand Reineke, un autre peintre, ami de Lau-reyssens. Mais Liévin sans Lisa, sans « Monna Lisa », c'est l'artiste sans la foi, sans l'inspiration. Liévin bâcle sans goût et sans pudeur des besognes indignes de lui, mais qui sont payées largement. Fernand, au contraire, parce qu'est exaucée une fer-vente tendresse qu'il cultive depuis longtemps comme une fleur rare dans le jardin de son cœur, tente de réaliser, lui qui fut sans puissance et sans gloire jusque-là, des conceptions magnifiques.

Mais tout rentrera dans l'ordre le jour où la dernière duperie d'Andrée, et le dégoût de Liévin et ses regrets, et la tendresse fidèle et pardonnante de Lisa auront rejeté dans les bras l'un de l'autre les amants que rien ne séparera plus.

Ah! oui, certes, cette « Bohême » n'a ni la gaieté ni la belle humeur, ni l'insouciance sympathique de l'autre, de celle d'au-trefois et de Paris. Les rapins, et les poètes et les « grisettes » du Bruxelles de 1911 sont préoccupés de plaisirs lourds, de sen-sualités, d'intérêt, de jalousies; peu d'amitié, guère de sincérité et beaucoup de calculs sont à la base de leurs actes quotidiens. Ce n'est pas à M. P.-H. Devos qu'il faut s'en prendre si on le regrette...

Mais ce qu'on peut reprocher à M. P.-H. Devos, c'est d'avoir allongé son étude de mœurs et de caractères, d'en avoir épar-pillé l'intérêt en s'attardant à des considérations de philoso-phisme sentimental ou des dissertations d'esthétique dont le moindre tort n'est pas de se répéter. A leur excuse disons, cependant, qu'elles nous valent quelques jolies ou piquantes définitions, quelques assertions dont le paradoxal lui-même n'est pas pour déplaire : « L'intelligence d'une femme qui aime, c'est la cire fumante qui, docile, s'offre à ce cachet, la pensée de l'homme aimé. » — « Les faibles doivent périr... Ce serait outrager la nature que de reculer quand elle nous donne la puis-sance. » — « Les bourgeois et les ouvriers trouvent dans leur milieu des compagnes toutes faites, toutes préparées à les com-prendre et à les aimer. Pour les artistes, c'est autre chose. »

Regrettons, enfin, que certains tableaux de *Monna Lisa* soient évoqués avec une outrance réaliste qui est sans utilité; que la crudité des termes dépare parfois une langue par ailleurs souple et claire et, tout compte fait, tenons, comme je le disais au com-mencement, ce livre pour un considérable et très louable effort d'un jeune romancier dont on peut beaucoup attendre.

La publication, en une édition définitive, des poèmes de *La Nuit* coïncide avec celle de l'étude sur l'œuvre et la personnalité d'Iwan Gilkin, qui paraît en tête du présent numéro de cette revue. Une analyse détaillée des chants pathétiques et véhéments que le noble poète de *La Nuit* a fait admirer depuis longtemps ferait ici, nous a-t-il semblé, double emploi avec la critique perspicace et minutieuse de M. Henri Gambier. Nous nous bornerons donc à y renvoyer le lecteur de ces notices et à saluer en toute affectueuse mais fervente admiration celui qui nous a guidé dans l'émouvant pèlerinage au sombre enfer de son âme tourmentée; et puis nous dirons aussi que nous attendons impatiemment *l'Aube* et *la Lumière*, ces compléments apaisés et réconfortés qui doivent faire suite au lyrisme satanique placé par Gilkin, sous l'invocation de celle qu'il appelle : *Muse des désespoirs, Reine des insurgés...*

* * *

M. Franz Mahutte est un chroniqueur abondant et assidu qui publie depuis longtemps dans nos principaux quotidiens des pages de fine observation et d'humour volontiers narquois. De temps en temps ces articles écrits au jour le jour, au hasard d'une rencontre, d'une lecture, d'une impression, d'un incident d'actualité sont réunis par leur auteur et nous avons eu de la sorte : *Le Caprice des heures, Feuilles au vent*, etc.

Aujourd'hui, M. Franz Mahutte intitule sans aucune prétention : *Pages versicolores*, un nouveau recueil de ces croquis, de ces dissertations ingénieuses, de ces portraits pittoresques.

Tous se distinguent par une parfaite tenue littéraire et une intéressante généralisation des idées, un sens aigu de l'ironie et souvent le charme d'une émotion très sincère.

A ces chroniques impromptues, M. Mahutte a ajouté quelques chapitres de plus longue haleine : le texte d'une conférence sur les Chroniqueurs, une monographie abondamment documentée de Bruxelles, des nouvelles dont *La Belgique artistique et littéraire* eut parfois, on s'en souvient, la primeur.

* * *

M. Ernst Ludwig Schellenberg a publié, en allemand, une étude sur Emile Verhaeren, que je crois devoir signaler dans cette rubrique parce qu'elle est un enthousiaste et très compréhensif tribut d'admiration à l'adresse de notre grand poète, et aussi parce qu'elle contient de sincères attestations d'estime

et de sympathie à l'égard de la Belgique et des Belges en général, et plus spécialement de sa neuve littérature.

M. Schellenberg a traduit, au cours de sa fidèle étude, plusieurs pièces de Verhaeren et il explique, en commençant, qu'il s'est efforcé d'épouser, dans une autre forme d'expression, l'idée du poète de façon à pouvoir, même sous cet habit d'emprunt, en faire goûter, par ses compatriotes la splendeur et l'originalité.

* * *

De même, et avec une égale fierté de constater l'honneur incessant que dans tous les pays du monde on fait à nos poètes et à nos prosateurs, je mentionne l'anthologie qui vient de prendre place dans la collection « Canterbury poets ». C'est un ravissant petit volume intitulé : *Contemporary Belgian poetry*, dans lequel M. Jethro Bithell, lecteur au Birkbeck College, à Londres, a groupé d'ingénieuses et fidèles traductions de nos poètes les plus appréciés, les anciens déjà comme Van Lerberghe, Verhaeren, Giraud, Gilkin, Séverin et les plus récents : Jean Dominique, Elskamp, Marlow, Rency, Ramaekers, etc. Une introduction très adroitement condensée ébauche la biographie de chacun des auteurs cités. Elle va d'une courte étude sur Maeterlinck à ces quelques mots sur Sylvain Bonmariage : « He is a prodigy. He is twenty-four years of age, and he has written twelve books »...

* * *

M. Emile Mathieu compose lui-même les poèmes dramatiques sur lesquels il brode des partitions dont plusieurs conquirent des succès légitimes ; qu'il me suffise de rappeler les carrières honorables de l'*Enfance de Roland* et, surtout, de la majestueuse et pathétique *Richilde*.

Aujourd'hui, c'est dans le Livre d'Esther de la Bible que l'auteur a été chercher le sujet de sa nouvelle tragédie lyrique : *La Reine Vasthi*. Après beaucoup d'autres, comme il l'a expliqué lui-même dans la *Belgique Artistique et Littéraire* d'avril 1908, M. Emile Mathieu a repris l'épisode attachant et passionné qui met en présence Vasthi, la belle reine impérieuse qu'Assuérus répudia, l'aimante et douce Esther, Ephraïm ou Néhémie, l'échanson d'Artaxerxès, le roi Assuérus et Mardochée, le cruel au « front d'airain », au « cœur de pierre ».

Il est à souhaiter que la *Reine Vasthi* nous soit offerte un jour avec toute l'ampleur et la perfection d'interprétation

capables de mettre en valeur les mérites que le passé artistique de son auteur nous donne le droit de lui attribuer.

* * *

Au dire du baron Ch. de 't Serclaes de Wommerghem, le Mayombe serait notre Ardenne africaine. Il a séjourné là-bas, il a parcouru ces contrées sauvages dont il est revenu émerveillé. Ce jeune gentilhomme, qui pouvait, comme tant d'autres, mener ici une existence oisive et de toute sécurité, a appliqué vaillamment ce beau précepte qu'il formule au seuil de son livre : « Il faut vivre, il faut remuer, il faut sortir de cette Belgique étroite, casanière un peu parfois, pour lui rapporter plus tard le souffle vivifiant de la brise du large. »

M. de 't Serclaes a donc voyagé à travers les plantations du Mayombe et de San-Thomé « dans le but de se rendre compte de la situation agricole du Bas-Congo ». Aujourd'hui, dans un volume luxueux, orné de belles reproductions photographiques, le jeune explorateur enthousiaste et documenté nous dit en termes excellents ce qu'il a vu, ce qui a été fait déjà dans ces régions fertiles de notre riche colonie; ce qui doit y être fait encore.

De pareilles œuvres sont louables à tous les titres et il est heureux que nous les voyions se multiplier chaque jour d'avantage, surtout lorsqu'elles sont réalisées avec le talent et la foi dont fait preuve l'auteur dont je parle en ce moment.

PAUL ANDRÉ.

Oscar THIRY : LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES (1880-1896) (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire.*)—**Rient VAN SANTEN** : MOMENTS DE BONHEUR, poèmes en prose. (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire.*) — **Michel BODEUX** : L'ANNEE PIEUSE. (Edit. de la *Belgique artistique et Littéraire.*) — **Léon WÉRY** : D'APRÈS L'ECCLÉSIASTE. — Quelques essais sur le mécanisme de la vie intérieure. (Edit. de *Le Thyrese.*)

M. Oscar Thiry fait paraître, en un coquet volume, la copieuse histoire de notre renouveau littéraire d'il y a un quart de siècle, dont il donna naguère la primeur à cette revue-ci même, sous le titre : *La Miraculeuse aventure des Jeunes Belges*. Je n'ai donc pas à m'étendre longuement au sujet d'une œuvre que mes

lecteurs connaissent et ont appréciée, je n'en doute pas, à sa juste valeur. On n'a pas manqué d'agiter la question de savoir si cette évocation des temps héroïques de notre renaissance poétique n'était pas prématurée, et M. Thiry s'est attiré quelques rectifications et aussi quelques récriminations. Il devait bien s'y attendre et cela n'ôte rien, au contraire, à l'intérêt que présente son livre, dont la portée est avant tout de réunir des matériaux, des documents, qui serviront aux critiques d'un peu plus tard.

La personnalité de l'auteur s'atteste surtout dans les pages narratives, où il évoque avec vivacité et d'une façon parfois fort pittoresque quelques-unes des péripéties de « l'aventure ». Les côtés romantiques de celle-ci l'attirent particulièrement. Je ne sais si, dans son récit, il a toujours observé la loi de la mesure, et je ne puis m'empêcher de trouver qu'il a accordé bien de l'importance, par exemple, à un mince incident, tel que le duel Picard-Giraud, qui ne remplit pas moins de quinze pages. A distance, cette « affaire d'honneur », dont la Légende s'est emparée depuis beau temps, ne nous apparaît plus que comme une anecdote, n'intéressant guère que la littérature.

Les *Figures* des Jeunes Belges sont en général bien tracées; elles ont du relief et de la vie. Et elles disent ordinairement l'essentiel de ce qui fait la physionomie des collaborateurs de Max Waller jusqu'à l'époque où, bientôt après lui, mourut sa chère revue.

* * *

Le « poème en prose » n'existe pas sans une parfaite cohérence du fond et une habile concision de la forme. La première de ces qualités suppose un plan mûri, la seconde une maîtrise de langue.

Il était peut-être téméraire pour M. Rient Van Santen, un Hollandais, de s'essayer, en français, dans un genre aussi délicat. Ou peut-être fut-il seulement présomptueux de sous-titrer de cette appellation « poèmes en proses » les impressions de voyage qu'il réunit dans ses *Moments de bonheur*. Car ses pages ne sont pas trop maladroites, si l'on considère qu'elles furent écrites par un étranger. Il est vrai qu'il nous faut voir ici le miracle de l'amour ou au moins de l'amitié. Le livre est, en termes très enthousiastes, dédié à une Canadienne. Mais l'auteur se félicite d'avoir été induit, par le sentiment qui le fit poète, à chanter ses ferveurs dans « la

langue universelle qui est la plus douce, la plus belle et certainement la plus éloquente de toutes... » Cet hommage, rendu à un idiome qui m'est cher, me touche profondément, et me voici plein d'indulgence pour une œuvre où se confondent deux inspirations si distinguées, et où se rencontrent parfois de jolies notations et le reflet d'une fine sensibilité d'artiste.

* * *

Une âme dévote s'exalte au spectacle des saisons et des mois, et c'est *L'année pieuse* de M. Michel Bodeux. Des tableaux, naîts comme ceux des Primitifs, alternent avec des effusions, des prières. Quelques pages sont bien venues ; il en est de banales et d'autres que je trouve mièvres, un peu puérides. Ainsi :

*Je prends mon chapelet
Au grain doux et replet,
En songeant aux herbettes,
Vrais semis de fleurettes.*

*D'abord un haut bosquet
D'où file un ruisseau.
C'est là que l'on s'apprête
A faire la cueillette.*

*Le Pater, grandelet,
Commence le bouquet,
Renoncule à la tête
D'or jaune en cassolette.*

*Chaque Ave du couplet
Semble un aveu discret
Que fait la pâquerette
En blanche collerette.*

*Je prie en la forêt
Ou le long du guèret,
Sous les voûtes muettes,
Comme au son des clochettes.*

*Cependant, en secret,
Marie est là tout près.
Et mon âme clairette
Lui chante une ariette.*

Tout cela n'est pas bien méchant, comme on voit. Mais, après tout, peut-être faut-il admirer une telle simplicité de cœur et une imagination si neuve, si « clairette » !...

* * *

Tout notre mécanisme physiologique, affectif et mental nous convie, nous contraint même à employer envers nos pareils la méthode de différenciation. Mais seules, évidemment, nous importent les confrontations qui nous avantagent, nous méritent notre estime, nous gagnent notre admiration. Avec celles-là se glisse en nous le sentiment d'une individualité forte et heureuse; avec elles, nous naissons à l'optimisme le plus fervent. Ainsi, l'acte qui nous procure la conscience positive de la vie est un acte de vanité, dans le sens que l'*Ecclésiaste* donne à ce mot. Oui, de vanité. Et à cette vanité sont toujours réductibles, en dernière analyse, quelles que soient leurs nuances et leur complexité, nos actions, nos idées, nos émois, nos passions, nos vices, nos perfections.

Nos perfections, dis-je. Vain mot! Il suppose un idéalisme fervent et la volonté de le réaliser. Or, c'est la règle que nos idéalismes se manifestent en flagrante contradiction avec notre âme véritable. Vanité donc, encore une fois, les croyances, les certitudes, les opinions, les dogmes, les principes, les systèmes.

Dans ces conditions, notre logique réelle, vivante n'est pas idéologique, mais sentimentale, et son expression la plus typique sera l'indignation, voire l'injure! Aussi bien, l'homme est-il agressif par nature. Toutes ses joies, la conscience de lui-même, le poussent à des attitudes de destruction, de cruauté, de meurtre même. L'homme est une bête qui se plaît à voir la couleur du sang, à perpétuer le geste de Caïn...

Je pense que j'ai ainsi énoncé, approximativement, le thème développé par M. Léon Wéry, dans les quatre « petits essais sur le mécanisme de la vie intérieure », réunis sous le titre : *D'après l'Ecclésiaste*. On retrouve, dans ces méditations très fortes, très concentrées, l'art des déductions inattendues, que M. L. Wéry possède à un haut degré, et qui font de lui un maître ironiste. C'est un plaisir raffiné que de le voir jongler avec les idées paradoxales et un peu subversives.

ARTHUR DAXHELET.

Aug. SMETS : TRAITÉ DE LITTÉRATURE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES DE BELGIQUE (J. Lebègue).

C'est le premier des trois tomes d'un ouvrage didactique à paraître successivement sous ces titres : I. La composition littéraire. — II. Les grands écrivains français. — III. Les écrivains belges de langue française.

Pour émettre un jugement sur l'ensemble, dégager la valeur de cette œuvre volumineuse, il nous faut attendre évidemment l'apparition des trois livres.

Toutefois, hâtons-nous de dire que cette première partie : « La Composition littéraire », fait augurer très avantageusement des autres.

M. Aug. Smets, professeur de littérature, ne dogmatise guère. Il proscriit les explications longues et fastidieuses. Il est intuitif, c'est-à-dire qu'il fait ressortir des textes de choix les divers éléments de la composition littéraire. Des extraits d'auteurs servent à faire comprendre les figures de style, les règles de la description, de la narration, de la fable, de la lettre, du discours, des genres de poésie.

Ces modèles du genre sont choisis dans l'œuvre des écrivains français ou belges d'expression française. Comme sa *Chrestomathie* est destinée aux élèves des écoles belges (ainsi s'exprime le titre), M. Aug. Smets se plait à cueillir dans les champs littéraires de nos prosateurs ; toutefois, il semble le faire d'une façon hésitante.

Et nous ne pouvons finir cette rapide notice sans formuler le grief de voir l'auteur mettre si chichement à contribution l'œuvre des poètes français de nationalité belge.

Nous aurions voulu une gerbe de poésies plus variées et moins de modèles de discours politiques lesquels, en général, ont des degrés de parenté compromettants avec la composition littéraire proprement dite.

JEAN LAENEN.

LES THÉÂTRES

PARC : *Le Vieil Homme*, pièce en cinq actes de M. G. de Porto-Riche (25 avril).

GALERIES : *L'Angoisse*, pièce en trois actes de M. le comte F. de Nion (2 mai).

VARIÉTÉS : *Les Petites Brebis*, opérette en trois actes de L. Varney (16 mai).

Le Vieil Homme. — Le théâtre du Parc, qui avait poursuivi de succès en succès une saison exceptionnellement brillante, a terminé celle-ci en façon d'apothéose.

Le Vieil Homme arrivait à Bruxelles précédé de tout l'appoint, mais aussi de tout le péril qu'assurent à une œuvre dramatique le bruit fait à Paris autour d'elle, les louanges enthousiastes et les critiques violentes dont elle a été l'objet, l'impression surtout qu'a laissée la lecture du texte publié. Or, nul habitué de théâtre ne conteste que le jugement porté par nous sur une pièce est tout autre selon qu'il est provoqué par le spectacle ou par la lecture. Et il faut bien l'avouer : les cinq très longs actes du *Vieil Homme* avaient paru laborieux, d'une lenteur pénible, d'une audace ou d'une invraisemblance sentimentales et psychologiques dépassant les possibilités acceptables.

Beaucoup de méfiances et de préventions attendaient donc l'œuvre de M. de Porto-Riche. Je me demande aujourd'hui s'il en est une seule qui n'ait pas désarmé ?...

Mais c'est qu'aussi le prestige de ce drame est irrésistible quand on assiste à ses péripéties, ou plutôt quand on écoute et regarde agir, penser, souffrir, vivre les quatre personnages entre lesquels il se joue ! L'émotion qu'il dégage est de celles qui emportent tout et tout le monde dans leur frémissant sillage. Les mots véhéments, angoissés, passionnés, douloureux ou délirants qui en traduisent le moindre détail peuvent, présentés aux yeux dans le langage inerte et inexpressif de la typographie, sembler banaux et souvent superflus ; prononcés par des bouches humaines, sortis de poitrines palpitantes, de cœurs enfiévrés, devenus des chants, des cris, des soupirs, des pleurs, des rires, ils prennent une magique signification, ils

sont harmonie et beauté, ils vivent à leur tour, admirablement, et ils nous conquièrent...

Ce *Vieil Homme* doit être écouté et jugé comme on écoute et comme on juge une œuvre d'art d'impressionnante et haute inspiration. C'est un long poème d'amour, de volupté, de souffrance. Toute la tristesse, toute la laideur et tout le sublime des humaines passions y jettent dans l'exaltation ou dans le désespoir quelques âmes dont pas un instant nous n'avons le droit de dire qu'elles sortent de la réalité acceptable. C'est un mari qui fut un viveur insouciant, qui se croit assagi et qui se rejette dans une aventure galante au premier passage d'une jeune femme aguichante et peu prude. C'est une épouse qui a souffert, qui a pardonné, qui reporte sur son enfant des trésors de tendresse et des espérances radieuses; c'est une épouse de qui le cœur saigne à la découverte des nouvelles trahisons, mais qui se voue à l'héroïsme d'imposer silence à sa douleur et à ses reproches, parce qu'elle devine que la présence de la funeste amante dans sa maison est devenue indispensable à la félicité de son enfant. C'est cette amante qui a tout le charme impérieux, toute la cruauté inconsciente des coquettes qui n'aiment pas mais se bornent, par le jeu facile de leur séduction, à éveiller le désir et à le satisfaire. C'est ce fils enfin, troublante figure romanesque d'adolescent trop choyé que guette sa première passion et qui se tuera, en Werther modernisé, quand il aura découvert qu'il dispute à son propre père les tendresses d'une perverse.

Joué avec la conviction communicative, l'ardeur passionnée, l'exacte minutie aussi, et l'intelligente adresse, que l'on a louées unanimement, chez M^{me} J. Margel et Damiroff et MM. Burguet et de Gravone, le *Vieil Homme* a été triomphalement acclamé. Personne n'est demeuré insensible à des accents aussi hauts, à une profondeur aussi émouvante de psychologie. En véritable magicien, M. de Porto-Riche, comme s'il accomplissait un défi, a été plus loin dans le dépouillement de quelques cœurs humains, dans le raffinement de quelques sensations audacieuses, dans l'explosion du tragique intense que nul n'avait tenté de s'y aventurer depuis Racine. Et ce n'est pas sans y avoir longtemps réfléchi que je rapproche ces deux noms : celui du pur poète frémissant de *Phédre* et d'*Iphigénie* et celui du pathétique dramaturge du *Vieil Homme*.

* * *

L'Angoisse. — M. le comte François de Nion a écrit quelques romans que les lettrés estiment à bon droit. De l'un d'eux, *l'Obex*, paru il y a une douzaine d'années, il a tiré trois actes sévères visant à l'exposé du conflit de la chair et de la raison. C'est *l'Angoisse*, que les théâtres de Paris n'ont pas accueillie, ce qui est un tort. Sans être un chef-d'œuvre, en effet, ni même une œuvre très remarquable, *l'Angoisse* est une pièce probe et intéressante et surtout elle en vaut beaucoup d'autres dont le sort fut plus heureux... L'auteur fut donc amené à la faire jouer à Bruxelles, une seule fois, en matinée, mais par des artistes de premier ordre.

M. de Nion lut, en façon de prologue à cette représentation, une conférence rappelant l'histoire de sa pièce, en exposant les idées sentimentales et philosophiques, — théologiques même, et il termina par des éloges à l'adresse... de la littérature et des écrivains belges. Malgré sa documentation plaisamment fantaisiste, le compliment mérita notre reconnaissance en faveur de ses bonnes intentions.

L'Angoisse met en scène le combat affolant qui se livre dans le cœur d'une jeune femme récemment mariée quand elle découvre que, sa mère ayant autrefois trahi la fidélité conjugale, celui qu'elle vient d'épouser est vraisemblablement son frère. Le pieux mensonge d'un prêtre qui parvient, sans trahir le secret de la confession, à rendre la paix à cette âme désemparée, sauve une situation inextricable.

Le drame est très tendu. L'auteur l'a volontairement dépouillé de tous les détails, de tous les accessoires incidents qui donnent du mouvement et de l'intérêt à une action scénique. La sécheresse et la froideur qui résultent de ce dessein d'excessive sobriété nuisent à l'effet produit par une intrigue et des traits de caractères heureusement imaginés.

Il faut ajouter que *l'Angoisse* était brillamment défendue par des artistes tels que MM^{lles} Piérat et Even et M. Mayer, de la Comédie Française, et par MM. Marquet et Maupré.

* * *

Le théâtre des Variétés est un des rares qui restent ouverts pendant l'été. Son spectacle, constamment renouvelé, est de ceux qui conviennent aux délassements et aux distractions des soirées nonchalantes et tièdes. On y va passer une heure d'agréable désœuvrement.

En ce moment une excellente reprise des *Petites Brebis*

nous rappelle le beau temps où les pimpants refrains, les spirituelles facéties de cette aimable opérette faisaient la joie du défunt Alcazar.

Louis Varney ayant fait florès et fortune en nous disant sur des rythmes irrésistibles comment se comportait aux mains des facétieux Mousquetaires le couvent où régnaient sœur Opportune et l'abbé Bridaine, nous initia plus tard à ce qu'avait de folichon l'intimité de l'institution des *Petites Brebis* dont la jolie Alice de Stalberg et l'impayable Fanny Grobichon sont les plus amusantes pensionnaires.

Aux Variétés, tout cela fait à nouveau deux heures d'aimable badinage et d'agréable musique.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Le Salon de Printemps.

Un petit compte, s'il vous plaît.

Aussitôt que j'ai eu en mains le catalogue du *Salon de Printemps* — et ce fut le premier exemplaire — j'ai pu faire le compte de ma tâche mensuelle de critique du 22 avril au 22 mai. Au Salon de Printemps, peintres belges, 152, exposant 548 numéros; peintres étrangers, 13, avec 42 numéros; sculpteurs, 36, avec 70 numéros; plus la rétrospective Vander Stappen, avec 74 numéros; soit, peinture et sculpture, 737 œuvres, non pas toutes remarquables, mais n'en demandant pas moins l'attention que chaque œuvre réclame pour un jugement.

A ce total, ajoutez l'ensemble des ouvrages qui paraissent pendant la même période au *Cercle artistique*, *Salle Studio*, au *Musée*, les *Aquarellistes et Pastellistes*, la *Salle Boute*, etc., ce qui forme une moyenne mensuelle de 600 œuvres, à additionner avec les 737 premières. Et nous voici à 1,337 œuvres d'art! En un mois!

Eh bien, je n'ai pas cru pouvoir prendre au sérieux une pareille tâche! La tâche d'un critique consciencieux est très lourde et son impartialité dépend, en grande partie, du temps

dont il dispose. Si vous arrivez devant une œuvre avec des idées toutes faites, avec des catégories, des principes invariables, un catéchisme, en somme, alors, vous pouvez aller très vite; mais dans ces conditions, ce qui est neuf, ce qui ne répond ni à vos catégories, ni à vos principes, va vous échapper ou vous offusquer. Chaque œuvre d'art réclame, au contraire, une certaine virginité d'esprit, une certaine suspension de la mémoire, il faut d'abord faire le vide. La réceptivité, la communion ne s'établissent qu'à ce prix. Cet état d'esprit ne se produit pas si l'on passe d'une œuvre à l'autre, pour des artistes différents, en quelques instants. Je sais des cas où des heures sont nécessaires, même pour un professionnel. Ceux qui ne sont pas au fait y mettent souvent des années!

Que les artistes veuillent bien ne pas se plaindre de tous les salons négligés. Il est dans mon programme de citer mensuellement, en bien ou en mal, tous les artistes qui ont exposé pendant le courant de chaque mois. Mais, cette fois-ci, il n'y avait pas moyen! J'ai tenu à en exposer les raisons.

J'avais décidé, devant l'affluence, de m'occuper uniquement du Salon de Printemps. Mais même le Salon de Printemps est trop étendu pour se prêter à une tâche consciencieuse. Ou bien il faut en écrire un ditayrambe général, où il n'y ait place que pour ses amis! Or, j'ai pratiqué jusqu'ici une méthode que j'entends poursuivre, celle des jugements justifiés. En art, plus que partout ailleurs, un jugement est difficile à justifier. Je ne me hasarde pas à le faire en un temps et un espace trop limités.

Nous nous retrouverons en plus petit comité, messieurs.

Ce qui ne veut pas dire que je ne parlerai pas du Salon de Printemps.

Et d'abord, il y a beaucoup à dire sur le Salon en tant qu'organisation et présentation. Il y a des parties soignées et d'autres où la négligence dépasse les bornes. Qu'est-ce que cette lamentable entrée par l'avenue des Nerviens? L'admirable atmosphère préparatoire, cette porte parmi les décombres! Et cette salle Vander Stappen par laquelle on débute! Linoleums de rebut, jetés par morceaux, sans ordre, et malpropres de taches anciennes. Des tapis d'Orient jetés par endroits là-dessus, chichement! Au milieu de la salle de maigres plantes, aux pots visibles, simplement déposés sur le plancher! Aux socles des statues de sales reps jaunes, cloués avec des clous à grosses têtes non dissimulés; soixante-quatorze socles habillés du même reps, pour toutes les œuvres indistinctement! Pégase

lui-même a un socle de reps ! Ici, la négligence se complique d'une navrante impression de provisoire : des bois sales soutiennent les ailes et le mouvement cabré du Pégase et viennent se fixer à nu sur le sol ! Sans doute, Pégase aura secoué sa bouche écumante et c'est là l'origine de la saleté qui règne autour du socle, à moins que l'on ait oublié d'écurer le linoleum !

Quelle fête d'art, mes amis !

J'en suis sûr, l'on aurait trouvé quelqu'un qui aurait volontiers donné 1,000 francs pour faire une salle décente ! Vander Stappen aimait le luxe, les belles présentations ; ce n'est pas trop exiger pour des œuvres d'art ; on aurait dû, à son défaut, hélas, servir son art, comme lui-même a servi l'art, puisqu'on lui imposait une commémoration.

* * *



Ne conviendrait-il pas, étant donné ce préambule, d'adresser quelques paroles aimables aux organisateurs et au jury ?

Il est toujours imprudent de louer un jury : on voit ce qu'il vous donne, cela est bien ; mais on ne voit pas ce qu'il vous enlève. Celui du Salon de Printemps nous a-t-il enlevé quelque

chose ? J'en doute, il me semble que personne n'a crié, du moins assez fort pour qu'on l'entendit. Le jury aura sans doute accompli, avec une justice plus que humaine, sa tâche difficile, et nous n'avons qu'à le louer de la variété et de la note généralement élevée des œuvres d'art admises aux honneurs du Salon. Ma réflexion, sur l'œuvre du jury, n'était pas une récrimination, ni même la plus légère insinuation, que l'on ne s'y trompe pas, elle n'était que l'expression de la prudence qu'il est bon de chercher à mettre en toute chose.

* * *

Nous nous trouvons fort embarrassé devant l'œuvre décorative de Fernand Khnopff, projet de plafond pour la salle des mariages de l'Hôtel de ville de Saint-Gilles. Nous avons toujours compris Khnopff comme un artiste de quintessence, réunissant, en une petite surface, tout ce qu'il peut y avoir de plus mystérieux, précieux et raffiné. Telles les œuvres de petit format qui composent la moitié de son exposition, où tous les numéros sont des merveilles, dont la plus grande est sans doute la *Tiare d'argent*; et nous voici, après cet art condensé, devant la peinture décorative, à vastes panneaux, du même artiste. Nous dirions volontiers que ces panneaux nous surprennent, nous déroutent. L'air règne avec une abondance qui nous semble excessive autour de ces figures; l'esprit étonné cherche à peupler ce vide. Les enthousiastes de Khnopff, — dont ordinairement nous sommes, — nous assurent que l'on ne peut pas se prononcer sur une œuvre qui n'est pas mise en place; que les figures ont grand style; qu'enfin c'est là une forme neuve et inattendue de la décoration. Evidemment, avec un artiste de la noblesse et de la sûreté de Khnopff, il faut être prudent et l'on ne saurait faire moins, en ce qui concerne cette œuvre, que de lui laisser crédit jusqu'après le placement.

On a bien fait de réunir dans une même salle, aux œuvres de Fernand Khnopff, les deux œuvres de sculpture de Victor Rousseau.

L'on voit, avec une presque unanimité, l'admiration aller à chaque œuvre nouvelle de Victor Rousseau. Cette admiration a, cependant, trouvé une petite fille, une simple petite fille, qui y reste incrédule, c'est la princesse Marie-José de Belgique. Avec un sens de la vie comme seuls l'ont encore aussi pur les enfants, la petite princesse n'a pas pu comprendre quel mobile pouvait

pousser ses royaux parents d'entrer en complicité avec un artiste pour fixer ses traits dans le marbre d'une œuvre d'art.



« ... Puisque j'existe, dit-elle ! » Ce bel argument, qui, pour la tête d'un enfant, nie tout l'art, et pour nos civilisations avancées

et philosophiques, au contraire, le justifie, ce bel argument n'a pas empêché le sculpteur de faire un vrai chef-d'œuvre avec son joli modèle. Expression, grâce, beauté de la matière, heureuses lumières, le morceau réunit les plus belles qualités.

S'il y a la salle de Khnopff et Rousseau, il y aussi la salle de Jakob Smits. Bien qu'il n'y soit pas seul, seul il y règne.

Jakob Smits nous donne, en couleurs, les mêmes admirables qualités que nous avons déjà tant de fois signalées dans ses eaux-fortes. Il excelle dans l'expression de la tendresse. Que ce soient une mère avec son enfant au sein, un Jésus blessé avec les Madeleines, *Pièta*, ou simplement des paysages. La composition, les oppositions de tons, les lumières, les lignes, la mise en page, il y a dans tout cela un instinct extraordinaire de l'émotion. La couleur est d'une personnalité qui ne trompe pas, harmonieuse et puissante; le sentiment, recueilli. C'est senti, ça tient, cela vit, cela arrête.

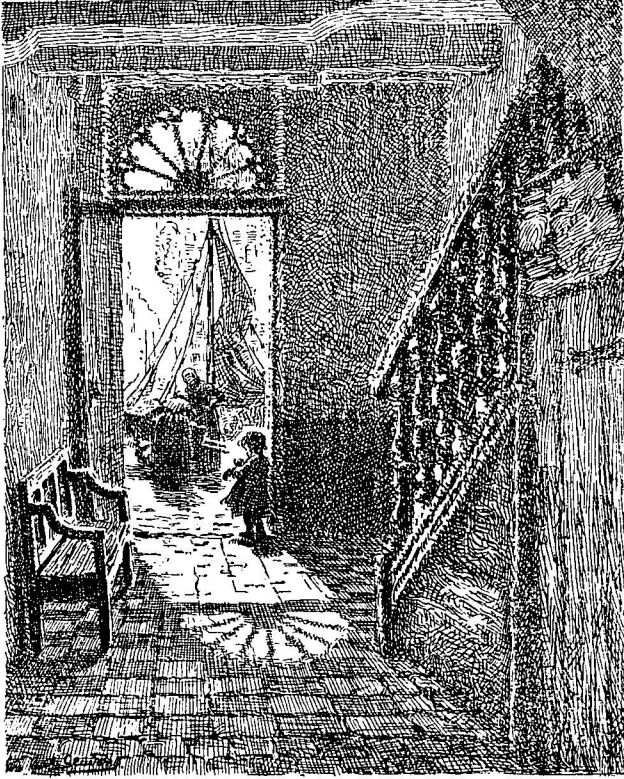
Nous n'aurons pas moins d'éloges pour le « portrait d'un noble Polonais ». Quelle richesse, quelle profondeur de matière! Quel relief de bon aloi, distingué et fin! Quel fermeté de coloris à la fois vif et sobre; la couleur traitée sans gaspillage, avec une tenue austère. Quelle construction robuste, rien à enlever, rien à ajouter, c'est plein entre les quatre angles du cadre. Celui qui vit là-bas à Achterbosch dans le calme des campagnes sait bien ce qu'il fait!

* * *

Il y a aussi la salle Charles Hermans. Hermans est un bon peintre, qui sait fouiller une psychologie, c'est-à-dire mettre une âme sur un visage, et de plus un peintre qui a du coup de brosse et de la couleur. Le portrait de femme *Névrose* a de l'expression; *Circé* est un bon Herbo, ce qui n'est pas si mal; ses *Moines* sont peints largement; pour son *Bal à la Monnaie*, il serait assez curieux de le rapprocher d'un autre *Bal à la Monnaie*, par Camille Lambert, dont nous avons parlé jadis. C'est la différence entre le jour et la nuit, tant l'un est sombre, tant l'autre est clair; celui d'Hermans bien peint, dans une gamme conventionnelle; celui de Lambert fougueux et animé de brillantes et vivantes recherches!

La note chez Hermans Charles est très variée: portraits, genre, paysages. Cependant, si nous pouvons nous permettre une petite remarque qui, elle, n'atteint en rien le talent du

peintre, nous dirons qu'il nous a paru que cette note heureusement variée de Charles Hermans était représentée un peu bien plantureusement. Vingt-deux œuvres dans la salle Hermans, cela n'est pas mal ; mais ce n'est pas fini ; ici, là, plus

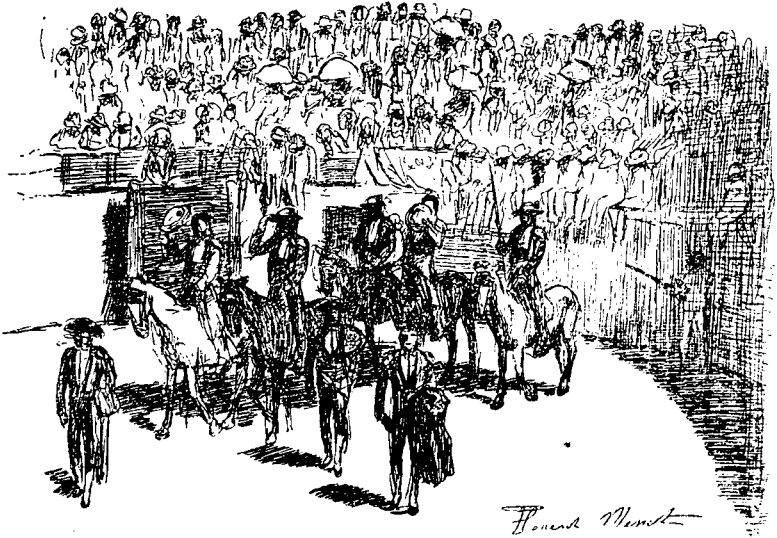


loin, encore Hermans, jusqu'au n° 63 ! Puis le catalogue nous renvoie à la sculpture ! Je sais que l'artiste nous répondrait que la fécondité n'est pas un crime !

... Et que Amédée Lynen, pour lui tout seul, a deux salles. Ah ! mais c'est bien différent, car c'est ici la revue des œuvres principales d'une carrière. Et point facile à retracer ! Amédée Lynen, illustrateur et peintre d'œuvres traitées toutes en

illustrations, c'est-à-dire dont le détail, le récit devrait-on dire, fait tout le charme, réclamerait de longs commentaires. Ce sont des anecdotes au pinceau.

Beaucoup de ces petits œuvres sont d'admirables bouquets fleuris de mille couleurs étincelantes : tels le *peintre de sujets décoratifs*, où il y a là un merveilleux jardin, la *Clôture du marché*; il nous paraît que les meilleures années du peintre furent 1908-1910, où nous trouvons des œuvres extraordinairement animées et brillantes. Les visiteurs marquent dans toute l'exposition leur prédilection pour ces deux petites salles en y affluant. Je pense que Lynen appréciera cette constatation. On ne fait pas rien que de passer dans ces petites salles, le public s'y arrête et l'on y conte des histoires, mis en verve par l'humour de l'artiste.



Il y a aussi la salle Maurice Denis. Avec Denis nous rentrons dans la zone agitée des contestations, discussion, questions d'écoles, si nous en avons le loisir. La *Vierge à l'École*, l'*Adoration des Mages*, l'*Hommage à l'Enfant Jésus*, le *Goûter*, sont de ces œuvres où la liberté de l'interprétation déconcerte et dans lesquelles le métier apparait avec une prédominance



FRANZ
GALLIARD

qui est bien près d'être choquante. Cela nous paraît d'un art où tout est si fortement sacrifié à l'effet qu'il n'y a plus guère de tableau pour celui qui ne se contente pas d'un effet. Quant à l'étude pour Psyché, cette grosse jeune femme aux chairs robustes et rebondies... Nous ne comprenons guère.

Dans la salle Emile-René Menard il y a les grands panneaux décoratifs destinés à la Salle des Actes de l'Ecole de Droit de Paris. C'est du paysage composé, mais noblement composé; grandes lignes, belles masses, colorations profondes et sombres. Nature austère, champs et travaux champêtres, bois profonds, ciels lumineux. La *Vie pastorale*, le *Rêve antique*, catalogués *Variantes*, en sont des croquis dont, à notre avis, la valeur d'art est peut-être supérieure aux exécutions mêmes. Vibrants, vivants, poussés, ces croquis, intenses, ce sont eux qui ont reçu toute la projection de pensée créatrice de l'artiste. Ensuite, il s'est calmé, la paix de l'exécution, au large, est descendue sur sa fièvre; il est passé de la vie à la sérénité. C'est beau, d'une beauté très différente.

* * *

Il nous faut, maintenant, abandonner cette méthode de progression par salle et nous lancer dans le plus pénible désordre. Un Ensor ici, un Ensor là-bas, un troisième beaucoup plus loin. De même pour un grand nombre d'autres artistes, des Swyncop un peu partout, des Wagemans des plus dispersés. Le peintre qui veut un envoi groupé fait bien de n'avoir... qu'une seule toile, comme Paul Artot et Raoul Hynckes.

Les personnages de Paul Artot nous paraissent d'un âge un peu marqué pour le titre *Idylle*. De Bastien, *Ma maison* est une œuvre solide, avec la couleur employée sobrement. Beaucq a de la grandeur dans ses *Bergers*. Geo Bernier a un beau groupe de vaches au poil chaud, se détachant sur ciel d'orage, d'un grand effet. Blicck a d'amusantes touches de couleurs et un *Steamer* grandement vu. Louis-Gustave Cambier expose une *Baie de Saint-Tropez* dans des tons de gris très fins, assez éloigné des teintes violentes de sa palette de Palestine.

Ciamberlani et Montald s'affirment deux grands artistes, deux nobles poètes amoureux des rythmes que dessinent dans le mouvement les lignes du corps humain. Il y a plus de rythme dans Ciamberlani, plus de lumière dans Montald. Du dernier, les *Vierges à la fontaine* ont un éclat merveilleux; du premier,

le *Groupe de cinq figures* entraîne le regard dans un cycle de courbes adorables.



Omer Coppens, avec *Demeure paisible*, trouve mieux là sa véritable nature que dans ses tentatives d'interprétation de

grandes villes modernes, vue jadis à *Pour l'Art*. Hermann Courtens sait rendre intéressante la nature morte, ce qui est rare. Verhaeren, dans le même genre, nous donne des surfaces soyeuses et veloutées où chatoie la couleur comme la praline sur



le fruit! Jacques de Lalaing, toujours constant à ses qualités et à ses défauts, nous montre, de Mgr Mercier, un portrait bien supérieur au buste de marbre du même par le même! Que la peinture est plus fouillée que la pierre! Bon portrait d'un ingénieur par Servais Detilleux. Portraits riches et bourgeois de Herman Richir, vicomte Simonis, président du Sénat et, là-bas, cette dame souriante, à la figure heureuse sous son large cha-

peau que décore avec élégance un « paradis », au moins de 500 francs ! De Faut, une gracieuse *Idylle*. Des *Zélandaises* du bon peintre Frédéric. Je m'étonnerais bien que le *Déjeuner du modèle*, de Godfrinon, blanc et jaune, un tour de force assez réussi, n'ait pas suscité de vives polémiques. Portraits vivants et, pour mieux dire, mêmes remuants, de Camille Lambert.

Nous n'avons rencontré depuis longtemps Paul Mathieu. Voici de beaux paysages. Da la légèreté, un ciel aérien, de l'horizon fuyant. Quelle joie de rencontrer de temps en temps une toile où l'on ne se casse pas le nez !

De Montigny, un joli *Intérieur* clair, plein de soleil. Alice Ronner, *Pavots légers et Roses charnues*.

Victor Uytterschaut, aux couleurs toujours pimpantes, arbres fleuris, gaies maisonnettes.

Wollès, le portraitiste fouilleur, aux traits acérés et à la main vive et sûre. Parmi des portraits, il nous donne le sien, *Devant la glace*, Quel métier ! Il égale dans la figure l'ancien Le Maître de d'Oultremont !

Franz Melchers, avec un gracieux portrait, largement peint, le *Face à main* et un nu pervers et raffiné, *Jeunesse*.

Nous ne pouvons faire plus que de mentionner avec honneur parmi les « Etrangers », outre Denis et Ménard, déjà cités, Austen Brown, Hamkey-Lee, Lazlo.

*
* * *

Est-ce tout ? Oh non ; ni pour le nombre, ni pour la qualité ! Un copieux salon est dangereux pour les artistes. De la peinture mise en littérature, il ne reste pas grand'chose !

Le lecteur demande grâce. Il me crie : Cessez d'écrire, ou je cesserai de lire !

— Et les autres ?

— Nous les retrouverons ailleurs !

— Et la sculpture ?

— Va pour la sculpture, et faisons vite.

— Van der Stappen, Rousseau...

— Oui, déjà cités !

— ... Vandevoorde, Bonnetain, Canneel, Gysen, M^{lle} Cornette, Mascré...

— Allez !

— Mannix-Frédéric d'Haveloose, alors, dont la *Danseuse* séduit et charme les femmes qui passent par là, avec son corps

souple et nerveux, fixé en un moment de grâce? Sculpture patinée, qui serait peut être très bien, si on pouvait la voir sans patine, sans truc, honnêtement, dans une matière unie?

* * *

Une prière.

Ne pourrait-on remettre à l'avenir, aux acheteurs du catalogue, un coupe-papier? Vendre aux visiteurs un volume de 63 pages, sans les illustrations, en fort papier, *non coupé!*

De la virginité, pas trop n'en faut.

RAY NYST.

LES CONCERTS

QUATRIÈME CONCERT DURANT : *M. Arthur De Greef* (30 avril).
— RÉCITAL DINSART (3 mai). — CONCERT CRICKBOOM (4 mai). —
QUATRIÈME CONCERT DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES COMPOSITEURS
BELGES (11 mai).

M. F. Durant a été bien inspiré en rendant hommage, dans son dernier concert, au génie de notre grand César Franck, dont l'influence sur la musique moderne, la musique pure surtout, a été si considérable et si bienfaisante.

Le poème symphonique *Psyché* fut exposé par l'orchestre de M. Durant avec beaucoup d'unité, de délicatesse et d'ampleur sereine. On eût dit une belle fresque se déployant harmonieusement en ses moindres mouvements, ses plus ténues et délicates nuances. Cette œuvre, toute de vibrations lumineuses, de scintillements, de miroitements et de reflets fait penser au « paradis » de Dante, dont elle transporte les couleurs et la manière à la légende païenne.

Les Djinns, poème dont la matière programmatique est de Victor Hugo, a permis au maître du piano, M. A. De Greef, de faire valoir la robuste élégance, l'éclat, la fantaisie et la finesse de son talent : jamais rythme plus caractéristique et plus tourmenté ne fut marqué avec autant d'autorité, suivi avec autant de désinvolture et de souplesse. Le symbolisme naïf, les peintures simples et touchantes des *airs de ballet*, de *Hulda*, furent détaillés avec recherche et réel souci d'art.

La symphonie en *ré mineur*, qui clôturait cette belle séance, fut d'une bonne tenue et suffisamment au point.

Il suffit de jeter les yeux sur le programme du récital de Mlle Hélène Dinsart pour découvrir ses mérites et son genre de talent. Pas de morceaux à effet et de pure virtuosité ; quelques grandes œuvres dont une de C. Franck : *Prélude, Aria et final*, exécutée sans défaillance.

Quoique douée de qualités techniques très suffisantes, Mlle Dinsart s'inquiète principalement du caractère, du style et de la ligne à donner à l'interprétation, en quoi nous l'approuvons, sans crainte d'être mauvais conseillers. Le phrasé est large, intelligent, le jeu très lié, propre, varié avec de jolies douceurs et demi-teintes. C'est l'expression d'un tempérament d'artiste.

La série des auditions Mathieu Crickboom s'est brillamment clôturée tout à fait à l'honneur de ce violoniste d'excellente école à l'archet souple comme la baguette du magicien (pourquoi ne serait-ce pas Orphée?) et dont la virtuosité de bon goût conquiert l'auditoire. Nous le félicitons particulièrement de l'exécution très soignée et juste de la *Sonate pour piano et violon*, de Louis Delune, inscrite en tête du programme des Compositeurs belges. La valeur intrinsèque de cette œuvre est peut-être discutable. Il est permis de regretter certains commentaires brillants visant à l'effet, au milieu de thèmes heureux et de jolis développements. Mlle M. Laenen est une pianiste au son nourri, moelleux, au mécanisme solide, au toucher clair ; c'est, de plus, une musicienne instruite et avisée.

Mlle E. Levering nous a dit, d'une voix bien timbrée, étoffée, renforcée par une diction juste et une émission nette, des mélodies de L. Mortelmans. Elles sont fraîches, simples, d'une sobriété originale ; c'est une bonne traduction mélodique des poèmes calmes et paisibles du délicieux Guido Gezelle.

M. A. de Boeck nous présentait une suite de pièces, dont certaines, comme le *prélude*, par exemple, sont bien venues, et dont d'autres sont assez tourmentés ; le *prélude* (j'y reviens) est large et octueux ; le *lied* est d'une coupe étrange, jaspée de tonalités ultra-modernes, et le *capriccio* est d'un humour très savoureux.

Le *Poème pour violon* de Sarly a de beaux élans de passion, la phrase se déroule bien, sans jamais être écourtée ; le tout a de l'allure.

A signaler aussi deux charmants poèmes de H. Willems, de jolies fantaisies pour piano dues à Mlle Laenen et quelques pièces bien écrites et très intéressantes de G. Trémolle.

EUGÈNE GEORGES.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XXIII

	Pages.
ANDRÉ, PAUL, Les Livres belges	77, 204, 326
— — Les Théâtres	89, 213, 338
BODEUX, MICHEL, Le Nœud	35, 159, 277
CLAIRVAUX, VICTOR, Un Héros au XX ^e siècle	45
COUROUBLÉ, LÉOPOLD, Le Petit Poels	257
DAXHELET, ARTHUR, Les Livres belges	204, 333
DEAUVILLE, MAX, Le Docteur Bibelius	287
DE HASE, JULES, Causerie financière (chaque mois).	
DELATRE, LOUIS, La « Bablutte » volée	21
DE PRÉMOREL, ADRIEN, Poème	306
GAMBIER, HENRI, Iwan Gilkin et son œuvre	235
GEORGES, EUGÈNE, Les Concerts	110, 232, 354
GOFFIN, ARNOLD, Poussières du Chemin	136, 262
GROJEAN, OSCAR, La Cité de Liège au moyen âge	5
JEANCLAIR, L., Images pour un calendrier	147
KINON, VICTOR, Le Nouveau Prométhée	300
LAENEN, JEAN, Les Livres belges	337
LEONARD, FRANÇOIS, Le Choix	61
LHONEUX, J., Une question brûlante	113
MORISSEAUX, F.-CHARLES, Hector ou l'Invitation senti- mentale	126
MORISSEAUX, F.-CHARLES, Le Douzième provisoire	63, 178, 311
NYST, RAY, Les Salons	97, 218, 341
OTTIAUX, JULES, La Wallonie héroïque	171
SPETH, WILLIAM, L'Oiseau bleu	54
ILLUSTRATIONS de Paul Artot, 351; Alfred Bastien, 343; Franz Gailliard, 349; Geudens, 347; Jean Gouweloos, 220; Fer- nand Khnopff, 345; Paul Leduc, 228; Oscar Liedel, 63, 67, 69, 70, 73, 76, 179, 180, 183, 185, 188, 189, 192, 194; Marten Melsen, 225; Florent Menet, 348; Paulus, 103; Em. Thysebaert, 230; G. Valentinelli, 223; L. Wollès, 352.	

MEMENTO

Accusé de réception. — SANDER PIERRON : *Par-dessus la haie.* — VICTOR KINON : *L'An mille.* — LÉON LEGAVRE : *La Théâtromanie.* — LOUIS WILMET : *La Bruyère en fleur.* — OMER DE VUYST : *Petites scènes.* — CH. DESBONNETS : *Monsieur de Lornandie.* — ABBÉ PAUL HALFLANTS : *Religion et Littérature.* — D.-J. DEBOUCK : *Vies agrestes.*

Comptes rendus au prochain numéro.

* * *

Le Petit Poels. — Les pages de fine et amusante observation de M. Léopold Courouble que nous publions ce mois-ci feront partie d'un roman en préparation; celui-ci constituera un essai sur l'évolution qui se produit dans l'esprit, les mœurs, la langue, l'architecture, etc., du « bas de la ville ».

* * *

Exposition d'architecture et d'arts décoratifs. — Palais des Beaux-Arts, parc de la Boverie, à Liège. Cette exposition est organisée par l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts et l'Association des Architectes. Elle sera ouverte du 7 mai au 25 juin.

* * *

Troisième Salon du printemps. — Palais du Cinquantenaire à Bruxelles. Ouvert jusqu'au 18 juin.

* * *

Salon des Beaux-Arts de Charleroi.

— S'ouvrira le 3 juin. Des conférences y seront données par MM. C. Lemonnier, M. Laurent, E. Verlant, G. Van Zype, Fierens-Gevaert, Thiébaud-Sisson, des Ombiaux, R. Sand, L. Hennebicq, M. Wilmotte, Dumont-Wilden, L. Delattre, E. Closson, L. Piérard.

* * *

Les Salons triennaux. — Ils alterneront désormais entre Liège, Anvers et Gand; Bruxelles aura son salon annuel.

* * *

Monument Charles Vanderstappen.

— Un groupe d'artistes sculpteurs, élèves de feu Charles Vanderstappen, a pris l'initiative d'ouvrir une souscription dont le montant couvrirait les frais d'un monument qu'ils se proposent d'ériger pour honorer la mémoire de leur regretté maître.

En accordant l'appui de leurs noms, des amis et des admirateurs de l'éminent artiste disparu ont bien voulu s'associer à ce projet.

Tout en étant un gage de la gratitude de ses élèves, un souvenir affectueux de la part de ses amis, ce monument serait surtout destiné à commémorer le nom de Charles Vanderstappen et à rendre l'hommage qui lui est dû, tant pour son œuvre que pour la part, si grande, qu'il a prise dans la rénovation de l'Art en Belgique.

Ses élèves, ses amis, et ses admirateurs espèrent que chacun voudra également contri-

buer à leur projet en envoyant sa souscription à M. A. Crick, 64, rue Simonis, à Bruxelles.

* * *

Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes. — Une grave affaire, lorsqu'on entreprend l'organisation d'une exposition d'objets précieux, c'est de se préoccuper des conditions matérielles de l'installation. Le récent incendie de l'Exposition de Bruxelles a tristement attiré l'attention de tous les amateurs d'art et archéologues sur le danger qu'il y a d'exposer à la destruction des œuvres qu'aucun argent ne peut reconstituer, ni remplacer. A Tournai, les organisateurs ont, à cet égard, tous leurs apaisements. Les locaux, mis à leur disposition de juillet à octobre prochain, ne sont pas des baraquements provisoires, mais

une construction affectée depuis longtemps à l'usage de musée, abordable de trois côtés à la fois, pourvue de dégagements faciles, et ne comprenant point de matériaux combustibles. Ce bâtiment présente, par conséquent, le maximum de sécurité, et offre toute garantie aux exposants.

Au surplus, le Comité ne s'est point contenté de cette première sûreté. Il est en pourparlers avec une puissante compagnie d'assurances pour mettre les exposants à l'abri de tous risques quelconques provenant de transport, vol, détérioration, incendie, etc...

Les propriétaires pourront donc sans aucune crainte se dessaisir de leurs trésors d'art en faveur de l'Exposition de Tournai. Ceux-ci y seront tout aussi à l'abri des accidents que s'ils restaient sous leur propre surveillance.

Causerie financière

La première quinzaine de mai s'est présentée sous des dehors assez vagues et d'une nuance tout à fait incolore. La fameuse échéance de mai qui, d'ordinaire, donne au marché du comptant une plus grande élasticité par suite du réemploi des disponibilités, n'a pas produit son effet habituel.

Il est vrai, comme nous le disions le mois dernier, que les capitaux, en quête d'aléas, ont trouvé, pour pouvoir être utilisés, d'assez nombreux débouchés dans toutes les émissions qui ont déjà vu le jour et qui font encore presque journalièrement leur apparition sur la place. Cela n'empêche que tous ces débouchés ouverts aux capitaux disponibles ont fait prendre à ceux-ci une direction tout autre que celle de la Bourse où, cependant, les bonnes valeurs ne font pas défaut. De là l'atonie complète des transactions et le manque presque absolu d'affaires durant cette première période du mois.

Il fallait, pour remuer la Bourse et secouer son inertie, un coup prompt, inattendu peut-être, qui mît fin à l'incertitude dans laquelle les esprits se trouvaient plongés.

La décision rendue par la Cour suprême des Etats-Unis, en cause de la Standard Oil, a produit ce revirement et a provoqué une reprise appréciable sur tous les marchés en général.

Il faut en convenir, depuis quelques jours un mieux s'est fait sentir, mais ce mieux est assez léger et l'animation que l'on remarque sur notre place dans quelques groupes n'est déjà plus aussi forte qu'au premier moment.

Les tendances néanmoins sont favorables dans l'ensemble, et l'entrain relatif du comptant est malgré tout satisfaisant.

*
* *

En quelques lignes on pourra se faire une idée de l'état actuel du marché.

Les Rentes Belges ont conservé leur avance du mois dernier, et les derniers cours sont sans variations.

Les Lots de Villes, pour la plupart, sont sans changements. Ceux de Bruxelles et d'Anvers sont cependant l'objet de bonnes demandes.

Les Tramways sont toujours très animés et leur marché est un des plus actifs de la cote.

La *Dividende Bruxellois* se relève à 971 fr. 25.

Les *Dividendes Buenos-Ayres* sont particulièrement recherchées, ainsi que la *Dividende Mutuelle de Tramways* qui accuse des progrès assez notables. Les *Chemins de fer Économiques* sont en avance, et les *Dividendes Saratow* sont bien tenues à 59.

Les Charbonnages font preuve d'une amélioration digne de remarque, et bien que la reprise n'y soit pas générale, elle y est cependant dans certains cas assez significative.

Nous noterons, par exemple, un relèvement appréciable en *Amercœur*, *Corbeau au Berleur*, *Gosson-Lagasse*, *Gouffre*, *Grand-Buisson*, *Houillères-Unies* et *Noël-Sart-Culpart*.

En Sidérurgie, les dispositions favorables qui se faisaient jour se sont maintenues et se sont même accentuées pour certaines valeurs du groupe, telles : *Athus*, *Forges et Laminoirs de Baume*, *Cockerill*, la *Providence russe* et *Sarrebrück* qui est remontée à 9800.

La *Métallurgique du Sud-Oural* suit le mouvement ascensionnel qui ne peut que croître encore en présence des perspectives déjà très favorables de cette entreprise. Ce titre, à notre avis, est très recommandable et nous paraît très intéressant, d'autant plus qu'à titre de participant dans le syndicat des fabricants la société du Sud-Oural devra profiter des diverses commandes de matériel roulant, pour lesquelles une demande de crédit de 36 millions de roubles a été déposée à la Douma par le Ministre des chemins de fer. De plus, il paraîtrait que les compagnies de chemins de fer vont être obligées d'améliorer et d'augmenter leur matériel pour se mettre au niveau des chemins de fer de l'État. Ceci intéresse énormément le Sud-Oural, puisque comme nous venons de le dire, cette société fait partie du syndicat qui aura à se partager les ordres du gouvernement russe. Voilà certainement une nouvelle qui ne peut que corroborer notre opinion de voir cette entreprise arriver à réaliser à bref délai, par suite des travaux à effectuer, des bénéfices permettant de répartir aux actionnaires des dividendes très rémunérateurs.

En Glaceries, la reprise est plutôt lente, mais elle se manifeste toutefois pour *Auvelais*, les *Glaces de Bohême* et *Germania*.

En Verreries, les transactions ont un peu plus d'ampleur et la poussée y est plus caractéristique et plus générale, notamment pour les *Verreries de Jumet*, *Courcelles*, la *Jouissance Donetz* et les *Réunies à Familleureux*.

Les Entreprises électriques sont généralement fermes, et les plus-values y sont assez notables. Nous citerons en première ligne : l'*Éclairage du Centre*, l'*Ordinaire Saint-Pétersbourg*, l'*Électricité de Sofia* et la *Part de Fondateur Entreprises électriques*.

Les Valeurs Coloniales ont reconquis une ardeur nouvelle qui s'est fait sentir dans chaque devise.

La *Compagnie pour le Commerce au Congo* a revu le cours de 5000. L'*Ordinaire Haut-Congo* a effleuré le cours de 1100. La *Part Bénéficiaire Kasai* à 152 a gagné une dizaine de points.

La *Privilégiée Katanga* a atteint 3700 et l'*Ordinaire* a largement dépassé 4000.

Aux Actions étrangères, les *Charbonnages de Kaïping* sont recherchés à des cours en hausse.

Les Valeurs russes, très mouvementées, après des hauts et des bas cours se retrouvent à leur niveau précédent. Une exception pour les *Forges de Sosnowice* à 3380 toujours en avance.

A la Coulisse, l'activité qui s'est déployée durant la semaine n'a eu d'autres résultats que de consolider les avances déjà acquises. Les cotations du reste sont identiques à celles de la huitaine dernière.

Les Valeurs Canadiennes sont toujours actives. Le *Rio-Tram* est travaillé en hausse dans un groupe très compact.

Les Chemins Espagnols, tout en étant calmes, font preuve de fermeté.

Le *Rio-Tinto*, sur la fermeté des valeurs cuprifères à New-York, s'élève à 1750.

Les *Varsovie-Vienne* se tassent, et les *Valeurs de Traction* manquent d'entrain.

La *Rand-Mines* est légèrement soutenue, alors que la *Tanganyika* est plus faible.

En résumé, on travaille peu et les tendances sont assez irrégulières.

J. DE HASE,
*Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruxelles.*

Bourse-Paris-Bruxelles

15, Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires).

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées. •

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

VALENTIN MANDELSTAMM : *Sous les Bombes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vous m'excuserez d'être quelque peu essoufflé, car M. Valentin Mandelstamm vient de me conduire, en quelques heures, à Pékin, à Rome, à Paris, dans la jungle indienne, à Odessa, à Pétersbourg, à Moscou et, enfin, sur le mont Palatin. Et tout cela pour suivre la prince Lionel Borodine, lequel courut ainsi le monde à la recherche, inconsciente au début, de la femme que le sort lui réservait et dont un sorcier nègre lui avait révélé l'existence sous les murs de Pékin, pendant la guerre des Boxers.

Le récit est plus ou moins décousu, il manque, certes, d'ordonnance, mais, par cela même, s'accroît le caractère mystérieux de l'influence de certaines puissances occultes sur les destinées des individus et des peuples. Les aventures du prince Lionel en sont d'autant plus attachantes.

* * *

HECTOR FLEISCHMANN et PIERRE BART : *Lettres d'amour inédites de Talma à la princesse Pauline Bonaparte* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Que Pauline Borghèse, d'amoureuse mémoire, ait, au nombre de ses amants, compté un tragédien célèbre, cela n'ajoute rien à la grandeur des Bonaparte, ni à la gloire de Talma. A ce point de vue, la révélation que nous font MM. Fleischmann et Bart serait de piètre intérêt si les épîtres enflammées qu'ils publient ne jetaient un jour nouveau sur la personnalité de l'acteur, lequel fut aussi parfait comédien à la ville que sur la scène. Ce livre contient encore *Les Mémoires de Louette* — le jardinier de Talma — puis, quelques renseignements très peu édifiants sur les deux femmes qu'il épousa successivement, et enfin, *Le journal de la maladie de Talma*, rédigé par son neveu, le Dr Amédée Talma, dentiste à Bruxelles.

Chez Ollendorff :

TRISTAN BERNARD : *Sur les Grands chemins* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Quelle délicate récréation que la lecture des soixante chroniques — mettons cinquante-huit pour être précis — réunies en ce volume, auquel M. Tristan Bernard a donné comme titre : *Sur les Grands chemins* pour la raison qu'il y s'agit surtout de voyages ou d'excursions en automobile et aussi de toutes les espèces de faunes connues à ce jour. Vraiment il faut lire ces petits morceaux dans lesquels la fantaisie spirituelle du plus fin des humoristes français s'est donné libre cours. Ouvrez le livre et vous ne l'abandonnez pas, je vous le garantis, avant la trois cent soixante-seizième page, qui se trouve d'ailleurs être la dernière.

* * *

CLAUDE FARRÈRE : *La Bataille* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ainsi que l'auteur le déclare, la fiction romanesque, encore qu'elle soit singulièrement attachante, n'est pas l'affaire principale dans ce livre destiné plutôt à nous montrer l'état des esprits au Japon pendant la guerre contre les Russes et à nous faire sentir le comment et le pourquoi de l'européanisation si énergique et si rapide de l'empire mikadonal. Cette œuvre est donc historique et politique, mais combien littéraire pourtant. Si MM. les historiens et écrivains politiques avaient tous le talent si divers et la virtuosité de M. Claude Farrère, je crois bien que nous finirions par délaisser, pour leurs ouvrages, les aventures sentimentales si compliquées soient-elles de subtilités psychologiques.

Officier de marine, M. Claude Farrère connaît l'Orient, il l'aime, il admire sa philosophie et il n'est pas surprenant donc que l'exotisme de ses récits soit particulièrement goûté, car il est du meilleur aloi.

Chez Flammarion :

PAUL HEYSE : *L'Amour en Italie* (Un vol. in-8°, illustré, à 95 centimes). — L'amour au delà des Alpes est fougueux, il est farouche, parfois tragique comme dans tous les pays où le soleil surexcite les tempéraments et les imaginations. M Paul Heyse, le titulaire du prix Nobel pour 1910, a vigoureusement tracé, dans les quatre nouvelles qui composent ce volume, quelques types féminins qui, bien que choisis dans le peuple, ne sont pas sans grandeur.

Chez Alphonse Lemerre :

MARCEL BARRIÈRE : *La Nouvelle Europe* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La masse prolétarienne a eu, enfin, raison des gouvernements bourgeois et, dans tous les pays latins, la République sociale fonctionne à la satisfaction générale. En Allemagne, cependant, règne encore un kaiser dont l'existence est une menace constante pour la démocratie. En vue de renverser ce dernier représentant de la féodalité, le président français réforme l'armée, il la rend invincible et, lorsque tout est prêt, il entre en campagne contre la coalition germanique. Après une lutte longue autant que meurtrière racontée avec un luxe de détails techniques qui fait honneur à la documentation de l'auteur, les légions de la République sont naturellement victorieuses. Le kaiser, ainsi que les autres souverains de l'Europe centrale, sont déposés et avec eux meurt la « Guerre ». Le règne de la Fraternité commence.

Faisant suite au *Monde noir*, paru en 1909, ce livre clot la deuxième partie d'une trilogie dans laquelle M. Marcel Barrière a pris pour tâche de déterminer quel sera le processus de l'évolution sociale.

Au Mercure de France :

SÉNANCOUR : *De l'Amour* (Un vol. in-12, à 3 francs). — L'auteur d'*Obermann* a écrit cet essai sur l'amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes en un temps où le pessimisme philosophique et l'inquiétude sentimentale prenaient, au lendemain de Werther, de René, d'Anthony, de Chatterton l'allure d'une doctrine impérieuse. L'amour et ses déceptions, les besoins du cœur étaient à la base de toutes les préoccupations juvéniles.

Sénancour osa battre en brèche les dogmes courants, les opinions reçues. Son précis fit

tapage; il ne fut donc pas indifférent, — ni inutile. Nous le relisons aujourd'hui avec l'intérêt puissant qui s'attache, même en philosophie et surtout en littérature, aux moralités d'un autre âge quand elles furent originales et combatives.

* * *

J.-W. BIENSTOCK et Dr A. SKARVAN : *Au pied de l'échafaud* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les auteurs « ont réuni dans ce volume les études » les plus remarquables sur la peine de mort « qui aient été publiées en Russie au cours des » cinq dernières années ».

Cette phrase de la préface et le titre du livre vous diront assez ce dont il s'agit dans ces récits, d'autant plus impressionnants qu'ils sont écrits par des écrivains de race comme Kwoenko, Semenov, Andréefet d'autres encore qui nous racontent, dans toute leur sombre horreur, quelques épisodes macabres de la révolution russe.

Chez Plon-Nourrit et Cie :

JEAN DE FOVILLE : *Les Adieux* (Un vol in-18, à 3 fr. 50). — Dans la prestigieuse splendeur d'une nuit d'Italie, Pia Barbarelli est apparue à Renaud de Proissy. L'impression très vive que firent l'un sur l'autre ces deux créatures se mue bientôt en un sentiment plus tendre. Malheureusement, les romanciers n'arrangent pas toujours les choses au gré de leurs lecteurs. Au lieu d'unir ses deux héros si sympathiques, ainsi que vous et moi l'aurions fait, Jean de Foville place sur leur chemin Laurence de la Meslière pour laquelle Renaud brûla, jadis, d'une ardente et secrète passion. Ce vieil amour reprend le dessus et... il n'arrive plus rien. Pia va pleurer bien loin sa désillusion et Laurence se refuse à Renaud, car la douleur de Pia serait pour eux un remords constant.

Les âmes mélancoliques goûteront fort la sentimentalité morbide de cette étude psychologique trop minutieusement fouillée peut-être.

* * *

EVELINE LE MAIRE : *Le Prince* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — Bien née, jolie et très suffisamment dotée, Reine-Marie d'Erville, dès son plus jeune âge, rêva d'épouser un prince et, parmi les officiers du 216^e, se trouve précisément Hugues de Barance, prince et fils de duc qui, séduit par sa grâce, demande sa main. Mais, à ce moment, Reine-Marie s'aperçoit qu'elle aime un soldat de fortune, André Chaverin,

pauvre et sans avenir. Tout cela ressemble peu à une couronne fermée, mais l'amour est plus fort que tout, il vainc les hésitations de Reine-Marie, elle épousera André.

Malgré la préciosité de certaines descriptions, cette idylle est gentiment contée et les jeunes filles, à l'intention desquelles ce roman fut écrit, — et ceci n'est point un reproche, loin de là — en suivront les péripéties avec un intérêt ému.

* * *

GUY DE CASSAGNAC : *L'Agitateur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La petite duchesse d'Epernon brûle d'envie de jouer un rôle dans la politique, d'être l'inspiratrice d'un homme en vue. Comme tout arrive, même parfois ce que l'on désire, elle devient l'amie du député syndicaliste, de *l'Agitateur* dont l'éloquence fougueuse doit conduire à la victoire « le prolétariat conscient ».

Mais il se fait que Faustin Loubaresse, le tribun en question, est un vulgaire arriviste. Son disciple le plus fervent fait un jour de l'action directe, il lance une bombe dans un restaurant de nuit, et Loubaresse le livre à la police. Cette lâcheté, dénoncée en pleine Chambre, fait choir l'Idole qui se voit abandonné de tous et honteusement chassé par la duchesse.

M. Guy de Cassagnac a vigoureusement campé quelques types intéressants du monde politique et il raille agréablement les gens du monde tout court qui flattent les partis extrêmes et les aident de leurs deniers, par snobisme ou par calcul, pour être du côté du manche au jour prochain du chambardement.

* * *

DOROTHY STANLEY : *Autobiographie de Henry-M. Stanley* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — De 1843 à 1862, c'est-à-dire depuis sa naissance jusqu'au seuil de la vingtième année, la vie fut peu clémente à Stanley. Abandonné par sa mère, élevé au Work House, établissement qui tient à la fois de l'hospice, du dépôt de mendicité et de la maison de correction, il s'évade de cet enfer où l'on est journellement roué de coups. Pendant quelque temps ses oncles et tantes l'utilisent comme domestique, puis il s'enfuit en Amérique. A cette époque se place l'événement le plus heureux de son adolescence, la rencontre de Henry Stanley, son père adoptif, dont il prend le nom. Il perd bientôt cet homme de bien et, tour à tour,

mousse, commis de magasin, marinier, enfin soldat des armées sécessionnistes, nous le trouvons, aux dernières pages, prisonnier de guerre des Yankees, dénué de tout et mourant de fièvre.

Peu d'œuvres d'imagination pure m'ont impressionné et empoigné comme ce premier volume des mémoires de Stanley, de *notre* Stanley, dirais-je, si je n'avais honte d'employer ce possessif en présence de l'oubli dans lequel les Belges, qui lui doivent tant, laissent tomber ce grand nom.

—

Chez Ambert :

FRANÇOIS DE NION : *Bellefleur* (Un vol. in-8°, à 95 centimes). — Avant de prêter aux bastonnades le dos complaisant de Scapin, dans la troupe des comédiens du roi, Louis Morellet, sieur de la Foutette, dit *Bellefleur* avait couru les routes de France et, par la façon dont ils sont contés, ses débuts d'histrion font croire à un chapitre du *Roman comique*. *Bellefleur* eut, d'ailleurs, au moins un destin aussi heureux que l'amant de l'Etoile, car, après avoir eu l'honneur de fermer les yeux à Molière, la faveur des grands et le crédit de sa femme, laquelle était de bonne noblesse, l'envoyèrent jouer en province la comédie de la justice avec une charge de président, en bonne et due forme. Il vécut satisfait, père d'une nombreuse famille, occupant ses loisirs à la rédaction de ces mémoires aimablement sceptiques et tout pleins de tranquille humour.

—

Chez Nelson :

CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-Tombe* (Un vol. in-12, relié, à 1 fr. 25). — Par la magnificence somptueuse du style, par l'ampleur et la diversité de la matière, par les révélations qu'ils nous apportent sur Chateaubriand et sur ses contemporains, sur l'ancien régime, sur la Révolution et l'Empire, sur la Restauration, les *Mémoires d'Outre-Tombe* se placent immédiatement après les *Mémoires* de Saint-Simon. Ce volume sur Napoléon est certainement celui qui présente l'intérêt le plus universel. Chateaubriand n'aime pas Napoléon. Son admiration n'en est que plus clairvoyante. Et son jugement est, en somme, devenu le verdict de la postérité.

* * *

BALZAC : *Eugénie Grandet* (Un vol. in-12, relié, à 1 fr. 25). — *Eugénie Grandet*, comme

tous les grands romans de Balzac, a pour thème une des positions maîtresses et élémentaires de la nature humaine. Si *père Goriot* est la tragédie de l'amour paternel, *père Grandet* — car tel devrait être le titre du livre, puisque le vieux vigneron en est le héros — est la tragédie de l'avarice. *Eugénie Grandet* marque le point culminant dans l'art de Balzac, c'est de tous ses livres celui où il approche le plus de la perfection, celui où les effets les plus puissants sont obtenus par les moyens les plus simples.

Comme le précédent, ce livre avait sa place dans la précieuse et si coquette collection Nelson, dont le succès grandit constamment.

Chez Jean Gillequin et Cie :

EDMOND HARAUCOURT : *Amis* (Un vol. in-12, à 45 centimes). — Après les collections déjà nombreuses à 95 centimes, après le livre à 13 sous, voici la Renaissance du Livre qui offre au public une série à 45 centimes, fort convenablement présentée, ma foi. Le roman si attachant de M. Edmond Haraucourt n'est pas nouveau, il parut en librairie en 1887, mais l'auteur le remania récemment et c'est dans cette forme nouvelle qu'il est publié aujourd'hui. C'est donc presque de l'inédit que la maison Gillequin nous donne pour 5 sous brabançons, lesquels valent 9 centimes, ainsi que chacun sait.

Chez Anthème Fayard :

C.-F. RAMUZ : *Aimé Pache, Peintre vaudois* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Et ceci est, une fois de plus, l'histoire de l'enfant prodige. Fils de bourgeois campagnards, Aimé Pache veut être peintre. Malgré les résistances des siens, il va à Paris, mais il n'y fait rien qui vaille, tous ses efforts sont vains, l'inspiration vraie ne vient pas. Chassé de la grande ville par une déconvenue amoureuse, il rentre au pays et là seulement il se reprend complètement. Au milieu des êtres, des objets familiers, il est maître de son talent et il vivra donc heureux dans son village vaudois, qu'il n'aurait jamais dû quitter.

On peut reprocher à ce roman un luxe exagéré de détails et aussi sa phrase heurtée, de structure souvent inattendue, vaudoise sans doute, mais il n'en constitue pas moins un généreux plaidoyer en faveur du particularisme régional en matière artistique.

Chez E. Sansot et Cie :

HÉLÈNE PICARD : *Nous n'irons plus au Bois* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Mme Hélène Picard a entrepris de nous dire ses souvenirs d'enfance en des poèmes dont nous sommes assurés qu'ils auront les plus rares mérites de charme attendri, de douce sentimentalité délicate et de frémissante émotion. Voici le premier des deux volumes qu'elle consacrera à ce rappel sympathique des impressions et des mémoires d'une jeunesse aimée.

*Ah! vivre cette exquise chose :
Être un enfant, un tout petit...*

* * *

GUSTAVE HAINAUT : *Une Crise religieuse* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans ce roman vigoureusement anticlérical, — il y a quelque vingt ans, on aurait pu dire : « courageusement » anticlérical, — M. Gustave Hainaut montre longuement comment un petit paysan intelligent, Jean Marsou, a perdu la foi et comment il est arrivé à comprendre les sublimes beautés du matérialisme, sa nouvelle religion à la propagation de laquelle il se dévoue tout entier.

Malgré ses prétentions à l'impartialité, l'auteur a outré la stupidité de ceux qui ne partagent pas ses convictions philosophiques et il a, ce faisant, dépassé le but qu'il s'était proposé.

* * *

PASCAL FORTHUNY : *Isabel ou le Poignard d'argent* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Nulle part l'antagonisme n'est plus grand, nulle part la lutte n'est plus âpre qu'en Espagne entre les partisans de l'ancien régime et les novateurs qui rêvent pour leur patrie une organisation en harmonie complète avec les idées modernes. Les efforts de ceux-ci furent vains jusqu'à ce jour, car le conservatisme s'appuie sur l'Eglise dont la puissance formidable n'a, quoi qu'on pense, guère diminué.

M. Pascal Forthuny a admirablement symbolisé cette situation en nous contant l'histoire de deux amants dont l'un est libre penseur, républicain et rêve de régénération sociale, tandis que la jeune fille, en dépit de ses propres efforts, reste très « vieille Espagne ». Malgré toute la fougue d'un amour partagé, Lorenzo et Isabel sont trop différents et leur idylle finit tragiquement, ainsi qu'il sied, du reste, à une idylle espagnole.

* * *

ALBERT HEUMANN : *Lecturès et Promenades* (Un vol. in-12, à 1 franc). — En ses 100 pages, le petit livre de M. Albert Heumann nous offre plusieurs études littéraires sur les œuvres de Verhaeren et de Maeterlinck, notamment, études qui, bien que très courtes, n'en contiennent pas moins des idées excellentes et des aperçus originaux.

Chez Bernard Grasset :

LÉON KOCHNITZKY : *Le Laraire* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Autrement dit : la chambre des dieux lares, dans les maisons romaines.

Croquis, chansons, fantaisies spirituelles, actualités même, élégamment rythmés en des vers très libres qui ne manquent pas d'originalité.

* * *

ERNEST DE GANAY : *Les Fleurs du silence* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est dans les grands parcs fastueux de France, dans les champs recueillis, dans les musées célèbres, devant des paysages de Bruges, de Venise ou de Naples, que le poète en a cueilli la gerbe colorée, respiré puis exprimé les parfums pénétrants, compris l'harmonie émouvante...

* * *

SYLVAIN GANNE : *Les Fumées* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

*L'Amour fait pipi sur les roses
Que sa maman lui prodiguait.
O fleurs ! Quand l'aube est à l'aguët,
Voici donc quels pleurs vous arrosent !*

Tout n'est pas dans ce ton de fantaisie à la fois précieuse et narquoise ; mais il y a beaucoup d'humour cependant dans les petits poèmes prestes de M. S. Ganne. Une muse un peu facétieuse y débite d'une menue voix et avec de petits rires impertinents des chansons et des ballades volontiers railleuses.

* * *

PIERRE DE BOUCHAUD : *Le Luth doré* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Avec un artiste tel que M. de Bouchaud, dont les beaux livres d'art nous ont depuis longtemps appris la ferveur esthétique et les sincères admirations légitimes, nous avons nos apaisements. Celui qui fut le pèlerin enthousiaste aux villes d'art immortelles sera sans conteste un poète inspiré et un

mélodieux pinceur de ce luth que tant de poètes essayent de faire vibrer, mais dont peu savent tirer des sons enchanteurs.

* * *

JACQUES SIZUN : *L'Amerayonne* (Unvo l.in-4°, à 3 fr. 50). — Ce superbe album contient toute la confession sincère — je dirais presque ingénue si l'on n'aimait plus guère l'ingénuité de nos jours... — d'une âme loyale, tendue et bonne d'homme qui a connu les tendresses, les chagrins, les espoirs, les déceptions de la vie. Avec une franchise qui plaît, une confiance qui séduit, le poète demande que dans notre cœur retentissent des échos sympathiques à ses propres sensations ; c'est une charité qu'on lui fait d'autant plus volontiers qu'elle est spontanée au moment où nous entendons prononcer les touchantes ou les farouches paroles par quoi la confession nous est faite.

Un beau livre de probité, d'inspiration et d'émotion.

* * *

LOUIS LANDRON : *Charbons sur le mur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — *Charbons sur le mur*, simple croquis donc. Soit, mais, sur le plâtre blanc de l'atelier, un véritable artiste en crayonna les traits essentiels avec beaucoup de grâce et d'humour. Oyez plutôt ces quelques définitions glanées au hasard et qui font songer à Jules Renard.

La pâquerette : guindée tout le jour dans sa raide collerette, cette petite personne pratique s'en fait au soir une coiffe de nuit.

Les boutons d'or : la prairie est envahie : « Place aux jaunes. »

Les géraniums : avec les débris de tuiles tombés du toit, on a composé un parterre.

L'orange : un ballon plein qui ne veut pas rebondir.

Le citron : son nez s'allonge du dépit d'être jaune et son humeur s'en aigrit.

Et le livre de M. Louis Landron est ainsi fait de choses tout à fait charmantes et souvent très drôles.

Chez Eugène Figuière :

M.-C. POINSOT : *Esthétique régionaliste* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'auteur de cette étude entend montrer « qu'il y a une vérité régionaliste, qu'il y a une nécessité régionaliste, qu'il y a une possibilité régionaliste ». Ceci, bien entendu, au seul point de vue de l'art, bien que,

cependant, il suggère l'idée de remplacer la division arbitraire de la France en départements, non par les anciennes provinces, mais par un découpage rationnel en régions homogènes, tant par la nature du sol que par les origines lointaines des habitants.

Notons en passant que M. Poinsoot tire un de ses meilleurs arguments du nombre et de la valeur des productions artistiques de la Belgique.

Chez Gastein-Serge :

ALICE BERTHET : *Les expériences d'Asthénéia au jardin de la connaissance* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Il faut vivre sa vie, aller en mesure, suivre son propre rythme sans s'inquiéter des autres, sans s'attacher à un dogme ni à un système philosophique quelconques. Telle est l'idée développée par M^{me} Alice Berthet dans une forme allégorique qui n'est pas sans élégance.

Chez Ernest Régis :

RENÉ BONAMY : *Le frisson des eaux* (Un vol. in-18, à 2 fr. 50). — Suggestif et profond ce petit livre souriant nous dit de grandes et saines choses avec une élégante simplicité. La rêverie y est tendre, la sagesse consolante. D'une source ces poèmes ont la liberté et la limpidité.

A l'Heure qui sonne :

MYRIAM MESTER : *Les poèmes idiots* (Une plaq., à 50 cent.). — M. G. Picard publie et annote des poèmes narquois, d'un humour facile souvent un peu trop appuyé, mais d'une amusante fantaisie d'une jeune fille de vingt ans, morte il y a quelques mois et qui — nous ne nous en doutions pas — était Gantoise. M. Gaston Picard lui trouve « un génie naissant ». Ce fut, en tout cas, une originale qui ne manqua ni de verve ni de talent.

Chez Gustave Friker :

GUY DE LA BATUT : *La lueur dans la nuit* (Une plaq., in-12). — L'héroïne de ce poème dramatique et incohérent en trois épisodes, M^{me} Rambert, est aveugle et cela ne l'empêche pas de faire de bien longs discours. Son gendre est défiguré par la lèpre et sa fille Julienne, excédée de la vie d'infirmière qu'elle mène, fuit avec le médecin de la famille.

Après quelques années, Julienne revient repentante et surtout désillusionnée prendre sa place au foyer. Mais M^{me} Rambert, devenue folle, lui crève les yeux pendant son sommeil.

Ce dénouement, que l'auteur a voulu tragique, est dénué de toute grandeur. Il n'a non plus aucune signification parce que, précisément, il est l'œuvre d'une démente... A moins que M. de la Batut n'ait voulu montrer combien il est imprudent de garder des fous chez soi ?

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . .	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante . . .	3.50
» La Guirlande	3.50	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . .	1.00
» Le Peintre W. Linnig,	10.00	» L'Autre moyen	1.00
» Maître Alice Hénaut	3.50	» Les Jours tendres	2.50
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Ame	3.50	» Un Cœur blessé.	3.50
MICHEL BODEUX : L'Année pieuse	2.00	MARCEL LOUMAYE : L'Actrice.	2.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle.	3.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
» La Mer	2.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour.	1.00
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar- rée	3.50	» Ami	1.50
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon Chevalier	2.00	MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Efré- née	2.50
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée.	3.50	EDMOND PICARD : Trilmouillat et Mélio- don	2.00
MAX DEAUVILLE : La Fausse Route	3.00	SANDER PIERRON : Les Images du Che- min	3.50
» Le Fils de ma Femme.	3.50	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux- Sainte-Anne	3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur.	3.50	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
LOUIS DELATTE : Fany	3.00	» L'Homme en noir	1.00
» La Mal Vengée	3.00	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
» Contes d'avant l'Amour.	3.50	ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine Blanche.	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or.	3.50
E. DE TALLEMAY : Vivia Perpetua	3.00	» La Correspondance de S. Dartois	1.50
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der- niers Soirs.	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau- deries	3.50
J.-F. ELSLANDER : Parrain.	3.50	JULES SOTTIAUX : La Beauté triom- phante	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier.	3.00	JULES SOTTIAUX : L'Illustre Bézuquet en Wallonie	3.50
CH. FORGEOIS : Pax	1.00	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven- ture des Jeunes Belges	3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate	3.50	BON CH. VAN BENEDEEN : La Peste de Tirgalet.	2.00
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies volup- tueuses.	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche.	3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes	2.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve	1.00	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels	3.00
» Madame reçoit	1.00	» L'Oiseau mécanique.	3.00
A. GILON : Dans mon Verre	2.50	RIET VAN SANTEN : Moments de Bon- heur.	3.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations	3.00	GEORGES WILLAME : Le Poison	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue.	3.50		
J. JOBÉ : La Science économique au XX ^e siècle	3.50		
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau.	3.00		
JEAN LAENEN : Cœur damné	3.50		
HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine.	2.00		
RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine	3.00		

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.